Ferdinand
Dufour

APR 28

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spéc.

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME SECOND.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PERICLES . . . . . } Comparés.
FABIUS MAXIMUS. . .

ALCIBIADES. . . . . } Comparés.
CORIOLANUS . . . . .

PAULUS ÆMILIUS. . . } Comparés.
TIMOLEON . . . . . .

ŒUVRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC

PAR JACQUES AMYOT.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1601
.A5A6
1784
#2

coll. 1-

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES,

GRECS ET ROMAINS,

Comparées l'une avec l'austre par Plutarque de Chæronée.

PERICLES.

CÆSAR, voyant un jour à Rome quelques estrangiers, hommes riches et opulents, qui avoyent tousiours entre leurs bras de petits chiens et de petites guenons, et les cherissoyent merveilleusement, leur demanda *si les femmes en leur païs ne faisoyent pas des enfants*, reprenant très-sagement ceulx qui employent envers les bestes l'inclination à aimer, et l'affection de charité que la nature a mise en nous pour en user envers les hommes, et non pas envers les bestes. Au cas pareil, ayant la nature empreinct en nostre ame un desir naturel d'apprendre et de sçavoir, il est bien raisonnable de reprendre ceulx qui abusent de ce desir, à ouyr et apprendre choses qui n'apportent auscun fruict, et cependant mettent à nonchaloir celles qui sont utiles et honnestes.

Il faut s'occuper de choses honnêtes et qui soient utiles.

La nature nous a donné le desir d'apprendre.

L'entendement, on en peut disposer à sa volonté.

Car quant au sens exterieur, qui, avecques quelque passion, reçoipt impression de son object, il luy est à l'adventure force de considerer indifferemment tout ce qui se presente à luy, utile ou inutile qu'il soit : mais il n'est pas ainsy de l'entendement, pource que chascun en peust user à sa volonté, et le tourner facilement à toute heure, et appliquer à ce que bon luy semble ; à raison de quoy il le faust tousiours addonner à ce qui est le meilleur, affin que non-seulement il le contemple, mais aussy qu'il s'en repaisse et nourrisse en le contemplant. Car tout ainsy que la couleur la plus propre pour l'œil, est celle qui de sa vifvacité, joincte avecques une gayeté, resjouyt et conforte la veuë, aussy doibt-on appliquer son entendement à contemplations, qui, en delectant, le tirent quant et quant à ce qui est son propre bien : comme sont les effects de la vertu, lesquels, en les oyant ou lisant, impriment ès cœurs une affection et un zele de les ensuivre. Ce qui n'est pas en toutes austres choses que nous avons en quelque estime, et ne sommes pas tousiours incitez à desirer faire ce que nous trouvons bien faict ; ains au contraire, bien souvent prenant plaisir à l'œuvre, nous en mesprisons l'ouvrier, comme ès compositions des parfums et ès teinctures de pourpre : car nous nous delectons de l'un et de l'austre, et neantmoins estimons les parfumiers et teincturiers personnes viles et mechanicques.

L'effet de la vertu imprime l'affection et le desir de la suivre.

Pourtant respondict très-bien Antisthenes à

un qui luy disoit que Ismenias estoit excellent joueur de fleuste. *Ouy*, dict-il ; *mais au demourant, homme qui ne vault rien : car austrement, il ne seroit point si excellent joueur de fleustes.* Auquel propos Philippus, roy de Macedoine, dict une fois à son fils Alexandre le Grand, qui avoit chanté en un festin fort plaisamment, et en homme qui entendoit bien l'art de musicque : *n'as-tu point de honte de chanter si bien ?* Pource qu'il suffit bien qu'un roy employe quelquefois son loisir à ouyr chanter les chantres, et faict beaucoup d'honneur aux Muses de vouloir estre auscunesfois auditeur des ouvriers d'un tel art, quand ils font à l'envy les uns des austres, à qui chantera le mieulx. Mais qui, actuellement, exerce quelque art bas et vile, il produict en tesmoignage contre soymesme le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouver qu'il a esté paresseux à apprendre les honnestes et utiles.

Les rois ne doivent pas aspirer à la perfection dans les arts d'agrément.

Et n'y eust jamais jeune homme de bon cœur et de gentile nature, qui, en reguardant l'image de Jupiter, laquelle est en la ville de Pise, soubhaitast devenir Phidias, ny Polycletus en reguardant celle de Juno, qui est en Argos, ne qui desirast estre Anacreon, ou Philemon, ou Archilochus, pour avoir quelquefois prins plaisir à lire leurs œuvres : car il ne s'ensuit pas necessairement, si l'ouvrage delecte, que tousiours l'ouvrier en soit à louër. Ainsy ne prouffitent point telles choses à ceulx qui les contemplent, pource que elles n'engen-

drent point ès cœurs des reguardants un zele de les imiter, ny n'excitent point une affection de les ressembler et de s'y conformer : mais la vertu a cela de propre en ses actions, qu'elle rend l'homme qui la cognoist, affectionné, de sorte que tout ensemble il en trouve les actes beaulx, et desire ressembler à ceulx qui les font. Car de biens de la fortune nous en aimons la fruiction et la possession, et de la vertu l'action : au moyen de quoy nous sommes bien contents d'avoir ces biens-là des austres ; mais ceulx-cy, nous voulons que les austres les ayent de nous. Car la vertu a ceste force, qu'elle incite la volonté de l'homme qui la considere, à la vouloir incontinent exercer, et engendre en son cœur une envie de la mettre en execution, formant les mœurs de celuy qui la contemple ; non point par imitation, ains par la seule intelligence et cognoissance de l'acte vertueux, qui, tout soubdain, luy apporte un instinct et un propos deliberé de faire le semblable.

La vertu de l'homme fait aimer son ouvrage et sa personne.

C'est pourquoy j'ay estimé que je debvois continuer à mettre par escript les vies des hommes illustres, et en ay composé ce dixiesme livre, auquel sont contenuës celles de Pericles, et de Fabius Maximus, qui sousbtinst la guerre contre Hannibal, pource que ç'ont esté deux personnages semblables en plusieurs austres vertus, et mesmement en doulceur et en justice, et qui, pour avoir sçeu patiemment supporter les folies de leurs peuples et de leurs

compaignons ès charges du gouvernement, ont esté très-utiles à leurs païs. Mais si nous avons bien rencontré de les assortir et conferer l'un à l'austre, on le pourra mieulx juger par ce que nous en mettrons cy-dessoubz en escript.

Généalogie de Periclès.

Pericles doncques estoit de la lignée Acamantide, du bourg de Cholargue, de l'une des meilleures maisons et plus anciennes races de la ville d'Athenes, tant du costé de sa mere que du costé de son pere. Car Xantippus, son pere, qui deffeit en bataille les lieutenants du roy de Perse en la journée de Mycale, espousa Agariste, laquelle estoit descenduë de Clisthenes, celuy qui chassa d'Athenes les descendants de Pisistratus, et ruina vaillamment leur tyrannie, puis establit des loyx, et ordonna une forme de gouvernement fort bien temperé, pour maintenir ses citoyens en paix et en concorde les uns avecques les austres. Ceste Agariste songea une nuict qu'elle avoit enfanté un leon, et peu de jours après elle accoucha de Pericles, si bien formé en toutes les parties de son corps, qu'il n'y avoit que redire, excepté qu'il avoit un peu la teste longue, et desproportionnée en grosseur au reste de la personne, qui est la cause pourquoy toutes ses statues presque ont l'armet en teste, n'ayants pas les ouvriers, ainsy qu'il est vray-semblable, voulu luy reprocher celle difformité. Mais les poëtes Atticques l'appelloyent *Schinocephalos*, qui vault austant à dire comme teste d'ougnon, pource

Sa mere, enceinte de lui, songe pendant la nuit qu'elle avoit enfanté un lion.

Sa tête est disproportionnée à son corps.

que les Atticques appellent auscunesfois ce qui s'appelle en langue commune *Scilla*, c'est-à-dire ougnon de Barbarie, *Schinos :* et Cratinus, poëte comicque, en la comœdie qu'il a intitulée *Chirones*, dict :

Maniere dont les poëtes comiques désignent Pericles a cause de sa tête.

Le vieil Saturne, avec sedition,
Ont engendré, par leur conjonction,
Ce grand Titan, qu'en la cour immortelle
Des dieux du ciel, grosse teste on appelle.

Et derechef, en celle qui se nomme *Nemesis*, en parlant de luy, il dict :

Viens, Jupiter, hostelier longue teste.

Et Teleclides aussy, se mocquant de luy, dict en un lieu :

Auscunesfois, ne sçachant bonnement
Où il en est de son gouvernement,
Il se tient coy, et point ne se presente,
Sentant du mal en sa teste poisante :
Mais quelquefois aussy seul il desserre
De son grand chef un merveilleux tonnerre.

Et Eupolis, en la comœdie qu'il intitule *Demy*, en interrogueant et demandant particulierement de chascun des orateurs, qu'il feinct estre retournez des enfers, quand on luy nomme Pericles le dernier, il dict :

Certainement ameiné tu nous as
Le chef de tous ceulx qui estoyent là-bas.

Or, quant à la musicque, la pluspart des autheurs escript que Damon feut celuy qui la luy enseigna, le nom duquel, comme l'on dict, se doibt prononcer la premiere syllabe

brefve : mais toutesfois, Aristote dict qu'il apprint la musicque chez Pythoclides. Comment que ce soit, il est certain que cestuy Damon estoit homme fort entendu et rusé en matiere de gouvernement, qui, pour dissimuler et cacher au peuple sa suffisance en cela, se couvroit du nom de Musicien, et hantoit autour de Pericles comme un maistre de luicte ou d'escrime, qui luy enseignoit comme il se debvoit conduire ès affaires d'estat. Toutesfois, à la fin il ne peust si bien dissimuler, que le peuple ne cogneust qu'il se servoit de sa lyre et de la musicque pour couverture ; et comme homme remuant, entreprenant et favorisant à la tyrannie, feut banny pour cinq ans : ce qui donna aux poëtes comicques matiere de parler, entre lesquels Platon, en une de ses comœdies, introduict quelqu'un qui luy demande,

Ses maîtres pour les différentes sciences, et sur-tout pour la politique et la naturelle.

Dis-moy premier, Chiron, car il est bruict
Que Pericles tu as faict et instruict.

Il feut aussy quelque temps auditeur et disciple du philosophe Zenon, natif de la ville d'Elée, qui enseignoit la philosophie naturelle comme Parmenides ; mais il faisoit profession de contredire à tout le monde, et alleguer tant d'oppositions en disputant, qu'il rangeoit son homme à ne sçavoir que respondre, ny à quoy se resouldre, ainsy comme Timon Phliasien le tesmoigne en ces vers :

Grande eloquence et grande force d'art
Pour disputer en l'une et l'austre part,

Avoit Zenon, reprenant tout le monde,
Quand il vouloit desployer sa feconde.

Anaxagoras est le premier qui ait attribué le gouvernement de ce monde à une pure intelligence.

Mais celuy qui frequenta plus avecques luy, et qui luy donna celle gravité et celle dignité qu'il guardoit en tous ses faicts et ses dicts, plus seigneuriale que ne comporte la condition et l'estat de ceulx qui ont à haranguer devant un peuple libre, et qui bref luy esleva ses mœurs jusques à une certaine majesté qu'il avoit en toutes ses façons de faire, feut Anaxagoras le Clazomenien, lequel, par les hommes de ce siecle-là, estoit communement appellé *Nus*, c'est-à-dire l'entendement, feut-ce ou pource qu'ils avoyent en singuliere admiration la vifvacité et subtilité de son esprit à rechercher les causes des choses naturelles, ou pource que ce feut le premier qui attribua la disposition et le gouvernement de ce monde, non à la fortune ny à la necessité fatale, ains à une pure et simple intelligence ou entendement, lequel separe comme cause premiere agente les substances des parties semblables qui sont en tous les austres corps de l'univers, meslez et composez de diverses substances.

Il donne à Periclès la connoissance des choses celestes.

Pericles doncques, ayant ce personnage en singuliere admiration, par lequel il avoit à plein esté instruict en la cognoissance des choses naturelles, mesmement de celles qui se font en l'air et au ciel, en print, non-seulement une grandeur et haultesse de courage, et une dignité de language où il n'y avoit rien d'affetté, de bas ny de populaire, mais aussy une constance

tance de visage qui ne se mouvoit pas facilement à rire, une gravité en son marcher, un ton de voix qui jamais ne se perdoit, une contenance rassise, et un port honneste de son habillement, qui jamais ne se troubloit pour chose quelconque qui luy advinst en parlant; et austres semblables choses qui apportoyent à tous ceulx qui les voyoyent et consideroyent un merveilleux esbahissement.

Patience de Periclès contre les injures.

Auquel propos on conte qu'il y eust quelquefois un meschant effronté qui feut tout un jour à l'oultraiger de paroles diffamatoires en pleine place, et à luy dire toutes les injures dont il se pouvoit adviser; ce qu'il endura patiemment sans jamais luy respondre un seul mot, despeschant cependant quelque affaire de consequence, jusques au soir qu'il se retira tout doulcement en son logis, sans se monstrer alteré en façon quelconque, combien que cest importun-là le suyvist tousiours, en luy disant tous les oultraiges qu'il est possible de dire: et comme il feut prest à entrer dedans son logis, estant desia nuict toute noire, il commanda à l'un de ses serviteurs qu'il prinst une torche, et qu'il allast reconduire cest homme, et l'accompaigner jusques en sa maison. Toutesfois, le poëte Ion escript que la frequentation de Pericles estoit superbe et arroguante, et que parmy sa gravité et sa magnanimité, il y avoit beaucoup d'orgeuil et de mespris des austres; et au contraire il louë grandement la civilité, humanité et courtoisie de Cimon, en ce qu'il

se sçavoit dextrement accommoder à toutes compaignies.

Mais il ne nous faust pas arrester à ce que dict ce poëte Ion, qui vouldroit qu'en la vertu il y eust, comme en quelques tragœdies, une partie où l'on introduisist des satyres pour faire rire : et au contraire, Zenon conseilloit à ceulx qui disoyent que la gravité de Pericles estoit une presomption et une arroguance, qu'ils feissent les presumptueux comme luy, pource que ceste maniere de contrefaire les choses honnestes et vertueuses, apporte secrettement, avecques le temps, une affection de les aimer et de s'y vouloir accoustumer à bon escient. Si ne reçeut pas seulement Pericles ces biens-là de la conversation d'Anaxagoras, ains y apprint aussy à chasser hors de soy et mettre soubz les pieds toute superstitieuse crainte des signes celestes, et des impressions qui se forment en l'air, lesquelles apportent grande terreur à ceulx qui en ignorent les causes, et à ceulx qui craignent les dieux d'une frayeur esperduë, pource qu'ils n'en ont auscune cognoissance certaine, que la vraye philosophie naturelle donne, et au lieu d'une tremblante et tousiours effroyée superstition, engendre une vraye devotion, accompaignée d'asseurée esperance du bien.

La vraie philosophie naturelle ôte la superstitieuse crainte des signes célestes.

L'ignorance engendre la superstition.

L'on dict à ce propos, qu'on apporta un jour à Pericles, de l'une de ses terres, la teste d'un belier qui n'avoit qu'une corne seule, et que le devin Lampon ayant consideré ceste teste, qui

n'avoit qu'une corne forte et dure au milieu du front, interpreta que cela vouloit dire, *qu'y ayant deux ligues et deux parts en la ville d'Athenes, touchant le gouvernement, celle de Pericles et celle de Thucydides, la puissance des deux seroit toute reduicte en une, et notamment en celle de celuy en la maison duquel ce signe estoit adveneu;* mais que Anaxagoras, qui se trouva là present, feit fendre le test en deux, et monstra aux assistants comme le cerveau du belier n'emplissoit pas la capacité de son lieu naturel, ains se resserroit de toutes parts, et alloit aboutissant en poincte comme un œuf, à l'endroict où la corne prenoit le commencement de sa racine : si en feut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistants; mais Lampon le feut aussy bientost après, quand Thucydides feut chassé, et que tous les affaires de la chose publicque universellement tomberent entre les mains de Pericles.

La philosophie naturelle doit chercher la cause, et le devin la fin des événemens.

Aussy n'est-il pas inconvenient, à mon advis que le philosophe naturel et le devin ayent bien et veritablement rencontré tout ensemble, ayant l'un bien prins la cause et l'austre la fin de cest esvenement : car la profession de l'un est de rechercher comment il se faict, et de l'austre pourquoy il se faict, et de sçavoir predire ce qu'il signifie. Car quant à ceulx qui disent, que rendre la cause soit oster la signifiance du signe, ils ne considerent pas, qu'en voulant abolir par ceste raison les predictions des signes et prodiges celestes, ils ostent aussy

ceulx qui se font par artifice, comme les sons des bassins, les lumieres des feux le long de la marine, les ombres des aiguilles ès horologes au soleil, toutes lesquelles choses se font par quelque cause et quelque manufacture, pour estre signe de quelque chose; mais ceste dispute à l'advanture appartient mieulx à un austre traicté.

Politique de Periclès pour parvenir au gouvernement des affaires.

Pour retourner à Pericles, estant encores jeune il redoubtoit fort le peuple, pource qu'il sembloit retraire un peu de visage à Pisistratus, et les plus vieulx de la ville craignoyent aussy fort sa voix qui estoit doulce, sa langue diserte, et sa parole aysée, à cause qu'elle ressembloit à celle de Pisistratus. Davantage il avoit beaucoup de biens, et estoit de l'une des plus nobles maisons de la ville, et si estoyent ses amys ceulx qui avoyent le plus de credit et d'aucthorité au maniement des affaires; au moyen dequoy, craignant qu'il ne feust banny du ban de l'Ostracisme, il ne s'entremettoit point du gouvernement en façon quelconque, et à la guerre se monstroit vaillant homme, et qui n'espargnoit point sa personne. Mais après qu'Aristides feut mort; que Themistocles eut esté chassé, et que Cimon ayant charge des armées se trouva la pluspart du temps hors de la Grece, occupé en guerres loingtaines, alors il se rangea à la ligue du menu peuple, preferant la multitude de la commune pauvre au petit nombre des nobles et des riches: ce qui estoit contre son naturel, pource que de

soy-mesme, il n'estoit point populaire, mais il le feit, comme il est vray-semblable, pour esviter la suspicion qu'il pretendist à usurper la tyrannie, et aussy pource qu'il voyoit que Cimon inclinoit entierement du costé de la noblesse, et estoit singulierement aymé et porté des gens de bien : luy au contraire se jecta entre les bras de la commune, se prouvoyant par ce moyen de seureté pour soy-mesme, et d'aucthorité contre luy.

Conduite de Periclès dans le maniement des affaires.

Si commença incontinent à suyvre une toute nouvelle maniere de vivre, depuis qu'il se feut meis aux affaires ; car on ne le veit oncques puis aller par la ville, sinon qu'il allast ou en la place ou au Senat. Il desista d'aller aux banc-

Sa maniere de vivre.

quets où l'on le convioit, et laissa tout austre tel entretien d'amys, et toute telle maniere de conversation, tellement qu'en tout le temps qu'il se mesla du gouvernement de la chose publicque, qui feut fort long, il n'alla jamais soupper chez pas un de ses amys, sinon qu'il feut au festin des nopces de Euryptolemus son nepveu, encores n'y demoura-il que jusques aux graces quand on offre du vin aux dieux, et se leiva de table incontinent, pour ce que ces amiables privautez-là abaissent fort toute haultesse affectée pour apparoir, et est bien difficile de maintenir une severe gravité pour guarder sa reputation, en se laissant familierement hanter à tout le monde. Il est vray qu'en une vraye vertu entiere, cela est tousiours le plus beau qui est le plus

La grande familiarité avec tout le monde détruit la gravité.

apparent, et n'y a rien ès gens de bien et d'honneur que les estrangiers trouvent si admirable, comme leurs domesticques qui sont tousiours à l'entour d'eulx trouvent leur vie ordinaire.

Pericles doncques pour obvier à ce que le peuple ne se saoulast de luy, s'il le voyoit continuellement, ne s'approchoit de luy, et ne se presentoit devant luy que par intervalles, ny ne parloit pas de toutes matieres, et ne sortoit pas en public, ains se reservoit ne plus ne moins que l'on guardoit à Athenes la gualere Salaminiene, comme dict Critolaus, pour les matieres de grande consequence ; et cependant manioit les austres affaires de moindre importance par l'entremise de quelques orateurs qui estoyent ses familiers, entre lesquels Ephialtes, à ce qu'on dict, en estoit l'un, celuy qui osta l'aucthorité et la puissance à la cour d'Areopage, et donna trop grande et trop effrenée licence au peuple, ainsy que dict Platon; à l'occasion de laquelle, ce disent les poëtes comicques, il devint si insolent qu'on ne le pouvoit plus tenir non plus qu'un jeune cheval qui n'a point de bride, et print une audace telle, qu'il ne voulut plus obeyr, ains mordit l'isle d'Eubœe, et saulta dessuz les austres isles.

Eloquence de Pericles, qui le fait surnommer *Olympien*.

Pericles doncques se voulant former un style de parler, et une façon de language comme un outil convenable et conforme à la maniere de vivre et à la gravité qu'il avoit prinse, y

employoit à tous propos ce qu'il avoit apprins d'Anaxagoras, coulourant ces raisons de philosophie naturelle par l'artifice de rhetoricque ; car ayant acquis par l'estude de ceste philosophie une haultesse de conception et une efficace de venir à bout de tout ce qu'il prenoit à prouver, avecques ce que de nature il estoit doué de bon entendement, comme escript le divin Platon, et en tirant ce qui convenoit à son propos, qu'il accoustroit puis après par artifice d'eloquence, il se rendit de beaucoup plus excellent orateur que nul austre de son temps ; au moyen dequoy luy feut, comme l'on dict, imposé le surnom *d'Olympien*, qui vault austant à dire comme celeste ou divin ; encores que quelques-uns veuillent dire, que ce feut à cause des beaulx ouvrages et edifices publicques, dont il embellit la ville d'Athenes : et d'austres à cause de la grande aucthorité et puissance qu'il avoit au gouvernement tant en guerre qu'en paix.

Mais il n'est pas inconvenient, que ceste gloire ne luy ayt esté deferée, à raison de plusieurs excellentes qualitez ensemble qui estoyent en luy : toutesfois les comœdies que feirent jouër les poëtes de ce temps-là, esquelles il y a plusieurs paroles dictes de luy, les unes à bon escient, les austres en jeu et avecques risée, tesmoignent que ce feut pour son eloquence principalement que luy feut donné ce surnom : car ils disent qu'il tonnoit, qu'il esclairoit en haranguant, et qu'il portoit

sur sa langue une fouldre terrible. Auquel propos on faict un conte d'une response de Thucydides, fils de Milesius, qu'il feit touchant la force d'eloquence de Pericles assez plaisamment, car il estoit homme de bien et d'honneur, et avoit longuement faict teste au gouvernement des affaires à Pericles. Comme doncques Archidamus, roy de Lacedæmone, luy demandast un jour, lequel luctoit le mieulx de luy ou de Pericles, il luy respondict, *quand je l'ay jecté par terre en luctant, il sçait si bien dire en le nyant, qu'il faict croire aux assistants qu'il n'est point tombé, et leur persuade le contraire de ce qu'ils ont veu.*

Toutesfois il estoit fort retenu et reservé en son parler, de sorte que toutes les fois qu'il s'alloit presenter à la tribune des harangues pour prescher le peuple, il faisoit prieres aux dieux qu'il ne luy eschappast de la bouche, sans y penser, auscune parole qui ne servist bien à la matiere qu'il avoit à traicter : toutesfois il n'est rien demouré de ses œuvres par escript, si ce ne sont quelques edicts qu'il meit en avant ; encores a l'on retiré par memoire bien peu de ses dicts notables, comme quand il dict qu'il falloit oster la ville d'Ægine, *pource qu'elle estoit comme une maille en l'œil du port de Pyræe ;* et une austrefois qu'il dict, *qu'il voyoit ja de loing la guerre qui leur couroit suz de devers le Peloponese.*

Une austrefois, ainsy comme il s'embarquoit avecques Sophocles, qui lors estoit son compaignon

compaignon en la charge de capitaine general, et qui luy loüoit la beaulté d'un jeune garson qu'ils rencontrerent par le chemin : *il faust*, luy dict-il, Sophocles, *qu'un gouverneur ayt non-seulement les mains nettes, mais les yeulx aussy.* Et Stesimbrotus escript, qu'en la harangue funebre qu'il feit à la loüange de ceulx qui estoyent morts en la guerre de Samos, il dict *qu'ils estoyent immortels comme les dieux ;* car nous ne voyons pas les dieux en leur essence, mais par les honneurs qu'on leur faict, et par les grands biens dont ils jouyssent, nous conjecturons qu'ils soyent immortels, et les mesmes choses sont en ceulx qui meurent pour la deffense de leur païs.

Periclès tâche de gagner l'amitié du peuple en le favorisant.

Or pource que Thucydides descript le gouvernement de la chose publicque soubz Pericles, comme un gouvernement de la noblesse, et qui en apparence sembloit bien estre populaire, mais en effect estoit une principaulté regie par le sens et l'aucthorité du premier homme de la ville : et que plusieurs austres disent, que ce feut luy qui premierement meit en avant la coustume de despartir au peuple les terres conquises en guerre, et de leur distribuer des deniers communs pour veoir les jeux, et qui leur ordonna salaire pour toutes choses : qui feut une maulvaise accoustumance, à cause que le commun populaire, qui paravant se passoit à peu, et qui guaignoit sa vie à la peine de son corps, en devint superflu, somptueux et dissolu, pour les choses qui feurent lors

introduictes : on pourra veoir par la simple exposition du faict la cause de ceste mutation.

Car Pericles à son advenement, ainsy que nous avons dict par cy-devant, pour acquerir reputation pareille à celle de Cimon, tascha à se mettre en la bonne grace du commun populaire : mais n'ayant pas la richesse ny les biens si grands que luy pour soubstenir la despense telle que faisoit Cimon, par laquelle il entretenoit les pauvres, en tenant maison ouverte à tous venants, en revestant les pauvres vieilles gens, et faisant oster les clostures de ses terres, vergers et heritages, affin que chascun y peust entrer et y ceuillir des fruicts à son plaisir : se voyant par ces moyens là surmonté en la bienveuillance du commun populaire, il se meit à introduire ces distributions de deniers communs, à la sugestion et par le conseil de Demonides natif de l'isle d'Ios, ainsy comme Aristote le recite : et ayant en peu de temps guaigné la bonne grace du menu populaire par ces distributions de deniers communs, qu'il leur faisoit despartir, tant pour avoir lieu à veoir jouër les jeux, comme pour le salaire d'assister aux jugements, et par austres semblables corruptions, il s'en servit puis après à l'encontre de la cour d'Areopage, du corps de laquelle il ne feut jamais, pource qu'il ne luy estoit oncques escheu par le sort d'estre ny prevost annuel, ny conservateur des loyx, ny roy des sacrifices, ny maistre des guerres, qui estoyent offices, lesquels de

toute ancienneté se creoyent par le sort ; et ceulx à qui le sort touchoit, s'ils s'estoyent bien portez en l'administration de leurs magistrats, montoyent, et venoyent à estre du corps de la cour d'Areopage.

Periclès diminue le pouvoir de l'Aréopage, et fait bannir Cimon.

Pericles doncques, par ce moyen, ayant acquis grand credit et grande aucthorité entre le menu peuple, embroüilla tellement ce senat d'Areopage, qu'il luy feit oster la cognoissance de plusieurs matieres par l'entremise d'Ephialtes, et feit bannir d'Athenes à temps, Cimon, comme favorisant aux Lacedæmoniens, et contrariant au bien et à l'authorité du peuple, encores que ce feust le plus riche et le plus noble de toute la ville, et qui avoit guaigné de plus glorieuses victoires, et avoit emply la cité d'Athenes de despoüilles conquises sur les ennemys, ainsy comme nous avons escript en sa vie ; tant estoit grande l'aucthorité de Pericles envers le peuple.

Guerre entre les Lacédemoniens et les Athéniens.

Or le bannissement dont il feut banny, qu'on appelle *Ostracisme*, estoit par la loy limité à dix ans, durant lesquels estants les Lacedæmoniens descendus avecques grosse puissance en la contrée de Tanagre, les Atheniens leur allerent incontinent au devant : là où Cimon voulant faire veoir par effect qu'on le calomnioit faulsement de favoriser aux Lacedæmoniens, s'y en alla presenter en armes pour combattre avecques ceulx de sa lignée : mais les amys de Pericles se banderent ensemble, qui le contraignirent de se retirer comme banny.

Ce qui feut aussy cause que Pericles combattit celle journée plus asprement que jamais, et y acquit l'honneur d'avoir faict preuve de sa personne austant et plus que nul austre qui feust en toute l'armée. Mais les amys de Cimon, que Pericles chargeoit aussy de porter faveur aux affaires des Lacedæmoniens, y moururent tous entierement; dont les Atheniens se repentirent bien d'avoir chassé Cimon, et le regretterent fort après avoir esté deffaicts en celle bataille sur les confins du païs d'Atticque; mesmement pource qu'ils s'attendoyent bien d'avoir à la saison nouvelle une bien aspre et forte guerre.

Periclès fait rappeller Cimon, avec lequel il se réconcilie.

Ce que sentant Pericles, il ne feignit point de gratifier en cela à la commune, ains luy-mesme proposa et meit en avant le decret, qu'il feust rappellé; comme il feut faict. Et retourné que feut Cimon, il moyenna la paix entre ces deux citez, pource que les Lacedæmoniens luy portoyent bonne affection, et à l'opposite ils hayssoyent Pericles, et tous les austres gouverneurs. Toutesfois il y en a qui escripvent, que jamais Pericles ne condescendit à le faire rappeller, que premierement ils n'eussent faict un accord secret entr'eulx par l'entremise d'Elpinice sœur de Cimon, assavoir que Cimon iroit avecques une armée de deux cent gualeres faire la guerre aux païs de l'obeyssance du roy de Perse, et Pericles demoureroit en sa maison avecques l'aucthorité du gouvernement dedans la ville. Ceste sœur Elpinice avoit ja auparavant une

austrefois adoulcy Pericles envers son frere, lorsqu'il feut mis en justice pour un crime capital : car Pericles estoit l'un de ceulx à qui l'accusation en avoit esté deleguée et commise par le peuple. Elpinice alla devers luy, et le pria de ne faire pas du pis qu'il pourroit à son frere. Pericles luy respondict en riant, *tu es trop vieille, Elpinice, tu es trop vieille, pour venir à bout de si grandes choses.* Toutesfois quand ce vint au jugement que la cause feut plaidée, il ne se leiva qu'une seule fois pour parler contre luy, comme par maniere d'acquit : et s'en alla, ayant faict moins de mal à Cimon que nul austre des accusateurs.

Qui pourra doncques adjouster foy à Idomeneus, lequel met suz à Pericles qu'il avoit faict occire en trahison l'orateur Ephialtes qui estoit son amy, et avoit tousiours esté de son advis et de son party au gouvernement de la chose publicque, par jalousie et envie qu'il portoit à sa gloire ? Car telles paroles diffamatoires, je ne sçay d'où ramassées, a Idomeneus vomy comme une humeur cholericque à l'encontre de Pericles : lequel encores qu'il ne feust pas à l'advanture du tout irreprehensible, si est-ce qu'il avoit le cœur grand et noble, et la nature desireuse d'honneur, esquelles manieres d'hommes on ne void pas gueres advenir que telles passions si brutales et si cruelles s'engendrent. Mais cest orateur Ephialtes estant redoubtable à ceulx qui soubstenoyent le party de la noblesse, pource qu'il ne pardonnoit

Periclès avoit le cœur grand et noble : il étoit aussy desireux d'honneur.

auscunement à ceulx qui avoyent en chose quelle qu'elle feust, offensé l'aucthorité du peuple, ains les en poursuyvoit et persecutoit en toute rigueur jusques au bout, ses ennemys luy dresserent embusche par l'entremise d'un Aristodicus Tanagrien, et le feirent tuer en trahison, comme l'escript Aristote.

Division entre la noblesse et le peuple d'Athenes.

Or en ces entrefaictes mourut Cimon en l'isle de Cypre, estant general de l'armée de mer d'Athenes : parquoy ceulx qui tenoyent le party de la noblesse, voyants que Pericles estoit desia grand, et qu'il marchoit devant tous les austres citoyens de la ville, voulant qu'il y eust quelqu'un de leur part qui luy feist teste, et luy rabatist un peu son aucthorité de maniere qu'il ne vinst pas à avoir puissance absoluë, ils luy opposerent Thucydides du bourg de Alopece, homme sage, beau-pere de Cimon, pour luy resister. Cestuy Thucydides s'entendoit moins de la guerre que Cimon, mais plus des affaires de ville et du gouvernement de la chose publicque, et se tenoit le plus de temps en la ville, là où combattant continuellement à l'encontre de Pericles en la tribune des harangues à prescher contre luy, il eut en peu de temps mis suz une ligue pareille à celle de Pericles : car il enguarda que *les gens de bien et d'honneur*, que l'on appelle, qui sont les nobles, ne se meslassent et confondissent parmy la commune, ainsy comme auparavant : là où leur dignité estoit offusquée et effacée par la multitude du peuple : ains les se-

para d'avcques la commune, et les assembla tous en un corps, qui vint à avoir puissance esguale à l'austre ligue, et meit par maniere de dire, le contrepoids à la balance.

Car du commencement il n'y eut qu'un peu de desbat occulte seulement entre ces deux partialitez, comme une feuille superficielle en une lame de fer, qui feit un peu apparoir la difference de ceulx qui tenoyent le party du peuple, et de ceulx qui tenoyent le party de la noblesse : mais la contention et dissention de ces deux personnages feut comme une profonde incision, qui mespartit la ville en deux partialitez, dont l'une tout publicquement feut appellée *la noblesse*, et l'austre *le peuple*. Et pourtant Pericles relaschant encores plus alors la bride au peuple, faisoit toutes choses pour luy agréer et complaire, donnant ordre qu'il y eust tousiours en la ville quelques jeux, quelques festes, banquets et passe-temps publicques, pour entretenir la commune de tels plaisirs honnestes : et oultre cela, il envoyoit tous les ans à la guerre une armée de soixante gualeres, sur lesquelles y avoit bon nombre de pauvres citoyens, qui neuf mois de l'an durant prenoyent soulde du public, et ensemble s'apprenoyent et s'exercitoyent à l'experience de la marine.

Periclès fait tout ce qui depend de lui pour agréer au peuple.

Davantage il envoya au païs de Cherronese mille bourgeois pour y habiter, et despartir les terres entre eulx, cinq cent en l'isle de Naxe, en celle d'Andros deux cent cinquante, en la

Periclès soulage la ville d'Athenes d'une multitude d'oisifs.

Thrace mille, pour habiter avecques les Bisaltes, et d'austres en Italie quand la cité de Sybaris feust rebastie, qui depuis feut surnommée *la ville des Thuriens :* ce qu'il faisoit pour descharger la ville d'une multitude oysifve, qui pour son oysifveté estoit curieuse et desireuse de choses nouvelles, et aussy pour prouvoir à la necessité des pauvres bourgeois qui n'avoyent rien, avecques ce qu'en logeant ainsy des naturels citoyens d'Athenes auprès de leurs subjects ou alliez, ce leur estoit comme une guarnison qui les tenoit en bride, et les guardoit d'attenter auscune nouvelleté. Mais ce qui donna plus de plaisir, et adjousta plus d'ornement à la ville d'Athenes, qui apporta plus d'esbahissement aux estrangiers, et qui seul porte suffisant tesmoignage, que ce que l'on dict de l'ancienne puissance, richesse et opulence de la Grece, n'est point chose faulse, c'est la magnificence des ouvrages et edifices publics qu'il feit faire.

Il embellit la ville d'Athenes.

Aussy est-ce l'œuvre de toutes celles de Pericles, pour laquelle ses envieux et malveuillants luy porterent plus d'envie, et dont ils le calomnierent plus, criants contre luy en toutes les assemblées de conseil, que le peuple d'Athenes estoit diffamé pour avoir transporté les deniers comptants de toute la Grece, qui estoyent en despost dedans l'isle de Delos : et encores que la plus honneste excuse qu'on eust pour couvrir ce faict en disant que c'estoit pour la crainte des Barbares,

affin

affin de les mettre en lieu fort, où il feust en plus seure guarde, Pericles la leur avoit ostée, et que c'estoit une trop grande injure faicte à tout le demourant de la Grece, et un tour de manifeste tyrannie, attendu qu'elle veoit devant ses yeulx que l'argent qu'on luy a faict contribuer à force pour les affaires de la guerre contre les Barbares, nous l'employons à faire dorer, embellir et accoustrer nostre ville, ne plus ne moins qu'une femme glorieuse, qui veult estre parée de riches joyaux et de pierres precieuses, et en faisons faire des images, et bastir des temples d'une excessifve despense.

Pericles au contraire remonstroit aux Atheniens, qu'ils n'estoyent point tenus de rendre compte de ces deniers à leurs alliez, attendu qu'ils combattoyent pour eulx, et qu'ils tenoyent les Barbares loing de la Grece, sans qu'eulx contribuassent pour ce faire un seul homme, un seul cheval, ny un seul vaisseau, ains seulement de l'argent, lequel n'est plus à ceulx qui le payent, ains à ceulx qui le reçoipvent moyennant qu'ils facent ce pourquoy ils le reçoipvent, et qu'estant leur ville bien prouveuë de toutes choses necessaires pour la guerre, il estoit honneste d'employer le surplus de ses finances en choses qui à l'advenir quand elles seroyent parachevées, leur apporteroyent gloire sempiternelle: et dès lors que l'on estoit encores après à les faire, les enrichiroyent d'une opulence presente pour

la diversité des ouvrages de toutes sortes, et des matieres qui y feroyent besoing, pour lesquelles ameiner et mettre en œuvre seroyent employez ouvriers de tous mestiers et toutes mains qui vouldroyent travailler, de maniere que tous les habitants de la ville viendroyent à en recepvoir paye et salaire du public, et elle par mesme moyen s'embelliroit et se nourriroit quant et quant de soy-mesme.

Il trouve moyen d'entretenir et d'enrichir les ouvriers de tous états.

Car ceulx qui estoyent forts et dispos de leurs personnes, et en aage de porter armes, avoyent entretenement de la soulde publicque, qu'ils touchoyent en allant à la guerre : et les austres qui ne se mesloyent point des armes, comme les gens mechanicques et vivants de leurs bras, il vouloit bien qu'ils eussent aussy part aux deniers communs, mais non pas sans les guaigner ne sans rien faire. Ce qui feut cause, qu'il meit en avant au peuple des entreprinses de grands edifices, et des desseins d'ouvrages de plusieurs mestiers qui ne se pouvoyent achever qu'avecques long traict de temps, affin que les citoyens qui demouroyent en la maison eussent moyen de prendre part aux deniers publics, et de s'en enrichir aussy bien comme ceulx qui alloyent à la guerre, qui servoyent aux vaisseaux sur la mer, ou qui estoyent en guarnison à la guarde des places : pource que les uns guaignoyent à fournir les matieres, comme la pierre, le cuyvre, l'yvoire, l'or, l'ebene et le cyprez : les austres à les mettre en œuvre, et à en beson-

gner, comme les charpentiers, mouleurs, fondeurs, imagers, maçons, tailleurs de pierres, teincturiers, orfebvres, menuisiers besongnants d'yvoire, peinctres, ouvriers de marqueterie, tourneurs : les austres à conduire les estoffes, et à les fournir, comme marchands, mariniers, pilotes, ès choses qui s'ameinoyent par la mer, et par terre les charrons, voituriers, chartiers, cordiers, carriers, selliers, bourreliers, pionniers pour applanir les chemins, foüilleurs des mines. Davantage chasque mestier comme capitaine avoit soubz soy sa propre armée de manœuvres, guaignants leur vie à la peine de leurs bras seulement, pour servir comme d'outils et d'aydes aux maistres ouvriers de maniere que la besongne par ce moyen venoit à espandre et distribuer le guain à tout aage et à toute qualité et condition de gens.

Ainsy venoyent les ouvrages à se haulser et advancer, estants superbes en magnificence de grandeur, et nompareils en grace et beaulté, pource que les ouvriers, chascun en son endroict, s'efforçoyent à l'envy les uns des austres, à surmonter la grandeur de leurs ouvrages par l'excellence de l'artifice : mais encores n'y avoit-il chose qui feust tant admirable, comme la celerité : car là où l'on estimoit chascun desdicts ouvrages debvoir à peine estre parachevé en plusieurs aages, et plusieurs successions de vies d'hommes les unes après les austres, tous feurent entierement faicts et par-

faicts dedans le temps que dura en vigueur le credit et l'aucthorité d'un seul gouverneur. Et toutesfois on dict qu'en ce mesme temps-là, comme le peinctre Agatharchus se glorifiast de ce qu'il peignoit promptement et facilement des bestes, Zeuxis l'ayant entendu respondict, *Et moy, au contraire, je me glorifie de demourer long-temps à les faire;* pource qu'ordinairement la soubdaineté et facilité ne peust donner une fermeté perdurable ny une beaulté parfaicte à l'œuvre : mais la longueur du temps adjoustée à l'assiduité de labeur en la manufacture d'un ouvrage, luy donne force et vigueur de longue durée.

Voylà pourquoy les ouvrages que feit alors Pericles sont plus esmerveillables, attendu qu'ils ont esté parfaicts en si peu de temps, et ont duré si longuement : pource que chascun d'iceulx, dès lors qu'il feut parfaict, sentoit desia son anticque quant à la beaulté; et neantmoins quant à la grace et vigueur, il semble jusques aujourd'huy qu'il vienne tout freschement d'estre faict et parfaict, tant il y a ne sçay quoy de florissante nouvelleté, qui empesche que l'injure du temps n'en empire la veuë, comme si chascun desdicts ouvrages avoit au dedans un esprit tousiours rejeunissant, et une ame non jamais vieillissante qui les entretinst en celle vigueur.

Phidias choisi par Periclès pour présider à tous les travaux.

Or celuy qui luy conduisoit tout, et avoit la superintendance sur toute la besongne, estoit Phidias, combien qu'il y eust plusieurs

austres maistres soubverains et ouvriers très-excellents à chasque ouvrage : car le temple de Pallas qui s'appelle *Parthenon*, comme qui diroit le temple de la vierge, et se surnomme *Hecatompedon*, pource qu'il a cent pieds en tout sens, feut edifié par Ictinus et Callicratidas, et la chapelle d'Eleusine, où se faisoyent les secrettes ceremonies des mysteres, feut plantée par Corœbus, lequel dressa le rang des premieres colomnes qui sont à fleur de terre, et les lia avecques leurs architraves : mais, luy mort, Metagenes natif du bourg de Xypete feit la ceincture, et puis y rangea les colonnes qui sont au dessuz, et Xenocles du bourg de Cholarge feut celuy qui feit la lanterne ou cul de lampe, qui couvre le sanctuaire : mais la longue muraille, dont Socrates dict avoir luy-mesme ouy proposer la structure à Pericles, ce feut Callicrates qui la prist à faire. Le poëte Cratinus en une sienne comœdie se mocque de cest ouvrage-là, comme qui alloit trop laschement en avant, et qui demouroit trop à s'achever, en disant,

Long temps y a que Pericles, de bouche,
L'advance fort, mais de faict point n'y touche.

Théâtre construit à Athenes.

Quand au theatre ou auditoire de musicque destiné à ouyr les jeux des musiciens, qui s'appelle *Odeon*, il est bien par dedans faict à plusieurs ordres de sieges, et plusieurs rangs de colonnes, mais la couverture est un seul comble rond, qui se va tout à l'entour courbant

et couchant en soy-mesme, aboutissant en poincte : et dict-on qu'il feut faict sur le patron et à la semblance du pavillon du roy Xerxes, et que Pericles en bailla le devis et l'ordonnance : parquoy Cratinus en un austre passage de la comœdie *des Thraciennes* s'en jouë, et s'en mocque de luy en disant,

Voicy venir Pericles au surnom
De Jupiter, à la teste d'ougnon,
Qui a dedans son large test compris
De l'*Odeon* la forme et le pourpris,
Depuis qu'il est eschappé du dangier
D'aller banny en païs estrangier.

Periclès ordonne la maniere dont les differens musiciens doivent chanter ou jouer des instrumens.

Ce feut lors premier, que Pericles procura fort affectueusement, qu'il feut ordonné par le peuple, qu'au jour de la feste qui s'appelle *Panathenea*, l'on celebrast des jeux de prix de musicque : et ayant esté luy-mesme esleu recteur desdicts jeux, pour adjuger le prix à ceulx qui l'auroyent guaigné, ordonna la maniere comment pour tousiours à l'advenir les musiciens debvroyent chanter de la voix, ou jouer des fleustes, ou de la cithre et austres instruments de musicque. Si feut ce premier jeu de prix de musicque faict dedans l'Odeon, et tousiours depuis y ont aussy esté les austres celebrez. Quant au portail et aux porticques du chasteau, ils feurent faicts et parfaicts dedans l'espace de cinq ans, soubz la conduicte de Mnesicles qui feut maistre de l'œuvre : et advint pendant qu'on les bastissoit un accident merveilleux, qui monstra bien que la deesse

Minerve ne reprouvoit point celle fabrique, ains l'avoit bien pour agreable : car le plus diligent et le plus affectionné de tous les ouvriers qui y besongnoyent, tomba d'advanture du hault en bas : de laquelle cheute il feut si malade que les medecins et chirurgiens n'esperoyent pas qu'il en deust eschapper. Dequoy Pericles estant fort desplaisant, la deesse s'apparut à luy de nuict en dormant, qui luy enseigna une medecine, de laquelle il guarit facilement le patient, et en peu de temps : et feut l'occasion pour laquelle il feit depuis fondre en cuyvre l'image de Minerve, que l'on surnomme *de Santé*, laquelle il feit mettre dedans le temple du chasteau, auprès de l'autel qui y estoit auparavant comme l'on dict.

Minerve lui apparoit.

Or quant à l'image d'or de la deesse Minerve, ce feut Phidias qui la feit et est ainsy escript en la base : mais au demourant il avoit la superintendance de tous austres ouvrages presque, et commandoit à tous les austres ouvriers pour l'amitié que luy portoit Pericles : ce qui apporta à l'un envie, et à l'austre maulvais bruict : pource que les envieux et mesdissants allerent semant par tout un bruict, que Phidias recepvoit en sa maison les dames de la ville, soubz couleur d'aller veoir ses ouvrages, pour les livrer à Pericles. Et les poëtes comiques prenant l'occasion de ce bruict, espandirent à l'encontre de luy force paroles injurieuses et diffamatoires, le calomniants qu'il entretenoit la femme d'un Menippus, qui es-

Calomnies que l'on répand contre lui.

toit son amy et son lieutenant en guerre, et luy mettants suz aussy que Pyrilampes l'un de ses familiers nourrissoit des oyseaux, et notamment des paons, qu'il envoyoit secrettement aux femmes dont Pericles jouyssoit. Mais il ne se faust point esbahir de ces hommes satyriques-là, qui font profession de mesdire et de picquer tout le monde, et qui ordinairement sacrifent à l'envie du commun populaire, comme à un esprit malin, les injures et oultraiges qu'ils jectent à l'encontre des gens de bien et d'honneur, veu que Stesimbrotus le Thasien osa bien reprocher à Pericles un crime detestable controuvé faulsement, qu'il entretenoit la femme de son propre fils.

Difficulté de savoir la vérité des choses anciennes par les histoires transmises.

Voylà pourquoy il est, à mon advis, bien difficile et mal-aysé d'avoir entiere cognoissance de la verité des choses anciennes par les monuments des historiens, attendu que les successeurs ont la longueur du temps, qui leur brouille et offusque la nette intelligence des affaires; et l'histoire qui est escripte du vivant des hommes dont elle parle, et du temps des choses dont elle faict mention, quelquefois par hayne et par envie, et quelquefois par faveur ou par flatterie, desguise et corrompt la verité.

Periclès est accusé de dissiper les finances publiques.

Mais comme les orateurs qui estoyent de la ligue de Thucydides criassent à l'encontre de Pericles en leurs harangues ordinaires, qu'il consommoit envain les finances de la chose publicque, et y despendoit tout le revenu de

la

la ville, Pericles un jour en pleine assemblée de ville demanda à l'assistance du peuple, s'il luy sembloit qu'il eust esté trop despendu : le peuple respondict, *beaucoup trop ; — bien doncques*, dict-il, *ce sera si vous voulez à mes despends, et non pas aux vostres, pourveu qu'il n'y ayt aussy que mon nom seul escript en la dedication des ouvrages.* Quant Pericles eut dict ces paroles, le peuple soit ou pource qu'il eust en admiration sa magnanimité, ou qu'il ne luy voulust point ceder l'honneur et la loüange d'avoir faict faire de si somptueux et si magnificques ouvrages, luy cria tout hault, *qu'il ne le vouloit point, ains entendoit qu'il les feist parachever aux despends du public, sans y rien espargner.*

Il fait approuver toutes ses dépenses.

Mais à la fin estant ouvertement descendu en contention avecques Thucydides, et s'estant meis au hazard à qui feroit bannir son compaignon du ban de l'Ostracisme, il guaigna sur luy, et le chassa de la ville, et par mesme moyen deffeit aussy la ligue qui luy estoit contraire. Parquoy estant toute partialité entierement esteincte, et la ville totalement reduicte en union et concorde, il se trouva adoncques toute la puissance d'Athenes en sa main, et tous les affaires des Atheniens en sa disposition, les finances, les armes, les gualeres, les isles, la mer et une si grande seigneurie, laquelle s'estendoit partie sur les Grecs, et partie sur les Barbares, si bien fortifiée et munie d'obeïssance de nations sub-

Periclès fait exiler Thucydides.

Il a tout pouvoir à Athenes.

jectes, d'amitiez de roys, et d'alliances de divers princes et puissants seigneurs. Au moyen dequoy il commença dès-lors à estre envers le peuple austre qu'il n'avoit accoustumé, et à ne ceder et n'obtemperer plus aussy facilement à tous les appetits du commun populaire, ne plus ne moins qu'à des vents contraires : et roidit un peu celle trop lasche, trop molle et trop populaire maniere de gouverner, dont il avoit usé jusques alors, comme une trop delicate et trop effeminée harmonie de musicque, en la convertissant en un gouvernement plus seigneurial, et tenant plus de l'aucthorité royale : en cheminant neantmoins tousiours droict, et se maintenant tousiours irreprehensible à faire, à dire et conseiller ce qui estoit le plus expedient pour la chose publicque.

Il change de conduite vis-a-vis du peuple.

Il meinoit le plus souvent par remonstrances et raisons le peuple à faire volontairement et de bon gré ce qu'il mettoit en avant : mais quelquefois aussy le tiroit-il par force, et luy faisoit faire contre sa volonté, ce qui estoit pour le mieulx. Suivant en cela le style du sage medecin, lequel en une longue et diverse maladie permet auscunesfois à son patient, avecques une mesure reservée toutesfois, des choses où il prend plaisir : mais quelquefois aussy luy donne des medecines, qui le travaillent et le tourmentent, pour le guarir. Car, comme il est necessaire en un peuple tenant si grand empire, il advenoit ordinairement des accidents, qui luy apportoyent diverses passions, les-

quelles luy seul sçavoit regir et manier dextrement avecques deux timons principaulx, *la crainte* et *l'esperance*, refrenant avecques l'une la fierté et temerité insolente de la commune en prosperité, et avecques l'austre reconfortant son ennuy et son descouragement en adversité.

L'éloquence manie l'esprit des hommes à sa volonté.

En quoy il monstra, et prouva evidemment, que la rhetoricque, comme dict Platon, et l'eloquence, est un art qui meine et manie les esprits des hommes à son plaisir, et que son principal artifice est, de sçavoir bien mouvoir à propos les passions et les affections, qui sont comme des tons et des sons de l'ame, qui veulent estre touchez et sonnez de main de bon maistre. Dequoy toutesfois estoit cause non la force de son eloquence seulement, ains, comme tesmoigne Thucydides, la reputation de sa vie, l'opinion et la fiance qu'on avoit de sa preud'hommie, pource qu'il n'estoit auscunement corrompable par presents, et que l'avarice ne luy commandoit nullement, attendu qu'ayant rendu sa ville de grande, très-grande et très-opulente, et ayant surmonté en aucthorité et puissance plusieurs roys et plusieurs tyrans, mesme de ceulx qui ont peu par testament laisser leurs estats à leurs enfants, il n'augmenta neantmoins jamais les biens que son pere luy avoit laissez d'une seule drachme d'argent.

Et toutesfois l'historien Thucydides descript assez clairement la grandeur de sa puissance;

et les poëtes comicques de ce temps-là, donnent malignement soubz paroles couvertes à entendre, appellants ses familiers et amys *les nouveaux Pisistratides*, et disants qu'il luy falloit faire protester et jurer qu'il n'usurperoit point la tyrannie, voulants donner à entendre que son aucthorité estoit par trop excessifve pour une chose publicque populaire. Et Teleclides, entre austres, dict que les Atheniens luy avoyent meis entre mains le revenu des villes de leur obeyssance, et les villes mesmes, pour en lier les unes et deslier les austres, et leurs murailles pour les abatre ou rebastir à son plaisir, le pouvoir de traicter paix et alliance, leur force, leur puissance, leurs finances, et tout leur bien entierement.

L'autorité de Periclès dura quarante ans.

Mais cela ne feut point pour une boutée seulement, ny pour une vogue de faveur qui passast en peu de temps, ains dura quarante ans, estant tousiours le premier de sa cité entre les Ephialtes, Leocrates, Mironides, Cimon, Tolmides et Thucydides : car après avoir ruiné et faict bannir Thucydides, il demoura encores par dessuz tous les austres l'espace de quinze ans, ayant acquis une principaulté et aucthorité de commander qui dura tousiours continuellement pendant ce temps-là, où celle des austres capitaines ne duroit qu'un an, il se maintint tousiours invincible et imprenable par argent, combien qu'au demourant il ne feust point du tout maulvais mesnager ny paresseux de conserver le sien.

Car quant aux biens qui estoyent justement siens, et que ses predecesseurs luy avoyent laissez, affin que par negligence ils ne deperissent point, et aussy qu'ils ne luy donnassent trop d'affaires, et ne le retinssent trop s'il se vouloit amuser à les faire valoir, il les mesnageoit d'une maniere qui luy sembloit la plus aysée et la plus certaine : c'estoit, qu'il vendoit à un coup tous les fruicts qu'il receuilloit de son revenu annuel, et puis envoyoit à la journée achepter au marché ce qui faisoit besoing pour l'entretenement et despense ordinaire de sa maison. Cela ne feut point agreable à ses enfants quand ils devindrent un peu grands, ny ne pleut point à ses femmes, lesquelles vouloyent qu'il despendit plus largement, et se plaignoyent d'une si estroicte et si reserrée despense ordinaire, attendu qu'en une si grosse et si riche maison il n'y avoit jamais rien de demourant, ains y alloit toute recepte et toute mise par compte et par mesure juste. Car tout ce mesnagement estoit conduict et entretenu par un sien serviteur nommé Evangelus, fort habile homme et très-bien entendu au faict du gouvernement d'une grande maison, soit qu'il eust esté ainsy faict et instruict par Pericles, ou qu'il eust ceste prevoyance de nature. Ces choses estoyent bien differentes de la sapience d'Anaxagoras, attendu qu'il abandonna sa maison, et laissa ses terres venir en friches et en pasturages, par un contemnement des choses terrien-

Economie de Pericles dans l'interieur de sa maison.

Anaxagoras, son mepris pour les choses terriennes.

nes, et un ravissement de l'amour des celestes.

Mais aussy y a-il, à mon advis, grande difference entre la vie d'une philosophe contemplatif, et d'un personnage actif s'entremettant du gouvernement d'une chose publicque : car l'un employe son entendement à la speculation des choses belles et honnestes, sans pour ce faire avoir besoing d'auscun instrument, ny de matiere quelconque exterieure : et l'austre, accommodant sa vertu à la commune utilité des hommes, a besoing de richesse, comme d'un instrument non-seulement necessaire, mais aussy honneste, ainsy qu'elle feut à Pericles, qui en secourut plusieurs pauvres gens, et mesmement Anaxagoras entre austres : duquel on conte, qu'estant Pericles si empesché ailleurs qu'il n'avoit pas loisir de penser de luy, il se trouva delaissé de tout le monde en sa vieillesse, et se coucha la teste affublée, en resolution de se laisser mourir de faim. De quoy Pericles estant adverty, s'encourut aussytost tout esperdu devers luy, et le pria le plus affectueusement qu'il luy feut possible, qu'il retournast en volonté de vivre, en lamentant non luy, mais soy-mesme, de ce qu'il perdoit un si feal et si sage conseiller ès occurrences des affaires publicques : adoncques Anaxagoras se descouvrit le visage et luy dict, *ceulx qui ont affaire de la lumiere d'une lampe*, Pericles, *y mettent de l'huile pour l'entretenir.*

Periclès cherche à le soulager dans sa vieillesse.

Or commençoyent ja en ce temps-là les

Lacedæmoniens à avoir jalousie de l'accroissement des Atheniens : parquoy Pericles voulant eslever encores davantage le cœur au peuple d'Athenes, et le faire penser à toutes choses haultes et grandes, meit en avant un decret, *que l'on depeschast ambassadeurs pour aller solliciter tous les Grecs en quelque partie qu'ils habitassent de l'Europe ou de l'Asie, et austant la petite que la grande ville, d'envoyer leurs deputez à Athenes en l'assemblée generale qui s'y tiendroit, pour desliberer touchant les temples des dieux que les Barbares avoyent bruslez et touchant les sacrifices que l'on avoit voüez pour le salut de la Grece, lors qu'on donna la bataille aux Barbares ; et aussy touchant la marine, affin que chascun peust naviger seurement là où bon luy sembleroit, que tous vescussent amiablement en bonne paix les uns avecques les austres.* Si feurent envoyez à ceste commission vingt personnages, chascun desquels avoit cinquante ans passez, dont les cinq allerent devers les Doriens qui habitent en Asie, et devers les habitants des isles, jusques à celles de Lesbos et de Rhodes ; cinq austres suyvirent tout le païs de l'Hellespont et de la Thrace, jusques à la cité de Bysance ; les austres cinq eurent charge d'aller en la Bœoce, en la Phocide, et par-tout le Peloponese, et de là passer par le païs des Locriens en toute la terre ferme adjacente, jusques en la contrée de l'Arcanie et de l'Ambracie ; et les austres allerent premier en l'isle d'Eubœe, et de là aux Oetæiens et par-tout le goulfe de Malea,

Les Lacédémoniens sont jaloux de l'accroissement des Athéniens.

Periclès envoie des ambassadeurs à tous ses alliés pour les engager dans la querelle.

aux Phtiotes, aux Achaiens et aux Thessaliens, faisants des remonstrances par-tout aux peuples pour leur suader d'envoyer à Athenes, et assister au conseil qui s'y tiendroit pour la pacification et union de toute la Grece ; mais il ne s'en feit du tout rien à la fin, et ne s'assemblerent point lesdictes villes Grecques, par les meinées des Lacedæmoniens, qui l'empescherent, comme l'on dict ; car ce feut au Peloponese que ceste semonce feut premierement rejectée. J'ay bien voulu escrire cela, pour donner à cognoistre la magnanimité de Pericles, et comment il avoit le cœur et l'entendement eslevé.

Prudence de Periclès à la guerre.

Au demourant, ès charges de capitaine il estoit fort estimé de ce qu'il meinoit ses gens à la guerre seurement ; car jamais de sa volonté il ne hazarda la bataille, là où il sentist qu'il y eust grande doubte et apparent dangier ; et n'estimoit pas bons capitaines, ny ne vouloit ensuyvre ceulx qui avoyent guaigné de grandes victoires par s'estre advanturez, encores qu'on les loüast et estimast beaucoup ; ains souloit dire, *que si austre que luy ne les meinoit à la boucherie, en tant qu'en luy estoit, ils demouroyent immortels.* Et voyant que Tolmides fils de Tolmæus, sur la confiance de ses prosperitez passées, pour lesquelles il estoit grandement prisé et honnoré à cause de ses beaulx faicts d'armes, se preparoit pour entrer sans propos ny occasion quelconque dedans le païs de la Bœoce, et avoit ja induict mille des plus

Tolmides, sa témérité augmente la réputation de Periclès.

hardis

hardis et plus vaillants jeunes hommes de la ville, à s'offrir volontairement pour aller quand et luy en ce voyage, oultre et par dessuz le demourant de l'armée qu'il avoit leivée, il tascha à l'en divertir, et le retenir à la maison par remonstrances qu'il luy feit publiquement devant le peuple; là où il dict une parole qui a bien depuis esté notée, *que s'il ne vouloit croire au conseil de Pericles, à tout le moins qu'il attendist le temps, qui estoit le plus sage conseiller qu'on sçauroit avoir.* Ce propos sur l'heure feut moyennement loüé, mais peu de jours après quand on apporta nouvelle, que Tolmides luy-mesme avoit esté tué en une bataille qu'il avoit perdue près la ville de Coronée, où plusieurs austres gens de bien et vaillants hommes Atheniens estoyent demourez morts aussy, cela augmenta grandement la reputation et la bienveuillance de la commune envers Pericles, pource qu'il en feut estimé homme sage et qui aymoit ses citoyens.

Le tems est le plus sage conseiller.

Mais de tous les voyages qu'il feit estant chef de l'armée d'Athenes, celuy de la Cherronese feut le plus aymé et le plus estimé, à cause qu'il feut très-salutaire à tous les Grecs habitants au païs; car oultre ce qu'il y meina mille bourgeois d'Athenes pour y habiter, en quoy faisant il fortifia les villes d'austant de bons hommes, il rempara encores l'encouleure qui empesche que ce ne soit une isle, avecques une fortification qu'il tira d'une mer à austre; de maniere qu'il guarentit le païs des

Exploits de Pericles tant qu'il commanda l'armée.

courses, surprises et pilleries des Thraces habitants à l'environ, et en jecta hors une très-pernicieuse guerre, dont la province estoit continuellement travaillée pour le voisinage des Barbares leurs voisins ou habitants parmy eulx, qui ne vivoyent que de brigandage. Aussy feut-il grandement estimé et renommé entre les estrangiers, quand il environna tout le Peloponese, partant du port de Peges en la coste Megarique avecques une flotte de cent gualeres, car il ne pilla pas seulement les villes maritimes, comme avoit faict devant luy Tolmides, mais entrant bien avant en la terre arriere de la mer, avecques les hommes de guerre qu'il avoit sur ses gualeres, feit retirer les uns au-dedans de leurs murailles, tant il leur donna d'effroy, et en la contrée de Nemée deffeit en bataille les Sycioniens qui l'attendirent en campaigne; et en dressa un trophée pour marque de sa victoire.

Et embarquant sur ses vaisseaux quelque renfort de gens de guerre qu'il print en Achaïe pour lors alliée des Atheniens, passa en la terre ferme qui est vis-à-vis, et cinglant oultre la bouche de la riviere d'Achelous, alla courir toute la province d'Acarnanie, où il renferma les Oneades au dedans de leurs murailles; et après y avoir guasté et destruict tout le plat pays, s'en retourna à la maison, s'estant faict cognoistre en ce voyage capitaine redoubtable aux ennemys, et executant seurement, à ses citoyens; car il n'advint pas un seul sinistre

accident, par cas fortuit ou austrement en toute celle expedition, à ceulx qui y feurent soubz sa charge. Depuis estant allé avecques une grosse flotte de vaisseaux fort bien en poinct au royaulme de Pont, il y traicta humainement les citez Grecques, et feit tout ce qu'elles luy requirent, donnant à cognoistre aux Barbares habitants à l'environ, et aux princes et roy d'iceulx, la grandeur de la puissance des Atheniens, qui navigeoyent sans rien craindre par tout jusques où bon leur sembloit, tenants toute la mer en leur obeyssance. Davantage il laissa aux Sinopiens treize gualeres avecques quelque nombre de gens de guerre soubz la charge du capitaine Lamachus, pour les deffendre à l'encontre du tyran Timesileon, lequel ayant esté deschassé avecques ceulx de sa ligue, Pericles feit publier et passer un edict à Athenes, que six cent bourgeois de la ville qui vouldroyent sans contraincte, peussent aller demourer à Sinope, là où leur seroyent despartis les biens et heritages qui avoyent esté au tyran, et à ses adherents.

Mais au reste il n'obtempera pas aux fols appetits de ses citoyens, ny ne se laissa pas aller à leur convoitise trop eslevée pour se veoir des forces si grandes, et la fortune si favorable, jusques à vouloir de rechef attenter de conquerir l'Egypte, et remuer les provinces maritimes de l'empire du roy de Perse; car il y en avoit desià plusieurs qui estoyent espris

Periclès réprime l'ambition des Athéniens.

du malheureux et calamiteux desir de la Sicile, que depuis Alcibiades alluma davantage. Et encores y en avoit-il qui songeoyent desià à conquerir la Thoscane et l'empire de Carthage, ce qui n'estoit pas du tout sans apparence, ny sans occasion d'esperance, veu la grande estendue de la seigneurie qu'ils tenoyent et l'heureux cours de leurs affaires qui leur succedoyent à soubhaict. Mais Pericles empescha ceste saillie, et retrancha toute ceste curieuse convoitise, employant la plus-part de leur puissance à conserver et asseurer ce qu'ils avoyent acquis, estimant que c'estoit beaucoup faict que d'enguarder que les Lacedæmoniens ne s'accreussent : car il leur estoit tousiours contraire, comme il desclara en plusieurs austres endroicts, et mesmement par ce qu'il feit en la guerre saincte.

Il arrête les efforts des Lacédemoniens.

Car les Lacedæmoniens ayants osté aux Phociens la superintendance du temple d'Apollo en la ville de Delphes, qu'ils avoyent usurpée, et l'ayants remise entre les mains des Delphiens, si-tost qu'ils eurent le dos tourné, Pericles y alla aussy avecques une armée qui y remit les Phociens. Et comme les Lacedæmoniens eussent faict engraver sur le front d'un loup de cuyvre la prerogatifve que les Delphiens leur avoyent octroyée de pouvoir les premiers proposer leurs demandes à l'oracle, luy ayant obtenu le mesme droict des Phociens, le feit engraver sur le flanc droict de la mesme statue du loup de bronze.

Et qu'il soit vray qu'il ayt sagement contenu les forces des Atheniens au dedans de la Grece, les effects le tesmoignent : car premierement ceulx de l'Eubœe se rebellerent, contre lesquels il meina incontinent l'armée d'Athenes, et tout soubdain luy vindrent nouvelles d'un austre costé comme les Megariens avoyent aussy prins les armes contre eulx, et que les ennemys estoyent ja en grosse puissance dedans le païs d'Atticque, soubz la conduicte de Plistonax, roy de Lacedæmone. A l'occasion de quoy il s'en retourna incontinent en diligence, pour prouvoir à ceste guerre qui estoit au dedans de l'Atticque mesme : si n'osa pas se presenter en bataille contre si grand nombre de bons combattants, mais sçachant que le roy Plistonax, qui estoit encores fort jeune, se gouvernoit par le conseil de Cleandrides principalement, pource que les Ephores le luy avoyent baillé pour luy assister, et pour le conseiller et le guider, il essaya de le corrompre secrettement, et l'ayant bien-tost guaigné par argent, luy persuada qu'il remeinast les Peloponesiens hors du païs d'Atticque, ce qu'il feit.

Periclès marche contre differens peuples de la Grece.

Mais quand les Lacedæmoniens veirent l'armée rompue, et que les peuples s'estoyent retirez chascun en sa ville, ils en feurent si courroucez, qu'ils condamnerent leur roy en une grosse amende, laquelle luy ne pouvant payer, feut contrainct de s'absenter de Lacedæmone : et Cleandrides s'en estant fuy de

Les Lacedémoniens condamnent leur Roi à l'amende.

bonne heure, feut par contumace condamné à mourir. Cestuy Cleandrides estoit pere de Gylippus qui deffeit depuis les Atheniens en la Sicile, auquel il semble que nature imprima l'avarice comme une maladie hereditaire passant de pere en fils; car en ayant aussy esté ignominieusement atteinct et convaincu pour auscuns vilains actes qu'il commeit, il en feut banny de Sparte, comme nous avons plus au long declaré en la vie de Lysander.

Mais comme Pericles en la reddition des comptes de ceste charge-là, eust couché un article de despense de dix talents, qu'il disoit avoir employez où il falloit, le peuple l'aloua, sans vouloir enquerir comment, ny en quoy, ny averer s'il estoit vray, et y en a quelques-uns, entre lesquels est le philosophe Theophrastus, qui escripvent que Pericles envoyoit par chascun an dix talents à Sparte, avecques lesquels il entretenoit ceulx qui y avoyent aucthorité, affin qu'on ne leur feist point la guerre, non qu'il acheptast la paix, mais bien le temps: durant lequel se preparant tout à loisir, il peust avoir meilleure commodité de soubstenir la guerre.

Six mille écus.

Si-tost doncques que l'armée des Peloponesiens feut hors de l'Atticque, il s'en retourna contre les rebelles, et passa en l'isle l'Eubœe avecques cinquante voiles et cinq mille combattants à pied tous bien armez, et là subjugua toute les villes qui s'estoyent soubsleivées, chassa les Hippobates, qui estoyent les plus renom-

Periclès soumet les peuples qui s'étoient révoltés.

mez d'entre les Chalcidiens, tant pour leurs richesses que pour leur vaillance et prouëesse: et chassa aussy semblablement les Estieiens, qu'il feit vuider hors de tout le païs, et en leur ville logea des bourgeois d'Athenes seulement. Et la cause pour laquelle il les traictoit ainsy rigoureusement, sans leur vouloir pardonner, estoit pource qu'eulx ayants prins un gualere d'Athenes prisonniere, ils avoyent faict mourir toutes les personnes qui estoyent dessuz.

Treve de trente ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens.

Depuis ayant esté faicte une treve pour trente ans entre les Atheniens et les Lacedæmoniens, il feit decerner la guerre contre ceulx de l'isle de Samos, les chargeant de ce que leur ayant esté enjoinct de par les Atheniens, qu'ils eussent à pacifier les querelles qu'ils avoyent contre les Milesiens, ils n'avoyent pas voulu obeyr. Mais pource qu'on a opinion qu'il entreprint ceste expedition contre Samos en faveur d'Aspasia, il ne sera point hors de propos de rechercher et desclarer en cest endroict, qui estoit ceste femme, et quel artifice ou puissance si grande il y avoit en elle, qu'elle peust ainsy prendre en ses rets les principaulx hommes qui s'entremettoyent pour lors du gouvernement de la chose publicque, et que les philosophes mesmes parlassent tant et si amplement d'elle.

Expédition contre Samos en faveur d'Aspasia.

Aspasia, fameuse courtisanne.

Tout premierement doncques, c'est chose bien certaine qu'elle estoit natifve de la ville de Milet, fille d'un Axiochus, laquelle, suy-

vant l'exemple d'une ancienne courtisanne d'Ionie nommée Thargelia, s'accointa des principaulx et plus grands personnages de son temps; car ceste Thargelia estant belle de visage, et ayant bonne grace, avecques un esprit vif et doulx language, eut l'accointance de plusieurs grands personnages de la Grece, et guaigna au service du roy de Perse tous ceulx qui s'approcherent d'elle, si bien qu'elle sema par les villes de la Grece de grands commencements de la faction Medoise, pource que c'estoyent tous les plus grands et les plus puissants hommes qui feussent en chasque ville de qui elle s'accointoit. Mais quant à Aspasia, les uns disent que Pericles la hanta comme femme sçavante et bien entendue en matiere du gouvernement d'estat; car Socrates mesme l'alloit aussy veoir quelquefois avecques ses amys, et ceulx qui la hantoyent y meinoyent auscunesfois leurs propres femmes pour l'ouyr deviser, combien qu'elle meinast un train qui n'estoit gueres beau ny honneste, pource qu'elle tenoit en sa maison de jeunes garses qui faisoyent guain de leurs corps.

Aspasia étoit visitée par les plus puissans hommes et les plus grands philosophes, et par des femmes mêmes.

Et Æschines escript que Lysicles, un revendeur de bestail, qui paravant estoit homme de basse et vile nature, se feit le premier homme d'Athenes par la frequentation qu'il eut avecques ceste Aspasia, depuis la mort de Pericles, et au livre de Platon intitulé *Menexenus*, encores que le commencement soit escript par maniere de jeu et de risée, il y

a cela comme de veritable histoire, que ceste femme avoit le bruict d'estre hantée par plusieurs Atheniens pour apprendre d'elle l'art de rhetorique. Toutesfois il semble plus vrayssemblable, que l'affection que luy portoit Pericles vint plus d'amour que d'austre cause; car il avoit bien espousé une femme qui estoit sa parente, et qui paravant avoit esté mariée à Hipponicus, duquel elle avoit eu Callias surnommé *le riche*, et eut depuis Xantippus et Paralus de Pericles; mais ne luy estant point sa compaignie agreable, il la bailla du bon gré et consentement d'elle-mesme, à un austre, et print Aspasia, laquelle il aima singulierement; car toutes les fois qu'il sortoit de sa maison pour aller en la place, ou qu'il en retournoit, il la saluoit en la baisant.

Periclès fait divorce avec sa femme, d'accord avec elle.

Il prend Aspasia.

Au moyen de quoy ès anciennes comœdies elle est appellée en plusieurs lieux *la nouvelle Omphale*, et quelquefois *Dejanira*, et auscunesfois *Juno;* mais Cratinus l'appelle tout ouvertement *putain*, en ces vers,

Elle luy a sa Juno enfantée,
Aspasia, *la putain* effrontée.

Et semble qu'il en eut un bastard; car Eupolis l'introduict en une sienne comœdie, nommée *Demisii*, interroguant ainsy Pyronides,

Mon fils bastard est-il encores en vie?

Et puis Pyronides luy respond,

Il feust pieça homme faict pour certain,
N'estoit qu'il craint ceste male *putain*.

Bref, ceste Aspasia feut tant celebrée et tant renommée, que Cyrus, celuy qui combattit contre le roy Artoxerxes son frere pour l'empire de Perse, appella Aspasia celle de ses concubines qu'il aimoit plus, laquelle paravant s'appelloit Milto, estant natifve de la Phocide, fille de Hermotimus; et ayant Cyrus esté tué en la bataille, elle feut prinse et meinée au roy son frere, envers lequel elle eut depuis beaucoup de credit. Cela m'est venu en memoire en escripvant ceste vie, et m'a semblé que ç'eust esté trop durement faict de le rejecter ou obmettre.

Guerre contre les Samiens.

Mais pour retourner à nostre propos, on charge Pericles d'avoir faict decerner la guerre contre ceulx de Samos en faveur de ceulx de Milet, à la requeste d'Aspasia, à cause que ces deux citez avoyent guerre ensemble pour la ville de Priene, et estoyent les Samiens les plus forts; mais les Atheniens leur commanderent qu'ils eussent à laisser la voye des armes, et à venir plaider leur different devant eulx, pour leur en estre faict droict, ce qu'ils ne voulurent faire : parquoy Pericles y alla, et y abolit le gouvernement du petit nombre de la noblesse, prenant pour ostages cinquante des principaulx personnages de la ville, et austant d'enfants, lesquels il meit en despost en l'isle de Lemnos.

Toutesfois il y en a qui disent, que chascun desdicts ostages luy voulut donner un talent, oultre lesquels luy en feurent encores presentez

plusieurs austres, par ceulx qui ne vouloyent point que l'aucthorité soubveraine du gouvernement feut mise entre les mains de la commune. Davantage Pissuthnes Persien, lieutenant du roy de Perse, pour quelque amitié qu'il portoit à ceulx de Samos, luy envoya dix mille escus, affin qu'il leur pardonnast; mais de tout cela Pericles n'en print jamais rien, ains ayant faict en Samos tout ce qu'il avoit proposé d'y faire, et y ayant estabi un gouvernement populaire, s'en retourna à Athenes. Mais les Samiens se rebellerent incontinent après, ayants recouvré leurs ostages par le moyen de ce Pissuthnes qui les desrobba, et leur fournit ce qui estoit necessaire pour sousbtenir la guerre.

Les Samiens sont vaincus.

Parquoy Pericles retourna une austrefois contre eulx, lesquels il ne trouva point oiseux ny estonnez en façon quelconque, ains très-bien desliberez de le recepvoir, et combattre pour la principaulté de la mer, si y eut une grosse bataille entre eulx auprès de l'isle qui s'appelle *Tragia :* et la guaigna Pericles, ayant deffaict fort glorieusement, avecques quarante et quatre voiles seulement, ses ennemys qui en avoyent soixante et dix, dont vingt estoyent vaisseaux de guerre : et quant et quant poursuyvant sa victoire, il guaigna aussy le port de Samos, et tint les Samiens assiegez dedans leur ville, où ils avoyent bien encores la hardiesse de sortir auscunesfois, et combattre au devant de leurs murailles : mais depuis estant arrivé

Periclès assiège les Samiens dedans leur ville.

à Pericles un renfort de plus grand nombre de vaisseaux, ils feurent adoncques enserrez de tout poinct. Et lors Pericles prenant soixante gualeres se jecta en pleine mer, voulant, comme auscuns disent, aller rencontrer, le plus loing de la ville qu'il pourroit, quelques vaisseaux Phœniciens qui venoyent au secours de ceulx de Samos : ou, comme dict Stesimbrotus, pour s'en aller en Cypre : ce qui ne me semble pas vray-semblable.

Il va au devant de quelques vaisseaux Phéniciens.

Mais à quelque intention qu'il le feist, il commeit une très-lourde fauste ; car Melissus fils de Ithagenes grand philosophe, estant pour lors capitaine des Samiens, voyant qu'il estoit demouré peu de vaisseaux au siege devant la ville, et encores que les capitaines qui en avoyent la charge, n'estoyent pas gens gueres experimentez, persuada à ses citoyens de faire une saillie sur eulx, et y eut bataille donnée, que les Samiens guaignerent, où ils prindrent plusieurs Atheniens prisonniers et meirent plusieurs de leurs vaisseaux à fond : au moyen de quoy estants demourez seigneurs de la marine, ils meirent dedans leur ville plusieurs choses necessaires pour la guerre, dont ils avoyent fauste auparavant ; toutesfois Aristote escript, que Pericles mesme en personne avoit desia auparavant esté vaincu en une bataille navalle par Melissus.

Les Samiens, en l'absence de Periclès, font une sortie, dans laquelle ils font plusieurs prisonniers.

Au demourant, les Samiens pour rendre aux prisonniers d'Athenes pareille injure qu'ils avoyent receuë d'eulx, leur engraverent sur

Ils les marquent au front.

le front *des cheveches*, pource que la cheveche est la marque de la monnoie d'Athenes, ne plus ne moins que les Atheniens avoyent imprimé sur les fronts de leurs prisonniers *une Samæne*, c'est-à-dire une sorte de navire Samiene basse de prouë, mais creuse et large de ventre, de sorte qu'elle est bonne à cingler en haulte mer, et legere à la voile, et a esté ainsy appellée, pource que la premiere de ceste façon feut bastie en l'isle de Samos par le tyran Polycrates, qui l'y feit faire. L'on dict que pour l'impreſſion de ces characteres, le poëte Aristophanes, par une maniere de mocquerie couverte, dict en un passage de ses comœdies,

Les Samiens sont hommes fort lettrez.

Pericles doncques adverty de la route de son armée, s'en retourna incontinent au secours. Melissus luy alla au devant, et luy donna la bataille qu'il perdit, et feut rembarré jusques dedans la ville, où Pericles l'enferma d'une closture de murailles tout à l'entour, aimant mieulx emporter la victoire et prendre la ville par longueur de temps et avecques despense, que par exposer ses citoyens, au dangier d'être tuez ou blessez: mais toutesfois quand il veit qu'ils se faschoient de la longueur, et qu'ils vouloyent à toute force venir aux mains, de maniere qu'il estoit bien mal-aysé de les retenir, il divisa toute son armée en huict troupes, lesquelles il feit tirer au sort, et celle

Periclès revient sur eux, et enferme les Samiens dedans leur ville.

à qui escheoit une febve blanche demouroit en repos à faire bonne chere pendant que les austres sept combattoyent : et dict-on que de là vient, qu'on appelle encores aujourd'huy *un jour blanc*, auquel on a faict bonne chere, et receu du plaisir, à cause de la febve blanche.

Si escript l'historien Ephorus, que ce feut là premierement que l'on commença à user d'engins de batterie pour abattre grosses murailles, et que Pericles en trouva la nouvelleté fort esmerveillable : car ce feut Artemon un ingenieur qui les inventa, lequel se faisoit porter par-tout dedans une chaire, pour conduire et haster les ouvrages, à cause qu'il estoit impotent d'une jambe, et que pour ceste cause il feut appellé *Periphoretos*. Mais Heraclides le Pontique reprend en cela Ephorus par les vers d'Anacreon, esquels Artemon est nommé *Periphoretos*, plusieurs aages avant ceste guerre de Samos, et dict que ce Periphoretos estoit un homme fort delicat, et qui craignoit toutes choses si follement, que la plus-part du temps il ne bougeoit de sa maison, où il se tenoit tousiours assis, ayant deux de ses serviteurs à ses costez, qui luy tenoyent sur la teste un pavois de cuyvre, de paour qu'il ne tombast rien sur luy, et si d'advanture il estoit quelquefois contrainct de sortir hors de son logis, il se faisoit porter dedans un petit lict suspendu bien près de terre, et que pour ceste cause il feut surnommé *Periphoretos*.

Periphoretos, sa folie.

A la fin, au bout de neuf mois, les Samiens

feurent contraincts de se rendre, et Pericles feit abattre et raser leurs murailles, leur osta tous leurs vaisseaux, et les condemna en une grosse somme de deniers, dont ils payerent promptement une partie, et le reste à certain terme qui leur feut prefix, pour la seureté duquel payement ils donnerent ostages. Mais Duris le Samien amplifie les choses en cest endroict fort pitoyablement, pour charger les Atheniens, et Pericles mesme, d'inhumaine cruauté, dequoy Thucydides, ny Ephorus, ny Aristote mesme, ne font auscune mention: et si ne me semble pas que ce qu'il en escript soit veritable, c'est à sçavoir, qu'il feit meiner les capitaines des gualeres, et les souldards mesmes Samiens, sur la place de la ville de Milet, où il les feit attacher sur des aix de bois par l'espace de dix jours, au bout desquels les pauvres gents, n'en pouvants plus, feurent assommez à coups de bastons, dont on leur froissa les testes, et puis feit-on jecter les corps, sans permettre qu'ils feussent ensepulturez.

Les Samiens sont forcés de se rendre après un siege de neuf mois.

Ainsy Duris estant assez coustumier, encores ailleurs où il n'y a rien qui luy touche particulierement, d'extravaguer hors de la verité, semble en ce lieu augmenter de paroles, oultre le debvoir, les calamitez de son païs, pour en calomnier les Atheniens, et les en rendre odieux. Ayant doncques Pericles subjugué la ville de Samos il s'en retourna à Athenes, là où il feit honorablement inhumer

Pericles rend les honneurs funebres aux Athéniens morts dans cette guerre.

les os de ceulx qui estoyent morts en ceste guerre, et luy-mesme feit le blason funebre à leur loüange selon la coustume, dont il feut merveilleusement estimé : de sorte que quand il descendit de la chaire où il avoit harangué, les austres dames de la ville luy venoyent baiser les mains, et luy mettoyent des chappeaux de fleurs, et des couronnes sur la teste, comme on faict aux champions victorieux, quand ils retournent des jeux où ils ont emporté le prix. Mais Elpinice s'approchant de luy, *vrayment*, dict-elle, *ce sont de beaulx faicts que les tiens, Pericles, et bien dignes de chappeaux de triomphe, de nous avoir perdu beaucoup de bons et vaillants citoyens, non point en guerroyant les Medois, Phœniciens et Barbares, comme faict mon frere Cimon ; ains en destruisant une cité qui est de nostre propre nation et nostre alliée.* A ces paroles respondict Pericles tout doulcement, en riant, ce vers d'Archilochus,

Si vieille estant ne te parfume plus.

Vanité de Pericles.

Mais Ion escript qu'il se glorifia grandement, et conceupt une merveilleuse opinion de soy-mesme depuis qu'il eut subjugué les Samiens, disant qu'Agamemnon avoit demouré dix ans à prendre une cité barbare, et luy en neuf mois avoit conquis la plus puissante ville de toute la nation Ionique. Si n'estoit pas sans occasion qu'il s'attribuoit tant de gloire ; car certainement il y eut grand doubte et non moins de peril en telle conqueste, s'il est vray ce

qu'en escript Thucydides, qu'il s'en falut bien peu que les Samiens n'ostassent la seigneurie et domination de la mer à ceulx d'Athenes.

Mouvemens dans plusieurs villes de Grece.

Depuis estant ja la guerre Peloponesiaque en bransle, comme ceulx de Corfou feussent guerroyez par les Corinthiens, il persuada au peuple Athenien d'envoyer secours aux Corfiots, et de joindre à sa ligue ceste isle qui estoit puissante par mer, disant que bien-tost ils auroyent les Peloponesiens ennemys desclarez. Si conclut le peuple à sa suscitation de secourir ceulx de Corfou, et y feut envoyé Lacedæmonien, fils de Cimon, avecques dix gualeres seulement, par une maniere de mocquerie, pource que toute la maison de Cimon portoit affection et amitié grande aux Lacedæmoniens, et à ceste cause feit Pericles bailler ainsy petit nombre de vaisseaux à Lacedæmonien, et l'y envoya malgré luy, affin que s'il ne faisoit en ceste charge auscun exploict digne de memoire, il en feust de tant plus soupçonné de favoriser aux Lacedæmoniens, et tant qu'il vescut empescha tousiours, le plus qu'il peut, de parvenir les enfants de Cimon, comme n'estants point par leurs noms mesmes naturels Atheniens, ains estrangiers, pource que l'un s'appelloit Lacedæmonien, l'austre Thessalien, et le tiers Elien, et estoyent tous nez d'une mere natifve du païs d'Arcadie.

Origine de la guerre du Peloponese.

Mais Pericles estant blasmé d'avoir envoyé ces dix gualeres seulement, qui estoyent bien peu de secours pour ceulx qui les en avoyent

requis, et beaucoup de matiere à ceulx qui mesdisoyent de luy, il y en envoya depuis encores d'austres en plus grand nombre, lesquelles arriverent après la bataille : de quoy les Corinthiens estants fort courroucez, s'en allerent plaindre au conseil des Lacedæmoniens, où ils proposerent plusieurs charges et plaintes à l'encontre des Atheniens, et austant en feirent aussy les Megariens, alleguants que ceulx d'Athenes leur avoyent deffendu leurs ports, leurs estapes, et tout commerce et trafic ès lieux de leur obeissance, qui estoit directement contre les loyx communes, et contre les articles de paix accordez et jurez entre tous les Grecs. Davantage les Æginetes se sentants foulez et trop violentement traictez, envoyerent secrettement faire leurs doleances et lamentations aux Lacedæmoniens, n'osants pas ouvertement se plaindre de ceulx d'Athenes. Sur ces entrefaictes la ville de Potidæe pour lors subjecte aux Atheniens, et ayant esté anciennement fondée par les Corinthiens, se rebella, et feut assiegée par les Atheniens, ce qui hasta bien la guerre.

Ce neantmoins ambassadeurs feurent premierement envoyez à Athenes sur ces plaintes, et Archidamus roy des Lacedæmoniens feit tout ce qu'il peust pour accorder la plus-part de ces differents, en appaisant et adoulcissant leurs alliez, de maniere que les Atheniens n'eussent point eu la guerre pour les austres charges qu'on leur mettoit suz, s'ils se feussent

voulu condescendre à revocquer le decret qu'ils avoyent faict contre les Megariens, au moyen de quoy Pericles, qui resista plus que nul austre à ceste revocation, et qui aguisa et incita le peuple à perseverer opiniastrement en ce qu'il avoit une fois ordonné contre les Megariens, feut seul estimé cause et autheur de la guerre Peloponesiacque. Car on dict que les Lacedæmoniens envoyerent des ambassadeurs à Athenes sur ce poinct-là : et comme Pericles alleguast une loy qui deffendoit d'oster le tableau, sur lequel un edict public auroit une fois esté escript, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacedæmone nommé Polyarces, qui luy dict, *et bien ne l'oste pas, mais tourne le seulement, car vous n'avez point de loy qui deffende cela.* Ce mot feut trouvé plaisant, mais non pour cela Pericles n'en fleschit jamais : et pourtant semble-il qu'il avoit quelque occasion secrette de propre et particuliere mal-veuillance contre eulx, mais la voulant couvrir d'une cause publicque et manifeste, il leur osta et retrancha les terres sacrées, qu'ils mettoyent en labourage : et pour ce faire, meit en avant un decret : qu'on leur envoyast un herault pour les sommer de s'en desporter, et que le mesme herault allast aussy devers les Lacedæmoniens pour en accuser devant eulx les Megariens.

Décret contre les Mégariens.

Il est bien certain que ce decret feut meis en avant par Pericles, aussy n'y a-il rien qui ne soit juste et raisonnable : mais il advint que le herault qui y feut envoyé mourut, et pensa-

l'on que les Megariens l'eussent faict mourir. Parquoy Charinus incontinent proposa un decret contre eulx, *qu'ils feussent declarez ennemys mortels des Atheniens à jamais, sans espoir de reconciliation quelconque : et que si un Megarien mettoit le pied seulement dedans le territoire d'Attique, qu'ils feust puny de mort, et que les capitaines annuels quand ils feroyent leur serment ordinaire, jurassent entre les austres articles*, que tous les ans ils entreroyent en armes par deux fois dedans le païs et au dommage des Megariens, *et que le herault Anthemocritus feut enterré au lieu qui s'appelloit lors les Portes Thriasienes*, et maintenant s'appelle *Dipylon*. Mais les Megariens niants fort et ferme qu'ils eussent esté cause de la mort de cestuy Anthemocritus, en rejectoyent la cause sur Aspasia et sur Pericles, alleguants pour tesmoignage ces vers du poëte Aristophanes, en sa comœdie intitulée *les Acharnes*, qui sont si vulgaires que le commun peuple mesme les a en la bouche :

Nos jeunes gens enyvrez s'en allerent
Devers Megare un jour, où ils emblerent
Une putain, qui Simætha s'appelle.
Ceulx de Megare irritez, au lieu d'elle
S'en sont venus, par furtifve saisie,
Enlever deux des garses d'Aspasie.

Ainsy est-il bien mal-aysé de sçavoir dire, à la vérité, la premiere origine et cause primitifve de ceste guerre : mais bien sont tous les historiens d'accord que Pericles feut principalement autheur de ce que le decret faict à l'en-

contre des Megariens, ne feut point revocqué. Et tiennent auscuns que ce feut par vraye magnanimité, avecques bon jugement, qu'il persista en ce qui luy sembla le plus expedient, pource qu'il estimoit que ce commandement des Lacedæmoniens n'estoit qu'un essay, pour sonder si les Atheniens leur vouldroyent ceder, et que leur obtemperer en cela, seroit esvidemment confesser qu'ils se sentoyent les plus foibles : les austres au contraire disent que ce feut par une arroguance et opiniastreté, pour monstrer son aucthorité et sa puissance, qu'il mesprisa les Lacedæmoniens.

Mécontentement des Athéniens contre Pericles.

Mais la plus maulvaise occasion, et qui toutesfois a plus de tesmoings qui la confirment, se raconte presque en ceste maniere. Phidias, le faiseur d'images, comme nous avons ja dict auparavant, avoit entreprins de faire l'image de Pallas, et estant amy de Pericles, avoit fort grand credit envers luy : cela luy suscita l'envie de quelques mal-veuillants, lesquels, voulants sonder quel jugement le peuple feroit de Pericles, attirerent Menon, l'un des ouvriers qui besongnoyent soubz Phidias, et le feirent venir sur la place requerir au peuple seureté publicque, pour pouvoir deceler et accuser Phidias d'auscun crime par luy commis. Le peuple receut son indice, et feut son accusation ouye en pleine assemblée du peuple sur la place, où ne feut faicte auscune mention de larcin, pource que Phidias, par le conseil et advis de Pericles, avoit tellement apposé et

appliqué l'or en la compoſition de l'image dès le commencement, qu'on le pouvoit oster tout et le poiser : ce que Pericles allegua adonc ques publicquement aux accusateurs, leur disant qu'ils le poisassent. Mais la gloire de ses ouvrages luy suscitoit celle envie pour austant mesmement, qu'ayant engravé sur l'escu de la deesse la batailles des Amazones, il y avoit entaillé son pourtraict au naturel, soubz le personnage d'un vieilleard chaulve, qui leive une grosse pierre à deux mains; et y avoit aussy faict la pourtraicture de Pericles fort belle, après le naturel, qui combattoit contre une Amazone, en tel geste, que sa main haulsant une javeline au-devant du visage de Pericles, par un singulier artifice, semble vouloir cacher et couvrir celle similitude, laquelle neantmoins se descouvre et se monstre d'un costé et d'austre.

Phidias est mis en prison où il meurt.

Si feut Phidias mis en prison, où il mourut de maladie, ou bien de poison que ses ennemys luy preparerent, comme auscuns disent, pour faire davantage soupçonner et calomnier Pericles. Comment que ce soit, le peuple donna immunité et affranchissement de tous subsides à l'accusateur Menon, suivant un decret qu'en meit en avant Glycon, et enjoignit aux capitaines qu'ils le prissent en leur saulveguarde, et eussent soing de la seureté de sa personne. Environ ce mesme temps feut aussy Aspasia accusée de ne croire point aux dieux, estant l'accusateur Hermippus, faiseur de comœdies, qui

Aspasia est accusée de ne pas croire aux dieux.

la chargea davantage qu'elle servoit de maquerelle à Pericles, recepvant en sa maison des bourgeoises de la ville dont Pericles jouyssoit.

Inquisition établie contre les mécréans novateurs.

Diopithes, au mesme temps, meit en avant un decret que l'on feist inquisition des mescreants qui n'adjoustoyent point de foy aux choses divines, et qui enseignoyent certains propos nouveaulx touchant les effects qui se font en l'air et au ciel, tournant la suspicion sur Pericles, à cause d'Anaxagoras. Le peuple receut et approuva ceste inquisition : et adoncques feut aussy proposé par Dracontides, que Pericles meist le compte de l'argent qu'il avoit despendu entre les mains des Pritanes, qui estoyent comme superintendants des finances, et que les juges qui auroyent à en juger, donnassent leurs sentences dedans la ville dessuz l'autel. Mais Agnon osta ce mot du decret, et y meit au lieu, que le procez feust jugé par quinze cents juges, et que l'action feust nommée *de larcin*, ou *de concussion*, ou *d'injustice*, comme l'on vouldroit.

Aspasia est sauvée.

Or, quant à Aspasia, il la saulva par la pitié et compassion qu'il feit aux juges, en priant de très-grande affection pour elle, et plorant à chauldes larmes pendant que la cause se plaidoit, ainsy comme l'escript Æschines : mais quant à Anaxagoras, craignant qu'il n'en peust faire austant, il l'envoya hors la ville, et luy-mesme l'accompaigna. Au demourant, voyant qu'il avoit encouru la malegrace du peuple pour le faict de Phidias, et à ceste cause,

Anaxagoras est chasse d'Athenes.

redoubtant l'issue du jugement, il enflamma la guerre qui reculoit tousiours, et ne faisoit encores que fumer, esperant que par ce moyen il feroit esvanouïr les charges qu'on luy mettoit suz, et abbattroit l'envie qu'on avoit contre luy, parce que le peuple se trouvant en grands affaires et pleins de dangier, se jecteroit du tout entre ses bras, et se commettroit à luy seul, tant il avoit acquis d'aucthorité et de reputation.

Les Lacédémoniens tâchent de détruire Pericles dans l'esprit des Athéniens.

Ce sont les causes pour lesquelles il ne voulut pas souffrir, à ce qu'on dict, que les Atheniens cedassent en rien aux Lacedæmoniens : toutesfois on ne sçauroit qu'en asseurer, à la verité : mais ceulx de Lacedæmone, sçachant bien que s'ils le pouvoyent oster et ruiner, ils jouyroyent mieulx à leur plaisir des Atheniens, leur manderent qu'ils eussent à purger leur ville du crime Cylonien, pource qu'ils sçavoyent bien que la race de Pericles, du costé de sa mere, en estoit entachée, comme l'escript Thucydides. Mais ceste espreuve leur tourna tout au rebours de l'esperance de ceulx qui y feurent envoyez pour cest effect : car, au lieu de faire soupçonner et calomnier Pericles, ses citoyens l'en honorerent davantage, et s'en fierent encores plus que devant en luy, d'austant qu'ils voyoyent que les ennemys le craignoyent et le hayssoyent ainsy. Parquoy, avant que le roy Archidamus entrast avecques l'armée des Peloponesiens dedans le païs d'Attique, il predit aux Atheniens que, si d'adven-

Ils ne réussissent pas.

ture

ture Archidamus, en guastant et destruisant le plat païs à l'environ, espargnoit ses terres et ses biens pour l'amitié et l'hospitalité qu'ils avoyent entre eulx, ou plustost pour donner occasion à ses mal-veuillants de le calomnier, que dès-lors il donnoit à la chose publicque les terres et les maisons qu'il avoit aux champs.

Les Lacédémoniens font une descente dans le pays d'Attique.

Si descendirent les Lacædemoniens et leurs alliez et confederez avecques grosse puissance au païs de l'Atticque, soubz la conduite du roy Archidamus, et en ruinant tout par où ils passoyent, entrerent jusques au bourg d'Acharnes, là où ils se camperent, estimants que les Atheniens ne les y souffriroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'encontre pour deffendre leur païs, et monstrer qu'ils n'avoyent point le cœur failly. Mais Pericles consideroit qu'il seroit trop dangereux de hazarder la bataille, où il estoit question de la propre ville d'Athenes, contre soixante mille combattants à pied, tant du Peloponese que de la Bœoce ; car austant y en avoit-il au premier voyage qu'ils y feirent. Et quant à ceulx qui vouloyent combattre à quelque peril que ce feust, et qui perdoyent patience de veoir ainsy destruire leur païs devant leurs yeulx, il les reconfortoit et appaisoit, en leur remonstrant, *que les arbres taillez et coupez revenoyent en peu de temps, mais qu'il est impossible de recouvrer les hommes quand on les a une fois perdus.*

Précautions de Periclès pour le salut d'Athenes.

Toutesfois, il ne faisoit jamais assembler le peuple en conseil, craignant qu'il ne feust forcé

par la multitude à faire auscune chose contre sa volonté : ains, comme le sage pilote, quand la tourmente le surprend en haulte mer, donne bon ordre à toutes choses en sa navire, et tient ses deffenses toutes prestes, faisant ce que son art requiert sans s'arrester aux larmes ny aux prieres des passagers, qui se tourmentent d'effroy et tirent du cœur : aussy luy, ayant bien fermé la ville, et disposé de bonnes et seures guardes par-tout, se gouvernoit par son jugement, sans se soucier de ceulx qui crioyent et se courrouçoyent contre luy, encores qu'il y eust beaucoup de ses amys qui le prioyent à grande instance, et plusieurs de ses ennemys qui le menaçoyent et le chargeoyent, et qu'on chantast par la ville des chansons pleines de mocqueries au deshonneur et au blasme de son gouvernement, comme d'un capitaine lasche de cœur, et qui, par coüardise, abandonnoit toutes choses en proye aux ennemys. Cleon, entre les austres, estoit desia l'un de ceulx qui plus le picquoyent, et commençoit à entrer en credit et en grace de la commune, par le courroux et mal-contentement qu'on avoit de Pericles, comme il appert par ces vers diffamatoires de Hermippus, qui feurent alors publiez :

Il méprise les injures qu'on debite contre lui.

Roy des Satyres, pourquoy est-ce
Que tu n'as pas la hardiesse
De prendre en main picque ny lance,
Veu qu'en homme plein de vaillance,
Tu nous parles si fierement
De la guerre ordinairement,

Et promets ton brave language
D'un preulx chevalier le courage?
Puis tu enrages quand l'ardent
Cleon te donne coups de dent,
Ne plus ne moins que la cueux bise
Le trenchant de l'espée aguise.

Différens exploits de guerre de Periclès.

Ce nonobstant, Pericles, pour tout cela, ne s'esmeut en façon quelconque, ains endurant patiemment, sans mot dire, toutes ces injures, toutes ces mocqueries et picqueures de ses malveuillants, il envoya une flotte de cent voiles au Peloponese, en laquelle il ne voulut point aller en personne, ains demoura en la maison, pour tousiours retenir la ville en bride, jusques à ce que les ennemys se feussent retirez; et pour entretenir le commun peuple, qui se courrouçoit, et se faschoit de ceste guerre, il reconfortoit les pauvres, en leur faisant distribuer quelques deniers publics, et aussy par le departement des terres conquises, pource qu'ayant chassé tous les Æginetes entierement hors de leur païs, il feit despartir toute l'isle d'Ægine entre les bourgeois d'Athenes, au sort; et si leur estoit encores quelque consolation en leurs adversitez, d'entendre le dommage que souffroyent aussy leurs ennemys: car ceulx de l'armée de mer qui feurent envoyez au Peloponese, guasterent beaucoup de plat païs, et saccagerent plusieurs bourgs et plusieurs petites villes; et luy-mesme entrant par terre dedans le païs des Megariens, le courut et pilla tout, de maniere que les Pelopo-

nesiens, recepvants bien austant de dommage et de perte des Atheniens par mer comme ils leur en faisoyent par terre, n'eussent pas si longuement duré ne soubstenu la guerre, ains s'en feussent bientost lassez, ainsy que Pericles leur avoit predit, s'il n'y eust eu quelque divine puissance qui eust secrettement empesché le discours de la raison humaine.

Peste violente à Athenes.

Car il advint premierement une pestilence si contagieuse et si violente, qu'elle emporta toute la fleur de la jeunesse, et affoiblit grandement les forces d'Athenes : et puis les corps des survivants estants travaillez de ceste maladie, les cœurs aussy, consequemment, s'en aigrirent si asprement à l'encontre de Pericles, que leur ayant le mal troublé le sens, ils se mutinerent contre luy, comme font les patients contre leur medecin, ou les enfants contre leur pere, jusques à luy faire oultraige, à la suscitation de ses mal-veuillants, lesquels alloyent disants que la pestilence ne procedoit d'austre cause que de la multitude des païsans qui s'estoyent jectez à la foule dedans la ville au cœur d'esté, où ils estoyent contraincts de se loger pesle-mesle plusieurs ensemble dessoubz petites tentes et cabanes estouffées, y demourants acroupis tout le long du jour, sans pouvoir rien faire, au lieu qu'ils avoyent accoustumé de vivre en air libre, pur et ouvert ; de quoy, disoyent-ils, est cause celuy qui, par la suscitation de ceste guerre, a entassé tout le peuple des champs dedans les murailles

Periclès est accusé d'en être la cause.

d'une ville, sans les employer à chose quelconque, ains les tenant enfermez comme des bestes brutes dedans une estable, et les laissant infecter l'un l'austre de contagion pestilente, en ne leur donnant auscun moyen de changer un peu d'air, pour pouvoir à tout le moins nettement respirer.

Parquoy Pericles voulant remedier à cela, et aussy endommager un peu l'ennemy, feit armer cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua bon nombre de gens de pied armez, et de gens de cheval aussy. Cela donna grande esperance à ses citoyens, et non moins d'espouvantement aux ennemys, voyants une si grosse puissance. Mais comme il feust prest à faire voile, estants ja tous ses gens embarquez, et luy-mesme monté dedans la gualere capitainesse, il advint que le soleil eclipsa soubdainement, et le jour faillit : ce qui effroya merveilleusement toute la compaignie, comme si c'eust esté un fort sinistre et dangereux presage. Parquoy Pericles, voyant le pilote de sa gualere tout esperdu, et ne sçachant qu'il debvoit faire, estendit son manteau, et luy en couvrit les yeulx, puis luy demanda *si cela luy sembloit maulvaise chose.* Le pilote luy respondict que non. *Et adoncques*, luy dict Pericles, *il n'y a austre difference entre cecy et cela, sinon que le corps qui faict ces tenebres, est plus grand que mon manteau qui te bouche les yeulx.*

Eclipse du Soleil qui effraie la flotte.

Ces choses se disent ainsy ès escholes des philosophes. Mais toutesfois, Pericles se met-

tant à la voile, ne feit auscun exploict digne d'un si grand equipage ; et estant allé mettre le siege devant la ville saincte d'Epidaure, à l'heure qu'on esperoit certainement qu'elle deust estre prinse, il feut contrainct de leiver son siege pour la peste, qui feut si violente, qu'elle ne feit pas mourir les Atheniens seulement, mais aussy tous austres qui, pour peu que ce feust, s'approcherent d'eulx et de leur camp : à l'occasion de quoy, voyant les Atheniens fort indignez et irritez contre luy, il essaya de les consoler et reconforter ; mais il ne peust venir à bout de les appaiser ; ains, à la pluralité des voix, luy osterent la charge de capitaine general, et le condamnerent en l'amende d'une grosse somme de deniers, laquelle ceulx qui disent le moins, escripvent avoir esté de quinze talents, et ceulx qui disent le plus, de cinquante. L'accusateur souscript en ceste condamnation, feut Cleon, comme dict Idomeneus, ou Simmias, comme escript Theophrastus : toutesfois Heraclides le Ponticque met un nommé Lacratidas.

Periclès est démis de sa charge de capitaine général.

Neuf mille écus.

Trente mille écus.

Or, quant à ses maulx publicques, ils luy passerent bientost, pource que le peuple laissa le courroux qu'il avoit contre luy, ne plus ne moins que la mouche guespe laisse l'aiguillon en donnant le coup. Mais en son privé, ses affaires domesticques se portoyent mal, tant pource que la peste luy avoit emporté plusieurs de ses parents et amys, comme aussy pource que de longue main il estoit en dissension avec-

Adversités de Periclès dans son domestique, principalement avec son fils aîné.

ques ceulx de sa maison : car Xantippus, l'aisné de ses enfants legitimes, estant homme qui aimoit à despendre, et davantage ayant espousé une femme jeune et despensiere, fille d'Isander, fils d'Epilycus, estoit mal content de l'estroicte espargne de son pere, qui ne luy fournissoit argent que bien escharsement, et bien peu à la fois ; au moyen de quoy il envoya un jour, au nom de Pericles, chez l'un de ses amys, luy demander de l'argent à emprunter, qui luy en envoya : mais comme depuis il vint à le redemander, tant s'en falut que Pericles le voulust payer ; que qui plus est, il l'en appella en justice. Dont le jeune homme Xantippus estant griefvement indigné contre son pere, alloit mesdisant de luy en public par la ville, contant par une maniere de mocquerie les occupations ausquelles il vacquoit et passoit son temps quand il estoit en son privé, et les propos qu'il tenoit avecques des sophistes et maistres de rhetoricque : car comme il feust advenu qu'en un jeu de prix l'un des champions qui combattoyent à qui lanceroit mieulx le dard, eust par meschef atteinct et tué un Epitimius, Thessalien, il alloit par-tout racontant que Pericles avoit tout un jour esté à disputer avecques Protagoras le rhetoricien, à sçavoir qui debvoit estre jugé coulpable de ce meurtre, selon la vraye et droicturiere raison, le dard, ou celuy qui l'avoit lancé, ou bien ceulx qui avoyent dressé le jeu de prix.

Davantage Stesimbrotus escript que le bruict

qui courut par la ville, que Pericles entretenoit sa femme, feut semé par Xantippus mesme. Tant y a que ceste querelle et dissention entre le pere et le fils, dura, sans jamais se reconcilier, jusques à la mort : car Xantippus mourut en la pestilence generale, et mourut aussy la sœur-germaine de Pericles, qui y perdit semblablement la plus grande part de ses amys, alliez et parents, mesmement ceulx qui luy estoyent plus utiles au gouvernement de la chose publicque. Mais toutesfois jamais il ne fleschit pour tout cela, ny n'en rabaissa de rien la grandeur et haultesse de son courage, quelques mal-heurs qui luy survinssent, ny ne le veit-on jamais plorer, ny meiner deuil aux funerailles d'auscun de ses parents ou amys, jusques à la mort de Paralus, le dernier de ses enfants legitimes ; car la perte de celuy-là seul lui attendrit le cœur : encores tascha-il à se maintenir en sa constance naturelle, et se conserver en sa gravité accoustumée ; mais ainsy, comme il luy vouloit mettre un chappeau de fleurs sur la teste, la douleur le força quand il le veit au visage, de maniere qu'il se print soubdainement à escrier tout hault, et espandit sur l'heure grande quantité de larmes : ce qu'il n'avoit jamais faict en toute sa vie.

Fermeté de Periclès dans ses mal-heurs.

Elle l'abandonne à la mort de son dernier enfant légitime.

Au demourant, ayant le peuple ja essayé les austres capitaines et austres gouverneurs, et cogneu par experience qu'il n'y en avoit pas un en poids ny d'aucthorité suffisante pour une si grande charge, il le rappella à la fin luy-mesme

Periclès est rétabli dans la conduite des affaires.

mesme à la tribune des harangues pour ouyr ses conseils, et à l'estat de capitaine, pour la conduicte des affaires : car il se tenoit lors enfermé en sa maison, pour le deuil et la douleur de ses adversitez domesticques : mais Alcibiades, et ses austres familiers et amys, luy persuaderent de se monstrer au peuple, lequel s'excusa envers luy du tort qu'il luy avoit ingrattement faict. Et adoncques Pericles reprit en main le gouvernement des affaires, comme devant ; et la premiere chose qu'il y feit, feut qu'il requit qu'on revocquast l'ordonnance qu'il avoit luy-mesme mise en avant touchant les bastards, de paour qu'à fauste d'hoir legitime de son corps, son nom et sa maison ne vinst à faillir en luy. Mais quant à celle loy, voicy comment il en alloit. Pericles estant en la fleur de son credit, avoit faict passer une ordonnance, que ceulx-là seuls feussent tenus pour bourgeois d'Athenes, qui seroyent nays de peres et de meres Atheniens. Quelque temps après, le roy d'Ægypte ayant envoyé au peuple d'Athenes, en don, quarante mille mines de bled, pour estre distribuées entre les bourgeois de la ville ; plusieurs, à l'occasion de ceste loy, feurent accusez de bastardise, et d'estre mestifs, dont paravant on ne sçavoit rien, ou pour le moins on n'en faisoit compte, et y en avoit auscuns qui, faulsement et à tort, en estoyent condamnez. Tant y a, qu'il y en eut de convaincus et vendus comme esclaves, non gueres moins de cinq mille ; et ceulx qui demourerent

Il révoque l'ordonnance qu'il avoit donnée lui-même contre les bâtards.

pour jouyr des privileges de bourgeoisie, et qui feurent jugez citoyens d'Athenes, se trouverent jusques au nombre de quatorze mille et quarante.

Cette révocation cause des murmures; enfin son bâtard est legitimé.

Or trouvoit-on fort maulvais qu'une ordonnance, qui avoit eu tant de pouvoir, feust revoquée et cassée par celuy mesme qui en avoit esté autheur : mais toutesfois, la calamité presente, qui estoit survenuë en la propre maison de Pericles, rompit le cœur aux Atheniens, lesquels estimerent qu'il avoit suffisamment payé la peine de celle sienne arroguance; et croyant qu'il en avoit esté puny par expresse permission et vengeance des dieux, et que sa requeste estoit humaine, ils luy permirent de faire enrooler son bastard au registre des legitimes citoyens de sa lignée, en luy donnant son propre nom. C'est celuy qui, depuis ayant deffaict les Peloponesiens en une grosse bataille navale, près les isles Arginuses, feut executé à mort par sentence du peuple, avecques les austres capitaines ses compaignons.

Periclès est atteint de la peste.

Au reste, Pericles feut lors atteinct de la peste, non pas si violente ne si aiguë que les austres, ains foible et lente, et qui, par long traict de temps et avecques plusieurs changements, luy amortit peu à peu la force et vigueur de son corps, et surmonta la gravité de son couraige et de son bon jugement : et pourtant Theophrastus, en ses morales, au lieu où il dispute *si les mœurs des hommes se changent selon leurs adventures, et si les passions et affec-*

tions du corps les peuvent tant alterer, qu'elles les facent issir hors des lices et des bornes de la vertu, recite que Pericles, en ceste maladie, monstra un jour à l'un de ses amys qui l'estoit allé visiter, ne sçay quel charme preservatif, que les femmes luy avoyent attaché comme un carcan autour du col, pour luy donner à entendre qu'il estoit fort mal, puisqu'il enduroit qu'on luy appliquast une telle folie.

Mort de Periclès; ses principales vertus.

A la fin, comme il feut arrivé bien près de passer le pas de la mort, les plus gens de bien de la ville, et ceulx qui estoyent demourez encores vivants de ses amys, estants autour de son lict, se meirent à parler de sa vertu, et de la grande puissance et aucthorité qu'il avoit euë, en poisant la grandeur de ses faicts, et comptant le nombre des victoires qu'il avoit emportées : car il avoit guaigné neuf batailles estant capitaine general d'Athenes, et en avoit erigé austant de trophées à l'honneur de son païs; et devisoyent de toutes ces choses entre eulx, comme s'il ne les eust point entenduës, pensants qu'il eust ja perdu tout sentiment : mais au contraire, ayant encores l'entendement sain, il avoit tout bien noté. Si se print à leur dire, *qu'il s'esmerveilloit comme ils louoyent si haultement ce qui luy estoit commun avecques plusieurs austres capitaines, et en quoy la fortune mesme avoit sa part; et cependant ils obmettoyent à dire ce qui estoit en luy le plus beau et le plus grand : c'est que nul Athenien, pour occasion de luy, n'avoit oncques porté robbe noire.*

Aussy estoit-il veritablement grand et excellent personnage, non seulement pour la doulceur et clemence qu'il avoit tousiours conservée au maniement de si grands affaires, entre tant d'ennemys et de mal-veuillants, mais aussy pour avoir eu ce jugement, de reputer que le meilleur de ses plus glorieux actes, estoit n'avoir en si absoluë puissance jamais rien concedé à haine, envie, ny à courroux, ny s'estre sans mercy vengé d'auscun sien ennemy. Si me semble que cela seul rendoit son surnom d'*Olympien*, c'est-à-dire divin ou celeste, lequel austrement estoit trop arroguant et trop superbe, non odieux ny envié, ains plustost bien-seant et convenable pour avoir eu la nature si benigne et tant debonnaire, et en si grande licence avoir conservé ses mains pures et nettes, ne plus ne moins que nous reputons les dieux pour estre autheurs de tous biens, et cause de nuls maulx, dignes de gouverner et regir tout le monde : non pas comme disent les poëtes, qui mettent nos esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles-mesmes, attendu qu'ils appellent le ciel, où les dieux habitent, *sejour très-asseuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents ny offusqué de nuées, ains est tousiours doulx et serain, et en tout temps esgualement esclairé d'une lumiere pure et nette, comme estant telle habitation propre et convenable à la nature soubverainement heureuse et immortelle :* et puis ils les descripvent eulx-mesmes *pleins de*

dissensions, d'inimitiez, de courroux et d'austres passions, qui ne conviennent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. Mais ce discours seroit à l'adventure mieulx à propos en un austre traicté.

Après la mort de Periclès les Athéniens sentirent mieux ses qualités qu'ils n'avoient fait pendant sa vie.

Au demourant, les affaires où se trouverent les Atheniens incontinent après la mort de Pericles, leur feirent bien sentir et regretter la perte qu'ils avoyent faicte en luy : car ceulx qui de son vivant supportoyent mal volontiers sa trop grande aucthorité, pource qu'elle offusquoit la leur, soubdain après qu'il feut decedé, et qu'ils vindrent à essayer d'austres harangueurs et d'austres gouverneurs, feurent contraincts de confesser qu'il ne pouvoit estre une nature d'homme plus moderée en gravité, ne plus grave en doulceur et bonté, que la sienne ; et celle tant enviée puissance, qu'ils appelloyent durant sa vie *monarchie* et *tyrannie*, leur apparut alors esvidemment avoir esté le rampart salutaire de toute la chose publicque, tant il sourdit et se descouvrit, incontinent après son decès, au gouvernement de leurs affaires, de corruption et de meschanceté, laquelle luy, tant qu'il vescut, avoit tousiours tenuë basse et foible, de sorte qu'elle n'apparoissoit point, ou pour le moins ne pouvoit venir à telle licence, qu'elle peust commettre des faustes ausquelles il feust impossible de remedier.

Fin de la Vie de Periclès.

FABIUS MAXIMUS.

Ancêtres de Fabius Maximus.

AYANT doncques Pericles esté tel ès choses dignes de memoire, dont nous avons peu avoir cognoissance, il est temps desormais que nous escripvions aussy quel a esté Fabius. On dict que le premier Fabius, duquel est descenduë la maison et la race des Fabiens, qui est l'une des plus grandes et des plus nobles de Rome, feut engendré par Hercules qui engrossa une nymphe, ou, comme les austres disent, une femme du pays au long de la riviere du Tybre. Et y en a qui disent, que les premiers de ceste maison feurent au commencement appellez *Fodiens*, pource, qu'ils chassoyent aux bestes sauvages avecques des pieges et des fosses : car jusques aujourd'huy les Romains appellent encores des fosses, *fossæ*, et fossoyer, *fodere*; mais que depuis, les deux premieres lettres ont esté changées, et les a-on appellez les Fabiens. Comment que ce soit, il est certain que d'icelle maison sont issuz plusieurs grands personnages : mais entre les austres il y en eut un nommé Fabius Rullus, qui pour la grandeur de ses faicts, feut par les Romains surnommé *Maximus*, c'est-à-dire, très-grand : après lequel, Fabius Maximus, celuy dont nous escripvons presentement, feut le quatriesme en droicte ligne, et feut surnommé *Verrucosus*, à cause d'un seing naturel qu'il avoit sur l'une des lebvres comme une petite verruë : et feut aussy surnommé *Ovicula*, qui vault austant à dire comme brebriette, pour

la doulceur, tardité et pesanteur de ses façons de faire dès qu'il estoit encores enfant : car sa nature lente, coye et reposée, avecques une taciturnité, et ce qu'on le voyoit peu souvent et reservement s'esbattre à jeux d'enfants : et aussy qu'on le voyoit dur d'entendement, et qu'il avoit peine à comprendre ce qu'on luy enseignoit, joinct qu'on en faisoit ce que l'on vouloit, tant il estoit obeyssant à tous ceulx avecques qui il hantoit; le tout ensemble faisoit, que plusieurs qui ne le cognoissoyent que par dehors, jugeoyent qu'il ne seroit jamais qu'un lourdaut et un nyais; mais il y en avoit d'austres qui le considerant de plus près, appercevoyent en sa nature une constance immuable, et une magnanimité de leon. Et luy-mesme depuis estant excité par les affaires, donna bientost à cognoistre, que ce qu'on estimoit en luy bestise, estoit gravité qui ne s'esmouvoit de rien, et que ce qu'on jugeoit timidité estoit prudence; ce qu'il n'estoit point hatif ne remuant en chose quelconque, estoit fermeté et constance.

Dès son enfance il annonça la grande réflexion.

Ce qu'on croyoit bêtise chez lui étoit gravité.

Parquoy considerant la grandeur de la seigneurie de leur chose publicque, et les continuelles guerres qu'ils avoyent, il endurcit et exercita son corps, comme une arme née avecques luy, pour s'en pouvoir mieulx servir à la guerre, et son eloquence aussy comme un instrument de persuasion, pour en pouvoir meiner le peuple à la raison. Si estoit son language conforme et convenable à ses mœurs et

Fabius étoit courageux et eloquent.

à sa maniere de vivre : car il n'y avoit fard ny affeterie quelconque, ains estoit toute substance avecques poids et profondeur de sentences et de conceptions singulieres et propres à luy, sinon que l'on dict, qu'elles ressembloyent fort à celles de Thucydides : car on trouve encores aujourd'huy un blason ou harangue funebre qu'il feit devant le peuple à la loüange de son fils, lequel mourut au sortir de son consulat. Mais quant à luy, ayant esté par cinq fois esleu consul, en son premier consulat il triompha des Liguriens, qui sont ceulx des montaignes et de la coste de Genes : lesquels ayants esté par luy deffaicts en une grosse bataille, où ils avoyent perdu beaucoup de gens, feurent contraincts de soy retirer et reserrer au dedans de leurs Alpes, sans plus courir ny fourrager les marches de l'Italie qui leur confine.

Annibal défait les Romains auprès de Trebia et du lac de Trasimène.

Depuis estant Hannibal avecques grosse puissance entré en Italie, et y ayant guaigné la premiere bataille près la riviere de Trebia, il tira oultre à travers la Thoscane guastant et destruisant tout par où il passoit : ce qui meit la ville de Rome en grand trouble et en grand effroy : et si advint des signes et prodiges, auscuns ordinaires et assez accoustumez aux Romains, comme ceulx des fouldres et des tonnerres, et d'austres fort estranges et non jamais ouys ne veuz. Car on rapporta que quelques boucliers estoyent devenus tous sanglants d'eulx-mesmes, et qu'entour la ville d'Antium

Prodiges effrayans, boucliers, épis trouves ensanglantes d'eux-mêmes.

on

on trouvoit les espics de bled, en les moissonnant, tous ensanglantez : qu'il estoit tombé du ciel des pierres toutes ardentes et en feu, et qu'au quartier des Phaleriens le ciel sembla s'entre-ouvrir, et en tomba plusieurs petits escripteaux, en l'un desquels y avoit escript de mot à mot, *Mars secouë ses armes*. Mais neantmoins il n'y eut rien de tout cela qui peust arrester ny faire reboucher l'audace du consul Caius Flaminius : lequel, oultre ce que naturellement il avoit le cœur grand et convoiteux d'honneur, estoit encores eslevé davantage pour auscunes merveilleuses prosperitez qu'il avoit euës auparavant, contre toute raison. Car combien que le Senat le rappellast, et que son compaignon au consulat s'opposast à son intention, il avoit neantmoins donné une bataille aux Gaulois malgré tout le monde, et en avoit emporté la victoire.

Fabius n'est pas ému de tous ces prodiges.

Or quant à tous ces signes et prodiges celestes, encores qu'ils troublassent beaucoup de gens, si n'esmouvoyent-ils point Fabius, pource qu'il n'y voyoit apparence quelconque pour s'en esmouvoir : mais entendant le peu de nombre des ennemys et la fauste d'argent qu'ils avoyent, il conseilloit et estoit d'advis qu'on debvoit avoir un peu de patience, et n'advanturer point la bataille contre un homme qui avoit son armée aguerrie de longue-main, et ja exercitée par plusieurs combats à ceste fin seulement, et estoit d'opinion qu'il falloit envoyer du secours à leurs subjects et alliez

selon qu'il en seroit besoing, pour retenir les villes en leur devotion, et cependant laisser amortir d'elle-mesme la vigueur des forces de Hannibal, qui estoit comme un feu de paille, et une flamme allumée en une matiere de peu de durée : mais quelque chose qu'il sçeust alleguer, il ne le peust oncques mettre en teste de Flaminius, lequel dict qu'il n'attendroit point que la guerre s'approchast jusques aux portes de Rome, ny ne combattroit point dedans la ville pour la deffendre comme avoit anciennement faict Camillus.

Si commanda incontinent à ses capitaines qu'ils tirassent leurs compaignies aux champs, et luy-mesme monta sur son cheval, lequel sans cause apparente s'effroya si estrangiement, et se tourmenta tant, qu'il jecta le consul la teste devant par terre : cela neantmoins ne luy feit point changer d'opinion, ains, suyvant sa premiere resolution, s'en alla au devant de Hannibal, et luy presenta la bataille en la Thoscane, au long du lac qui se nomme Thrasimene, qui est le lac de Peruse. Ceste bataille feut si asprement combattuë d'une part et d'austre, que combien qu'à l'instant mesme du combat, il se feust leivé un tremblement de terre si violent, que quelques villes en feurent renversées sans dessuz dessoubz, auscunes rivieres destournées de leurs cours, et les pieds des montaignes esbranslez et ouverts, il n'y eut toutesfois pas un des combattants qui en sentist rien.

Tremblement de terre considerable.

Si y demoura mort sur le champ le consul mesme Flaminius, après avoir faict de sa personne plusieurs actes de grande force et de grande hardiesse, et autour de luy les plus gens de bien qui feussent en l'armée; le demourant s'estant mis en fuite, il en feut faict un fort grand meurtre, car il feut taillé en pieces bien quinze mille hommes, et y en eut austant de prisonniers. Après la desconfiture, Hannibal feit toute la diligence qui luy feut possible pour trouver le corps de Flaminius, affin de le faire inhumer honorablement, à cause de sa vertu, mais il ne le peust oncques trouver entre les morts, ny n'a-on jamais sçeu depuis qu'il estoit devenu.

Flaminius, consul, reste sur le champ de bataille, on ne put trouver son corps.

Or quant à la premiere deffaicte de Trebia, ny le capitaine general qui l'escripvit, ny le messager qui en apporta la nouvelle premiere à Rome, ne la dict à la verité, ainsy comme elle estoit, ains feignit que l'issuë en avoit esté doubteuse de sorte qu'on ne sçavoit qui avoit eu du meilleur : mais de ceste-cy, incontinent que le Præteur Pomponius en eut entendu la nouvelle, il feit assembler le peuple en conseil, là où sans user de desguisement ne de dissimulation, leur dict tout ouvertement : *Seigneurs Romains, nous avons perdu la bataille, en laquelle nostre armée a esté desconfite et deffaicte tout à plat, et le consul mesme y est demouré mort, parquoy advisez ce que vous avez à faire pour vostre salut et seureté.* Ces paroles jectées comme un orage de vent im-

Assemblée des Romains pour deliberer sur le danger présent.

petueux sur la mer d'une infinie multitude de peuple, meirent la ville en grand trouble, et en feut l'effroy si grand, qu'il n'y avoit homme qui feust à soy, ne qui eust le sens rassis; toutesfois si feurent-ils bien tous d'accord, que les affaires avoyent necessairement besoing du soubverain magistrat qu'on appelle en latin *la Dictature*, et d'un personnage qui la sçeust exercer vertueusement sans espargner ny craindre personne, et que Fabius Maximus seul estoit tel, ayant la grandeur de courage, et la gravité de mœurs, esguale à la dignité et aucthorité soubveraine de ce magistrat; avecques ce qu'il estoit en l'aage où la force du corps est encores joincte à la maturité de l'entendement, et la hardiesse meslée avecques l'experience et sagesse.

Fabius est elu dictateur.

Cest advis estant approuvé de tous, Fabius feut esleu Dictateur, lequel nomma pour chef de la chevalerie Marcus Minutius. Si requit premierement au Senat, qu'il luy feust permis de monter à cheval à la guerre; car il n'estoit pas permis au Dictateur, ains expressement deffendu par une ordonnance ancienne, soit ou pource qu'ils reputoyent la principale force de leur armée consister en leurs gens de pied, et à ceste cause vouloyent que le chef demourast entre eulx au jour de la bataille, et ne les abandonnast point; ou pource que l'aucthorité de ce magistrat, en toute austre chose est si grande qu'elle approche de la tyrannicque, ils vouloyent qu'à tout le moins

en cela le Dictateur eust affaire de la soubveraine puissance du peuple.

Fabius donne à sa place de dictateur tout l'éclat qu'elle doit avoir.

Fabius doncques voulant d'entrée monstrer la majesté et la grandeur de son magistrat, à fin que chascun luy en feust plus obeyssant et plus prompt à faire son commandement, il sortit en public avecques vingt et quatre sergents portants les faisceaux de verges et les haches devant luy; et comme l'un des consuls luy vint au devant, il luy envoya commander par un sergent, qu'il eust à laisser les faisceaux de verges qu'on portoit devant luy, et les austres marques et enseignes de magistrat, et qu'il le vinst trouver en estat d'homme privé. Puis commençant, par un très-beau et bon commencement, au service des dieux, il remonstra au peuple comme la perte qu'ils avoyent receuë, leur estoit advenuë par la temerité et nonchalance estourdie de leur capitaine, qui n'avoit tenu compte des choses divines, non point par la fauste ny par la lascheté des combattants; et les enhorta pour ceste cause de ne craindre point leurs ennemys, ains d'appaiser l'ire des dieux, en leur portant honneur et reverence; non qu'il les rendist superstitieux en ce faisant, ains asseuroit leur vertu par vraye devotion envers les dieux; et leur ostoit ou diminuoit la crainte des ennemys, en leur donnant certaine esperance de l'ayde des dieux.

Il se prépare à la guerre.

Fabius consulte les livres de la Sybille.

Si feurent adoncques visitez les cinq livres propheticques qu'on appelle *les livres de la Sybille*,

qui sont tenus fort secrets, et y trouva-l'on quelques anciennes propheties et oracles, qui se rapportoyent et se conformoyent aux accidents lors advenus, mais il n'est pas loisible de publier ny redire à austruy ce qu'on y a cogneu : puis le Dictateur en pleine assemblée du peuple, devant toute l'assistance, voüa solemnellement aux dieux, qu'il leur sacrifieroit tout tant de fruict que porteroyent à la prochaine saison nouvelle les brebis, les truyes, les vaches et les chevres en toutes les montaignes, plaines, rivieres, ou prairies de l'Italie, et feroit celebrer des jeux de musicque et jouër austres mysteres en l'honneur des dieux, jusques à y despendre la somme de trois cent trente-trois sesterces, et trois cent trente-trois deniers Romains, et un tiers de denier davantage. Ceste somme reduicte à la monnoye Grecque monte à la valeur de quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-trois drachmes d'argent, et deux oboles. Or seroit-il bien mal-aysé de rendre la raison pour laquelle il specifia nommement ceste somme ainsy precise, et pourquoy il la distribua par trois, si ce n'est qu'on veuille exalter la puissance du nombre ternaire, pource que cest un nombre de sa nature parfaict, et le premier des non-pers, qui est le commencement de multitude, et qui comprend en soy les premieres differences et les premiers elements et principes de tous les nombres unis et joincts ensemble.

Environ huit mille cinq cens écus.

Ainsy Fabius ayant faict que le peuple eust bonne esperance en l'ayde et faveur des dieux, le rendit en ce faisant mieulx desliberé de bien faire à l'advenir ; mais luy mettant tout son espoir de victoire en soy-mesme, comme celuy qui estimoit que les dieux envoyent aux hommes l'heur et la prosperité par le moyen de vertu et de prudence, s'en alla trouver Hannibal, non point en intention de le combattre, ains en ferme deliberation de luy consumer la vigueur de son armée par long traict de temps, sa pauvreté par force d'argent, et le petit nombre de ses gens par grande multitude de combattants. Si s'en alloit tousiours campant en lieux forts et haults sur les montaignes, hors du dangier de la chevalerie de son ennemy, qu'il costoyoit tousiours, de sorte que quand l'ennemy s'arrestoit en quelque lieu, aussy faisoit-il luy, et s'il se remüoit, il le suivoit à la trace, et roüoit à l'entour de luy, sans jamais esloigner les montaignes, ny s'approcher de si près qu'il peust estre contrainct de combattre s'il ne vouloit : et neantmoins se monstroit tousiours à la queuë de son ennemy, et le tenoit en continuelle crainte, parce qu'il estimoit qu'il allast espiant le poinct de son occasion pour le charger à son advantage.

Moyens que prend Fabius pour ruiner les affaires d'Annibal.

Mais en dilayant et prolongeant ainsy le temps, il vint à la fin à estre mesprisé de chascun : car et en son camp on mesdisoit publicquement de luy, et les ennemys mesmes le tenoyent pour homme coüard et de fort

La lenteur de Fabius dans sa conduite fait murmurer les soldats.

lasche cœur, excepté Hannibal seul, lequel appercevant bien son bon jugement, et la maniere de laquelle il le vouloit combattre, estima que par toute voye de ruse ou de force il le falloit attirer au combat, ou austrement que les affaires des Carthaginois s'en alloyent ruynez, attendu qu'ils ne se pouvoyent servir ne valoir de leurs armes en quoy ils estoyent les plus forts, et cependant estoyent minez et consumez par multitude d'hommes et à force d'argent, en quoy ils estoyent les plus foibles. Si se meit à imaginer et à essayer toutes sortes de ruses de guerre, dont il se pouvoit adviser, ne plus ne moins que faict le rusé champion de luicte, qui cherche tout moyen d'avoir prinse sur son adversaire pour luy donner le bond: car tantost il s'approchoit de luy, et luy faisoit donner des alarmes en son camp, tantost il s'en reculoit et se remuoit souvent de lieu à austre, pour veoir s'il le pourroit point attirer hors de ceste resolution, de ne mettre rien en hazard, ains jouër tousiours au plus seur. Et quant à luy, il persevera tousiours constamment en sa premiere deliberation, croyant certainement que c'estoit le plus expedient de le faire ainsy.

Audace de Minutius, general de la cavalerie.

Mais le general de la chevalerie, Minutius, luy faisoit beaucoup d'ennuy, lequel ardent du desir de combattre sans propos, et faisant de l'audacieux, alloit guaignant la bonne grace des soldats par une furieuse ardeur de vouloir combattre

combattre qu'il leur imprimoit, et une vaine esperance dont il les remplissoit, de maniere qu'ils se mocquoyent de Fabius, en l'appellant le *pædagogue de Hannibal*, et au contraire loüoyent haultement Minutius comme capitaine hardy, et digne de la magnanimité de Rome. Cela le faisoit encores plus arroguamment monter en gloire, et en presomptueuse opinion de soy-mesme, en picquant Fabius de ce qu'il alloit ainsy logeant tousiours son camp sur les montaignes, *disant que le Dictateur leur appareilloit de beaux jeux, en leur faisant veoir l'Italie qu'on brusloit, pilloit et guastoit ainsy devant leurs yeulx : et demandoit à ceulx qui estoyent bons amys de Fabius, s'il feroit point à la fin monter son camp jusques au ciel, se deffiant de la terre, ou si c'estoit de paour que les ennemys ne le trouvassent, qu'il s'alloit ainsy cachant dedans les nuës et les broüees.* Les amys de Fabius luy rapportoyent tous ces brocards, et luy conseilloyent de hazarder plustost la bataille, que de supporter plus tant de paroles injurieuses, qui se disoyent contre luy. Mais Fabius leur respondict, *si je faisois ce que vous me conseillez, je serois encores plus coüard qu'ils ne cuident que je le sois maintenant, en sortant hors de ma deliberation pour crainte de leurs paroles piquantes et traicts de mocquerie.* Car ce n'est point honte que d'avoir crainte pour le bien et le salut de son pays; ains, au contraire, s'estonner pour le bruict et l'estime d'une commune, ou pour les improperes et calomnies des hommes, n'est

Tranquillité de Fabius au milieu des murmures.

poinct acte de personnage digne d'une si grande charge, ains plustost d'homme servant et obeyssant à ceulx à qui il doibt commander, et qu'il doibt gouverner, pource qu'ils ne sont pas sages.

Annibal, ses efforts pour échapper d'un mauvais poste où ses gens l'avoient engagé.

Depuis il advint que Hannibal tomba en un erreur bien grand, pource que voulant s'esloigner de Fabius, et par mesme moyen meiner son armée en païs plain, où il y eust vivres et fourrages pour les bestes, il commanda à ses guides, qu'ils le conduisissent incontinent après soupper en la plaine de Casinum. Les guides, n'ayants pas bien entendu ce qu'il leur avoit dict, à cause qu'il prononçoit barbarement le language Italien, prindrent l'un pour l'austre, et l'allerent jecter luy et son armée en un bout de la campaigne près la ville de Casilinum, par le milieu de laquelle passe la riviere que les Romains appellent *Vulturnus*, et le païs d'alentour est une vallée ceincte et environnée de montaignes tout à l'entour, excepté qu'elle s'estend devers la mer, là où ceste riviere, se respandant hors de son lict, faict des marais et des bancs de sable fort profonds, et finalement se va descharger en celle coste de mer, qui est fort dangereuse, et où il n'y a nul abri. Estant doncques Hannibal descendu en ce fond de sac, Fabius qui cognoissoit le païs et sçavoit les adresses des chemins, suivant ses brisées, luy serra le pas par où il pouvoit sortir de ceste vallée, avecques quatre mille hommes de pied qu'il y or-

donna, et disposa le demourant de son armée sur les croupes des montaignes, aux endroicts les plus opportuns tout à l'environ, puis avecques ses coureurs, et les plus dispos et legerement armez de ses gens, feit charger la queuë des ennemys : ce qui meit toute leur armée en desordre, et y en eut bien huict cent de tuez. Parquoy Hannibal voulant tirer son camp hors de-là, et cognoissant la fauste que ses guides avoyent faicte, en prenant l'un pour l'austre, et le dangier auquel ils l'avoyent mis, les feit pendre.

Mais au demourant de forcer ses ennemys qui tenoyent les cymes des costaux, et les en deschasser à force, il n'y voyoit point de moyen, ny n'en avoit point d'esperance : à l'occasion dequoy ses gens estants effroyez et descouragez, pource qu'ils se voyoyent de tous costez enfermez, sans ordre d'en pouvoir eschapper, il se deslibera d'affiner son ennemy par une telle ruse. C'est, qu'il feit choisir environ deux mille bœufs, de ceulx qu'on avoit prins au pillage, et leur feit attacher à chasque corne des flambeaux, ou des fagots de saule, et des javelles de sarment, et ordonna à ceulx qui en avoyent la charge, que la nuict quand il leur haulseroit un signe en l'air, ils meissent le feu en ces fagots, et chassassent les bœufs contremont les costaux vers le pas et les endroicts que les ennemys avoyent occupez. Pendant que cela se preparoit, luy de son costé ordonna son armée en bataille, puis

quand la nuict feut venuë, la feit marcher le petit pas.

Or les bœufs, tant que le feu qui brusloit ce qu'ils avoyent attaché aux cornes feut petit, cheminerent tout bellement contre-mont le pied des montaignes, là où on les chassoit, dont les bergers et bouviers qui estoyent sur les cimes des costeaux, s'esmerveillerent fort de veoir ainsy des flammes et des feux attachez aux cornes de ces bœufs, comme si c'eust esté une armée marchant en ordonnance aux lumieres des torches; mais quand les cornes vindrent à estre bruslées jusques à la racine, et que le sentiment du feu feut passé jusques à la chair vifve, adoncques commencerent les bœufs à se desbattre et à secouër leurs testes, et en ce faisant, se couvrirent de feu les uns les austres de plus en plus: si ne cheminerent plus bellement ny en ordre, ains pour la frayeur qu'ils avoyent, et la douleur qu'ils sentoyent, se prindrent à courir çà et là à travers les montaignes, portants de la flamme à leurs cornes et à leurs queuës, dont ils mettoyent le feu ès bois et buissons par lesquels ils passoyent.

Cela sembloit bien estrange à veoir, et estonnoit fort les Romains qui guardoyent les pas des montaignes; car ils cuidoyent que ce feussent hommes qui courussent ainsy çà et là avecques des torches aux mains; au moyen de quoy ils en estoyent tous effrayez et troublez, pensants que ce feussent les ennemys qui accou-

russent ainsy contre eulx pour les environner de tous costez, tellement qu'ils n'oserent plus s'arrester aux passages où ils avoyent esté ordonnez ; ains, abandonnants les destroicts, se meirent à fuyr vers leur grand camp, et aussytost les avant-coureurs de Hannibal, armez à la legere, se saisirent de ces pas, de maniere que le reste de l'armée eut tout loisir de marcher à son ayse jusques-là sans crainte ny peril, encores qu'elle feust chargée et empeschée d'une quantité grande de toute sorte de butin.

Nouveaux murmures contre Fabius, élevés à l'occasion de sa conduite.

Or, quant à Fabius, il s'apperceut bien dès la nuict mesme, que c'estoit une ruse de Hannibal, pource que quelques-uns des bœufs, ainsy qu'ils s'enfuyoyent çà et là, tomberent entre ses mains : à l'occasion de quoy, craignant de tomber en quelque embusche, pour les tenebres de la nuict, il tint ses gens en bataille, sans austrement bouger ny faire bruict ; et le matin, sitost que le jour commença à poindre, se meit à suyvre son ennemy à la trace, donnant sur la queuë, et escarmouchant les derniers dedans les destroicts des montaignes, de maniere qu'il meit tout l'ost des ennemys en desarroy, jusques à ce que Hannibal envoya de l'avant-guarde quelque nombre d'Hespagnols, hommes legers et dispos, accoustumez de gravir aux montaignes, lesquels venants à charger les Romains, armez de poisantes armes, en tuerent plusieurs, et feirent retirer Fabius ; lequel en feut adoncques encores bien plus mesprisé et blasmé que devant, pource

qu'il avoit tousiours monstré de ne vouloir point à force ouverte combattre Hannibal, ains le miner et deffaire par astuce et prudence, en quoy il se trouvoit luy-mesme abusé et affiné par luy.

Annibal cherche a irriter encore les Romains contre Fabius.

Davantage Hannibal voulant enflammer encores plus l'ire et le courroux des Romains contre luy, quand il approcha de ses terres, commanda qu'on bruslast, guastast tout à l'environ, mais qu'on ne touchast auscunement aux siennes, et y meit expressement des guardes pour empescher qu'on n'y prist rien, et qu'on n'y feist auscun dommage. Cela feut rapporté à Rome, qui aggrava bien encores plus le mescontentement qu'on avoit de luy: joinct que les tribuns du peuple ne cessoyent de crier contre luy ès harangues qu'ils faisoyent devant le peuple, à la suscitation d'un Metellus principalement, non pour inimitié qu'il eust encontre Fabius, mais pource qu'il estoit parent de Minutius, maistre de la chevalerie, et estimoit que la maulvaise opinion qu'on prendroit de l'un, tourneroit à la loüange et à l'advantage de l'austre. Le senat mesme estoit courroucé contre luy pour l'accord qu'il feit avecques Hannibal, touchant les prisonniers de guerre: car il accorda qu'on eschangeroit les prisonniers en rendant homme pour homme, ou bien *deux cent cinquante drachmes d'argent pour chasque teste*, si les uns en avoyent plus que les austres. Quand l'eschange eut esté ainsy faict, il se trouva que Hannibal en avoit

Environ vingt-cinq écus.

encores de reste deux cent quarante Romains.

Le senat ordonna qu'on n'envoyeroit point d'argent pour les delibvrer, et blasma grandement Fabius d'avoir faict cet accord, comme n'estant ny honnorable, ny prouffitable à la chose publicque, pour recouvrer des gens qui, par lascheté de cœur, s'estoyent laissé prendre aux ennemys : ce qu'entendant Fabius, supporta patiemment le courroux du senat ; mais n'ayant point d'argent, et ne voulant point faillir à sa parole, ny abandonner ses citoyens prisonniers, il envoya son fils à Rome, avecques procuration pour vendre ses terres, et luy en apporter l'argent incontinent.

Fabius rachete de ses propres fonds deux cens quarante prisonniers Romains.

Le jeune homme y alla, vendit les heritages de son pere, et luy en porta bientost l'argent au camp ; dont il rachepta les prisonniers, en envoyant leur rançon à Hannibal. Plusieurs de ceulx qu'il avoit racheptez le voulurent depuis rembourser, mais il n'en voulut oncques rien prendre, et leur donna leur rançon à tous.

Depuis, estant appellé à Rome par les prebstres pour faire quelques solemnels sacrifices, il laissa l'armée entre les mains de Minutius pour la gouverner en son absence, avecques condition de ne s'attacher point à l'ennemy, et de ne combattre point : ce que non-seulement il luy deffendit très-expressement, comme ayant soubveraine puissance, ains encores l'en admonesta, et l'en pria très-instamment, comme son amy. Minutius, se souciant bien peu de toutes ses prieres et commandements,

Minutius, en l'absence de Fabius, attaque Annibal et remporte quelques avantages.

aussy-tost qu'il eut le dos tourné, commença incontinent à harasser les ennemys : et un jour entre les austres, ayant observé que Hannibal avoit envoyé bonne partie de son armée au fourrage et recouvrement de vivres, il alla charger ceulx qui estoyent demourez, et les meina battants jusques dedans leur camp, avecques grand meurtre et le plus grand effroy de ceulx qui s'estoyent saulvez, lesquels n'attendoyent pas moins que d'estre assiegez dedans leur camp : et encores, après que toute leur armée se feust rassemblée en un, il se retira malgré eulx, et sans rien perdre. Cela le remplit d'arroguance, et les soldats de temerité encores plus que jamais.

Le succès de Minutius augmente les murmures contre la lenteur de Fabius.

Si courut incontinent la nouvelle de ceste deffaicte jusques à Rome, et la feit-on beaucoup plus grande qu'elle n'estoit ; et Fabius l'ayant entenduë, dict qu'il craignoit beaucoup plus la prosperité de Minutius, qu'il ne faisoit son adversité. Mais le commun peuple s'en esjouyt fort, et avecques grande demonstration de joye, accourut sur la place, là où Metellus, l'un des tribuns du peuple, montant en la chaire aux harangues, leur feit un sermon, auquel il magnifia et loüa haultement la vertu de Minutius, et à l'opposite chargea Fabius, non plus de lascheté et de coüardise, ains de trahison, accusant aussy les austres principaulx personnages de Rome, disant que dès le commencement ils avoyent tenu moyen de tirer ceste guerre en longueur, affin de ruiner

ruiner l'aucthorité et la puissance du peuple, et avoyent incontinent faict tomber les affaires soubz la main d'une monarchie, laquelle, avecques ses remises et delais, donneroit loisir à Hannibal de se planter et maintenir en Italie, jusques à ce que les Carthaginois eussent moyen, avecques le temps, de luy envoyer renfort d'une seconde armée, pour de tout poinct se saisir et s'emparer de toute l'Italie.

Fabius, sans chercher à se justifier, se prépare à retourner au camp pour punir Minutius.

Quoy entendu, Fabius se tira en avant pour parler au peuple, là où il ne s'amusa point à respondre aux charges que le tribun luy avoit mises suz, ains dict qu'il falloit promptement achever les sacrifices et ceremonies du service divin, affin qu'il s'en peust soubdainement retourner au camp pour y chastier Minutius, lequel, par-dessuz son expresse deffense, avoit combattu contre l'ennemy. Il n'eut pas plustost achevé ces paroles, qu'il se leiva incontinent un grand bruict et un tumulte parmy le peuple pour le dangier de Minutius, à cause que le dictateur a puissance de mettre en prison, et de faire mourir qui bon luy semble, sans forme de procès ny de jugement; et estimoit-on, puis que Fabius estoit une fois sorty hors de son accoustumée clemence et bonté, qu'il deviendroit si aspre en son courroux, qu'il seroit bien malaysé de l'appaiser. Parquoy il n'y eust celuy en toute l'assistance qui ne se teust de paour, excepté le tribun Metellus, lequel ayant loy de tout dire, pour la seureté que luy donne son magistrat, qui seul retient son aucthorité quand

il y a un dictateur esleu, et demoure en son entier estants les austres supprimez, supplia lors, à grande instance, le peuple de ne vouloir point abandonner Minutius, ny ne permettre qu'il souffrist ce que Manlius Torquatus, jadis, avoit faict à son fils, auquel il feit trencher la teste après avoir vaillamment vaincu et deffaict son ennemy : les admonestant d'oster à Fabius ceste puissance tyrannicque de la dictature, et de mettre leurs affaires entre les mains de celuy qui vouloit et sçauroit bien les conduire à port de salut.

Le peuple Romain donne à Minutius un pouvoir egal a celui de Fabius.

Le peuple feut fort esmeu par ces seditieuses paroles, mais toutesfois encores n'osa-il contraindre Fabius de quitter la soubveraine aucthorité de sa dictature, combien qu'il en eust bien maulvaise opinion, et qu'il feust très-mal content de luy : ains ordonna que Minutius auroit de là en avant esguale puissance, et aucthorité pareille à celle du dictateur, en la conduicte des affaires : ce qui jamais n'avoit encores esté ouy ne veu, mais bientost après il feut aussy faict une austrefois, après la desconfiture de Cannes. Car estant lors Marcus Junius le dictateur au camp, on esleut à Rome un austre dictateur, qui feut Fabius Buteo, pour nommer et créer de nouveaux senateurs, au lieu de ceulx qui estoyent morts en la bataille : mais après qu'il en eut nommé, et remply le conseil du senat, le jour mesme il laissa les sergents qui portoyent les haches devant luy, et renvoya la suitte qui l'accompagnoit

par honneur, et se jecta à travers la presse du peuple sur la place, vacquant à ses particulieres affaires, ne plus ne moins qu'une personne privée.

Fabius retourne au camp sans le dire à personne.

Or cuidoyent bien les Romains, que Fabius voyant comme l'on avoit donné à Minutius puissance esguale à la sienne, le prendroit fort à cœur, et en seroit très-desplaisant : mais ils ne cognoissoyent pas du tout sa nature, pource qu'il n'estima point que leur folie luy tournast à mal-heur, ny à dommage ou deshonneur, ains comme Diogenes le sage respondict à un qui lui disoit, *ceulx-là se mocquent de toy : je ne m'en tiens*, dict-il, *point pour mocqué*, voulant dire qu'il reputoit ceulx-là seuls estre mocquez, qui se passionnent et se troublent pour des mocqueries. Ainsy enduroit Fabius doulcement, et sans passion quelconque, quant à ce qui le touchoit particulierement, tout ce que le peuple faisoit, servant d'exemple et de preuve manifeste aux philosophes, qui maintiennent que l'homme sage et homme de bien ne peust estre nullement injurié ne deshonoré : car tout le desplaisir qu'il recepvoit de la folie du peuple estoit pour le reguard de la chose publicque, à cause qu'ils avoyent donné moyen à un estourdy et temeraire de servir à sa folle ambition au faict des armes. A l'occasion de quoy craignant que luy, aveuglé de vaine gloire et de presomptueuse opinion de soy-mesme, ne se precipitast et hastast de faire quelque grand mal avant qu'il feust arrivé, il

Il n'y a de moques que ceux qui se fâchent de la moquerie.

se partit soubdainement de Rome, sans que personne en sçeust rien, pour s'en retourner au camp : là où il trouva Minutius si fier et si superbe, qu'il n'estoit plus auscunement supportable : car il vouloit avoir aucthorité de commander à toute l'armée à son tour. Ce que Fabius ne luy voulut point consentir, ains despartit par moitié tout l'exercice avecques luy, estimant qu'il valoit mieulx qu'il commandast tousiours seul à une partie de l'armée, que par tout à la totalité : si choisist pour soy la premiere et la troisiesme legion, et luy donna la seconde et la quatriesme, et partagea aussy semblablement le secours des alliez.

Et comme Minutius se vantast et glorifiast de ce que la majesté du soubverain magistrat avoit esté ravalée et abaissée pour l'amour de luy, Fabius lui remonstra qu'il debvoit penser, s'il estoit sage, que ce n'estoit point à luy, ains à Hannibal, qu'il avoit à combattre : et encores s'il se vouloit opiniastrer à estriver par jalousie contre son compaignon, à tout le moins debvoit-il reguarder, que luy qui avoit guaigné, et qui avoit esté tant honoré par ses citoyens, ne feust pas moins soigneux de leur seureté et de leur salut, que celuy qui avoit esté vaincu et ignominieusement traicté par eulx. Minutius print cest advertissement comme pour une mocquerie simulée et couverte, à la maniere des vieillards, et prenant sa moitié de l'armée, se logea seul à part. Hannibal n'ignoroit rien de tout ce desbat, ains espioit

Division de l'armée entre Fabius et Minutius.

toutes les occasions pour se servir de leur discord. Or y avoit-il entre leurs deux camps une motte non gueres mal-aysée à guaigner, et estoit une belle assiette pour loger un camp à seureté, ayant commodité et aisance de toutes choses. La campaigne d'à l'environ à la veoir de loing sembloit toute pleine et toute unie, pource qu'elle n'estoit point couverte de boscages, mais toutesfois il y avoit quelques fonceaux et quelques vallées entre deux : à l'occasion de quoy Hannibal, encores qu'il eust bien le moyen de s'en saisir facilement d'emblée, s'il eust voulu, ne le voulut point faire, ains la laissa au milieu pour luy servir d'esmorche à tirer ses ennemys au combat.

Ruse d'Annibal pour attirer Minutius au combat.

Parquoy, quand il veit que Minutius estoit separé d'avecques Fabius, il espandit une nuict quelque nombre de ses gens par ces fonceaux et vallées, puis le matin, au poinct du jour, envoya une trouppe non gueres grosse à la descouverte, pour occuper ladicte motte, esperant qu'il pourroit bien attirer par ce moyen Minutius à combattre pour ce logis, comme il en advint. Car Minutius y envoya premierement ses coureurs, puis toute sa gendarmerie; et finalement, voyant que Hannibal luy-mesme venoit pour soubstenir ses gens qui estoyent dessuz la motte, il s'y en alla aussy avecques tout le demourant de ses forces en bataille rangée, et feit un grand effort pour chasser ceulx qui deffendoyent la motte. Le combat dura quelque temps esgual entre les deux par-

ties, jusques à ce que Hannibal, voyant que son adversaire avoit à bon escient donné dedans ses retz, et qu'il monstroit le derriere de son bataillon tout nud à ceulx de ses gens qu'il avoit mis en embusche, leiva incontinent le signe qu'il leur avoit baillé, auquel ils se leiverent tous à un coup, et se ruerent avecques grands cris sur la queuë des Romains, dont ils tuerent de primsault un bon nombre, et meirent les austres en un tel trouble et en si grand effroy, qu'il n'est possible de le sçavoir bien exprimer. Si feut bien adoncques la braverie de Minutius, et sa fiere audace, ravalées; car il reguardoit tantost l'un, tantost l'austre de ses capitaines au visage, et n'en voyoit pas un qui eust courage de demourer, ains estoyent tous prests de se tourner en fuite: ce qui eust esté cause de leur totale ruine, pource que les Numides, se sentants les plus forts, commençoyent ja à se respandre par la plaine tout à l'environ, mettants en pieces tous ceulx qui se desbandoyent pour fuyr.

Minutius est battu par Annibal.

Estants doncques les gens de Minutius tombez en tel inconvenient, Fabius, qui avoit bien preveu le dangier auquel ils estoyent pour tomber, et qui, pour ceste cause, tenoit son armée toute preste en bataille, eut le soing de sçavoir ce qui se feroit, non par le rapport d'auscuns messagers, ains par le veoir luy-mesme à l'œil, de dessuz une butte qui estoit au devant de son camp. Parquoy, quand il veit Minutius et ses gens enveloppez de tous costez,

Fabius dégage son collegue du mauvais pas où il s'etoit engagé.

et ja en bransle de fuyr, et qu'il entendit leurs cris, non comme de gens qui eussent cœur de combattre, ains qui estoyent effroyez, et reguardoyent à se saulver de vitesse, il frappa de la main sur sa cuisse, en jectant un grand soupir, et dict à ceulx qui estoyent autour de luy : *ô dieux ! comment Minutius s'est allé precipiter luy-mesme en sa ruine plustost que je n'attendois, et plus tard qu'il ne vouloit !* Mais en disant cela, il feit quant et quant marcher les enseignes en diligence, criant tout hault : *mes amys, il nous faust haster pour aller secourir Minutius, qui est vaillant homme de sa personne, et aymant le bien et l'honneur de son païs ; et si d'adventure il a failly en se precipitant par trop, pour cuider chasser les ennemys, il n'est pas maintenant temps de l'en accuser ; nous le luy remonstrerons une austre fois.* Si rompit incontinent à son arrivée, et escarta les Numides, qui estoyent au guet emmy la campaigne, puis tira oultre jusques à ceulx qui chargeoyent sur la queuë des Romains, où il en tua ceulx qui s'arresterent pour luy faire teste : car les austres, de paour qu'ils ne tombassent eulx-mesmes au dangier où ils avoyent rangé les Romains avant que d'estre de tout poinct enfermez, se tournerent en fuyte.

Parquoy Hannibal, voyant ceste mutation, et reguardant comme Fabius en personne, avecques plus grand effort que son aage ne portoit, alloit fendant la presse des combattants, contre-mont la motte, pour penetrer jusques

au lieu où estoit Minutius, feit cesser le combat, commandant qu'on sonnast la retraicte, et rameina ses gens dedans son camp, estants les Romains bien ayses de se pouvoir aussy retirer à saulveté : et dict-on que Hannibal, en se retirant, dict à ses amys un tel mot en riant : *Ne vous ay-je pas dict plusieurs fois que ceste nuée que nous voyions tousiours attachée à la cime des montaignes, se creveroit à la fin quelque jour avecques orage et tempeste qui tomberoit sur nous?* Après ceste rencontre, Fabius ayant despouillé ceulx qui estoyent demourez morts sur le champ, se retira aussy en son camp, sans se laisser eschapper de la bouche une seule parole oultraigeuse ny fascheuse de son compaignon. Mais Minutius, sitost qu'il feut de retour en son camp, assemblant ses gens, leur parla en ceste maniere : *mes amys, ne faillir jamais en maniant de grands affaires, est chose qui surpasse la nature de l'homme ; mais se servir des faustes passées pour instruction de l'advenir, est faict en hommes sages et vertueux. Quant à moy, je confesse n'avoir pas moins d'occasion de me louër de la fortune, que de m'en plaindre ; car ce que le long temps ne m'avoit peu enseigner, je l'ay apprins en une bien petite partie d'un seul jour : c'est que je ne suis point suffisant pour commander, ains ay moymesme besoing d'estre regi et gouverné par austruy, et que je ne me doyb point opiniastrer follement à cuider vaincre ceulx desquels il m'est plus honnorable confesser estre vaincu. Si vous declare que le dictateur Fabius sera celuy qui desormais vous commandera*

Modération de Fabius : repentir de Minutius.

commandera seul en toute austre chose : mais pour luy donner à entendre que nous recognoissons la grace qu'avons presentement reçeuë de luy, je seray celuy qui vous guideray à l'en aller remercier, en me rendant le premier obeyssant à ses commandements, et faisant tout ce qu'il m'ordonnera.

Minutius va à la tente de Fabius, qui vient au-devant de lui.

Ayant achevé ces paroles, il commanda aux port'enseignes de le suyvre, et luy marcha le premier devers le camp de Fabius, là où estant arrivé, il s'en alla droict à la tente du dictateur, de quoy chascun s'esmerveilla, ne sçachant ce qu'il vouloit faire. Fabius luy sortit au-devant ; et Minutius luy ayant mis ses enseignes à ses pieds, l'appella à haulte voix *son pere* ; et ses souldards appellerent semblablement ceulx de Fabius *leurs patrons*, qui est le nom duquel les serfs affranchis appellent ceulx qui les ont delibvrez de servitude. Puis quand le bruict feut appaisé, Minutius se print à dire hault et clair : *seigneur dictateur, tu as ce jourd'huy guaigné deux victoires ; l'une sur Hannibal, que tu as vaincu par prouësse ; et l'austre sur moy, ton compaignon, que tu as vaincu par prudence et bonté. Par l'une tu nous as saulvez, et par l'austre tu nous as enseignez : ainsy avons-nous esté semblablement vaincus en deux sortes ; l'une par luy, à nostre honte ; et l'austre par toy, à nostre honneur et salut. Pourtant t'appellé-je mon pere, ne trouvant austre appellation plus venerable, de laquelle je te puisse honorer, et me sentant plus obligé à toy pour la grace que j'ay presentement receuë de toy, qu'à celuy mesme qui m'a engendré, à cause que j'ay*

esté seul engendré par luy, et ay esté saulvé par toy avecques tant d'austres gens de bien qui sont icy. En disant ces paroles, il embrassa Fabius, et le semblable feirent aussy les souldards, qui s'entre-accollerent estroictement, et se baiserent les uns les austres ; de maniere que tout le camp se trouva plein de caresses et de larmes très-doulces et esprainctes à force de joye.

Fabius quitte la dictature.

Depuis, s'estant Fabius desmis du magistrat de la dictature, feurent derechef esleus des consuls, les premiers desquels suivirent la mesme forme de gouverner que Fabius avoit commencée, se guardants de presenter la bataille à Hannibal, et envoyants tousiours du secours à leurs subjects et alliez, pour les entretenir et les guarder de se rebeller, jusques à ce que Terentius Varro, homme de petit lieu, mais bien cogneu pour son audace temeraire, et pour le credit qu'il avoit acquis envers le peuple par ses flatteries, feust parvenu à la dignité consulaire : car on pensa bien que par sa temerité et fauste d'experience, il mettroit incontinent le tout au hazard d'une bataille, parce qu'il crioit en toutes les assemblées du peuple, que ceste guerre dureroit tousiours, tant que le peuple esliroit pour capitaines des Fabiens, et se vantoit publicquement que, dès le premier jour qu'il verroit les ennemys, il les defferoit. En disant ces braves paroles, il assembla une telle puissance, que jamais les Romains n'en avoyent eu de si grande ensemble, contre quelque ennemy que ce feust ; car

Varro, homme téméraire, se vante de délivrer le peuple Romain ; il est nommé consul.

il meit en un camp jusques au nombre de quatre-vingt-huict mille combattants : ce qui mettoit Fabius et les austres Romains qui avoyent bon sens, en grande crainte, pour austant qu'ils ne voyoyent point de ressource aux affaires de Rome, s'il advenoit qu'ils perdissent un si grand nombre de jeunesse.

Conférence entre Fabius et le consul PaulusÆmilius.

Si s'addressa Fabius à l'austre consul, qui se nommoit Paulus Æmilius, homme bien entendu au faict de la guerre, mais mal voulu de la commune, dont il redoubtoit encores la fureur, à raison de quelque amende en laquelle le peuple, auparavant, l'avoit condamné envers la chose publicque ; et en le reconfortant, l'admonesta et encouragea de resister à la folle temerité de son compaignon, luy remonstrant comme il n'auroit pas plus d'affaire contre Hannibal, que contre Terentius Varro pour le salut de son païs, à cause que tous deux cherchoyent à combattre : l'un, pource qu'il n'entendoit pas en quoy consistoit l'advantage de ses forces ; et l'austre, pource qu'il cognoissoit bien sa foiblesse. Mais il est plus raisonnable que tu me croyes en ce qui concerne les affaires de Hannibal, que Terentius Varro ; et je t'asseure que si on ne luy baille point moyen de combattre ceste année, qu'il est force forcée, ou qu'il se ruine de soy-mesme s'il demoure, ou qu'il s'enfuye honteusement avecques son armée, attendu que jusques icy, quoy qu'il semble estre victorieux et maistre de la campaigne, il n'y a encores eu personne de

ses ennemys qui se soit tourné de son costé, et que l'armée qu'il a ameinée de son païs quand et luy, il ne luy en est pas demouré aujourd'huy un tiers.

A ces remonstrances, le consul respondict en ceste maniere, ainsy que l'on dict : quand je considere l'estat de mes affaires, seigneur Fabius, il me semble estre meilleur pour moy de tomber mort entre les picques de nos ennemys, que retomber une austre fois entre les voix et suffrages de nos citoyens. Toutesfois, puis que le bien de la chose publicque requiert que l'on face comme tu dis, je m'efforceray de me monstrer sage capitaine à toy seul, plustost qu'à tous les austres ensemble qui me vouldront tirer au contraire. Ainsy se partit de Rome Paulus en ceste intention : mais Terentius, son compaignon, voulut à toute force qu'ils commandassent à toute l'armée soubverainement l'un après l'austre, chascun son jour, et s'alla camper tout au plus près de Hannibal, au long de la riviere d'Aufide, près du bourg qui s'appelle *Cannes*. Et le jour que ce feut à luy à commander à son tour, il feit mettre hors, de grand matin, le signe de la bataille, qui estoit une cotte d'armes teincte en escarlate, que l'on estendoit dessuz la tente du capitaine general ; tellement que les ennemys mesmes, du commencement, s'effroyerent de veoir la hardiesse de ce nouveau capitaine, et le grand nombre de combattants qu'il avoit en son ost à comparaison d'eulx, qui n'estoyent

Paulus Æmilius et Varro vont joindre l'armée.

Ils divisent entre eux deux le commandement général pour chaque jour alternativement.

Varro se dispose à la bataille.

pas de la moitié tant. Toutesfois Hannibal leur commanda qu'ils s'armassent et se tinssent prests pour la bataille : et cependant luy, avecques peu de suitte, s'en alla à cheval monter sur une petite butte, non gueres roide, de laquelle il pouvoit descouvrir esvidemment tout le camp des Romains, et veit comment ils se rangeoyent desia en bataille. Et comme l'un de ceulx qui estoyent en sa compaignie, homme de pareille noblesse et condition que luy, nommé Giscon, dict que le nombre des ennemys luy sembloit merveilleusement grand, à le veoir ainsy de loing, Hannibal, se fronçant le visage, luy respondict : *encores y a-il une austre chose bien plus esmerveillable, de laquelle tu ne t'es point advisé, Giscon.* Giscon luy demanda incontinent : et quelle ? *C'est*, dict-il, *que de tout ce grand nombre de combattants que tu veois là, il n'y en a pas un qui s'appelle Giscon comme toy.* Ce mot de risée, dict au contraire de ce que les assistants attendoyent, qui pensoyent bien que ce deust estre chose de consequence, les feit rire à bon escient : si descendirent de dessuz la butte tous riants, et racconterent à ceulx qu'ils rencontrerent par le chemin, ceste sornette, de sorte que la risée en alla incontinent de main en main en la pluspart du camp, et ne se pouvoit pas Hannibal mesme estancher de rire.

Annibal se prépare à le recevoir.

Ce que voyants les souldards Carthaginois, en prindrent une grande asseurance, faisants leur conte que leur general ne se seroit pas

ainsy mis à plaisanter et à rire si près du peril, s'il ne se feust senty de beaucoup le plus fort, et qu'il n'eust bonne cause de mespriser les ennemys. Davantage en la bataille il usa de deux ruses de capitaine bien advisé : la premiere feut de l'assiette du lieu, où il rangea ses gens en bataille, de sorte qu'ils avoyent le vent au dos ; car il tiroit un vent impetueux et bruslant comme un tourbillon de fouldre, lequel enlevoit de la plaine, qui estoit de grande estenduë et sablonneuse, une pouldre ardente comme feu, et la passant par-dessuz le bataillon des Carthaginois, la jectoit droict contre les yeulx et les visages des Romains, par telle violence qu'ils estoyent contraincts de tourner les visages en arriere, et troubler leurs rangs. La seconde ruse feut la forme de laquelle il ordonna sa bataille : car il meit deçà et delà, aux deux aisles, les meilleurs combattants, et les plus vaillants hommes qu'il eust en tout son ost, et remplit le milieu des pires et des plus inutiles qui y feussent, dont il feit comme une poincte, laquelle se jectoit en avant, et passoit de beaucoup les deux costez du front de sa bataille, ayant enjoinct à ceulx des aisles, que quand les Romains auroyent rompu ce premier front, et qu'ils poursuyvroyent les reculants en arriere, de façon que le milieu de sa bataille viendroit à s'enfoncer et à se courber en croissant, et que les ennemys se trouveroyent au-dedans, alors ils se ruassent d'un costé et d'austre sur eulx, et les

Annibal range ses troupes en bataille dans une position favorable.

chargeassent incontinent par les flancs, et les enveloppassent par derriere.

Bataille de Cannes.

Cela feut cause du plus grand meurtre; car quand le milieu commencea à reculer et à recepvoir au dedans les Romains, qui poursuyvoyent asprement, la bataille de Hannibal changea de forme, et au lieu qu'elle estoit au commencement en poincte, elle se trouva enfoncée, au milieu en figure de croissant: et adoncques les capitaines des bandes choisies qui estoyent aux deux aisles, feirent tourner leurs gens, les uns à la main gauche, les austres à la droicte, et chargerent les Romains par les flancs et par derriere où ils estoyent nuds, et ainsy meirent en piece tous ceulx qui ne se peurent saulver de vistesse avant que d'estre envelopez. Encores dict-on qu'il advint un austre inconvenient fortuit à la chevalerie Romaine; ce feut, que le cheval du consul Paulus Æmilius, ayant esté bleçé, le porta par terre, à l'occasion de quoy ceulx qui estoyent les plus prochains de luy meirent incontinent pied à terre pour le secourir; ce que voyants les austres, qui en estoyent plus loing, imaginerent incontinent que ce feut un commandement faict à tous generalement; à l'occasion de quoy ils descendirent de cheval, et combattirent à pied. Quoy voyant Hannibal dict, *je les aime mieulx ainsy, que s'ils me les eussent livrez pieds et poings liez.* Mais quant à ces particularitez-là, ceulx qui ont escript les histoires au long, les exposent plus à plein.

Varro se sauve a cheval, Paulus Æmilius est blesse et tue dans la mêlee.

Au demourant des deux Consuls, Varro se saulva à cheval avecques peu de suitte de ses gens dedans la ville de Venouze : et Paulus, en la foule et presse de ceste route, ayant le corps plein de traicts, qui estoyent demourez dedans ses playes, et le cœur aggravé d'un si angoisseux regret, que de veoir la desconfiture de ses gens, estoit assis auprès d'une roche attendant que quelqu'un des ennemys vinst l'achever de tuer : mais pour la grande quantité du sang dont il avoit toute la teste et la face soüillée, peu de gens le recognoissoyent, de maniere que ses amys et ses serviteurs mesmes passoyent oultre sans le cognoistre, et n'y eust qu'un jeune homme de maison noble patricienne nommé Cornelius Lentulus, qui l'ayant apperceu, se meit en debvoir de le saulver; car il se jecta incontinent à pied, et luy ameina son cheval, le priant de vouloir monter dessuz, pour essayer de se reserver à la necessité de son païs, qui avoit plus grand besoing que jamais d'un bon et sage capitaine : mais il refusa l'offre et la priere du jeune gentilhomme et le contraignit de remonter à cheval, quoy qu'il en plorast de pitié, et s'estant soubsleivé pour luy toucher en la main luy dict, *tu diras de ma part à Fabius Maximus, et luy tesmoigneras, comme Paulus Æmilius a tousiours observé et suyvy son conseil jusques au bout, et n'a jamais rien transgressé de ce qu'il luy avoit accordé : mais qu'il a esté forcé par Varro premierement, et puis après par Hannibal.* Ayant dict ces paroles, il donna congé

congé à Lentulus, et se rejecta en la presse de ceulx que l'on tuoit, là ou il mourut. On tient qu'il feut tué en ceste bataille cinquante mille Romains, et en feut prins de prisonniers quatre mille, et dix austres mille qui depuis la bataille feurent prins ès deux camps.

Les Romains perdirent cinquante mille hommes, et on leur fit quatorze mille prisonniers.

Ceste belle victoire guaignée, les amys de Hannibal luy conseilloyent qu'il suyvist sa fortune, et qu'il entreroit pesle-mesle quand et les fuyants dedans la ville de Rome, tellement que à cinq jours de là il pourroit soupper dedans le Capitole. Il n'est pas aysé à dire quelle raison l'en destourna, sinon que je pense plustost qu'austrement, que ce feut quelque bonne fortune, ou quelque Dieu favorable à l'empire Romain, qui se meit au devant, et qui le feit avoir paour et reculer à le faire. A l'occasion de quoy l'on dict qu'un Carthaginois nommé Barca, luy dict en cholere, *Hannibal, tu sçais bien vaincre, mais tu ne sçais pas user de la victoire.* Toutesfois ceste victoire luy apporta une mutation si grande, qu'au lieu qu'il n'avoit pas auparavant une seule ville, une seule estape, ny un seul port en Italie, et qu'il avoit grande difficulté et grande peine à nourrir son armée de ce qu'il pouvoit ravir et desrobber à la journée, n'ayant pas une retraicte asseurée ny auscun lieu certain sur quoy il peust fonder l'esperance de l'entretenement de ceste guerre, ains allant çà et là errant et tenant les champs avecques son armée, comme avecques une grosse trouppe de brigands et de larrons, alors

Annibal ne profite pas de sa victoire.

Presque toutes les villes de l'Italie se soumettent à lui.

il receut en son obeyssance presque toute l'Italie; car la pluspart des plus grandes et plus puissantes nations d'icelle se rendirent incontinent à luy, et la cité de Capouë, qui estoit la plus grosse qui y feust, après celle de Rome, se tourna de son costé. Ainsy peust-on clairement veoir par ce bel exemple, que c'est un grand mal d'avoir à esprouver la sagesse d'un capitaine, et non pas seulement la feaulté d'un amy, ainsy que dict le poëte Euripides; car ce que paravant on appelloit *coüardise* et *froideur* en Fabius, incontinent après la bataille feust estimé, non point discours de sens humain, ains plustost de quelque celeste et divin entendement, qui prevoyoit les choses à venir de si loing, qu'elles ne sembloyent pas croyables à ceulx mesmes qui les enduroyent.

Les Romains ont recours à Fabius pour rétablir les affaires, ses précautions pour sauver la ville de Rome.

Au moyen de quoy, Rome tout aussy-tost rejecta le demourant de son esperance sur luy, et recourut à son conseil ne plus ne moins qu'à la saulve-guarde d'un temple ou d'un autel, de sorte que la premiere et principale cause de faire demourer le peuple ensemble, sans s'escarter çà et là, comme il feit du temps que Rome feut prinse par les Gaulois, feut l'opinion et confiance que l'on eust en sa prudence. Car au lieu que paravant il sembloit coüard et deffiant, lorsqu'il n'estoit point encores arrivé de dangereux inconvenient: à l'heure que chascun se plongeoit en pleurs, et en deuil infiny qui ne servoit de rien, et que tout le monde estoit si troublé, qu'on ne donnoit ordre à

chose quelconque, luy seul au contraire alloit par la ville d'un pas moderé, avecques un visage constant et asseuré, saluant courtoisement un chascun, ostant les cris et lamentations feminines, et deffendant les assemblées des convois, qui se font pour lamenter publicquement un trespassé à son enterrement. Et au contraire il suada à ceulx du senat de s'assembler en conseil, donna courage à ceulx qui estoyent en magistrat, estant luy-mesme toute leur force et toute leur vertu, pource qu'il n'y avoit homme ayant charge publicque, qui ne jectast ses yeulx sur luy, pour sçavoir ce qu'il avoit à faire.

Si feit mettre aux portes de la ville des guardes pour empescher de sortir ceulx qui s'en vouldroyent fuyr et abandonner Rome : et davantage limita le temps et le lieu du deuil, ordonnant que qui le vouldroit faire, le feit en son privé dedans sa maison, et durant l'espace de trente jours seulement, après lesquels il falloit que tout deuil cessast, affin que la ville feust pure et nette de toutes telles choses. Et estant la feste de Ceres escheute environ ces jours là, il luy sembla qu'il valloit mieulx obmettre du tout les sacrifices et la procession qu'on avoit accoustumé de faire à tel jour, que de donner à cognoistre par le petit nombre, et la tristesse de ceulx qui y assisteroyent, la grandeur de la perte qu'ils avoyent faicte, pource que les dieux prennent plaisir à estre servis joyeusement par ceulx

Deux vestales s'estant laisse corrompre, l'une est enterrée vive, l'autre se fait mourir elle-même.

qui sont en prosperité. Ce neantmoins tout ce que les devins ordonnerent estre faict pour pacifier l'ire des dieux, ou pour divertir les menaces des sinistres prodiges feut faict, car on envoya à l'oracle d'Apollo, en la ville de Delphes, un parent de Fabius que l'on surnommoit *Pictor :* et ayant esté deux religieuses Vestales corrompuës, l'une feut enterrée toute vifve, selon la loy et la coustume, et l'austre se feit mourir elle-mesme.

Varro revient a Rome, où il est encore reçu honorablement.

Mais bien faict en cest endroict à admirer la grandeur de courage et magnanime clemence des Romains, en ce que retournant le consul Varro de la desconfiture le plus mal-heureusement et le plus honteusement qu'homme en eust sçeu retourner, et en estant luy-mesme si honteux et si desplaisant, qu'il n'osoit pas leiver la teste, le senat toutesfois luy alla encores au devant jusques à la porte de la ville avecques tout le peuple entierement, et le receurent honnorablement. Qui plus est, ceulx qui estoyent en magistrat, et les principaulx du senat, entre lesquels estoit Fabius, quand on eut faict silence, le louerent de ce qu'il n'avoit point desesperé du salut de la chose publicque, après une calamité si grande, ains estoit retourné en la ville pour donner ordre aux affaires, et user de l'aucthorité des loyx, et du service de ses citoyens, comme ayants encores moyen de se saulver et resouldre.

Mais quand ils entendirent, que Hannibal après la bataille s'estoit tourné vers les austres

contrées de l'Italie, alors ils reprirent courage, et envoyerent des capitaines et des armées aux champs, entre lesquels les deux principaulx feurent Fabius Maximus et Claudius Marcellus, qui par voyes presque du tout contraires avoyent acquis loüange esguale et reputation pareille, pource que Marcellus, ainsy que nous avons escript en sa vie, estoit homme qui executoit vifvement, comme celuy qui estoit prompt à la main : hardy de nature, et proprement tel que ceulx que Homere appelle *martiaulx* et *belliqueux*, pour se hazarder hardiment à tout dangier : au moyen de quoy ayant affaire à un austre capitaine hardy et advantureux aussy, il s'attachoit à tout propos de pareille audace en toutes rencontres à luy. Mais au contraire Fabius, perseverant tousiours en son premier advis, esperoit que qui ne combattroit ny ne harasseroit point Hannibal, il se ruineroit et se defferoit de soy-mesme, et que son armée se mineroit d'elle-mesme à force de guerroyer continuellement, ne plus ne moins que le corps d'un champion de luicte, qui pour avoir faict trop d'efforts ſe trouve cassé et rompu. Pourtant escript Posidonius, que l'un feut appellé l'*espée*, et l'austre *le bouclier des Romains*, et que la fermeté et constance de Fabius à faire la guerre seurement, sans commettre rien à la fortune, meslée avecques la vehemence de Marcellus, feut ce qui preserva l'empire de Rome : car Hannibal rencontrant à toutes heures en son chemin, l'un qui estoit

Fabius et Marcellus choisis par les Romains pour marcher contre Annibal.

impétueux comme un torrent, trouvoit que son armée en estoit toute esbranslée, froissée et harassée : et l'austre qui estoit comme une petite riviere qui luy couloit tout doulcement par dessoubz, sans faire bruict ; mais continuellement l'alloit minant et consumant petit à petit, jusques à ce que finablement il se trouva reduict à tels termes, qu'il estoit las de combattre contre Marcellus, et si redoubtoit Fabius, qui ne combattoit point : pource que pendant tout le temps que dura ceste guerre, il eust presque tousiours en teste ces deux capitaines estants prætеurs, ou consuls, ou proconsuls ; car l'un et l'austre feut par cinq fois esleu consul. Et quant à Marcellus, il lui dressa une embusche en son cinquiesme consulat, où il le surprint et tua.

Marcellus est tué dans une embûche dressée par Annibal.

Mais quant à Fabius, il le tenta et le sonda bien par plusieurs fois, et par toutes sortes d'aguets, de ruzes et d'embusches : mais il ne luy sçeut jamais rien faire, sinon qu'une fois qu'il l'avoit ja esbranslé, il le cuida faire donner dedans les filletz : car il avoit contrefaict des lettres missifves, comme si les principaulx de la ville de Metapon luy eussent escript qu'il s'en vinst celle part, et qu'ils luy livreroyent la ville entre ses mains, et que ceulx qui estoyent de l'intelligence n'attendoyent austre chose, sinon qu'il s'approchast de là. Ces lettres esmeurent un peu Fabius, de sorte qu'il avoit ja resolu de prendre une nuict partie de son armée, et s'y en aller ; mais pource ce que les

signes des oiseaux ne luy en promettoyent point bonne issuë, il s'en desporta : et tantost après il descouvrit que c'estoyent lettres que Hannibal avoit finement contrefaictes pour le surprendre, et que luy-mesme en personne s'estoit embusché près de la ville pour l'attendre : mais cela se doibt à l'advanture attribuer à la grace des Dieux, qui le voulurent preserver.

Annibal tâche inutilement d'amuser Fabius et de le surprendre.

Au demourant, quand aux rebellions des villes subjectes et soubsleivements des peuples alliez, Fabius estoit d'opinion qu'il valloit mieulx les contenir par doulx et humain traictement, de maniere qu'ils eussent honte de se remuer sans occasion, que d'aller severement rechercher toutes suspicions, ny se porter trop aigrement envers ceulx qui seroyent auscunement soupçonnez. Auquel propos on raconte, qu'il y avoit en son ost un soldat Marsien de nation, vaillant homme de sa personne, et d'aussy noble maison qu'il y en eust entre tous les alliez, lequel avoit tenu quelques paroles avecques d'austres souldards de s'en aller rendre aux ennemys. Fabius qui en sentit le vent, ne luy feit point pire chere pour cela, ains l'appellant à soy, luy dict *qu'il confessoit qu'on n'avoit pas tenu tel compte de luy comme il meritoit*, de quoy dict-il, *pour le present je blasme les particuliers capitaines, qui vont ainsy distribuants les appoinctements et honneurs par grace et par faveur, non pas par merite; mais cy-après je t'en donneray le tort à toy-mesme, si tu ne parles quelquesfois à moy,*

Fabius est d'avis que l'on traite avec douceur les alliés et sujets du peuple Romain qui s'étoient soulevés.

Conduite de Fabius envers un soldat qui avoit combattu à l'encontre de la discipline militaire.

et ne me dy pourtant tes necessitez, quand tu auras besoing de quelque chose. Luy ayant dict ces parolles, il luy donna un cheval de service pour la guerre, et l'honnora d'autres prix d'honneur, dont on a accoustumé de recompenser les gens de bien : ce qui feit que le souldard depuis ce jour-là devint très-fidele et très-affectionné au service des Romains. Car il estoit bien advis à Fabius, qu'il n'y avoit raison quelconque, que les veneurs escuyers et austres qui se meslent de dompter les bestes irraisonnables, leur ostassent la fierté sauvage et farouche qu'elles ont de nature, par diligence, accoustumance et soing de leur nourriture, plustost que par les battre à coups de foüet, ny les tenir empestrées, et que celuy qui prend à gouverner des hommes n'usast plus de patience, de doulceur et de clemence, que de rudesse pour les corriger, et qu'il les traictast plus rudement et plus durement que les laboureurs ne font les figuiers, oliviers et pommiers sauvages, lesquels ils apprivoisent et adoulcissent si bien qu'ils en font à la fin de bons figuiers, bons oliviers et bons pommiers.

Une austrefois quelques particuliers capitaines luy rapporterent, qu'il y avoit un de leurs souldards qui s'escartoit souvent du camp et s'esloignoit de son enseigne, il leur demanda, quel homme il estoit au demourant; ils luy respondirent tous unanimement, que c'estoit un fort bon homme de guerre, et qu'on fauldroit bien à en trouver un pareil

en

en toutes leurs bandes, et quand et quand luy reciterent quelques proüesses notables, et quelques preuves de sa personne qu'ils luy avoyent veu faire. Parquoy Fabius feit soigneusement enquerir quelle estoit la cause qui le faisoit ainsy souvent sortir hors du camp, et trouva qu'il estoit amoureux d'une jeune femme, et que pour l'aller veoir il s'escartoit à tous coups de son enseigne, et mettoit sa vie en grand dangier, pource qu'il y avoit assez loing: cela entendu, il y envoya quelques gens, sans que le souldard en sçeust rien, et la feit prendre et cacher dedans sa tente, puis appella le souldard qui estoit Lucanien de nation, et le tirant à part, lui dict, *j'ay bien sçeu comme tu as couché plusieurs nuicts hors du camp contre les loyx et ordonnances militaires des Romains: mais aussy ay-je bien entendu que tu es homme de bien au demourant, pourtant te pardonne-je les faustes passées, en consideration de tes bons services, mais doresnavant je te veulx donner en guarde à un austre qui me rendra compte de toy.* Le souldard se trouva bien estonné quand il entendit ces paroles. Et Fabius faisant sortir son amie, la luy meit entre ses mains, en luy disant, *ceste-cy me respondra que cy-après tu demoureras au camp avecques nous, et au reste, ce sera à toy à nous faire cognoistre par effect, que ce n'estoit point pour austre cause meschante que tu te desrobbois, en te servant de l'amour de ceste-cy pour une couverture.* Voylà ce qu'on trouve par escript quant à ce propos.

Quelle ruse employa Fabius pour reprendre la ville de Tarente sur Annibal.

Au demourant, Fabius reguaigna en ceste maniere et remeit en l'obeyssance des Romains la ville de Tarente, qui leur avoit esté emblée par trahison. Il y avoit en son camp un jeune homme Tarentin, qui avoit dedans la ville une sœur, laquelle luy estoit fort fidelle et l'aymoit cordialement. Or estoit amoureux d'elle un Capitaine Brutien de nation, l'un de ceulx à qui Hannibal avoit commis la guarde de la ville : cela donna esperance et moyen au jeune homme Tarentin, de conduire à chef son entreprinse, laquelle il communiqua à Fabius, et de son consentement s'enfuyt, et s'alla rendre dedans Tarente, donnant à entendre qu'il se vouloit de tout poinct retirer auprès de sa sœur. Et pour les premiers jours qu'il y feut, le capitaine Brutien coucha tout seul à part, à la requeste de la fille, qui pensoit que son frere ne sçeust rien de son faict : mais au bout de quelques jours le jeune homme la tira à l'escart, et luy dict, *ma sœur, il estoit grand bruict jusques au camp des Romains, que l'un des principaulx hommes de ceste guarnison t'entretenoit, je te prie dis moy qui il est : car pourveu qu'il soit gentil compaignon, et aussy homme de bien de sa personne comme on dict, la guerre, qui confond toutes choses, faict qu'il ne peust chaloir de quel lieu il soit, et n'y a rien de deshonneste en ce que l'on faict par force : c'est un grand heur en temps, où le droict et la raison n'ont point de lieu, à tout le moins de se rencontrer entre les mains d'un doulx et gracieux seigneur.*

La sœur ayant ouy ces paroles de son frere envoya querir le Capitaine Brutien, et luy feit cognoistre son frere, lequel se meit incontinent à luy faciliter la jouyssance de ses amours, et à luy rendre sa sœur encore plus traictable et plus amoureuse qu'elle ne l'estoit auparavant, au moyen de quoy le capitaine aussy commença à prendre asseurance de luy, de maniere qu'il feut desormais facile au jeune Tarentin de guaigner et faire tourner la volonté de cest homme amoureux et mercenaire, soubz l'esperance de grands presents qu'on luy promettoit, et que Fabius luy debvoit faire. Ainsy l'escript la plus grande partie des historiens : toutesfois il y en a qui escripvent, que la femme qui guaigna le capitaine Brutien n'estoit point Tarentine, ains estoit Brutienne, de laquelle (ce disent-ils) Fabius se servoit pour concubine ; et qu'elle ayant sçeu que le capitaine des Brutiens, qui estoit en guarnison dedans Tarente, estoit aussy Brutien, et de son propre païs, en parla à Fabius, du consentement duquel elle s'approchant des murailles de la ville parla à luy, et feit si bien qu'elle le guaigna.

Mais pendant que ceste trame s'ourdissoit, Fabius voulant distraire et escarter Hannibal de ce quartier-là, escripvit aux gens de guerre qui estoyent pour les Romains dedans la ville de Rege, qu'ils courussent le païs des Brutiens, et qu'ils allassent mettre le siege devant la ville de Caulonie pour la raser et destruire : car

ils estoyent bien jusques au nombre de huict mille hommes, la plusp.rt traistres, estants passez d'un camp à l'austre, et les plus inutils de ceulx qui ayants esté notez d'infamie pour leurs maulvais desportements, avoyent illec esté transportez de la Sicile, par Marcellus, de sorte qu'en les perdant la chose publicque ne faisoit pas grande perte, ny n'estoit pas pour en avoir grand regret. Si pensa Fabius que les exposant en proye à Hannibal, comme un appast pour le tirer arriere de ce quartier-là, il le divertiroit des environs de Tarente, comme il advint : car incontinent Hannibal se coula celle part avecques son armée pour les attraper, et cependant Fabius alla mettre le siege devant Tarente, là où six jours après qu'il y feut arrivé, le jeune homme qui avoit avecques sa sœur conduict la trame du capitaine Brutien, s'en vint une nuict devers luy, après avoir bien noté et remarqué l'endroict de la muraille que le Brutien avoit à guarder, lequel avoit promis de se feindre et de laisser entrer ceulx qui viendroyent assaillir ce costé-là. Toutesfois Fabius ne voulut pas du tout fonder l'esperance de ceste execution sur la trahison du Brutien : il est bien vray qu'il alla luy-mesme en personne se presenter devant cest endroict-là, mais ce feut sans rien attenter pour un temps, et cependant il feit donner l'assault vifvement à tous les austres costez de la ville, tant par mer que par terre, avecques grands cris et grand bruict, jusques

à ce que le capitaine Brutien, voyant que tous ceulx de la ville et de la guarnison couroyent la part où ils entendoyent le bruict si grand, feit signe à Fabius qu'il estoit temps : lequel adoncques feit apporter force eschelles, par où il monta avecques sa trouppe sur les murailles, et ainsy se saisit de la ville.

Fabius se laisse emporter par l'ambition.

Mais il semble qu'en cest endroict il se laissa vaincre à l'ambition : car il commanda qu'on tuast les Brutiens les premiers, affin qu'on ne sçeust point qu'il avoit emporté la ville par trahison : en quoy il se trompa, car non-seulement il n'en rapporta pas la gloire qu'il en esperoit, ains y acquit le blasme de desloyaulté et de cruauté. Il mourut aussy en ceste prinse grand nombre de Tarentins, et si en feut encores vendu trente mille chefs, toute la ville saccagée, et du pillage feurent portez aux coffres de l'espargne publicque à Rome trois mille talens. On dict qu'ainsy comme l'on pilloit et emportoit tout l'austre butin, le greffier, qui en tenoit le registre, demanda à Fabius qu'il vouloit que l'on feist des dieux, entendant les tableaux et les images d'iceulx : et que Fabius luy respondict, *laissons aux Tarentins leurs dieux courroucez à eulx.* Toutesfois il feit transporter à Rome la statue de Hercules d'excessifve grandeur, qui estoit à Tarente, et la feit poser au Capitole, joignant laquelle il feit aussy dresser son image de bronze estant à cheval : en quoy il se monstra de beaucoup plus violent que Marcellus, ou pour mieulx dire,

Un million huit cent mille écus.

Statue d'Hercules d'excessive grandeur transportée à Rome dans le capitole ; Fabius fait poser sa statue à côté.

il feit cognoistre au monde combien l'humanité, clemence et bonté de Marcellus estoit admirable, comme nous avons escript en sa vie.

Hannibal ayant entendu la nouvelle de ce siege, s'estoit mis en chemin pour venir en diligence secourir Tarente, et dict on qu'il ne faillit à y arriver à temps, que d'environ deux lieuës et demie, et quand il sçeut au vray qu'elle estoit prinse, il dict tout hault en public, *les Romains ont doncques aussy leur Hannibal, car nous avons perdu Tarente tout en la mesme sorte que nous l'avions guaignée.* Mais puis après quand il feut retiré en son privé, ce feut la premiere fois qu'il dict entre ses familiers, *que de longue-main il avoit bien preveu qu'il leur seroit difficile, mais lors qu'il cognoissoit esvidemment qu'il leur estoit du tout impossible de tenir l'Italie avecques les forces qu'ils avoyent.* Fabius entra dedans Rome en triomphe pour la seconde fois, à cause de ceste prinse, et feut son second triomphe plus magnificque que son premier, comme d'un vaillant champion de luicte, qui souvent faisoit teste à Hannibal, et qui se desmesloit ayséement de toutes ses ruses, ne plus ne moins que des prinses et accrochements de luicte, qui n'avoyent plus la mesme force ny roideur qu'elles souloyent auparavant avoir, à cause que son armée estoit en partie effeminée pour les delices et les richesses qu'elle avoit amassées, et en partie aussy recreuë et diminuée par les continuelles secousses et rencontres qu'elle avoit endurées.

Fabius triomphe à cause de la prise de Tarente.

Or y avoit-il un Romain nommé Marcus Livius, qui avoit esté gouverneur de Tarente lorsque Hannibal l'avoit prinse, et neantmoins avoit retenu le chasteau, et l'avoit guardé jusques à ce que la ville retourna une autrefois en la puissance des Romains : il feut marry de veoir tant d'honneur que l'on faisoit à Fabius, de sorte qu'un jour en plein Senat, estant transporté d'ambition et d'envie, il ne se peust tenir de dire que c'estoit luy, et non pas Fabius, qui estoit cause de la prinse de Tarente. Fabius s'en print à rire, et luy respondict sur le champ : *tu as dict la verité, car si tu ne l'eusses point perdue, je ne l'eusse point reprinse.* Mais les Romains honnorerent grandement Fabius en toutes aultres choses, et mesmement en ce qu'ils esleurent son fils Consul, lequel estant ja entré en possession de son magistrat, ainsy comme il despeschoit quelques affaires touchant le faict de la guerre, son pere, feust ou pour la debilité de sa vieillesse, ou pource qu'il voulust esprouver son fils, monta à cheval pour aller devers luy, et passa à travers la presse des gens qui estoyent autour de luy, et qui avoyent affaire à luy : mais le jeune homme l'ayant advisé de loing, ne le voulut pas supporter, ains luy envoya un officier luy faire commandement de descendre de cheval, et de venir à pied, si d'advanture il avoit auscune chose à faire au Consul.

Jalousie de Marcus Livius contre Fabius.

Le fils de Fabius est élu consul.

Ce commandement despleut à tous les assistants, qui jecterent incontinent leurs yeulx sans

dire mot sur Fabius, comme estimants, qu'on faisoit tort à sa grandeur : mais luy descendit incontinent à pied, et s'en alla plus viste que le pas embrasser et caresser son fils, en luy disant : *tu as raison*, mon fils, *et fais très-bien de monstrer que tu sçais à qui tu commandes, et que tu cognois la grandeur de l'aucthorité Consulaire que tu as reçeue. C'est le vray moyen, par lequel nous et nos ancestres avons augmenté l'empire de ceste cité, en ayant tousiours plus cher le bien et l'honneur de nostre païs, que pere, ne mere, ny enfants.*

Aussy à la verité dict-on que le bisayeul de Fabius, le plus grand et le plus honnoré personnage qui feust en Rome de son temps, comme celuy qui avoit esté consul par cinq fois, et qui avoit eu plusieurs triomphes, à raison de plusieurs grandes et glorieuses victoires qu'il avoit guaignées, voulut bien depuis estre encores lieutenant de son fils, et aller soubz luy à la guerre quand il feut esleu Consul : et finalement retournant son fils victorieux en la ville sur un chariot de triomphe, tiré par quatre chevaulx, il le suivit à cheval parmy la trouppe des austres, faisant gloire de ce qu'ayant par droict d'aucthorité paternelle domination sur son fils, et qu'estant le plus grand homme de ses citoyens, et pour tel tenu et reputé, neantmoins il se soubsmettoit volontairement à la loy, et au magistrat qui avoit l'aucthorité d'icelle : toutesfois ce personnage-là avoit bien d'austres vertus qui le rendoyent d'ailleurs admirable. Mais il advint que ce fils de Fabius

mourut

mourut avant luy, la mort duquel il supporta moderement comme personne sage et comme bon pere : car estant la coustume qu'à la mort des personnages illustres, leurs plus proches parents feissent une funebre harangue à leur loüange, au convoy de leurs obseques, il feit luy-mesme l'oraison à l'honneur de son fils, et la prononça luy-mesme publicquement sur la place : et qui plus est la redigea par escript, et la publia.

Mort du fils de Fabius ; il en fait lui-même l'éloge funebre.

Environ ce temps Cornelius Scipion feut envoyé en Hespagne, dont il deschassa les Carthaginois, après les avoir deffaicts en plusieurs batailles, et y avoir conquis plusieurs grosses villes, et mis en grande reputation les affaires des Romains, dont il feut à son retour austant ou plus honnoré, aymé et estimé que nul austre qui feust en la ville. Au moyen de quoy, ayant esté esleu Consul, il considera que le peuple Romain attendoit et exigeoit de luy quelque chose plus grande que des austres : si pensa que de s'attacher à combattre Hannibal au dedans de l'Italie, seroit trop faict à la vieille mode, et sentiroit trop son vieillard, et pourtant resolut incontinent en soy-mesme de faire veoir les armes Romaines en Africque, et aller piller le païs jusques aux portes de Carthage mesme, en transferant la guerre de l'Italie en Lybie, s'efforçant de tout son pouvoir de le mettre en teste au peuple, et le luy faire trouver bon. Mais Fabius au contraire, se persuadant que ce qu'entreprenoit ce jeune homme

Fabius s'oppose en beaucoup de choses aux desseins de Scipion l'Africain.

mal advisé, feust aller precipiter la chose publicque en un extresme dangier, s'estudia de mettre Rome en la plus grande frayeur qu'il luy feut possible, sans y espargner ne parole ne faict, qu'il pensast pouvoir servir à destourner le peuple de ceste volonté : et sçeut si bien dire et faire, qu'il avoit tiré le Senat à son opinion : mais le peuple estima que c'estoit l'envie qu'il portoit à la gloire de Scipion, qui luy faisoit procurer tout cela, pour arrester le cours de sa bonne fortune, de paour que si d'advanture il venoit à faire quelque grand et memorable exploict, comme d'esteindre de tout poinct ceste guerre, ou de chasser Hannibal hors de l'Italie, il ne semblast que luy se feust porté trop laschement et trop mollement d'avoir faict traisner ceste guerre si longuement.

Quant à moy, je cuide bien que ce qui meut Fabius du commencement à luy contredire, ne feut austre chose que le soing du salut de la chose publicque, pour le grand dangier qu'il y avoit en telle resolution : mais aussy pense-je, que depuis il passa oultre le debvoir, et s'aheurta trop opiniastrement, feust ou par ambition, ou par obstination, à vouloir empescher l'accroissement de Scipion, attendu mesmement qu'il feit tout ce qu'il peust, pour persuader à Crassus, compaignon de Scipion au consulat, qu'il ne luy cedast ny ne luy quitast point la conduicte de l'armée, ains si bon luy sembloit de passer en Africque pour aller

faire la guerre aux Carthaginois, qu'il y allast plustost luy-mesme, et qui plus est, empescha qu'on ne luy delibvrast argent pour ceste guerre. Au moyen de quoy Scipion, estant contrainct de s'en prouvoir d'ailleurs sur son credit, en amassa ès villes de la Thoscane, lesquelles pour l'amour qu'elles luy portoyent contribuerent à son entreprinse, et demoura Crassus en la maison, tant pource qu'il estoit homme doulx, et non ambitieux ny contentieux de sa nature, comme aussy pource qu'il tenoit la prelature du soubverain Pontife, qui par la loy de leur religion est contrainct de demourer en la ville.

Parquoy Fabius voyant qu'il ne faisoit rien par ce chemin-là, alla de rechef par un austre à l'encontre de Scipion, taschant à retenir et arrester les jeunes hommes, qui desiroyent aller à ce voyage avecques luy : car il crioit ordinairement en toutes les assemblées du Senat et du peuple, *qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuyr Hannibal, mais qu'il emmeinoit encores quant et luy, ce qui restoit de force en Italie, abusant la jeunesse de vaine esperance, et persuadant aux jeunes gens d'abandonner leurs femmes, leurs peres et meres, et leurs païs, lors que l'ennemy, qui tousiours avoit esté victorieux, et non jamais vaincu, estoit à leurs portes.* Ces paroles de Fabius donnerent si grande crainte aux Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion se serviroit doncques en son entreprinse de l'armée qui estoit en la Sicile seulement, excepté qu'il

pourroit meiner davantage trois cent hommes, qui l'avoyent bien et fidelement servy en la guerre d'Hespagne. Ainsy sembla-il que jusques icy Fabius feit et dict toutes ces choses suivant sa coustume et l'humeur de sa nature.

Mais au demourant, Scipion ne feust pas plustost passé en Africque, que l'on entendit incontinent à Rome des exploicts admirables, et des effects grands et glorieux à merveilles, joinct une grande quantité de despouilles et de butin, qui tesmoignoit les nouvelles estre vrayes, le roy des Numides prisonnier, deux camps des ennemys ars et bruslez tout en un mesme temps, avecques perte d'un grand nombre de gens, de harnois et de chevaulx qui feurent consommez dedans, force lettres et messagers exprès qu'on envoyoit de Carthage à Hannibal pour le r'appeller et le prier de ne s'arrester plus à poursuivre une esperance vaine qui ne viendroit jamais à fin, ains s'en revenir au plustost que faire pourroit, secourir son païs.

Fabius est toujours contraire aux entreprises de Scipion, malgré ses succès.

Pour lesquelles prosperitez estant Scipion si fort estimé et renommé dedans Rome, qu'on ne parloit que de luy, Fabius neantmoins requist encores, et feut d'advis, qu'on luy envoyast un successeur, sans alleguer austre cause ny raison, sinon un commun dire, *qu'il n'estoit pas seur de commettre tant et de si grandes choses à la fortune d'un seul homme, pource qu'il est bien mal-aysé qu'un mesme personnage soit en tout et par-tout heureux.* Ces languages adonc-

ques despleurent si fort au peuple, qu'on l'en estima homme importun, fascheux et envieux, ou que pour sa vieillesse il estoit devenu coüard, et avoit perdu toute vigueur de courage, redoubtant Hannibal trop plus effroyéement qu'il ne debvoit : car encores alors qu'il eust esté contrainct d'abandonner l'Italie, et s'en retourner en Africque, il ne permettoit pas que la joye et l'asseurance que le peuple en prenoit feust entiere et nette de toute crainte et de toute deffiance, ains alloit disant que c'estoit adoncques que les affaires estoyent en plus grand dangier, et que la chose publicque couroit plus grande fortune que jamais, pource que Hannibal estant de retour en Africque devant les murailles de Carthage mesme, seroit bien plus rude à soubstenir qu'il n'avoit oncques esté, et que Scipion y rencontreroit une armée encores toute chaulde du sang de tant de Prœteurs, Dictateurs et consuls Romains qu'elle avoit deffaicts en Italie, de maniere que par tels languages, la ville se trouva encores derechef toute troublée, et combien que la guerre feust transferée de l'Italie en Africque, estima neantmoins l'occasion de craindre estre plus prochaine de Rome que jamais.

Mais peu de temps apres, ayant Scipion deffaict Hannibal en bataille rangée, abattu et mis soulz ses pieds la gloire et l'orgueil de Carthage, donna à ses citoyens une joye plus grande qu'ils n'avoyent oncques esperée : et en ce faisant redressa et asseura l'empire Ro-

Mort de Fabius, qui ne lui permet [illegible] tir d'Italie.

main, qui peu devant avoit esté en grand bransle. Toutesfois la vie de Fabius ne s'estendit pas jusques à la fin de ceste guerre, et n'entendit oncques de son vivant la nouvelle de la route de Hannibal, ny ne veit oncques celle grande et asseurée prosperité de son païs : car environ le temps que Hannibal se partit de l'Italie, il tomba en une maladie, dont il mourut.

Or trouve-l'on par les histoires, que les Thebains ensevelirent Epaminondas aux despends du public, pource qu'il mourut en si grande pauvreté, que quand il feut mort, on ne trouva rien qui soit en sa maison sinon une petite broche de fer : mais les Romains n'inhumerent pas Fabius aux despends de la chose publicque, ains contribuerent à ses funerailles pour teste la moindre piece de monnoye qui eust cours alors, non pource qu'il eust fauste de bien pour se faire inhumer, mais seulement pour honnorer sa memoire, en faisant ses obseques à leurs despends, comme de leur pere commun. Ainsy eust-il à sa mort honneur convenable à la vertu de sa vie.

Chaque Romain contribue à ses funérailles comme à celles d'un pere commun.

Fin de la Vie de Fabius Maximus.

COMPARAISON
DE PERICLÈS
AVEC FABIUS MAXIMUS.

VOYLA doncques, ce que l'on trouve par escript de ces deux grands personnages. Et comme ainsy soit qu'ils ayent laissé l'un et l'austre plusieurs beaulx exemples de vertu, tant en faict de guerre qu'en matiere de gouvernement, commençons à les conferer ensemble. Premierement Pericles vint au maniement des affaires de la chose publicque, lorsque le peuple Athenien estoit au comble de sa prosperité, et en la fleur de sa puissance, et richesse plus grande que jamais n'avoit esté auparavant, ny ne feut oncques depuis. Ce qui pourroit sembler avoir esté cause de la maintenir sur ses pieds en seureté perpetuelle, sans jamais succomber, non tant pour sa valeur que pour la puissance et prosperité publicque : là où au contraire les actes de Fabius se rencontrerent aux plus malheureux et plus deshonorez temps de son païs, esquels il ne maintint pas sa ville en ses biens sans descheoir, ains la tirant d'un très-calamiteux estat, où il la trouva, la rendit en un meilleur.

Davantage les heureux exploicts de Cimon, les victoires et trophées de Myronides et de Leocrates, et plusieurs beaulx et grands faicts d'armes de Tolmides, donnerent moyen à Pericles de tenir sa ville en festes et en jeux tant qu'il en eut le gouvernement, et ne la trouva pas en neceſſité qu'il la fallust guarder à force d'armes, ou reconquerir ce qu'elle auroit perdu. Et à l'opposite Fabius voyant devant soy plusieurs fuites, routes et deffaictes, plusieurs meurtres, et morts de capitaines generaulx des armées Romaines, les lacs, les plaines, les bois remplis de leurs desconfitures, les fleuves et ruisseaux regorgeant de sang et de corps morts jusques à la mer, print en main le gouvernement de la sienne, et par un moyen de proceder tout different des austres, la soubstint et estaya dessoubz, de maniere

qu'il la guarda de tomber à plat, par les desmolitions et ruines que les austres y avoient faictes. Toutesfois on pourroit aussy dire qu'il n'est pas si difficile de manier une ville humiliée par adversités, et qui contracte par la necessité, se laisse gouverner au plus sage, comme de refrener la fierté et l'insolence d'un peuple enorgueilly et eslevé par longue prosperité, ainsy comme Pericles vint à bout des Atheniens.

Aussy la grande multitude de tant et de si griefves calamitez qui advindrent lors aux Romains, monstra bien que Fabius estoit un grave et constant personnage, qui ne se laissa point aller aux crieries d'une commune, ny jamais ne se despartit de ses premiers conseils. Et peust-on opposer à la prinse de Samos, que Pericles print à force, le recouvrement de Tarente, et à l'isle d'Eubœe, les villes de la Campaigne, qu'il retira, exceptée celle de Capouë, que les consuls Frurius et Appius recouvrerent. Mais il semble que Fabius ne guaigna jamais bataille, sinon celle-là dont il triompha la premiere fois, là où Pericles dressa neuf trophées des batailles et victoires qu'il avoit guaignées, tant par mer que par terre.

Vray est aussy qu'on ne sçauroit alleguer un tel acte de Pericles, comme feut celuy de Fabius quand il recourut Minutius des mains de Hannibal, et preserva une armée toute entiere de Romains, qui feut, sans point de doubte, un faict digne de grande gloire, comme procedant de proüesse, sagesse et bonté tout ensemble: mais aussy ne feit oncques Pericles un tel erreur comme feit Fabius quand il feut affiné et abusé par la ruse des bœufs de Hannibal, ayant trouvé son ennemy qui, par cas d'adventure, s'estoit de luy-mesme enfermé dedans le destroict d'une vallée, et l'ayant laissé eschapper la nuict par subtilité, et le jour par force; car il feut prevenu par trop dilayer, et battu par celuy qu'il tenoit enfermé. Et s'il faust qu'un bon capitaine, non-seulement use bien de ce qu'il a present en main, mais aussy qu'il juge sagement de ce qui est à advenir, la guerre des Atheniens se termina tout en la mesme sorte que Pericles

leur

leur avoit predict : car, par ambition de vouloir trop embrasser, ils perdirent leur estat ; et au contraire les Romains, ayants envoyé Scipion en Africque pour y faire la guerre aux Carthaginois, guaignerent tout ce qu'ils voulurent, ayant leur capitaine vaincu, non par fortune, mais par vaillance et par proüesse, leurs ennemys ; de maniere que le bon jugement de l'un est tesmoigné par la ruine de son païs, et l'erreur de l'austre averée par l'heureux esvenement de ce qu'il avoit voulu empescher. Or est-ce fauste pareille à un capitaine de tomber en un inconvenient non attendu ne preveu, que par deffiance faillir à embrasser l'occasion de faire un grand exploict quand elle se presente ; car mesme default d'experience engendre temerité à l'un, et oste l'asseurance à l'austre.

Voilà quant à leurs faicts de guerre. Et quant aux actes de gouvernement civil, c'est un grand reproche à Pericles d'avoir esté autheur de la guerre ; car on tient que luy seul en feut cause, en s'aheurtant à ne vouloir point que l'on cedast, pour peu que ce feust, aux Lacedæmoniens. Toutesfois, il m'est advis que Fabius Maximus ne ceda luy-mesme non plus aux Carthaginois, ains se presenta hardiment et courageusement à tout dangier, pour maintenir contre eulx l'empire de son païs. Mais la debonnaireté et clemence que Fabius monstra envers Minutius, condamne fort les brigues et meinées de Pericles à l'encontre de Cimon et de Thucydides, tous deux gens de bien et d'honneur, et tenants le party de la noblesse, qu'il feit chasser de la ville, et bannir à certain temps. Aussy estoit l'aucthorité et la puissance de Pericles, en sa chose publicque, plus grande, moyennant laquelle il empescha qu'il n'y eust de son temps auscun capitaine qui executast sa folie et sa temerité au dommage du public, excepté Tolmides, seul qui lui eschappa, et malgré luy s'alla aheurter contre les Bœotiens, où il demoura : car tous les austres au demourant luy adherent et se rangerent à sa volonté, pour la grandeur de son aucthorité ; là où Fabius, encores que,

quant à luy, il ne feist point de fauste, et qu'il allast seurement en besongne, si est-ce, que pour n'avoir pas esté assez fort pour empescher les austres de faillir, semble avoir esté en ce reguard deffectueux : car les Romains ne feussent pas tombez en tant de calamitez s'il eust eu austant d'aucthorité à Rome comme Pericles en avoit à Athenes.

Et quant à la liberalité, l'un la monstra en ne voulant point accepter l'argent qu'on luy presenta, et l'austre en en donnant à ceulx qui en avoyent besoing, et racheptant ses citoyens qui estoyent prisonniers. Toutesfois, il n'y despendit pas grande somme de deniers, ains environ trois mille six cent escus seulement; là où il ne seroit pas facile à dire combien Pericles pouvoit amasser d'argent et de presents par le moyen de son aucthorité, tant des subjects et alliez mesmes des Atheniens, comme aussy des roys et princes estrangiers : en quoy neantmoins il tint tousiours ses mains nettes de toute concussion. Mais au reste, quant à la beaulté et magnificence des temples, ouvrages et edifices publicques, tous les ornements ensemble qui feurent oncques à Rome avant le temps des Cæsars, ne sont pas à comparer à ceulx dont Pericles embellit et orna la ville d'Athenes; car il n'y a point de proportion ny de comparaison de la sumptuosité et excellente magnificence des uns aux austres.

Fin de la comparaison de Periclès avec Fabius Maximus.

ALCIBIADES.

LA race d'Alcibiades, du costé de son pere, estoit anciennement descendue d'Eurysaces, qui feut fils d'Ajax, et du costé de sa mere d'Alcmæon : car sa mere, Dinomache, estoit fille de Megacles : et son pere Clinias, ayant armé et equipé une gualere à ses propres cousts et despends, acquit fort grand honneur en la bataille navale qui feut donnée le long de la coste d'Artemisium, et mourut depuis en une austre bataille près de Coronée contre les Bœotiens, et feurent tuteurs de son fils, Pericles, et Ariphron fils de Xantippus, qui estoyent ses proches parents. On dict, et est vray, que l'amitié et bien-veuillance de Socrates servit beaucoup à la gloire d'Alcibiades : et qu'il soit ainsy, il appert par ce que de Nicias, de Demosthenes, de Lamachus, de Phormion, de Thrasybulus et de Theramenes, qui tous feurent grands et renommez personnages de son temps, on ne sçait pas seulement comme leurs meres avoyent nom : et au contraire nous trouvons jusques à la nourrice mesme d'Alcibiades, qu'elle estoit Lacedæmonienne, et qu'elle s'appelloit Amycla, et que son pædagogue se nommoit Zopyrus, ainsy comme Antisthenes a escript l'un et Platon l'austre.

Famille d'Alcibiades.

Or quant à sa beaulté, à l'advanture n'est-il ja besoing d'en rien dire : toutesfois si en diray-je cela seulement en passant, qu'elle se maintint tousiours florissante en son enfance,

Il étoit très-beau, et resta tel pendant toute sa vie.

en son adolescence, et encores après qu'il feut devenu homme parfaict, de maniere qu'elle le rendit plaisant et agreable par toutes les saisons de son aage : car ce que dict Euripides en un passage, que de tous les beaulx l'arriere-saison est encore belle, n'est pas universellement veritable, ains est cela propre et peculier à Alcibiades avecques bien peu d'austres pour la parfaictement belle et bonne temperature de sa personne. On dict davantage qu'il avoit la langue un peu grasse, ce qui ne luy seoit pas mal, ains donnoit une certaine grace naïfve et attrayante à son parler, de quoy Aristophanes mesme faict mention en un passage, où il se mocque d'un Theorus, en contrefaisant la prononciation de ceulx qui parlent gras,

Il grasseyoit en parlant.

Regalde-moy Theolus en la face ;
Ce me disoit avec sa langue grasse,
De Clinias le fils qui est si beau ;
Il a, vois-tu, la tête d'un col beau (*),
Son parler gras lui a certainement
Faict rencontrer ce coup-là vrayement.

Et Archippus un austre poëte se mocquant aussy du fils d'Alcibiades, dict ainsy,

Affin qu'à ceulx qui le voyent il semble,
Que de tout poinct à son pere il ressemble,

(*) La rencontre ne se peut trouver au langage François comme au Grec, à cause de ces deux dictions, *corax* et *colax*, dont l'un signifie corbeau, et l'autre flatteur.

Il va trainant sa robbe par la place,
En cheminant d'une alleure mollace,
Et contrefaict, mettant son parler hors,
La langue grasse, et porte le col tors.

Il avoit l'ambition de primer par-tout.

Quant à ses mœurs, elles se changerent et tournerent avecques le temps par plusieurs fois, et ne s'en faust pas esbahir, veu les grandes fortunes et les divers accidents où il se trouva depuis : mais entre plusieurs grandes passions ausquelles il estoit subject de sa nature, l'ambition de vouloir en toutes choses avoir le dessuz, et estre par-tout le premier, estoit la plus forte et la plus vehemente qui feut en luy, comme il appert par quelques faicts et dicts notables de son enfance, qu'on a receuillis par memoire.

Comme un jour qu'il s'esbattoit à la luicte, il se trouva d'adventure fort pressé par son compaignon, et en grand dangier d'aller par terre; mais il feit tant qu'il approcha de sa bouche le bras de celuy qui l'estreignoit, et le mordit si serré, qu'il sembloit qu'il luy voulust manger la main. L'austre se sentant ainsy mordre, lascha incontinent sa prinse, et luy dict, *quoy, tu mors comme une femme*, Alcibiades : *non fais*, respondict-il, *mais comme un leon.* Une austre fois, estant encores petit garsonnet, il joüoit avecques quelques austres siens compaignons au jeu des osselets au beau milieu d'une rue, et quand ce vint à son tour à jecter les osselets, il survint d'adventure un chariot chargé; il pria le chartier qui le con-

duisoit d'attendre un peu que son jeu feust achevé, pource que les osselets estoyent tombez justement en la place par où il falloit que le chariot passast. Le chartier feut si mal gracieux qu'il n'en voulut rien faire, et ne laissa pas pour ses prieres de chasser ses chevaulx, de maniere que les austres enfants se fondirent pour le laisser passer; mais Alcibiades se jecta tout de son long emmi la place au devant du chariot, et dict au chartier qu'il passast doncques ainsy s'il vouloit. Le chartier tout effroyé retira incontinent ses chevaulx en arriere, et les voisins qui apperceurent cela, accoururent tous esperdus celle part, en criant.

Il étoit très-prompt à apprendre.

Depuis, quand on commença à le faire apprendre, il obeyt volontiers à tous austres maistres qui luy voulurent enseigner quelque chose, excepté qu'il desdaigna d'apprendre à joüer des fleustes, disant que ce n'estoit point artifice honneste, ne digne d'un gentilhomme: *pource*, disoit-il, *que l'usage de la viole et de l'archet ne guaste rien ny de la contenance, ny de la forme de visage convenable à un gentilhomme, là où quand on soufle dedans une fleuste, le visage s'en altere et s'en change si fort, que ses plus familiers ne le peuvent à peine pas cognoistre. Davantage, la lyre ne la viole n'empeschent point celuy qui en joüe de chanter et de parler en joüant, là où la fleuste ferme tellement la bouche de celuy qui en joüe, qu'elle luy oste non-seulement la parole, mais aussy la voix. Pourtant*, disoit-il, *laissons joüer de la fleuste aux enfants des Thebains qui*

ne sçavent parler ; car nous austres Atheniens, ainsy que nous enseignent nos peres, avons pour protecteurs et patrons de nostre païs la deesse Pallas et le dieu Apollo, dont l'une anciennement, comme l'on dict, jecta la fleuste, et l'austre escorcha le fleusteur. Ainsy Alcibiades alleguant ces raisons, partie en jeu, et partie à bon escient, non-seulement se desporta d'apprendre à joüer des fleustes, ains en destourna aussy semblablement ses compaignons ; car ce propos courut incontinent de main en main parmy les jeunes enfants, que Alcibiades avecques bonne raison hayssoit et mesprisoit le jeu des fleustes, et se mocquoit de ceulx qui en apprenoyent, tellement qu'il en advint que depuis cest artifice feut à Athenes mis hors du nombre des arts honnestes et exercices liberaulx, et en feut la fleuste deshonnorée, et tenue pour instrument infame.

On publie contre lui des diffamations.

Au reste, on trouve escript dedans le libelle diffamatoire qu'un Antiphon composa contre Alcibiades, qu'estant encores enfant, il s'enfuyt de la maison de ses tuteurs en celle de Democrates l'un de ses amoureux, et que Ariphron l'un de ses tuteurs feut d'advis de le faire crier par la ville, mais que Pericles l'en enguarda, disant *que si d'advanture il estoit mort, ils ne le sçauroyent que d'un jour plustost par la criée, et s'il estoit vivant, que le demourant de sa vie en seroit si deshonnoré, qu'il vauldroit mieulx pour luy qu'il eust du tout esté perdu.* Il luy reproche davantage qu'il avoit tué d'un

coup de baston dedans le parc à la luicte de Sibyrtius, un des serviteurs qui avoyent charge de le suyvre par-tout. Mais il n'est à l'advanture pas bien raisonnable d'adjouster foy à tout ce que dict un qui confesse l'injurier expressement pour inimitié qu'il avoit encontre luy.

Plusieurs personnes de distinction tâchent d'acquerir ses bonnes graces.

Or y eut-il incontinent plusieurs gens de qualité et d'apparence, qui se rangerent autour de luy à le caresser et tascher d'acquerir sa bonne grace, tous lesquels donnoyent assez esvidemment à cognoistre qu'ils le suyvoyent pour l'excellente et singuliere beaulté qui estoit en luy, excepté Socrates seul, l'amour duquel porte grand tesmoignage, que l'enfant estoit bien né à la vertu, laquelle luy appercevant reluisante à travers la beaulté corporelle de son visage, et craignant les richesses, la dignité et l'aucthorité, et le grand nombre de poursuyvants qui estoyent après, tant des principaulx personnages de la ville que des estrangiers, taschants à le guaigner par flatterie et par tous attraicts de plaisir, se voulut entremettre de le deffendre: et ne souffrir point qu'une si belle plante perdist ou guastast son fruict en sa fleur.

Socrates le detourne par ses conseils de s'abandonner a la volupte.

Car jamais la fortune ne rempara ny n'environna tant homme par le dehors, de ce que communement l'on appelle ses biens, pour empescher que la philosophie n'y atteignist avecques ses remonstrances libres, severes et poignantes au vif, comme Alcibiades feut au commencement assiegé de delices, et enfermé

fermé de ceulx qui luy subministroyent tous plaisirs et toutes voluptez, affin de le divertir qu'il ne voulust point escouter les propos de celuy qui le vouloit instruire de son bien et l'enseigner, et neantmoins pour la bonté de sa nature, encores cogneut-il Socrates et l'approcha de soy, repoulsant et escartant ses austres riches et puissants amoureux, si se le rendit incontinent familier : et après avoir ouy ses discours, qui n'estoyent point devis d'homme qui allast cherchant auscune volupté deshonneste, ne qui demandast à baiser ny à toucher, ains qui luy remonstroit, et reprenoit les imperfections qui estoyent en son ame, et luy rabaissoit son orgeuil et son oultrecuidance, adoncques, comme on dict en commun proverbe,

Il baissa l'aisle, ainsy comme le cocq,
Qui va fuyant de la jouste le chocq.

Et estima que toute la poursuite et l'affection de Socrates envers les jeunes gens, estoit à la verité une entremise des Dieux, et un moyen dont ils usoyent envers ceulx qu'ils vouloyent preserver et mettre en voye de salut.

Si commença à se mespriser soy-mesme, et à l'avoir en admiration, prenant plaisir aux caresses qu'il luy faisoit, et neantmoins portant reverence à sa vertu, de maniere qu'il ne se donna guarde qu'il eut formé en son cœur une image d'Amour, ou plustost (comme dict Platon) *un contr'amour*, c'est-à-dire un amour

sainct et honneste : tellement que tout le monde s'esmerveilloit de le veoir ordinairement boire et manger, joüer, luicter et loger à la guerre avecques Socrates, et au contraire rudoyer ses austres amoureux, sans qu'ils peussent avoir auscune bonne chere de luy, et mesme se porter oultraigeusement envers auscuns, comme il feit un jour envers Anytus fils d'Anthemion, car il estoit un de ceulx qui l'aimoyent.

Déportemens d'Alcibiades envers deux de ses amis.

Comme il feit un festin à quelques siens amys estrangiers qui l'estoyent venus veoir, il y convia Alcibiades aussy, lequel refusa d'y aller, et estant demouré à faire bonne chere en sa maison avecques quelques siens compaignons, après après avoir bien beu, il s'en alla folastrer chez Anytus, là où s'arrestant à la porte de la sale, il veit la table et le bufet tout couvert de vaisselle d'or et d'argent, et commanda à ses serviteurs qu'ils en allassent prendre la moitié, et la portassent en sa maison ; mais au reste ne daigna pas entrer dedans, ains cela faict s'en retourna. Les estrangiers qui estoyent au festin, trouverent ce tour bien estrange, et dirent qu'il s'estoit fort oultraigeusement et superbement porté envers Anytus. *Mais bien gracieusement*, leur respondict Anytus ; *car de ce qu'il pouvoit tout emporter, il nous en a laissé la moitié.*

Il en faisoit austant et traictoit tout de mesme les austres qui estoyent aussy amoureux de luy, excepté un estrangier, qui s'estoit venu habituer à Athenes, et estant pauvre, comme on

dict, vendit tout ce qu'il avoit, dont il feit jusques à somme de cent stateres qu'il luy apporta, et le pria de les prendre. Alcibiades s'en meit à rire, et estant bien ayse d'avoir cogneu sa bonne volonté, le pria de soupper avecques luy, là où il luy feit bonne chere, puis après soupper luy rendit son argent, et luy commanda que le lendemain il ne faillist pas à se trouver au lieu où l'on bailloit les fermes publicques au plus offrant, et qu'il y meist enchere par dessuz tous les austres. Le pauvre homme s'en voulut excuser, disant que les fermes estoyent trop grosses pour luy ; mais Alcibiades le menaça de le faire foüetter, s'il ne le faisoit: car oultre ce qu'il luy vouloit faire plaisir, il avoit encore quelque picque particuliere à l'encontre des fermiers ordinaires. Le lendemain au matin l'estrangier se trouva sur la place, au lieu où l'on estroussoit les fermes et y meit un talent d'enchere, de quoy les austres fermiers feurent bien courroucez, et se bandants ensemble contre luy, requirent qu'il eust à nommer promptement son respondant, pensants qu'il ne trouveroit jamais qui le voulust cautionner.

Environ cent florins.

Six cens écus.

L'estrangier se trouva bien empesché, et commençoit ja à se tirer arriere, quand Alcibiades cria de loing tout hault aux officiers qui presidoyent à ceste enchere, *c'est moy qui responds pour luy, escripvez moy, car c'est l'un de mes amys.* Les fermiers oyants cela, ne sçeurent plus que dire ne que faire, pource qu'ayants

tous-jours accoustumé de payer les fermes des années precedentes à l'ayde des subsequentes, ils se voyoyent privez de ce moyen de s'acquitter envers le public, et ne trouvants austre meilleur expedient, le prierent de prendre une piece d'argent, pour se despartir de son marché; mais Alcibiades ne voulut pas qu'il en prist moins d'un talent, ce qu'ils luy baillerent, et alors il luy permit de s'en despartir, ainsy feut-il cause de ce guain à ce pauvre estrangier.

Socrates continue d'être utile à Alcibiades.

Or doncques l'amour de Socrates, encores qu'il eust plusieurs grands et puissants adversaires, arrestoit auscunesfois Alcibiades pour la gentillesse de sa nature, par le moyen des beaulx discours et bonnes remonstrances qu'il luy faisoit, dont les raisons luy touchoyent le cœur au vif, et l'esmouvoyent jusqu'à luy faire venir les larmes aux yeulx; mais quelquefois aussy se laissant aller aux allechements des flatteurs, qui luy subministroyent tous plaisirs et toutes voluptez, il eschappoit à Socrates, et falloit qu'il courust après pour le reprendre, comme un esclave qui s'en seroit fuy de la maison de son maistre : car il n'y avoit que celuy-là seul qu'il craignist, et auquel il portast reverence, mesprisant tous les austres au demourant. Auquel propos le philosophe Cleanthes souloit dire, *qu'il ne tenoit que par les aureilles le jeune enfant dont il estoit amoureux, et qu'au contraire il donnoit à ses concurrents beaucoup d'austres prinses, ausquelles luy ne vouloit*

point toucher, voulant entendre le boire et manger, et austres plaisirs deshonnestes; car à dire la verité, Alcibiades estoit de luy-mesme assez facile à tirer aux voluptez, et est à l'advanture ce que Thucydides a voulu dire, quand il escript qu'il estoit desordonné en son vivre ordinaire, quant à sa personne; mais toutesfois ceulx qui le guastoyent, s'attachoyent plustost à son ambition et à sa cupidité de gloire, luy mettants en teste qu'il debvoit entreprendre toutes grandes choses avant qu'il en feust temps, et luy faisants accroire que si-tost qu'il commenceroit à s'entremettre du gouvernement des affaires, non-seulement il obscurciroit et effaceroit tous les austres gouverneurs, mais aussy surmonteroit la reputation, l'aucthorité et la puissance de Pericles entre les Grecs.

Alcibiades avoit beaucoup d'inclination au plaisir.

Ainsy, ne plus ne moins que le fer, amoly et fondu par la force du feu, se rendurcit de rechef par le froid, et se reserre en soy-mesme: aussy estant Alcibiades enflé de vanité et de presomptueuse opinion de soy, toutes et quantesfois que Socrates venoit à le prendre, il le resserroit par ses remonstrances et le rangeoit, de sorte qu'il le rendoit bas et humble, quand il venoit à recognoistre combien de choses luy deffailloyent, et combien il estoit loing de la vraye vertu. Mais un jour, estant ja sorti hors de son enfance, il entra en une eschole de grammaire, et demanda au maistre quelque livre d'Homere. Le maistre luy res-

Alcibiades étoit vain et présomptueux; ce qu'il fit étant sorti d'enfance.

pondict, qu'il n'en avoit pas un; il luy donna un souflet, et s'en alla. Un austre grammairien, luy dict quelquefois, qu'il avoit Homere corrigé de sa main; Alcibiades luy repliqua, *et comment t'amuses-tu à enseigner les premieres lettres aux petits enfants, si tu es suffisant pour corriger Homere, et que tu ne te mets plustost à monstrer aux jeunes hommes?* Une austre fois voulant parler à Pericles, il alla battre à sa porte, on luy respondict qu'il n'avoit pas loisir de parler à luy, pource qu'il estoit empesché à penser à part soy comment il rendroit ses comptes aux Atheniens; *comment*, dict-il en s'en allant, *ne vauldroit-il pas mieulx qu'il pensast, comment il pourroit faire qu'il n'en rendist du tout point?*

Au reste, estant encores jeune garson, il feut au voyage de Potidæe, là où il logea tousiours avecques Socrates, et l'eut tousiours à ses costez en toutes les rencontres et escarmouches où il se trouva, entre lesquels il y en eut une fort aspre, où ils se porterent tous deux très-bien, et y feut Alcibiades blessé: mais Socrates se jecta au devant de luy pour le couvrir, et le secourut si bien à la veuë de tout le monde, qu'il le saulva luy et ses armes, qu'ils ne vinssent en la puissance des ennemys. Si estoit selon le droict et la raison le prix d'honneur de ce combat deu, sans auscune doubte, à Socrates; mais toutesfois les capitaines desiroyent l'adjuger à Alcibiades, pource qu'il estoit de grande et noble maison;

Socrates sauve Alcibiades des mains des ennemis.

et Socrates, voulant augmenter et aguiser sa convoitise d'honneur et de gloire ès choses honnestes et loüables, feut le premier qui tesmoigna qu'il l'avoit merité, et qui pria les capitaines de luy adjuger la couronne et le harnois complet. Depuis, en la bataille de Delion les Atheniens ayants esté rompus et deffaicts, Socrates se retiroit avecques d'austres à pied : Alcibiades, qui estoit à cheval, l'ayant trouvé, ne voulut point passer oultre, ains l'accompaigna, et le deffendit contre une trouppe d'ennemys qui le poursuyvoyent, et tuoyent plusieurs de sa compaignie : mais cela feut quelques temps après.

Insolence et conduite d'Alcibiades dans sa jeunesse.

Et auparavant il donna un souflet à Hipponicus pere de Callias qui estoit l'un des plus grands et des plus puissants hommes de sa ville, tant pour la noblesse de sa maison, que pour ses biens et sa richesse, et ne le feit point par courroux, ne pour auscune querelle qu'il eust à desmesler avecques luy; mais de gayeté de cœur, pour une guageure qu'il avoit faicte avecques ses compaignons. Ceste insolence feut incontinent semée et divulguée par toute la ville, et n'y avoit celuy, comme l'on peust penser, qui ne trouvast le faict fort maulvais; mais le lendemain matin il s'en alla en sa maison, et battant à la porte entra dedans, et se despouilla devant luy, en luy abandonnant son corps à fouetter et chastier à son plaisir. Hipponicus luy pardonna et luy remit tout son courroux, et depuis luy donna en

mariage sa fille Hipparete; toutesfois auscuns disent que ce ne feut pas Hipponicus qui la luy donna, ains Callias son fils, avecques dix talents de doüaire : mais depuis, au premier enfant qu'elle feit, il demanda austres dix, disant qu'il luy avoit esté ainsy promis par son contract de mariage, s'il advenoit que sa femme eust enfants. Mais Callias craignant que ce ne feust une occasion cherchée pour l'aguetter et le faire mourir, affin d'avoir ses biens, declara publicquement au peuple, qu'il le faisoit son heritier universel de tous ses biens, s'il advenoit qu'il decedast sans hoirs sortis de son corps.

Six mille écus.

Ceste dame Hipparette estant honneste et guardant loyaulté à son mary, eust despit du tort qu'il luy faisoit, d'entretenir plusieurs folles femmes, tant de la ville mesme que des estrangiers, tellement qu'elle sortit de sa maison, et s'en alla chez son frere. Alcibiades ne s'en soucia point, et n'en feit que rire. Or falloit-il qu'elle portast elle-mesme au magistrat non par personne interposée son divorce par escript. Parquoy y estant elle-mesme allée pour se faire despartir d'avecques luy, selon que la loy l'ordonnoit, Alcibiades, qui s'y trouva aussy, la saisit au corps et l'emporta à travers la place jusques en sa maison, sans que personne s'osast entremettre de l'en empescher ny la luy oster; elle y demoura jusques à sa mort, qui feut bien-tost après, pendant un voyage que feit Alcibiades en la ville

ville d'Ephese. Ceste force ne feut point trouvée du tout illicite ny inhumaine, pource qu'il semble que c'estoit l'occasion pour laquelle la loy vouloit, que la femme qui estoit pour faire divorce avecques son mary, allast elle-mesme en public devant le juge en exposer les causes, affin que le mary eust moyen de parler avecques elle, et tascher à la retenir.

Il avoit un chien beau et grand à merveilles, qui luy avoit cousté sept cent escus, il luy couppa la queuë, qui estoit la plus belle partie qu'il eust : dequoy ses familiers le tanserent fort, disant qu'il avoit donné à parler à tout le monde, et que chascun le blasmoit fort d'avoir ainsy diffamé un si beau chien. Il ne s'en feit que rire, et leur dict, *c'est tout ce que je demande : car je veulx que les Atheniens aillent cacquetant de cela, affin qu'ils ne disent rien pis de moy.* Au demourant, il se dict que sa premiere entrée à parler en public, et à se mesler des affaires, feut par une donation d'argent qu'il feit au public, non qu'il eut de longue-main projecté de ce faire : mais un jour en passant de cas d'advanture par la place, il entendit un grand bruict du peuple, et demanda que c'estoit : on luy dict, que c'estoit de l'argent que quelques particuliers avoyent donné à la chose publicque : adoncques il se tira en avant, et en offrit aussy du sien. Le peuple en feut si ayse, qu'il se print à crier et à battre des mains, par une maniere de remerciement : dont il feut si joyeux, qu'il s'oublia

d'avoir soubz sa robbe en son sein une caille, laquelle eut paour du bruict, et s'envola. Le peuple s'escria, et feit encores plus de bruict que devant : et y en eut plusieurs qui se leiverent de leurs places pour courir après, si qu'elle feut reprinse par un pilote de navire nommé Antiochus, qui la luy rebailla : à l'occasion dequoy il feut depuis fort aymé d'Alcibiades.

Eloquence et magnificence d'Alcibiades.

Mais encores que la noblesse de sa maison, sa richesse, sa prouëesse, et le grand nombre de ses parents et amys luy donnassent grand ouverture pour se poulser en avant au gouvernement des affaires, si n'y avoit-il rien dequoy il desirast plus se faire valoir envers le peuple, que de la grace de son eloquence : car qu'il soit vray qu'il ayt esté très-eloquent, les poëtes comicques le tesmoignent : et oultre ceulx-là, le prince des orateurs Demosthenes, en l'oraison qu'il a faicte contre Midias, où il dict qu'Alcibiades entre austres qualitez avoit esté très-eloquent. Et si nous adjoustons foy à Theophrastus, plus curieux de rechercher telles choses, et plus versé en histoires que nul austre philosophe, il a escript qu'Alcibiades estoit austant ou plus aigu et ingenieux pour inventer et imaginer ce qui estoit bon à dire, que nul austre de son temps : ce neantmoins quelquefois en cherchant non-seulement ce qu'il falloit dire, mais aussy comment et en quels termes il estoit meilleur de le dire, et ne le pouvant pas rencontrer assez prompte-

ment, il restivoit, et demouroit tout court sans mot dire au milieu de son propos, ne trouvant pas à main les paroles telles comme il les demandoit, jusques à ce qu'il y eust un peu pensé et qu'il feust retourné en sa memoire.

La despense aussy qu'il faisoit à nourrir chevaulx pour courir es jeux de prix, estoit fort renommée, non-seulement pource qu'il en avoit tousiours des plus vistes, mais aussy pour le nombre des chariots qu'il entretenoit : car il n'y eut oncques homme privé, ne roy mesme, qui envoyast aux jeux Olympicques sept chariots equipez pour courir, comme il feit, ne qui en une mesme course ayt emporté le premier prix, le second, et le quatriesme, comme dict Thucydides, ou, comme le met Euripides, le troisiesme : car cela surmonte en splendeur et en gloire la magnificence de tous ceulx qui s'en sont oncques meslez. Le lieu où Euripides l'escript est un canticque qu'il composa à sa loüange, disant,

Je veulx pour ton nom exalter,
Tes loüanges en vers chanter,
Fils de Clineas. La victoire
Est belle chose, et grande gloire,
Mais sur toutes la tienne est telle
Qu'oncques Grec n'en eut de si belle:
Car tes chariots magnificques
Ont guaigné ès jeux Olympicques
Le premier, second et tiers prix
De la course. Et sans travail pris
En a ton chef de gloire orné
Par deux fois esté couronné

D'olivier, et toy clair et hault
Proclamé par voix de herault,
Vainqueur de tous les concurrents
Qui estoyent venus sur les rangs.

Mais encores luy feust cest honneur plus illustre et plus reluisant par l'affection de luy gratifier, que les villes monstrerent envers luy à l'envy les unes des austres : car les Ephesiens luy dresserent une tente fort richement et magnificquement accoustrée : ceulx de Chio luy fournirent vivres pour ses chevaulx, avecques force moutons et austres animaulx propres à faire sacrifices : ceulx de Lesbos luy envoyerent du vin et d'austres provisions de vivres, pour luy ayder à soubstenir la grande despense qu'il faisoit à tenir maison ouverte et festoyer grand nombre de gens ordinairement. Toutesfois la calomnie, qu'on luy meit suz, ou bien la male-foy, dont il usa en ceste magnificence, donna matiere de parler de luy encores plus que jamais.

Car on dict qu'il y avoit à Athenes un personnage nommé Diomedes, lequel au demourant n'estoit point maulvais homme, et estoit amy d'Alcibiades, et desiroit une fois en sa vie pouvoir emporter le prix de ces jeux Olympicques : il feut adverty que les Argiens avoyent un chariot bien equipé, qui appartenoit à leur chose publicque : parquoy sçachant qu'Alcibiades pouvoit beaucoup en la ville d'Argos, à cause qu'il y avoit plusieurs amys, il le pria de vouloir achepter ce chariot pour luy.

Alcibiades l'achepta, mais il se l'attribua à soy-mesme, sans avoir esguard à Diomedes, qui s'en desesperoit, et appelloit les dieux et les hommes à tesmoings du tort qu'Alcibiades luy faisoit : et semble qu'il y eut procès intenté sur cela, car Isocrates a escript un plaidoyer et oraison en la deffense d'Alcibiades estant encores enfant, touchant une couple de chevaulx : toutesfois en ce plaidoyer-là, la partie adverse est nommée Tisias, et non pas Diomedes.

Alcibiades étoit très-propre aux affaires d'état.

Au reste, si-tost qu'il se feut jecté aux affaires de la chose publicque, estant encores fort jeune, il effaça incontinent tous les austres orateurs et entremetteurs du gouvernement, excepté deux seulement qui luy feirent teste, l'un feut Phæax, fils d'Erasistratus, et l'austre Nicias fils de Niceratus, desquels Nicias estoit ja homme d'aage, et avoit ja acquis reputation de très-bon capitaine, et Phæax commençoit encores à venir en avant, comme luy estant bien de bonne et noble maison, mais ayant au demourant fauste de plusieurs choses, et notamment, entre austres, d'eloquence, par ce qu'il estoit plus propre à deviser et disputer en privé, qu'à plaider et haranguer en matiere contentieuse publicquement devant le peuple, ayant, comme dict Eupolis,

Parole assez, mais d'eloquence point.

L'on trouve encores une harangue escripte à

l'encontre d'Alcibiades et de ce Phæas, en laquelle entre austres charges, il y a qu'Alcibiades se faisoit ordinairement servir en sa maison des ustensiles d'or et d'argent qui appartenoyent à la chose publicque, et qu'on avoit accoustumé de porter par une magnificence ès processions publicques, et qu'il en usoit ne plus moins que s'ils eussent esté siens.

Menée d'Alcibiades pour faire bannir Hyperbolus.

Or y avoit-il lors à Athenes un nommé Hyperbolus, natif du bourg de Perithœdes, duquel Thucydides mesme faict mention comme d'un meschant homme, servant de subject à toutes les picqueures et les mocqueries des poëtes comicques de ce temps-là : mais il estoit si deshonté, et se soucioit si peu du bruict qu'on luy donnoit, qu'il ne luy chaloit d'estre vituperé, ny ne se mouvoit auscunement pour chose qu'on dict de luy, ce qu'auscuns appellent *hardiesse et fermeté de courage*, là où ce n'est que vraye impudence, maulvaistié effrontée, et desesperée meschanceté. Il ne plaisoit à personne, mais le menu peuple s'en servoit bien souvent, quand il vouloit picquer, injurier, ou calomnier les personnages de qualité. Si estoit le peuple à la suscitation et suasion de cest Hyperbolus prest et appareillé de proceder par la pluralité des voix au bannissement de l'Ostracisme, par lequel il avoit accoustumé bannir et de chasser hors de la ville pour quelque temps celuy des citoyens, qui sembloit estre plus apparent que les austres en credit, aucthorité et puissance, plus pour contenter

leur envie, que pour remedier à leur crainte.

Et pource qu'il estoit tout esvident que l'un d'eux trois ne fauldroit pas d'estre banny, Alcibiades trouva moyen d'assembler en un toutes leurs trois ligues : et en ayant conferé et communiqué avecques Nicias, feit tourner le sort du bannissement sur Hyperbolus mesme qui l'avoit mis en avant. Les austres disent, que ce ne feut pas avecques Nicias qu'il en communiqua, ains avecques Phæax, et que joignant sa bande avecques celle de Phæax, il feit chasser Hyperbolus, qui ne se doubtoit de rien moins, pource que jamais homme de petite qualité, ny de peu d'aucthorité, ne tomboit en la peine de ce bannissement, ainsy que Platon le poëte comicque le tesmoigne en un passage, où il parle de cest Hyperbolus, disant :

Quoy que ses mœurs ayent en verité
Cela et pis, justement merité,
Tant est que luy, personne de si vile
Condition, et de race servile,
N'en estoit pas digne : car inventé
Pour telles gens n'a l'ostrascime esté.

Artifices d'Alcibiades pour détruire le crédit de Nicias.

Mais quant à ce propos, nous en avons parlé plus amplement ailleurs : et pour retourner à Alcibiades, il n'estoit moins fasché de la bonne reputation que Nicias avoit envers les estrangiers et les ennemys, que de l'honneur que luy faisoyent ses citoyens. Car il estoit hoste public des Lacedæmoniens, qui logeoyent tous chez luy quand ils venoyent à Athenes, et

avoit faict tout le meilleur traictement qu'il avoit peu à leurs prisonniers, qui avoyent esté prins devant le fort de Pyle : et depuis ayant esté la paix, moyennant laquelle ils recouvrerent leurs prisonniers, traictée par l'entremise et sollicitation de Nicias principalement, ils l'en aymerent encores plus que jamais : et courroit le bruict par toute la Grece, que Pericles avoit allumé la guerre entre eulx, et Nicias l'avoit esteincte, de sorte qu'il y en avoit qui appelloyent ceste paix *Nicium*, comme qui diroit, le chef d'œuvre de Nicias. Dequoy Alcibiades estant marry, et luy en portant envie, proposa de rompre l'appoinctement comment que ce feust, et pour ce faire tout premierement estant bien asseuré que les Argiens, pour la haine et envie qu'ils portoyent à ceulx de Sparte, ne cherchoyent que moyen et occasion de se despartir d'avecques eulx, il leur donna secrettement esperance de l'alliance et ligue des Atheniens, et les enhorta de ce faire tant par lettres, que de bouche en parlant avecques ceulx qui avoyent et aucthorité et credit envers le peuple, leur remonstrant qu'ils ne debvoyent point craindre les Lacedæmoniens ny leur ceder auscunement, ains se tourner du costé des Atheniens, lesquels se repentiroyent bien-tost de l'accord qu'ils avoyent faict, et le romproyent avecques eulx.

Et depuis, ayant ceulx de Lacedæmone faict alliance avecques les Bœotiens, et rendu aux Atheniens la ville de Panacte, non en son entier

entier comme ils debvoyent par le traicté, ains toute desmolie et destruicte, luy voyant que le peuple en estoit fort indigné, l'aigrit et irrita encores davantage, et quand et quand embroüilla Nicias, le mettant en la male grace du peuple, et le chargeant des choses où il y avoit quelque apparence, *qu'il n'avoit jamais voulu, estant capitaine, aller prendre et forcer les Lacedæmoniens qui estoyent enfermez en l'isle de Sphacterie, et qu'encores depuis quand ils avoyent esté prins à force par d'austres, il avoit trouvé moyen de les faire delibvrer, et les renvoyer chez eulx, pour gratifier à ceulx de Lacedæmone. Davantage qu'estant leur amy, il ne s'estoit pas mis en debvoir de leur dissuader qu'ils ne feissent ligue offensifve et deffensifve avecques les Bœotiens et les Corinthiens : et au contraire, que s'il y avoit aucun peuple de la Grece qui eust envie de devenir amy et allié des Atheniens, il s'efforçoit de l'empescher, s'il ne plaisoit aux Lacedæmoniens.* Ainsy estant Nicias en la male grace du peuple, pour les raisons susdictes, il arriva par cas d'advanture sur ces entrefaictes, des ambassadeurs de Lacedæmone, lesquels à leur arrivée tindrent les plus honnestes paroles du monde, disants avoir plein pouvoir et entiere puissance d'accorder et appoincter tous differents avecques toutes raisonnables et equitables conditions.

Le Senat les ouyt et reçeut fort volontiers, et se debvoit le peuple assembler en conseil le lendemain, pour leur donner audience : ce

qu'Alcibiades craignant, feit tant qu'il parla à ces ambassadeurs à part, et leur dict : *Que faictes-vous*, seigneurs Spartiates, *ne sçavez-vous pas que le Senat a tousiours accoustumé de se porter moderement et gracieusement envers ceulx qui ont à besongner et traicter avecques luy, et qu'au contraire le peuple de sa nature est haultain, et convoiteux de toutes grandes choses ? Si doncques vous luy allez de prime face donner à entendre que vous soyez icy venus ayants plein pouvoir de traicter librement avecques luy de toutes choses, ne pensez-vous pas qu'il vous vouldra forcer et contraindre d'aucthorité, à luy octroyer tout ce qu'il vous demandera ? Pourtant*, seigneurs ambassadeurs, *si vous voulez avoir raison des Atheniens, et qu'ils ne vous contraignent à leur conceder iniquement auscune chose contre vostre volonté, je vous conseille que laissant un peu arriere ceste simplicité, vous proposiez seulement, comme par maniere d'ouverture, quelques conditions et articles equitables de paix, sans austrement dire que vous ayez entier pouvoir de rien accorder : et de ma part je vous y aideray en faveur des Lacedæmoniens.* Et en leur disant cela, il leur jura et donna sa foy qu'il le feroit ainsy, tellement qu'il les destourna de la confiance qu'ils avoyent en Nicias, et les guaigna, de maniere qu'ils ne croyoyent en austre homme qu'en luy, s'esmerveillants grandement de son bon sens et de la vivacité de son entendement, comme d'un personnage de grande et singuliere excellence.

Le lendemain au matin feut le peuple assemblé

en conseil pour les ouyr, et les ambassadeurs introduicts en l'assemblée : là où Alcibiades leur demanda tout doulcement, *ce qu'ilz estoyent venus faire :* ilz respondirent *qu'ilz estoyent venus pour faire quelque ouverture de paix, mais qu'ilz n'avoyent point de pouvoir de rien arrester.* Adoncques commença Alcibiades à crier après eulx en cholere, comme si ç'eussent esté eulx qui luy eussent faict grand tort, non pas luy à eulx, en les appellant hommes desloyaulx, inconstants et variables, et qui n'estoyent venus pour faire ny pour dire chose quelconque qui valust. Le Senat mesme s'en courrouça à eulx, et le peuple les rabroüa bien rudement : dequoy Nicias se trouva si honteux et si confus, qu'il ne sçeut que dire d'un si soubdain changement, ne sçachant rien de la tromperie et malice dont avoit usé Alcibiades. Ainsy feurent renvoyez les ambassadeurs Lacedæmoniens sans rien faire, et Alcibiades esleu capitaine, lequel attira incontinent à l'alliance d'Athenes les Argiens, Elians et Mantiniens. Et combien que personne n'approuve le moyen qu'il tint pour advenir à ces fins, si feut-ce un grand exploict faict à luy, que de diviser et esbransler ainsy tout le Peloponese, et de mettre en bataille si grand nombre de combattants contre les Lacedæmoniens, comme il feit devant la ville de Mantinée, et esloigner si loing d'Athenes les malheurs de la guerre, et le hazard de la bataille, en laquelle les Lacedæmoniens ne pouvoyent gueres prouffiter s'ilz la guaignoyent,

et s'ils la perdoyent, il estoit bien difficile qu'ils peussent saulver leur ville mesme de Sparte.

Alcibiades fortifie Athenes en puissance maritime.

Or, apres ceste bataille de Mantinée, les mille hommes d'ordonnance qui estoyent souldoyez aux despends du public, tant en paix qu'en guerre, dedans la ville d'Argos, estimants leur occasion estre venuë, essayerent d'oster l'aucthorité soubveraine à la commune, et se faire seigneurs de la ville. A quoy faire les Lacedæmoniens qui y survindrent leur ayderent, et abolirent le gouvernement populaire. Toutesfois, le peuple tantost après reprint les armes, et feut le plus fort : et Alcibiades, qui y arriva tout à poinct, asseura leur victoire, et remeit suz l'aucthorité soubveraine du peuple, puis leur persuada de tirer de longues murailles pour conjoindre leur ville à la marine, affin que plus facilement ils peussent estre secourus par mer, de la puissance des Atheniens : si leur ameina d'Athenes mesme force charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, et austres ouvriers ; et bref, monstroit par tous les moyens qu'il pouvoit, avoir affection très-grande au bien de leurs affaires, en quoy il ne s'acqueroit pas moins à soy particulierement de grace et de credit envers eulx, qu'il faisoit à sa chose publicque et à son païs.

Il persuada semblablement à ceulx de Patras de joindre aussy leur ville à la marine, par le moyen de longues murailles qu'ils tirerent jusques au bord de la mer ; et comme quelqu'un leur dict, *ô pauvres gens de Patras ! que*

faictes-vous ? les Atheniens vous mangeront, Alcibiades luy repondict : *il pourroit bien estre ; mais ce sera petit à petit, et en commençant par les pieds : mais les Lacedæmoniens vous devoreront tout à un coup, et en commençant par la teste.* Or combien qu'Alcibiades allast ainsy fortifiant la ville d'Athenes en puissance maritime, si ne laissoit-il pas pourtant de conseiller aux Atheniens, et les enhorter qu'ils entendissent à s'aggrandir aussy du costé de la terre, ains rameinoit souvent en memoire aux jeunes hommes le serment qu'on leur faisoit prester au bourg d'Agraulos, et les sommoit de l'accomplir par effect : car ils juroyent qu'ils reputeroyent les bornes et les confins de l'Atticque estre les bleds, les orges, les vignes et les oliviers, par lequel serment on leur enseignoit à s'attribuer et reputer sienne toute terre labourable cultivée et qui porte fruict.

Fautes et imperfections d'Alcibiades.

Mais parmy ces beaulx faicts et dicts d'Alcibiades, et avecques ceste sienne grandeur de courage et vifvacité d'entendement, il y avoit de l'austre costé beaucoup de faustes et d'imperfections : car il estoit trop delicat en son vivre ordinaire, dissolu en amours de folles femmes, et desordonné en banquets ; trop superflu et effeminé en habits, parce qu'il alloit tousiours vestu de grandes robbes de pourpre, qu'il traisnoit en se promeinant à travers la place, avecques une despense trop excessifve et trop superbe. Suivant lesquelles delices, quand il estoit en gualere, il faisoit ouvrir et

fendre le plancher de la pouppe, affin qu'il couchast plus mollement, parce que son lict estoit estendu, non sur les ais durs, mais suspendu en l'air avecques des sangles, et portoit à la guerre un escu doré, sur lequel il n'y avoit aucune enseigne ne devise ordinaire aux Atheniens, ains y avoit l'image de Cupido tenant la fouldre en sa main. Ce que voyants les gens de bien et d'honneur de la ville d'Athenes, oultre ce, qu'ils haïssoyent toutes ces façons de faire, et s'en courrouçoyent, encores redoubtoyent-ils son audace effrenée et son insolence, de contemner ainsy les loyx et coustumes de son païs, comme estants indices d'homme qui aspiroit à la tyrannie, et qui vouloit tout renverser sans dessuz dessoubz. Mais quant à l'affection du commun peuple envers luy, le poëte Aristophanes donne bien à entendre quelle elle estoit, quand il dict :

Mollesse d'Alcibiades dans sa maniere de vivre.

Il le desire avoir devant ses yeulx,
Et si luy est neantmoins odieux,

Et en un austre passage, aggravant encores plus la suspicion qu'on avoit de luy, il dict :

Le mieulx seroit pour la chose publicque,
Ne mourir point de leon tyrannicque :
Mais puisqu'on veult le nourrir, necessaire
Il est qu'on serve à ses façons de faire.

Car, à la verité, les dons gratuits, les liberalitez et despenses magnificques qu'il faisoit pour donner passe-temps au peuple, si grandes qu'il n'estoit possible de plus ; la glorieuse memoire de ses ancestres, la grace de son elo-

quence, la beaulté de sa personne, la force de corps et hardiesse conjoincte avecques bon sens et experience au faict de la guerre, estoyent causes qu'on luy permettoit toutes choses, et que les Atheniens enduroyent patiemment toutes ses insolences, en desguisant et adoulcissant des plus gracieux noms qu'ils pouvoyent, les faustes qu'il faisoit, les appellants *jeux de jeunesse et gentillesse :* comme quand il retint prisonnier à force, en sa maison, le peinctre Agatharchus, jusques à ce qu'il luy eust peinct tout son logis ; puis, quand il eust achevé, il le laissa aller avecques de beaulx presents qu'il luy feit, et qu'il donna un soufflet à Taureas, qui fournissoit à la despense d'une bande de jouëurs de comœdies, à l'envy de luy, pour emporter l'honneur des jeux, et qu'il enleiva d'aucthorité une jeune femme Melienne qui estoit entre les prisonniers de guerre, et la tint pour sa concubine, dont il eut un enfant qu'il feit nourrir : car ils appelloyent cela *œuvre de charité*, combien qu'on le chargeast d'avoir esté cause principale de faire passer au fil de l'espée tous les pauvres Meliens, exceptez les petits enfants, pource qu'il avoit favorisé et suadé le decret de ceste inhumanité qu'un austre avoit proposé.

Et ayant le peinctre Aristophon peinct une courtisane, nommée Nemea, qui tenoit entre ses bras Alcibiades assis en son giron, tout le peuple y accouroit, et prenoit grand plaisir à veoir ce tableau : mais les gens vieux et sages

se courrouçoyent de tous ces actes-là, comme de choses tyrannicques, et faictes contre la moderation requise en bourgeoisie civile. Au moyen de quoy il semble qu'Archestratus ne rencontra pas mal à propos quand il dict que la Grece n'eust sçeu endurer deux Alcibiades. Et un jour, ainsy comme il retournoit de l'assemblée du peuple en conseil, où il avoit fort bien harangué, au gré de l'assistance, et à ceste cause ayant obtenu ce qu'il pretendoit, s'en retourna en sa maison, accompaigné d'une grande suite de gens qui le reconduisoyent par honneur, Timon, ce'uy qui feut surnommé *Misanthrope*, comme qui diroit loup-garou, ou hayssant les hommes, le rencontrant en son chemin, ne passa point oultre, ny ne se destourna point de luy, comme il avoit accoustumé de faire à tous les austres, ains luy alla au-devant, et luy touchant en la main, luy dict: *ó tu fais bien*, mon enfant, *et je t'en sçay bon gré de ce que tu vas ainsy croissant en credit; car si tu as jamais aucthorité, ce sera au grand mal et à la ruine de tous ceulx-cy.* Ces paroles ouyes, auscuns des assistants ne s'en feirent que rire; les austres en dirent injure à Timon, et les austres les noterent bien, et y penserent plus d'une fois depuis: tant estoit diverse et differente l'opinion qu'on avoit de luy, pour la varieté de sa vie, et inesgualité de ses mœurs et de sa nature.

Timon, surnommé le misanthrope, ce qu'il dit publiquement à Alcibiades.

Or, quant à l'entreprinse de la Sicile, il est bien vray que les Atheniens avoyent ja commencé

mencé de la convoiter dès le vivant de Pericles ; mais toutesfois ils n'y meirent la main qu'après sa mort, soubz l'ombre de faire alliances, et d'envoyer ordinairement du secours aux villes, qui estoyent guerroyées et travaillées par les Syracusains ; ce qui estoit comme bastir un pont pour y faire puis après passer une plus grosse et plus puissante armée : mais celuy qui de tout poinct leur en enflamma le desir, et qui leur suada de n'y envoyer plus ainsy peu à peu et par le menu, ains y aller avecques une bonne et grosse armée tout à un coup, pour la subjuguer et conquerir tout entierement, feut Alcibiades, lequel sçeut si bien dire, que le peuple, à sa persuasion, se meit en teste de grandes imaginations ; et luy-mesme s'en promettoit encores davantage : car la conqueste de la Sicile, là où les austres terminoyent leur desir, et fichoyent le but de leurs esperances, ne luy estoit à luy sinon un commencement ; et au lieu que Nicias, par ses ordinaires remonstrances, divertissoit les Atheniens d'entreprendre la guerre contre les Syracusains, comme estant entreprinse trop difficile de prendre la ville de Syracuse, Alcibiades au contraire se forgeoit desia en son entendement les conquestes de Lybie et de Carthage, et cela conquis, passoit de là en Italie et au Peloponese ; de maniere que la Sicile ne servoit plus que de fournir vivres et soulde aux austres conquestes qu'il imaginoit.

Alcibiades persuade aux Athéniens d'entreprendre sur la Sicile.

Si feurent incontinent les jeunes hommes

Les jeunes gens saisissent son dessein avec empressement.

d'eulx-mesmes eslevez en grande esperance, et escoutoyent de grande affection les plus anciens qui leur contoyent merveilles de ce voyage; tellement qu'on ne voyoit austre chose ès lieux ordonnez pour l'exercice des jeunes gens, et par les porticques publics, que trouppes d'hommes assis en rond à veoir tracer en terre et descrire la forme de la Sicile, la situation de la Lybie et de Carthage. Toutesfois on dict que ny le philosophe Socrates, ny l'astrologue Meton, n'espererent jamais rien de bon de toute ceste expedition : l'un, par la revelation de son esprit familier, qui luy predisoit ce qui en estoit à advenir, comme il est vray-semblable; et Meton, soit ou pour la crainte qu'il en eust en jugeant l'entreprinse par discours de raison, ou qu'il eust cogneu par la devination de son art qu'il en debvoit mal advenir, contrefeit le furieux; et tenant une torche ardente en sa main, feit semblant de vouloir mettre le feu en sa maison.

Les austres disent qu'il ne contrefeit point le furieux, mais que, realement et de faict, il brusla sa maison une nuict, et que le lendemain, au plus matin, il s'en alla sur la place prier et supplier le peuple, qu'en consideration d'une si grande perte et si griefve calamité qui luy estoit advenuë, il leur pleust luy dispenser son fils d'aller en ce voyage. Quant à luy, il obtint ce qu'il demanda par ceste fourbe, dont il abusa le peuple; mais Nicias feut en despit qu'il en eust esleu capitaine pour la conduicte

de ceste guerre, n'ayant pas moins ceste charge à contre-cœur, pour le compaignon qu'on luy bailloit à la conduicte d'icelle, que pour les inconvenients qu'il prevoyoit en l'entreprinse.

On lui donne Nicias pour adjoint dans le commandement.

Mais les Atheniens estimerent que les affaires de ceste guerre se porteroyent mieulx, s'ils ne les commettoyent point totalement à la hardiesse d'Alcibiades, ains y conjoignoyent avecques luy la prudence de Nicias, pour austant mesmement que le tiers capitaine qu'ils y envoyoyent aussy, Lamachus, encores qu'il feust ja homme d'aage, ne s'estoit pas monstré moins boüillant, hazardeux et adventureux en quelques combats, qu'Alcibiades. Quand ce vint doncques à desliberer du nombre des combattants, de la maniere, et de tout l'equipage qu'il falloit dresser pour ceste guerre, Nicias tascha encores oblicquement à empescher et faire rompre l'entreprinse; mais Alcibiades luy contredict et le guaigna: et y eut un orateur, nommé Demonstratus, qui meit en avant que les capitaines esleus pour la conduicte de l'entreprinse, debvoyent avoir plein pouvoir et entiere puissance de leiver à leur discretion tant de gens, et faire tels preparatifs que bon leur sembleroit; ce que le peuple accorda et aucthorisa.

Mauvais présages qui deconcertent les Athéniens.

Mais quand tout feut prest et appareillé pour partir, il se rencontra plusieurs signes de maulvais presage; et entre les austres, il se trouva que l'embarquement feut commandé au jour propre qu'on celebre la feste qui s'appelle

Adonia, en laquelle la coustume est, que les femmes mettent en plusieurs endroicts de la ville, par les ruës, des figures semblables aux corps morts qu'on porte en terre, et representent le deuil et les lamentations qu'on faict ès funerailles des trespassez, en plorant et se battants pour commemoration du deuil que demeina la déesse Venus à la mort de son amy Adonis. Davantage les Hermes, qui sont images et figures de Mercure, qu'on souloit anciennement mettre par tous les carrefours, se trouverent une nuict presque toutes tronçonnées et guastées, mesmement aux visages; ce qui meit en effroy et troubla beaucoup de gens, voire jusques à ceulx qui ne faisoyent pas grand compte de telles choses.

Si feut allegué que ce pouvoyent avoir esté les Corinthiens, qui, en faveur des Syracusains, qui estoyent leurs parents, et avoyent esté fondez par eulx, auroyent procuré de faire faire ceste insolence, estimants que, pour le maulvais presage, cela pourroit estre cause de rompre toute l'entreprinse, et que le peuple se repentist d'avoir entreprins ceste guerre. Toutesfois, ce propos ne feut point reçeu par le peuple, ny aussy les paroles de ceulx qui alloyent disants qu'il ne se falloit point arrester à tels signes et presages, et que ce debvoyent avoir esté quelques jeunes gens desbauchez, qui, après bien boire, auroyent commis et faict un tel scandale en se cuidant jouër. Mais nonobstant toutes ces raisons, le peuple print

ce faict fort à cœur, et en eut paour, estimant que personne n'eust jamais prins la hardiesse de commettre un tel cas, si ce n'eust esté une conjuration de quelque grande chose : à l'occasion de quoy l'on recherchoit toute suspicion, pour petite et legere qu'elle feust, fort asprement ; et s'assembla le senat et le peuple aussy en conseil là-dessuz, par plusieurs fois en peu de jours.

Alcibiades est accusé publiquement d'impiété.

Sur ces entrefaictes, Androcles, l'un des orateurs qui s'entremettoyent du gouvernement de la chose publicque, produisit au conseil quelques esclaves et quelques estrangiers habituez en Athenes, lesquels desposerent qu'Alcibiades et austres siens familiers, avoyent ainsy tronçonné et mutilé quelques austres images, et contrefaict, par maniere de mocquerie, en un banquet privé, les ceremonies des saincts mysteres, disants notamment ces particularitez, *qu'un certain Theodorus contrefaisoit le herault qui a accoustumé de faire les proclamations, Polytion le porte torche, et Alcibiades le prebstre qui monstre les choses sainctes et mysticques, et que ses austres compaignons estoyent les assistants, comme ceulx qui pretendent et demandent à estre reçeus en la religion et confrairie des saincts mysteres, lesquels, pour ceste cause, on appelle Mystes.*

Ces propres termes sont escripts en l'accusation que Thessalus, fils de Cimon, proposa à l'encontre d'Alcibiades, le chargeant de s'estre meschamment mocqué des deux déesses, Ceres et Proserpine ; de quoy le peuple estant fort

irrité et indigné à l'encontre d'Alcibiades, avecques ce que l'orateur Androcles, qui estoit l'un des plus aspres ennemys qu'il eust, l'aigrissoit et irritoit encores davantage, il s'en trouva un peu estonné du commencement ; mais puis après, sentant que tous les mariniers qui debvoyent aller à ce voyage de la Sicile, et les souldards mesmes, estoyent fort affectionnez envers luy, et notamment que ceulx du secours d'Argos et de Mantinée, lesquels estoyent mille hommes de pied bien armez, disoyent publicquement que c'estoit pour l'amour d'Alcibiades qu'ils entreprenoyent un si loingtain voyage oultre mer, et que si on luy vouloit faire quelque tort et maulvais traictement, ils se retireroyent incontinent en leurs maisons, il reprint adoncques courage, et deslibera sur la faveur du temps de se presenter et ester à jugement pour respondre à qui le vouldroit accuser : à l'occasion de quoy ses ennemys s'attiedirent un peu, craignants que le peuple ne se monstrast en ce jugement plus mol envers luy, d'austant qu'il en avoit affaire.

Androclès, grand ennemi d'Alcibiades.

Au moyen de quoy, pour obvier à ce dangier, ils attirerent quelques austres orateurs, qui faisoyent semblant de n'estre point ennemys d'Alcibiades, et neantmoins ne luy vouloyent pas moins de mal que ceulx qui estoyent ses ennemys desclarez. Ceulx-là se leiverent en pleine assemblée de conseil, et dirent *qu'il n'y avoit point de propos que luy, qui estoit esleu l'un des capitaines generaulx d'une si belle et si*

puissante armée, laquelle estoit ja toute preste à faire voile, et le secours de leurs alliez aussy, s'arrestast en perdant temps et occasion de bien faire: cependant qu'on luy choisiroit des juges, et qu'on luy mesureroit les heures dedans lesquelles il auroit à respondre. Pourtant, disoyent-ils, qu'il falloit que pour le present il se meist en bonne heure à faire son voyage; puis, quand la guerre seroit achevée cy-après, qu'il se presentast pour ester à droict, et se purger des charges qu'on luy mettoit suz.

Alcibiades veut se purger de l'accusation intentée contre lui avant de partir pour la Sicile.

Mais Alcibiades, ayant incontinent apperceu et descouvert la malice de ce delay, se tira en avant, et remonstra qu'il n'y avoit point de raison de le faire partir chef d'une si grosse puissance, ayant l'entendement suspendu en continuelle crainte pour les griefves imputations qu'il laissoit derriere à l'encontre de luy, pource qu'il meritoit de mourir s'il ne s'en purgeoit et justifioit entierement. Mais quand il s'en seroit justifié, et qu'il en seroit trouvé innocent, alors il n'auroit plus rien en son entendement, sinon d'aller combattre les ennemys sans plus penser au dangier des calomniateurs: ce que toutesfois il ne peust persuader, et luy feut enjoinct expressement, de la part du peuple, qu'il eust à s'embarquer.

Poursuite de l'accusation d'Alcibiades en son absence.

Ainsy feut-il contrainct de faire voile avecques ses austres compaignons, ayants en leur flotte environ cent quarante gualeres, toutes à trois rames pour banc, et de gens de combat à pied bien armez cinq mille et cent, de tireurs de fondes, archers, et austres armez à

la legere, environ treize cent, et de toute austre munition et equipage pour la guerre suffisamment. Arrivez qu'ils feurent en la coste d'Italie, ils prindrent terre en la ville de Rege, là où au conseil qui feut tenu pour arrester comment ils avoyent à se conduire en ceste guerre, il feut d'advis qu'ils debvoyent aller droict en la Sicile : laquelle opinion feut suyvie, encores que Nicias y contredict, pource que Lamachus en feut aussy d'advis, et de prim-sault à l'arrivée, il feut cause de surprendre la ville de Catane : mais oncques depuis il n'y feit exploict auscun, pource qu'il feut incontinent r'appellé par les Atheniens, pour aller respondre aux crimes et imputations dont on le chargeoit.

Il est forcé de revenir à Athenes pour se justifier.

Car, comme nous avons desia dict auparavant, il y eut du commencement auscunes legeres suspicions et accusations proposées à l'encontre de luy par quelques esclaves et quelques estrangiers : mais depuis, quand il feut party, ses ennemys le chargerent beaucoup plus asprement, joignant au crime d'avoir brisé les images de Mercure, le sacrilege d'avoir contrefaict par maniere de mocquerie, les sainctes ceremonies des mysteres, et donnants à entendre au peuple, que l'un et l'austre acte procedoit d'une mesme conspiration de remuer et changer le gouvernement de la ville, dont le peuple feut si irrité et si esmeu, qu'on jecta en prison tous ceulx qui feurent en sorte quelconque deferez ou soupçonnez, sans les vouloir

ouyr

ouyr en leurs justifications : et se repentoit-on bien fort, qu'on n'avoit faict le procès à Alcibiades, sur des charges et informations si grandes, lors qu'on le tenoit entre mains : à raison dequoy s'il y avoit auscun sien parent, amy ou familier, qui tombast en ceste fureur de peuple, ainsy mutiné contre luy, il en estoit bien pirement traicté.

Thucydides n'a point nommé qui feurent les delateurs, mais quelques austres nomment Dioclides et Teucer, entre lesquels est le poëte comicque Phrynichus, qui le dict en ces vers, où il introduict quelqu'un qui parle ainsy à une image de Mercure :

O cher amy, je te prie avoir cure,
Et te guarder de tresbucher, Mercure :
De paour que si en tombant tu te casses ;
Calomnier innocent ne me faces
Par un nouveau Dioclides faulsaire,
Qui va cherchant tout moyen de mal faire.

Mercure respond :

De m'en guarder j'auray soing, ne te chaille :
Car je ne veulx estre cause qu'on baille
A l'estrangier Teucer maudict voleur,
Le prix d'argent promis au deceleur.

Et toutesfois ces indices-là ne descouvrirent rien d'asseuré ny de certain : car mesme il y en eut un, qui interrogué comment il avoit peu recognoistre au visage ceulx qui avoyent brisé les images, attendu que ç'avoit esté la nuict, respondict *qu'il les avoit cogneus à la clarté de la Lune*, par où l'on cogneut esvidem-

ment, que toute sa deposition estoit fabuleuse, pource *que ç'avoit esté la nuict propre de la conjuration de la Lune, que le cas avoit esté commis :* ce qui troubla et meit en doubte les personnes d'entendement, mais pour cela la commune ne laissa point à estre aussy aspre et aussy aigre à recepvoir toutes sortes de calomnies et de delations, comme auparavant.

Or estoit entre les prisonniers, que l'on detenoit pour leur faire leur procès l'orateur Andocydes, lequel Hellanicus l'historien faict descendre de la race d'Ulysses, et le tenoit-on pour homme qui hayssoit le gouvernement populaire, et favorisoit au gouvernement du petit nombre et de la noblesse : mais l'une des principales occasions, pour lesquelles on le soupçonnoit estre de ceulx qui avoyent brisé les images, estoit pource que tout joignant sa maison y en avoit une belle et grande, laquelle y avoit anciennement esté posée par la lignée Ægeide, et estoit seule, mesmement entre les plus fameuses, demourée entiere, à raison de quoy elle s'appelle encore aujourd'huy *le Mercure d'Andocydes*, et ainsy publicquement nommée de tout le monde, quoyque l'inscription tesmoigne le contraire.

Andocydes, à la persuasion de Timæus, fait une fausse confession.

Estant doncques en prison, il advint qu'il s'accointa et print amitié avecques un Timæus plus qu'avecques nul des austres qui estoyent detenus prisonniers pour ce mesme cas. Ce Timæus n'estoit pas tant cogneu que luy, mais au demourant homme de grand sens et de

grande hardiesse, lequel luy persuada et meit en teste, qu'il s'accusast soy-mesme, avecques quelque peu d'austres, parce qu'en advoüant et confessant le cas, il auroit sa grace, ainsy qu'il estoit porté par le decret du peuple, là où s'il attendoit la sentence des juges, il y auroit dangier en son faict, pource que l'issuë des jugements est incertaine pour toutes gens : mais sur tout grandement à craindre et à redoubter pour les riches : et pourtant qu'il valoit mieulx, s'il reguardoit à son particulier seulement, saulver sa vie en mentant, que de se laisser occire ignominieusement, avecques la charge et condemnation de ce mesme crime : et s'il reguardoit au bien public, qu'encores seroit-ce sagement faict, d'exposer à ce peril quelque peu de ceulx que l'on ne sçavoit pas asseurement s'ils en estoyent ou non, pour saulver de la fureur du peuple et repiter de la mort beaucoup de gens de bien, qui à la verité estoyent innocents de ce meffaict.

Ces raisons et suasions de Timæus eurent tant d'efficace envers Andocydes, qu'elles le guaignerent, et luy persuaderent de s'accuser soy-mesme, et quelques austres avecques : si eut quant à sa personne l'impunité qui estoit promise par le peuple : mais tous ceulx qu'il nomma, feurent condemnez et executez à mort, exceptez seulement ceulx qui se saulverent de vistesse. Et pour rendre la chose plus vray-semblable, Andocydes meit au nombre des accusez quelques-uns de ses propres

serviteurs. Mais pour cela ne feut pas assouvie l'ire du peuple, ains comme n'ayants plus à penser de ceulx qui avoyent rompu et brisé les images, il employa adoncques entierement son courroux à l'encontre d'Alcibiades, jusques à ce que finalement il y envoya la gualere que l'on appelle *Salaminiene*, enjoignant expreſſément à ceulx qui eurent la commission de l'aller querir, qu'ils n'attentassent point de le prendre par force ne qu'ils ne meissent auscunement la main sur luy, ains luy usassent des plus doulces et plus gracieuses paroles qu'ils pourroyent, en l'adjournant seulement à comparoir en personne devant le peuple, pour respondre à certaines imputations que l'on proposoit contre luy : pource qu'ils avoyent paour, s'ils faisoyent austrement, que l'armée en sa faveur ne se mutinast dedans le païs des ennemys, et qu'il ne se leivast quelque sedition entre leurs gens. Ce qu'Alcibiades eust facilement faict, s'il eust voulu, pource que les souldards estoyent fort desplaisants de le veoir en aller, s'attendants bien que la guerre prendroit long-traict, et iroit en grande longueur soubz Nicias, quand Alcibiades, qui luy estoit comme un aiguillon qui le poulsoit, luy seroit osté, à cause que Lamachus estoit bien hardy et vaillant homme de sa personne, mais il n'avoit point d'aucthorité ne de dignité en l'exercite, pource qu'il estoit de petit lieu et pauvre.

Alcibiades est ajourné à comparoître en personne.

Alcibiades doncques à son despartement feit

en premier lieu perdre aux Atheniens la ville de Messine, pource qu'ils avoyent intelligence avecques quelques particuliers de dedans qui la leur devoyent livrer entre leurs mains : et Alcibiades les cognoissant très-bien par leur nom, les decela à ceulx qui tenoyent le party des Syracusains : ainsy feut ceste praticque rompuë. Puis arrivé qu'il feut en la ville de Thuries, si-tost qu'il feut descendu en terre, il se cacha, de sorte que ceulx qui le cherchoyent, ne le peurent trouver : toutesfois il y eut quelqu'un qui le recogneut, et luy dict, *comment* Alcibiades, *ne te fies-tu pas à la justice de ton païs ? Ouy bien*, dict-il, *s'il estoit question de toute austre chose, mais de ma vie, je ne m'en fierois pas à ma propre mere, doubtant que par mesguarde, elle ne meit la febve noire en cuidant mettre la blanche :* pource que l'une estoit sentence de condemnation, et l'austre d'absolution. Et depuis, quand il entendit que le peuple d'Athenes l'avoit par contumace condamné à mourir. *Et je leur feray*, dict-il, *bien sentir que je suis encores en vie.* Si feut l'accusation proposée à l'encontre de luy en telle forme, ainsy que l'on trouve par escript : *Thessalus fils de Cimon du bourg de Lacrades a deferé et defere Alcibiades fils de Clinias du bourg des Scambonides d'avoir forfaict contre les deesses Ceres et Proserpine, en contrefaisant par derision leurs sacrez mysteres, et les monstrant à quelques siens familiers en sa maison, ayant vestu une robbe pareille à celle que porte le prebstre qui monstre*

Alcibiadesse retire et se cache ; il est condamné par contumace.

Sentence prononcée contre Alcibiades.

les choses sainctes et sacrées èsdicts mysteres, et se nommant luy-mesme le prebstre, Polition le porte-torche, et Theodorus du bourg de Phegée le bastonnier, et les austres assistants, les confreres et les reguardants, le tout en derision et mespris des sainctes ceremonies et coustumes des Eumolpides, prebstres, religieux et ministres du sainct temple de la ville d'Eleusine. Si feut condemné par contumace à fauste de comparoir, et tous ses biens confisquez. Oultre laquelle condemnation, encores feut-il ordonné par decret, que tous les prebstres, religieux et religieuses le mauldissent et detestassent. A quoy il y eust une seule religieuse nommée Theano, fille de Menon, du bourg d'Agraule, qui s'opposa, disant qu'elle estoit religieuse pour prier et benir, non pas pour destester et mauldire.

On ordonne, par un decret a tous les prêtres, religieux et religieuses de le maudire.

Religieuse qui refuse de le maudire, disant que son etat l'oblige a prier et bénir.

Ayants doncques ces sentences si griefves esté prononcées à l'encontre d'Alcibiades, au partir de la ville de Thuries, il s'en alla au Peloponese, où il feit quelque temps sa residence en la ville d'Argos : mais à la fin redoubtant ses ennemys, et n'esperant pas qu'il y eust plus de moyen de pouvoir retourner à seureté en son païs, il envoya à Sparte demander aux Lacedæmoniens sauf-conduict et liberté de pouvoir aller et demourer en leurs païs, promettant qu'il leur feroit plus de service et de prouffit estant leur amy, qu'il ne leur avoit faict de dommage estant leur ennemy. Les Lacedæmoniens le luy octroyerent, et le

Alcibiades se retire chez les Lacédémoniens.

reçeurent bien volontiers en leur ville : là où si-tost qu'il feut arrivé, il feit d'entrée trois choses. La premiere feut, qu'à son instiguation les Lacedæmoniens, qui paravant dilayoyent et attendoyent, se resolurent de secourir promptement les Syracusains, et y envoyerent pour capitaine Gylippus, affin de rompre les forces que les Atheniens y avoyent envoyées. La seconde feut qu'il leur feit, en la Grece mesme, commencer la guerre aux Atheniens. La troisiesme, est celle qui feut de plus grande importance, feut qu'il leur conseilla de fortifier dedans le territoire mesme de l'Atticque, la ville de Decelée : ce qui consuma et meit au bas la puissance d'Athenes austant et plus que nulle austre chose.

Conseils qu'il donne aux Lacédémoniens.

Et s'il estoit bien venu et bien estimé en Sparte pour les services qu'il leur faisoit en public, il ne guaignoit pas moins la bonne grace et bienveuillance des particuliers en privé par sa maniere de vivre à la Laconiene : tellement que ceulx qui luy voyoyent le poil rasé jusques au cuir, se baigner en eau froide, manger du pain bis, et humer du brouët noir, eussent doubté, ou (pour mieulx dire) n'eussent jamais peu croire qu'un tel personnage eut jamais tenu de cuisinier en sa maison, ne que jamais il eut reguardé seulement un parfumier, ou touché un vestement faict de drap tissu en la ville de Milet. Car entre les austres artifices et habilitez, dont il estoit plein, celle-là, comme l'on dict, en

Les Lacédémoniens ont pour lui beaucoup d'estime.

estoit une, par laquelle il prenoit plus les hommes, c'est qu'il se conformoit totalement à leurs mœurs et à leurs façons de faire, et prenoit entierement leur maniere de vivre, se transformant en toutes sortes de figures, plus legerement que ne faict le chameleon : pource qu'on dict que le chameleon ne peust prendre la couleur blanche : là où il n'y avoit mœurs, coustumes ny façons de faire de quelque nation que ce feust, qu'Alcibiades ne sçeust imiter, exercer et contrefaire quand il vouloit, austant les maulvaises que les bonnes.

Car à Sparte, il estoit laborieux, en continuel exercice, vivant de peu, austere et severe : en Ionie au contraire, delicat, superflu, joyeux et voluptueux : en Thrace il beuvoit tousiours, ou estoit à cheval : s'il s'approchoit de Tissaphernes, lieutenant du grand roy de Perse, il surmontoit en pompe et somptuosité la magnificence Persienne : non que realement sa nature se changeast d'une façon de faire en une austre contraire, ny que ses mœurs reçeussent à la verité toutes sortes de mutations : mais pource que s'il eust suivy sa nature, il eust peu à l'advanture en divers lieux offenser ceulx avecques lesquels il hantoit, il se desguisoit ainsy du masque et du manteau plus convenable aux mœurs de ceulx avecques lesquels il frequentoit, et prenoit la mine et la contenance plus approchante de leur naturel : de maniere que quand il estoit en

Alcibiades savoit se conformer aux habitudes de ceux avec qui il vivoit.

Sparte

Sparte, qui eust reguardé à ce qui apparoissoit au dehors seulement, il eust dict ce qu'on dict en commun proverbe,

Ce n'est le fils d'Achilles, mais luy-mesme.

Aussy c'est luy-mesme que Lycurgus a nourry: mais qui au dedans eust veu à nud ses vrayes affections et actions procedantes de son naturel, il eust dict au contraire ce qu'on dict en un austre commun language,

Ceste femme est celle qui souloit estre.

Alcibiades vit familiérement avec Timæa, femme du roi Agis.

Car il entretint si bien Timæa, la femme du roy de Sparte, Agis, pendant qu'il estoit à la guerre, qu'il l'engrossa : ce qu'elle mesme ne nyoit pas, ains estant accouchée d'un fils qui feut nommé Leotychides, elle l'appelloit bien de ce nom là tout hault en public, mais quand elle estoit en son privé avecques ses plus familieres amies, ou parmy ses domesticques, elle l'appelloit tout bas *Alcibiades*, tant elle estoit esprinse de son amour : et luy en se mocquant disoit qu'il ne l'avoit pas faict par mal ny par desordonné appetit de prendre son plaisir : mais seulement affin que sa race regnast sur les Lacedæmoniens.

Ces choses estoyent rapportées au roy Agis par plusieurs, tant qu'il le creut à la fin, mesmement quand il vint à prendre guarde au compte du temps qu'il y avoit qu'il n'avoit couché avecques sa femme ; car ayant une nuict senty un tremblement de terre, il s'enfuyt hors

de sa chambre, craignant que la maison ne tombast, et feut dix mois depuis sans coucher avecques elle, à raison dequoy estant ce fils Leotychides nay au bout de dix mois, il dict qu'il n'estoit point à luy : ce qui feut cause que depuis Leotychides descheut et feut privé de la royaulté.

Alcibiades fait la guerre contre les Atheniens.

Mais après la totale desconfiture des Atheniens en la Sicile, ceulx des isles de Chio et de Lesbos avecques les Cyziceniens envoyerent tout en un mesme temps des ambassadeurs à Sparte pour faire entendre aux Lacedæmoniens comme ils avoyent bonne volonté de se rebeller contre les Atheniens, moyennant qu'on leur envoyast du secours pour les deffendre. Les Bœotiens favorisoyent à ceulx de Lesbos : et Pharnabazus, lieutenant du roy de Perse, aux Cyziceniens : mais toutesfois les Lacedæmoniens aymerent encores mieulx secourir ceulx de Chio premierement, à la persuasion d'Alcibiades qui print leur affaire en main : et luy-mesme montant sur mer s'en alla en Asie, là où il feit tourner contre les Atheniens presque tout le pais d'Ionie, et se tenant auprès des capitaines generaulx de Lacedæmone, feit beaucoup de dommage à ceulx d'Athenes.

Agis irrité contre lui par ialousie et par envie.

Toutesfois le roy Agis luy vouloit grand mal, partie pour l'oultraige qu'il avoit reçeu de luy en sa femme qu'il avoit corrompue, et partie aussy pour l'envie qu'il portoit à sa gloire, à cause que le bruict courroit par tout,

que la pluspart des beaulx exploicts, qui se faisoyent en ceste guerre, succedoyent à bien par le moyen d'Alcibiades : et les austres semblablement les plus puissants et plus ambitieux d'entre les Spartiates commençoyent aussy à se fascher de luy pour l'envie qu'ils luy portoyent : et eurent à la fin tant de pouvoir, qu'ils feirent escrire par leurs magistrats à leur Capitaine estants au camp, qu'ils le feissent mourir. De quoy Alcibiades ayant senty le vent, ne laissa pas pour cela de faire et procurer toutes choses à l'advantage des Lacedæmoniens : mais au reste il se tint sur ses gardes, fuyant toutes occasions de pouvoir tomber entre leurs mains. Si se retira à la fin pour la seureté de sa personne devers Tissaphernes l'un des lieutenants du roy de Perse, auprès duquel il acquit incontinent tant de credit, qu'il feut le premier et principal personnage qu'il eust autour de luy : car ce Barbare qui n'estoit point homme simple, ains malicieux et cault de sa nature, et qui aymoit les personnes fines et maulvaises, avoit en admiration sa facilité de se pouvoir ainsy ayséement tourner d'une façon de vivre en une austre, et la vivacité et subtilité de son entendement : oultre que sa compaignie et sa frequentation ordinaire pour s'esbattre et passer le temps estoit fort agreable, et si pleine de tous attraicts de bonne grace, qu'il n'y avoit mœurs si austeres qu'elle n'adoulcist, ny nature si farouche qu'elle ne prinst et n'ammolist : tellement que ceulx-

Alcibiades, instruit qu'on en veut a ses jours, se retire chez Thissaphernes.

mesmes qui le craignoyent, ou qui luy portoyent envie, avoyent encores nonobstant plaisir de le veoir, et se sentoyent tous resjouys de parler et hanter avecques luy.

Thissaphernes se laisse séduire par Alcibiades.

Au moyen de quoy ce Tissaphernes, qui au demourant estoit homme revesche, et qui naturellement hayssoit les Grecs, se laissa neantmoins si bien aller aux flatteries d'Alcibiades, et en feut si esprins, que luy-mesme s'estudioit à le contreflatter encores davantage et luy rendre plus de caresses; car il nomma *Alcibiades*, la plus belle maison de plaisance et le plus doulx sejour qu'il eust, pour les beaulx jardins, fontaines, bocages et prairies salubres et delectables qui y estoyent, le tout accoustré royalement et magnificquement. Alcibiades doncques desesperant de pouvoir jamais trouver asseurance avecques les Spartiates, et aussy redoubtant leur roy Agis, alloit mesdisant d'eulx, et calomniant tout ce qu'ils faisoyent envers Tissaphernes : en quoy faisant il empeschoit aussy qu'il ne leur aydast si affectueusement qu'il eust peu faire, et qu'il ne ruinast de tout poinct les Atheniens; car il luy remonstroit qu'il devoit fournir argent escharsement aux Lacedæmoniens, pour les laisser miner et consumer petit à petit, affin qu'après qu'ils se seroyent bien travaillez et affoiblis les uns les austres, ils en feussent tous deux ensemble plus aysez au roy à dompter.

A quoy le Barbare s'accorda facilement, et voyoit-on esvidemment qu'il aymoit Alci-

biades, et l'estimoit beaucoup, de maniere qu'il en estoit recherché et reguardé par l'une et par l'austre partie des Grecs, si se repentoyent bien adoncques les Atheniens pour les grands maulx et dommages qu'ils en avoyent reçeus, de ce qu'ils avoyent ordonné et decreté encontre luy, et luy-mesme aussy de son costé estoit bien desplaisant de les veoir reduicts à si maulvais termes, craignant que si la ville d'Athenes venoit à estre de tout poinct ruinée, il ne tombast luy-mesme à la fin entre les mains des Lacedæmoniens, qui luy vouloyent mal de mort.

Alcibiades tâche de se réconcilier avec les principaux d'Athenes.

Or estoyent environ ce temps-là presque toutes les forces des Atheniens en l'isle de Samos, d'où avecques leur armée de mer ils taschoyent à reconquerir ceulx qui s'estoyent rebellez contre eulx, et à guarder ce qui leur estoit demouré; car ils estoyent encores auscunement forts pour resister à leurs ennemys, à tout le moins par mer; mais ils redoubtoyent fort la puissance de Tissaphernes, et les cent cinquante gualeres qu'on disoit devoir bien-tost venir du païs de la Phœnicie au secours de leurs ennemys; car si elles feussent venues, la ville d'Athenes n'avoit plus de ressource ny d'esperance de salut. Ce qu'Alcibiades entendant, envoya secrettement devers les principaulx hommes qui feussent en l'armée d'Athenes à Samos, leur donner esperance qu'il leur rendroit Tissaphernes amy, non qu'il eust envie de gratifier au peuple, ne qu'il se fiast à la

commune d'Athenes, mais aux nobles et aux gens de bien et d'honneur, pourveu qu'ils eussent le cœur et la hardiesse de refrener un peu la licencieuse insolence du menu peuple, et prendre en main l'aucthorité du gouvernement, pour remettre suz les affaires, et preserver de finale ruine la ville d'Athenes.

Phrynicus s'oppose à cette réconciliation.

Quoy entendu, tous les austres hommes d'apparence y presterent fort volontiers l'aureille, excepté Phrynichus du bourg de Dirades, l'un des capitaines, lequel se doubtant de ce qui estoit veritable, que Alcibiades ne se soucioit point, qui eust l'aucthorité soubveraine du gouvernement à Athenes, la noblesse ou le peuple, ains essayoit tous les moyens de pouvoir retourner en quelque sorte que ce feust, et alloit practicquant la bonne grace de la noblesse, en blasmant et calomniant le peuple, s'opposa à ce qu'il mettoit en avant : toutesfois son advis, pour ce coup-là ne feut pas suivy. Et voyant qu'il s'estoit ouvertement desclaré ennemy d'Alcibiades, il feit entendre soubz main à Astyochus, qui pour lors estoit amiral des Lacedæmoniens, la practicque et meinée dont il leur avoit faict ouverture, l'admonestant de se donner bien guarde de luy, et de le faire arrester prisonnier, pource que c'estoit un homme double, qui avoit intelligence avecques l'une et l'austre partie ; mais il n'entendoit pas, que c'estoit un traistre qui parloit à un austre traistre.

Car cestuy Astyochus faisoit la cour à Tissa-

phernes pour son particulier prouffit, et voyant qu'Alcibiades avoit grand credit envers luy, luy descouvrit et decela tout ce que Phrynichus luy avoit faict entendre. Alcibiades envoya incontinent à Samos devers les austres capitaines gens exprès pour charger et accuser Phrynichus de la trahison qu'il leur avoit faicte, dont tous ceulx du conseil feurent fort indignez et irritez à l'encontre de luy, et luy voyant qu'il n'avoit austre meilleur moyen de se saulver, essaya de r'habiller la fauste qu'il avoit faicte par une austre encores plus grande; car il envoya de rechef vers Astyochus, se plaignant à luy de ce qu'il l'avoit decelé, et luy promit que s'il vouloit, il luy livreroit entre ses mains toute la flotte des vaisseaux, et toute l'armée entiere des Atheniens.

Phrynicus essaye de faire périr Alcibiades, il ne peut y réussir; il est tué lui-même d'un coup de dague.

Toutesfois ceste trahison de Phrynichus ne porta point de dommage aux Atheniens, à l'occasion d'une austre contre-trahison d'Astyochus; car il feit aussy de rechef entendre à Alcibiades l'offre que Phrynichus luy avoit envoyé faire. Ce que Phrynichus ayant aussy descouvert, et s'attendant bien d'en avoir une seconde recharge devant le conseil de la part d'Alcibiades, advertit luy-mesme le premier les austres chefs de l'armée des Atheniens, que les ennemys leur debvoyent venir courir suz, et comment, et les admonesta qu'ils se tinssent près de leurs vaisseaux, de faire bon guet, et fortifier leur camp à toute diligence: ce qu'ils feirent. Et comme ils estoyent après,

leur vindrent d'austres lettres d'Alcibiades, par lesquelles il les admonestoit qu'ils se donnassent guarde de Phrynichus, pource qu'il avoit intelligence et practicque avecques les ennemys de leur rendre toute l'armée d'Athenes entre leurs mains. Mais on n'adjousta point foy à ces secondes lettres, pource qu'on estima, que sçachant et entendant les preparatifs et les desseins des ennemys, il s'en estoit voulu servir pour charger et calomnier Phrynichus à tort.

Ce neantmoins il y eut depuis un de ceulx qui faisoyent la ronde, Hermon, qui en pleine place luy donna un coup de dague, dont il le tua. Le cas feut examiné en justice, et le tout consideré, le mort par arrest du peuple feut condamné comme traistre, et l'homicide Hermon et ses consors couronnez, en recompense de ce qu'ils avoyent occis un traistre à la chose publicque. Parquoy ceulx qui vouloyent bien à Alcibiades, estants pour lors les plus forts au conseil de ceste armée qui estoit en Samos, envoyerent à Athenes un Pisander pour essayer de remuer le gouvernement, et encourager les nobles de prendre le maniement des affaires en main et l'oster au peuple, en les asseurant que Tissaphernes leur donneroit confort et ayde à ce faire, par le moyen d'Alcibiades, qui le leur rendroit favorable et amy.

Changement de gouvernement a Athenes.

Voylà la couleur et couverture dont se servirent ceulx qui changerent le gouvernement d'Athenes, et qui le meirent ès mains du petit nombre de la noblesse; car ils n'estoyent que quatre

quatre cent, et toutesfois se faisoyent appeller les cinq mille. Mais si-tost qu'ils se sentirent forts, et qu'ils se trouverent en main, sans contredict, l'aucthorité du gouvernement, ils ne tindrent plus compte d'Alcibiades, et feit-on la guerre plus froidement et plus laschement qu'on ne la faisoit auparavant, partie pource qu'ils se deffioyent de leurs citoyens, qui trouvoyent estrange la mutation du gouvernement, et partie aussy pource qu'ils avoyent opinion que les Lacedæmoniens, qui de tout temps favorisoyent plus au gouvernement de la noblesse, en seroyent plus enclins à faire paix avecques eulx. Or le menu peuple, qui estoit dedans la ville ne bougea point, ains se tint coy malgré luy, pour la crainte du dangier, à cause qu'il y en eut plusieurs tuez de ceulx qui prindrent la hardiesse de resister ouvertement à ces quatre cent.

Alcibiades est rappellé par l'armée pour s'opposer au nouveau gouvernement.

Mais ceulx qui estoyent au camp en l'isle de Samos, ceste nouvelle ouye, en feurent si griefvement indignez, qu'ils resolurent de s'en retourner incontinent au port de Piræe: si envoyerent premierement querir Alcibiades, qu'ils esleurent leur capitaine, et luy commanderent de les conduire tout chauldement à l'encontre de ces tyrans, qui avoyent attenté et entreprins sur la liberté du peuple d'Athenes: mais toutesfois il ne feit point en cela comme eust faict un austre, se sentant soubdainement esleivé et aggrandy par la faveur d'une commune, ny n'estima point qu'il deust incontinent

gratifier et complaire en toutes choses à ceulx qui d'un banny, vagabond et fugitif, qu'il estoit n'agueres, l'avoyent faict chef et capitaine general de tant de bons vaisseaux, et d'une si belle et si grosse puissance : ains au contraire, ainsy qu'il estoit convenable à capitaine digne de telle charge, pensa qu'il falloit un peu resister à ceulx, qui par courroux s'alloyent eulx-mesmes precipiter et perdre, et qu'il debvoit les guarder de faire ceste fauste.

Prudence d'Alcibiades pour rétablir l'ordre dans la république.

Ce qui sans doubte feut cause de preserver alors la ville d'Athenes de finale ruine, pource que si tout promptement ils feussent partis de Samos, pour s'en retourner à Athenes, les ennemys ne trouvants empeschement quelconque, se feussent emparez de tout le païs d'Ionie, de l'Hellespont, et de toutes les isles sans coup frapper, pendant que les Atheniens se feussent amusez à combattre les uns contre les austres, en guerre civile, dedans l'enceincte mesme de leurs murailles ; ce qu'Alcibiades seul et non austre, en guardant d'advenir, non-seulement en preschant la commune en public, et luy remonstrant l'inconvenient, qui estoit pour arriver de ceste soubdaine despartie, mais aussy en priant particulierement les uns à part, et retenant à force les austres, à quoy faire le secondoit aussy Thrasybulus du bourg de Stira, qui estoit en ceste armée, et crioit après ceulx qui s'en vouloyent aller; car il avoit, à ce que l'on dict, la voix plus forte et plus haultaine qu'homme qui feust en toute la ville d'Athenes.

Ce feut aussy un austre bel acte et grand service faict par Alcibiades, qu'ayant promis de moyenner que les cent cinquante voiles Phœnicienes, que les Lacedæmoniens s'attendoyent certainement avoir de renfort du roy de Perse, ne vinssent du tout point, ou qu'ils vinssent en faveur des Atheniens; car il se partit incontinent, et s'en alla en diligence devers Tissaphernes, envers lequel il feit tant, qu'il n'ameina point lesdictes voiles qui ja estoyent comparues dedans la ville d'Aspende, et faillit de parole aux Lacedæmoniens. Toutesfois Alcibiades feut depuis blasmé et accusé d'une part et d'austre de l'avoir diverty, mais plus des Lacedæmoniens, qui disoyent qu'il avoit remonstré à ce Barbare, qu'il ne debvoit ayder ny aux uns ny aux austres, ains plustost les laisser s'entre-deffaire et ruiner eulx-mesmes, pource qu'il estoit sans doubte, que ce gros renfort de la flote du roy, venant à se joindre à l'une des parties, eust osté entierement à l'austre la domination et seigneurie de la marine.

Alcibiades remporte quelques avantages sur les Péloponésiens avant de retourner à Athenes, où il étoit desiré.

Quelque temps après cela feurent deffaicts et chassez les quatre cent qui avoyent usurpé l'aucthorité du gouvernement à Athenes, et ce moyennant le port et l'ayde que feirent fort affectueusement les amys d'Alcibiades à ceulx qui tenoyent le party du peuple. Si estoyent adoncques ceulx de la ville contents, et mandoyent à Alcibiades qu'il s'en retournast quand bon luy sembleroit; mais luy estimant qu'il

ne luy seroit point honnorable ne bien-seant de s'en retourner les mains vuides sans avoir rien merité, ains par le benefice et la grace du peuple seulement, et voulant au contraire que son retour feust glorieux et triomphant, il se partit de Samos premierement avecques petit nombre de gualeres, et s'en alla rodant à l'entour des isles de Cos et de Gnidos, là où il feut adverty, que l'amiral de Lacedæmone Mindarus, s'en estoit allé avecques toute sa flotte au destroict de l'Hellespont, et que les capitaines Atheniens le suyvoyent à la trace; si se meit à cingler en toute diligence celle part, pour secourir les Atheniens, et de bonne fortune y arriva avecques dix-huict gualeres à l'instant mesme que les uns et les austres s'estoyent attachez au combat avecques tous leurs vaisseaux devant la ville d'Abydos, et avoyent ja combattu fort asprement depuis le matin jusques au soir, ayants les uns et les austres eu du meilleur en un endroict de la bataille, et du pire en l'austre.

Si donna imagination contraire à la verité à toutes les deux parties, aussy-tost qu'on le descouvrit de loing, tellement que les ennemys en prindrent courage, et les Atheniens s'en estonnerent, jusques à ce que de sa gualere capitainesse il feit haulser en l'air une enseigne d'amys et aussy-tost se rua sur les Peloponesiens qui avoyent du meilleur, et donnoyent la chasse à quelques gualeres d'Athenes, si les tourna incontinent eulx-mesmes en fuite,

et les poursuyvit si vifvement, qu'il leur feit donner en terre, où il brisa les vaisseaux et occit grand nombre des hommes qui se jecterent en l'eau pour cuider s'y saulver à nage en terre : quoy que Pharnabazus y feust venu au secours des Lacedæmoniens, et qu'il feit tout le debvoir, et l'effort qui luy estoit possible le long du rivage de la mer pour saulver les corps des gualeres : mais nonobstant, à la fin les Atheniens en guaignerent trente sur leurs ennemys, et saulverent toutes les leurs, puis dresserent un trophée en signe de victoire.

Alcibiades va en triomphe chez Tissaphernes, qui le retient prisonnier.

Ayant doncques Alcibiades eu ceste glorieuse et heureuse rencontre, il se voulut aller monstrer en triomphe à Tissaphernes. Parquoy ayant faict provision de beaulx et riches presents pour luy donner, et mis suz une suite et un train digne d'un capitaine-general, il se meit à la voile pour aller devers luy : mais il n'y trouva pas le receuil qu'il avoit esperé, par ce que Tissaphernes, qui ja de long-temps estoit diffamé par les Lacedæmoniens, se plaignants qu'il ne faisoit pas ce que le roy avoit ordonné, et craignant en estre un jour atteinct et puny par le roy, estima qu'Alcibiades estoit arrivé tout à poinct, et le retint prisonnier en la ville de Sardis, estimant que ceste injustice luy serviroit de descharge et de justification envers le roy : toutesfois au bout de trente jours, Alcibiades trouva ne sçay comment moyen d'avoir un cheval, et se desrobbant de ses guardes s'enfuyt en la ville de Clazo-

Alcibiades se sauve de ses mains.

menes ; ce qui augmenta encores davantage la suspicion qu'on avoit de Tissaphernes, pource qu'on estima que soubz main il luy eust faict passage, mais luy remonta incontinent sur mer et s'en alla trouver l'armée des Atheniens, là où il eut nouvelles que Mindarus et Pharnabazus estoyent ensemble en la ville de Cyzique; si feit une harangue aux souldards, par laquelle il leur remonstra qu'il estoit totalement necessaire qu'ils combattissent leurs ennemys par mer et par terre, voire qu'ils les allassent assaillir jusques dedans leurs forts et leurs villes mesmes, pource qu'austrement ils n'avoyent pas moyen de recouvrer argent pour leur entretenement.

La harangue achevée, il les feit incontinent tous embarquer, et s'en alla poser l'anchre en l'isle de Proconnese, là où il ordonna qu'on enfermast au dedans des vaisseaux de guerre, toutes les fregates et austres tels petits bateaux, affin que les ennemys ne peussent avoir de part quelconque nouvelle auscune de son arrivée, à quoy luy servit encores ce que soubdainement il tomba un grand ravage de pluyes, avecques tonnerre et temps obscur qui luy ayda bien à cacher et celer son entreprinse, de sorte que non-seulement les ennemys, mais aussy les Atheniens mesmes n'en apperceurent rien; car ils avoyent desia faict leur compte, que pour ce jour-là on ne feroit austre chose, et toutesfois il les feit soubdain r'embarquer et partir. Ils ne feurent pas plustost au large

en mer que le temps commença à s'esclarcir, et lors ils veirent de tout loing les gualeres des ennemys qui estoyent à la rade devant le port de Cyzique, et craignant que le grand nombre de sa flotte ne feust cause de les faire fuyr en terre avant qu'il les peust attacher, il commanda aux austres particuliers capitaines qu'ils demourassent derriere, en voguant tout bellement après luy, et luy avecques quarante gualeres seulement se tira en avant, et s'alla monstrer aux ennemys pour les attirer à la bataille. Les ennemys pensants qu'il n'y eust de vaisseaux que ce qu'ils voyoyent, leur voguerent à l'encontre, et taschерent incontinent à les investir et combattre; mais ils ne feurent pas plustost attachez, que ceulx qui estoyent demourez derriere arriverent, dont les ennemys s'effroyerent de sorte, qu'ils se tournerent incontinent en fuite, et Alcibiades se jectant hors de toute sa flotte, avecques vingt des meilleures gualeres qu'il eust poursuivit les fuyants jusques à la coste où il descendit encores en terre, et chassa si vifvement et de si près ceulx qui estoyent sortis des gualeres pour se cuider saulver de vistesse, qu'il en tua sur le champ un grand nombre.

Mindarus, amiral de la flotte des Lacédémoniens, est tué.

Et qui plus est, Mindarus et Pharnabazus estants sortis de la ville pour secourir leurs gens, il les rompit encores tous deux, et y feut Mindarus occis sur le champ, en combattant fort vertueusement; mais Pharnabazus s'enfuyt. Ainsy eurent les Atheniens en leur

puissance les corps des morts, qui estoyent en grand nombre, avecques grande quantité d'armes et de despouilles, et prindrent tous les vaisseaux de leurs ennemys; et ayants davantage prins la ville de Cyzique, parce que Pharnabazus l'abandonna, et que les Peloponesiens estoyent morts, non-seulement ils s'asseurerent la possession du païs de l'Hellespont, qu'ils tenoyent encores; mais aussy chasserent à vifve force les ennemys hors de tout le reste de la mer, et y eut quelques lettres surprinses, par lesquelles un secretaire faisoit entendre à Sparte aux Ephores, ceste desconfiture en peu de paroles, ainsy que porte la coustume du parler Laconicque, et disoyent lesdictes lettres en ces termes: *tout est perdu, Mindarus est mort; nos gens mourent de faim, nous ne sçavons ce que nous debvons faire.*

Prise de la ville de Cyzique.

Au demourant, les souldards Atheniens qui feurent à ceste deffaicte, en devindrent si glorieux, qu'ils ne vouloyent point et desdaignoyent qu'on les meslast avecques les austres souldards qui s'estoyent laissez battre par plusieurs fois, là où eulx n'avoyent jamais esté vaincus, pource que peu de temps auparavant il estoit advenu que le capitaine Thrasyllus avoit esté rompu près la ville d'Ephese: et pour celle deffaicte, les Ephesiens avoyent dressé un trophée de bronze à la honte et ignominie des Atheniens; ce que les souldards d'Alcibiades reprochoyent à ceulx de Thrasyllus, et se magnifioyent et hault louoyent eulx et leur capitaine,

Alcibiades defait Pharnabazus en bataille rangée.

capitaine, ne voulants ny loger en mesme quartier, ny se joüer et exerciter avecques les austres, jusques à ce que Pharnabazus leur estant venu à l'encontre avecques grosse puissance, tant à pied qu'à cheval, ainsy comme ils couroyent et fourragoyent les terres des Abydeniens, Alcibiades les alla secourir, et luy donnant la bataille, le rompit une austre fois, et le chassa jusques à la nuict toute noire, avecques Thrasyllus : car alors les souldards de l'un et de l'austre capitaine se meslerent les uns parmy les austres, et se faisants grandes caresses les uns aux austres, s'en retournerent tous ensemble à grande joye au camp.

Le lendemain, Alcibiades, après avoir dressé un trophée pour la victoire du jour precedent, alla courir et piller le païs du gouvernement de Pharnabazus, sans que personne luy osast sortir à l'encontre. En ceste course feurent prins prisonniers quelques prebstres et quelques religieuses du pais ; mais Alcibiades les delibvra depuis sans leur faire payer auscune rançon ; et ainsy qu'il se preparoit pour aller faire la guerre aux Chalcedoniens qui s'estoyent rebellez contre les Atheniens, et avoyent reçeu en leur ville guarnison et gouverneur des Lacedæmoniens, il feut adverty comme ils avoyent serré tous leurs biens des champs, et les avoyent deposez entre les mains des Bythiniens, qui estoyent leurs voisins et amys, pour les leur guarder : si meina son armée sur leurs confins, et envoya devant un herault se plain-

dre aux Bythiniens, et demander raison du tort qu'ils faisoyent à ceulx d'Athenes. Les Bythiniens, craignants qu'il ne s'en attachast à eulx-mesmes, luy rendirent les biens qu'ils avoyent en depost; et qui plus est, feirent encores alliance avecques luy.

Alcibiades assiege Chalcedoine, et surprend Selybrée.

Cela faict, il alla mettre le siege devant la ville de Chalcedoine, laquelle il emmura tout à l'entour, depuis un bout du rivage de la mer jusques à l'austre. Pharnabazus y vint pour luy cuyder faire leiver le siege; et Hippocrates, capitaine Lacedemonien, gouverneur de la ville, assemblant tout ce qu'il avoit de force dedans, au mesme temps feit une saillie sur les Atheniens: parquoy Alcibiades, ordonnant ses gens en bataille, de maniere qu'ils peussent faire teste à ces deux assaillants tout à un coup, feit si vaillamment, qu'il contraignit Pharnabazus de prendre la fuite honteusement, et occit Hippocrates sur le champ, avecques bon nombre de ses gens, puis monta luy-mesme sur mer pour s'en aller au païs de l'Hellespont amasser de l'argent, et là surprint la ville de Selybrée, pour avoir hardiment hazardé sa personne, avant le temps qui luy estoit prefix, pource que quelques particuliers de dedans, avecques lesquels il avoit intelligence, luy avoyent donné assignation à quand ils leiveroyent en l'air un flambeau allumé, environ la mi-nuict; mais ils feurent contraincts de leiver leur signe avant heure, pour la crainte de l'un des consors de leur conjuration, lequel soubdai-

nement se repentit : ainsy feut le flambeau leivé avant que toute sa trouppe feust preste ; ce que luy voyant, print environ trente hommes en sa compaignie, et avecques eulx s'en courut vers les murailles de la ville, ayant commandé au demourant de sa trouppe qu'on le suivist à la plus grande diligence qu'il leur seroit possible.

La porte luy feut ouverte, à luy et aux trente hommes qu'il avoit ameinez quant et luy, oultre lesquels encores en survint-il vingt austres armez à la legere seulement ; mais ils ne feurent pas plustost entrez, qu'ils entendirent ceulx de la ville qui leur venoyent en armes au-devant, de maniere qu'il n'y avoit auscun moyen qu'il en peust eschapper s'il les attendoit : et neantmoins, s'estant tousiours maintenu invincible jusques à ce jour-là en toutes les rencontres où il avoit esté capitaine, il luy faisoit fort grand mal de fuyr ; parquoy il se va soubdainement adviser de faire faire silence par une trompette, et le bruict appaisé, il feit crier à haulte voix par un de ceulx qui estoyent autour de luy, *que les Selybriuniens ne prinssent point les armes contre les Atheniens.* Ce cry refroidit un peu la chaleur de ceulx qui avoyent bonne envie de combattre, parce qu'ils cuiderent que toute l'armée des Atheniens feust ja dedans la ville : les austres feurent bien ayses d'avoir moyen de traicter appoinctement, sans venir au hazard des armes. Et ainsy comme ils parlementoyent de faire composition, le reste de

l'armée arriva ; et se doubtant bien que les Selybrianiens ne demandoyent que paix, comme il estoit vray, il eut paour qu'un trouppe de Thraciens, qui estoyent venus fort volontiers à ceste expedition pour l'amour et en faveur de luy, en bon nombre, ne pillassent et saccageassent la ville : pourtant les feit-il sortir tous dehors ; et faisant accord avecques les principaulx des Selybrianiens à leur requeste, ne leur feit austre mal, sinon qu'ils payerent une somme d'argent, et reçeurent guarnison des Atheniens, et cela faict il s'en alla.

Alcibiades, par son adresse, soumet aux Athéniens les villes de Chalcédoine et de Bysance.

Mais pendant cest exploict, les austres capitaines Atheniens, qui tenoyent la ville de Chalcedoine assiegée, feirent aussy appoinctement avecques Pharnabazus, qu'il leur bailleroit quelque somme d'argent, et remettroit la ville en l'obeissance de ceulx d'Athenes, comme elle estoit auparavant, et que moyennant ce, les Atheniens, aussy ne pourroyent faire auscunes courses, ne porter dommage au païs de son gouvernement ; et que luy aussy seroit tenu de donner bonne guide et saulve-guarde aux ambassadeurs d'Athenes, à ce qu'ils peussent aller et estre seurement devers le roy de Perse. Ce traicté ayant esté juré par les austres capitaines, Pharnabazus voulut que Alcibiades, à son retour, le jurast aussy : mais il dict qu'il n'en feroit rien que luy-mesme premier ne l'eust juré de son costé ; puis, quand les serments eurent esté prestez d'une part et d'austre, adoncques il alla aussy contre ceulx de Byzance, qui

s'estoyent semblablement rebellez, et d'arrivée environna la ville d'une closture tout à l'entour : mais depuis il eut secrette intelligence avecques deux particuliers, Anaxilaus et Lycurgus, et quelques austres qui luy promirent de luy livrer la ville entre ses mains, pourveu qu'on n'y feroit point de dommage.

Et pour donner execution à ceste practicque, il feit courir un bruict qu'il estoit contrainct de se partir hastifvement de ce siege, pour l'occasion de quelques nouvelletez qui s'estoyent soubsleivées au païs d'Ionie : et de faict, il partit de plein jour avecques tous ses vaisseaux ; mais il retourna tout court la nuict mesme, et descendant en terre avecques les mieulx armez de ses gens, s'approcha des murailles de la ville sans faire bruict quelconque, ayant ordonné aux austres qui estoyent demourez sur les vaisseaux, que cependant ils voguassent à toute puissance dedans le port, en faisant le plus de bruict, d'effroy et de tumulte qu'ils pourroyent, partie affin que la soubdaineté de ceste surprinse estonnast de tant plus les Byzantins, et partie aussy affin que cependant ceulx avecques qui il avoit intelligence, eussent plus de commodité de le recepvoir et mettre seurement avecques sa trouppe dedans, pendant que tout le monde s'en couroit sur le port pour faire teste à ceulx qui estoyent sur les gualeres.

Toutesfois la chose ne passa pas sans combattre, pource que ceulx qui estoyent en guarnison dedans la ville, les uns Peloponesiens,

les austres Bœotiens et Megariens, rembarrerent ceulx qui estoyent sortis des guaieres, si ferme, qu'ils les contraignirent de se rembarquer ; puis quand ils entendirent que de l'austre costé les Atheniens estoyent entrez dedans la ville, ils se serrerent en bataille, et les allerent rencontrer. Si y feut le combat fort aspre ; mais à la fin Alcibiades en demoura vainqueur, meinant la poincte droicte de sa bataille, et Theramenes la gauche. Et la victoire guaignée, print prisonniers ceulx des ennemys qui estoyent eschappez de la desconfiture, qui se trouverent environ trois cent hommes. Mais hors ceste rencontre, il n'y eut pas un Byzantin mis à mort par justice, ny confisqué ou banny, pource que ceulx qui avoyent conduict la practicque avoyent capitulé avecques ceste condition, *qu'on ne leur feroit auscun dommage ny desplaisir en leurs personnes, ny en leurs biens, et qu'on ne leur osteroit chose quelconque qui feust à eulx.*

Anaxilaus accuse de trahison à Lacédemone ; il s'en justifie.

Tellement que Anaxilaus, estant depuis accusé de trahison en Lacedæmone, à raison de ceste practicque, respondict et se justifia de sorte, qu'on ne trouva point qu'il eust faict chose dont on le peust reprendre ; car il dict, *qu'il n'estoit point Lacedæmonien, mais Byzantin, et qu'il ne voyoit point Lacedæmone en dangier, mais Byzance, laquelle estoit tout à l'entour enfermée et emmurée d'une closture, que les ennemys avoyent bastie à l'environ, qu'il estoit impossible que rien y peust entrer, et que si peu de bleds qu'il y avoit dedans, les Peloponesiens et*

les Bœotiens qui y estoyent en guarnison, le mangeoyent, pendant que les pauvres Byzantins mouroyent de male-faim, eulx, leurs femmes et leurs enfants; et pour ceste raison qu'il ne se pouvoit dire qu'il eust trahi son païs, ains plustost l'avoit delibvré des miseres et calamitez que la guerre apporte quand et soy: en quoy il avoit suivy l'exemple des plus gens de bien de Lacedæmone, lesquels ne recognoissent austre honnesteté ny austre justice, que ce qui est utile et prouffitable à leur païs. Les Lacedæmoniens, ces deffenses ouyes, eurent honte de les condamner, et pour ce les laisserent aller.

Alcibiades revient à Athenes.

Mais Alcibiades, desirant à la fin reveoir sa maison, ou pour mieulx dire, estre luy-mesme veu par ses citoyens, après avoir tant de fois rompu, deffaict et battu leurs ennemys, se meit à la voile pour retourner à Athenes, remeinant toutes les gualeres Athenienes richement parées et ornées tout à l'entour des pavois, armes et austres despouilles des ennemys, et en faisant remorquer après luy plusieurs austres captifves qu'il avoit guaignées; et portant encores plus grand nombre des enseignes et ornements des austres qu'il avoit brisées et guastées, toutes lesquelles, en comptant les unes et les austres, n'estoyent pas moins de deux cent. Au demourant, quant à ce que Duris le Samien, qui se dict estre descendu de sa race, escript qu'à ce retour Chrysogonus, un si excellent joüeur de fleustes qu'il en avoit guaigné le prix ès jeux pythicques, sonnoit la

Chrysogonus excellent joueur de flûte.

note, à la cadence de laquelle les gualiots mouvoyent leurs rames par mesure, et que Callipides, un austre excellent joüeur de tragœdies, y faisoit l'office de comite, les incitant à voguer, et estant accoustré et revestu tout ne plus ne moins et des mesmes accoustrements que le sont tels ouvriers quand ils viennent en plein theatre devant le peuple faire preuve de leur art, et que la gualere capitainesse, sur laquelle il estoit, entra dedans le port avecques une voile de pourpre, comme si ç'eust esté quelque mommerie qu'ils eussent voulu faire après la bonne chere d'un festin, il n'y a ny Ephorus, ny Theopompus, ny Xenophon, qui en facent mention.

Callipides, excellent poete tragique.

Et si ne me semble pas croyable que luy, retournant d'exil apres un si long bannissement, et tant de maulx et de calamitez qui en estoyent ensuyvies, se feust voulu si insolentement et si superbement monstrer aux Atheniens; ains au contraire, il est tout certain qu'il retourna en doubte et en crainte: car, arrivé qu'il feut dedans le port de Piræe, il ne voulut point descendre de sa gualere en terre, que premierement il n'eust veu de dessuz le tillac, sur la greve du port, Euriptolemus, son nepveu, et plusieurs austres siens parents et amys, qui là estoyent venus pour le recepvoir, et qui luy disoyent qu'il descendist hardiment sans avoir crainte de rien.

Crainte d'Alcibiades, en entrant dans Athenes.

Si ne feut pas plutost descendu en terre, que tout le peuple luy courut de tous costez

Le peuple accourt au-devant de lui et le couronne de fleurs.

au

au-devant, avecques affection si grande, qu'ils ne reguardoyent pas seulement les austres capitaines, ains s'amassoyent tous à l'entour de luy seul, et s'escrioyent de joye qu'ils avoyent de le veoir. Ceulx qui en pouvoyent approcher, le saluoyent et l'embrassoyent ; mais tous l'accompagnoyent, et y en avoit auscuns qui, s'approchants de luy, luy mettoyent des chappeaux de fleurs sur la teste, et ceulx qui n'en pouvoyent approcher, le reguardoyent de loing, et les vieulx le monstroyent aux jeunes.

Mais ceste publicque resjouyssance estoit neantmoins entre-meslée de larmes, de pleurs et de regrets, quand ils venoyent à rememorer leurs malheurs passez, et les conferer avecques la prosperité presente, considerants qu'ils n'eussent point perdu la Sicile, ny ne se feussent point trouvez frustrez de tout ce qu'ils avoyent au surplus esperé, s'ils eussent laissé la conduicte de leur armée, et le gouvernement de leurs affaires, entre les mains d'Alcibiades quand ils l'envoyerent adjourner à comparoir en personne devant eulx, veu que lors, ayant trouvé la ville d'Athenes presque entierement privée de la possession de la mer, et du costé de la terre ses forces reduictes à telle extremité, qu'à peine pouvoit-elle deffendre ses fauxbourgs, et au-dedans estant encores divisée et embrouillée de seditions civiles, neantmoins, en remettant suz, et ramassant ce peu de forces foibles et petites qui luy estoyent demourées, il luy avoit desja restitué, non-seu-

lement la seigneurie et domination de la marine, mais aussy l'avoit rendue par-tout victorieuse sur la terre.

Callias avoit sollicité le decret qui justifioit Alcibiades.

Or avoit le decret de son rappel ja auparavant esté passé et accordé par le peuple, à l'instance de Callias, fils de Calleschrus, qui le meit en avant, ainsy comme luy-mesme le tesmoigne en ses elegies, r'amentevant à Alcibiades le plaisir qu'il luy avoit faict en cela, disant :

De ton r'appel premier je proposay
En plein conseil le decret, et l'osay
Mettre en avant dont je puis maintenir
Estre celuy qui t'ay faict revenir,
Estant l'arrest qui t'a cy r'appellé
Du sceau verbal de ma langue scellé.

Alcibiades est absous, et est élu capitaine général.

Mais nonobstant, le peuple s'estant lors assemblé en conseil, Alcibiades se tira en avant, et feit une harangue en laquelle il desplora premierement ses malheurs, et se plaignit un peu des torts que l'on luy avoit faicts, en rejectant neantmoins le tout, à la fin, sur sa maulvaise fortune, et sur quelque dieu envieux de sa prosperité ; puis discourut bien au long sur l'esperance qu'avoyent les ennemys : et au demourant, admonesta le peuple d'avoir bon courage, et de s'asseurer pour l'advenir. Finalement, luy feurent par le peuple données des couronnes d'or, et feut esleu capitaine general d'Athenes, avecques soubveraine puissance, tant par terre que par mer ; et sur l'heure mesme feut ordonné, par arrest du peuple, que

tous ses biens luy seroyent rendus, et que les prebstres Eumolpides l'absouldroyent des maledictions, et les herault et huissiers, à haulte voix semblablement, revocqueroyent les execrations qu'ils avoyent fulminées et publiées encontre luy par commandement du peuple : ce que tous les austres feirent : excepté Theodorus le Pontife, lequel dict : *je ne l'ai point excommunié ny mauldit, s'il n'a rien forfaict contre la chose publicque.*

Theodorus le pontife refuse de l'absoudre.

Ainsy estant les affaires d'Alcibiades en si glorieuse prosperité, il y eut neantmoins auscuns, qui prindrent à maulvais presage le temps auquel il estoit arrivé, pource que le jour de son retour, par cas d'advanture escheut au propre jour qu'on celebre en l'honneur de la deesse Minerve, la feste qu'on appelle *Plynteria*, qui vault austant à dire, comme la feste des lavements, en laquelle les prebstres, qu'on nomme *Praxiergides*, font quelques secrets sacrifices et occultes ceremonies, le vingt et cinquiesme jour du mois de septembre, ostants à l'image de la deesse tous ses joyaulx et parements, et la tenants toute cachée et couverte : à raison de quoy les Atheniens mettent celle journée entre les plus malencontreuses, et se guardent bien de faire ou commencer auscune chose de consequence en icelle, et alloit-on interpretant, qu'il sembloit que la deesse ne feust point contente ny joyeuse du retour d'Alcibiades, et que elle se cachoit pour ne le point veoir et pour le reculer arriere d'elle.

Fêtes des lavemens en l'honneur de Minerve.

Alcibiades fait faire par terre la procession solemnelle des mystères.

Ce neantmoins luy estants à ce retour toutes choses succedées selon son desir, il arma cent gualeres pour retourner incontinent à la guerre; mais il luy print une envie honneste et gentile, qui l'arresta jusques au temps que l'on celebre la solemnité des mysteres; car depuis que la ville de Decelée avoit esté occupée et fortifiée par les Lacedæmoniens dedans le territoire de l'Atticque, et que les ennemys, estants les plus forts en campaigne, avoyent tenu les chemins par où l'on va d'Athenes à Eleusine, il n'y eust ordre de faire la procession solemnelle par terre avecques telle dignité et telle devotion qu'on avoit accoustumé auparavant, ains y falloit aller par la mer; de maniere que les sacrifices, les danses et plusieurs austres sainctes et devotes ceremonies, que l'on souloit faire par le chemin, en chantant le sainct cantique de Iacchus, par necessité venoyent à estre delaissées et obmises. Si sembla lors à Alcibiades que ce seroit à luy œuvre meritoire envers les dieux, et glorieuse envers les hommes, de rendre à ceste feste et solemnité sa forme et dignité accoustumée, en accompaignant la procession et la deffendant contre les courses et invasions des ennemys; car il estima qu'il adviendroit l'un des deux, ou que Agis roy des Lacedæmoniens ne se bougeroit, et par ce moyen il luy diminueroit d'austant sa reputation et r'abbaisseroit sa gloire, ou s'il sortoit en campaigne, qu'il luy donneroit la bataille devote et religieuse envers les dieux, attendu

que ce seroit pour deffendre leurs plus sainctes et sacrées ceremonies en la veuë de son païs, là où il auroit tous ses citoyens spectateurs et tesmoings de sa proüesse et vaillance.

Alcibiades conduit la procession des mystères avec des troupes, pour attirer les Lacédémoniens au combat.

Ayant prins ceste resolution, il la feit entendre aux prebstres Eumolpides, aux huissiers, et austres supposts et ministres des mysteres: puis disposa tout le long du chemin des gens au guet sur les plus haults costaux d'à l'environ, et envoya devant au plus matin, des avant-coureurs pour descouvrir le païs, et après cela feit marcher les prebstres, religieux et confraires, et ceulx qui les conduisoyent en procession, lesquels il couvrit et environna tout à l'entour de son armée qui marchoit coste à coste en bonne ordonnance, et en grand silence, qui feut une conduicte d'armée fort venerable, pleine de grande saincteté, et en laquelle si les envieux vouloyent confesser verité, ils diroyent qu'Alcibiades feit austant office de grand prebstre et de soubverain pontife, que de capitaine. Si meina ceste procession en seureté jusques dedans la ville, sans que personne des ennemys eust jamais la hardiesse de sortir aux champs pour luy courir suz. Ce qui luy esleiva le cœur encores davantage et augmenta la bonne opinion qu'on avoit de sa suffisance et sage conduicte en la guerre, de sorte qu'on jugeoit qu'il estoit invincible, lorsqu'il avoit entiere puissance de commander soubverainement à une armée.

Au demourant quant au menu populaire et

gens de basse condition, il les attira et guaigna si bien à soy, qu'ils desiroyent tous singulierement, qu'il usurpast l'aucthorité et domination soubveraine, voire jusques à s'en addresser à luy, et luy dire et admonester qu'il se debvoit mettre au-dessuz de toute envie, et abolir toutes ces ordonnances et coustumes de faire aucthoriser ces choses par les voix du peuple, et toutes telles folies qui ruinoyent les affaires de la chose publicque, et qu'il falloit qu'il prinst en main soubveraine l'aucthorité du gouvernement, pour disposer entierement de toutes choses à sa volonté, sans plus craindre les calomniateurs.

Alcibiades équippe cent galeres; il s'embarque et defait les Andriens.

Or quant à luy, s'il eut oncques vouloir d'usurper la tyrannie ou non, on n'en sçauroit que dire; mais il est bien certain, que les plus gros de la ville craignants qu'il ne le feist, hasterent son partement le plus qu'ils peurent, faisants toutes austres choses à sa volonté, et mesmement luy donnants pour compaignons en la charge de capitaine, ceulx que luy-mesme voulut. Ainsy se partit à la fin avecques une flotte de cent gualeres, et s'en alla premierement descendre en l'isle d'Andros, là où il deffeit en bataille les habitants de l'isle, et quelques Lacedæmoniens qui y estoyent aussy, mais il ne print pas la ville, qui feut l'une des premieres charges et imputations que ses mal-veuillants luy meirent suz depuis. Car s'il y eut jamais homme ruiné par la propre reputation que l'on avoit de sa suffisance et

valeur, certainement ç'a esté Alcibiades; pource que les belles et grandes choses qu'il avoit faictes, l'avoyent mis en telle estime de bon sens et de hardiesse, que là où il failloit à faire quelque chose, il en estoit soupçonné, et jugeoit-on que ce n'estoit pas pour n'avoir peu, mais pour n'avoir voulu le faire, et que là où il se vouloit esvertuer, rien ne luy pouvoit eschapper.

Alcibiades est accusé d'avoir perdu les affaires de la république.

Au moyen de quoy le peuple s'estoit promis, qu'incontinent après son partement il entendroit dire que l'isle de Chio seroit prinse avecques tout le païs d'Ionie, et se courrouçoyent pource qu'ils n'en entendoyent point de nouvelles aussy soubdainement comme l'imaginoit leur desir, sans mettre en consideration la fauste d'argent qu'il souffroit, mesmement ayant la guerre contre des ennemys, qui avoyent le grand roy de Perse qui leur en fournissoit, et que pour ceste necessité il estoit bien souvent contrainct d'abandonner son camp pour s'en aller çà et là chercher de l'argent, dont il peust nourrir, souldoyer et entretenir ses gens; car qu'il soit ainsy, la derniere charge qu'on luy meit suz, feut pour une telle cause: Lysander envoyé par les Lacedæmoniens pour amiral et capitaine-general de leur armée de mer, feit tant envers Cyrus frere du roy de Perse, qu'il en tira une bonne et grosse somme de deniers, moyennant lesquels, il donna aux mariniers quatre oboles de soulde ordinaire par jour, au lieu qu'ils n'en souloyent avoir

L'obole d'Athenes valoit environ sept deniers.

que trois, encores avoit Alcibiades beaucoup d'affaire à leur en fournir trois seulement. A raison de quoy, pour recouvrer argent, il s'en alla faire une course jusques en la Carie.

Antiochus, pilote d'Alcibiades, livre un combat dans l'absence de ce dernier; il y est tué.

Mais cependant, celuy qu'il avoit laissé son lieutenant, et à qui il avoit baillé la superintendence sur les vaisseaux en son absence, nommé Antiochus, qui estoit bien bon pilote, mais au demourant homme ecervellé, de peu de sens et de maulvais jugement, ayant exprès commandement d'Alcibiades de ne combattre point en façon quelconque, encores que les ennemys luy vinssent presenter la bataille, feut si temeraire, et feit si peu de compte de ce qui luy avoit esté tant et si expressement ordonné, qu'il arma sa gualere dont il estoit capitaine, et encores une austre, et s'en alla vers la ville d'Ephese passer tout le long des prouës des gualeres ennemyes, en faisant et disant plusieurs villenies et plusieurs oultraiges à ceulx qui estoyent dessuz. De quoy Lysander estant irrité, luy sortit à l'encontre avecques peu de vaisseaux du commencement. Les austres particuliers capitaines des gualeres d'Athenes, voyants Antiochus en dangier, y allerent au secours à la file; et adoncques Lysander aussy de son costé se jecta en pleine mer contre eulx avecques toute sa flotte entierement, et feit en sorte qu'il les rompit, Antiochus mesme y mourut, et y eut plusieurs gualeres et plusieurs personnes prinses, dont Lysander dressa un trophée, pour marque de sa victoire.

Alcibiades,

Alcibiades, ceste nouvelle ouye, s'en retourna incontinent tout court en toute diligence à Samos, et arrivé qu'il y feut alla avecques le demourant de sa flotte presenter la bataille à Lysander, lequel se contentant de sa premiere victoire, ne luy sortit point à l'encontre, et tout aussy-tost y eut un Thrasybulus, fils de Thrason, ennemy d'Alcibiades, qui se partit du camp de Samos, et s'en alla droict à Athenes pour l'accuser envers le peuple, donnant à entendre qu'il guastoit tout, et qu'il avoit ja perdu plusieurs vaisseaux, pour desdaigner sa charge et en faire trop peu de compte : en commettant en son lieu des gens qui avoyent credit autour de luy, pource qu'ils estoyent bons compaignons, et qu'ils luy faisoyent passer le temps à yvrongner, et à dire mots de gaudisserie, que les gens de marine disent entre eulx, pendant qu'il alloit à son plaisir çà et là amasser de l'argent, et se donner du bon temps à faire bancquet avecques les courtisanes Abydenienes et Ionienes, mesmement en temps que l'armée des ennemys estoit si près de la leur. On le chargea aussy, qu'il faisoit fortifier quelque chasteau au païs de Thrace, près de la ville de Bysanthe pour s'y retirer, comme ne pouvant, ou plustost ne voulant plus vivre en son païs. Ausquelles imputations les Atheniens adjoustants foy, esleurent incontinent d'austres capitaines, pour monstrer le courroux et le malcontentement qu'ils avoyent contre luy.

Alcibiades va à Samos.

Thrasybulus, fils de Thrason, ennemi d'Alcibiades, va à Athenes, porter son accusation contre lui.

Le peuple d'Athenes nomme d'autres generaux pour remplacer Alcibiades.

Alcibiades quitte l'armee et fait la guerre a part.

Ce qu'entendant Alcibiades, et craignant qu'on ne luy feist pis, se retira de tout poinct hors du camp des Atheniens, et assemblant quelque nombre de souldards estrangiers, alla en son nom faire la guerre à quelques peuples Thraciens, qui n'estoyent point soubz la puissance d'auscun seigneur, là où il assembla bonne somme d'argent, de ce qu'il y guaigna, et par mesme moyen asseura les Grecs, habitants en celle marche, des courses et invasions des Barbares. Depuis estants les capitaines Atheniens Tydeus, Menander et Adimantus, avecques toutes les gualeres, que la ville d'Athenes avoit pour lors, en la coste qu'on appelle communement *la riviere de la chevre*, là où tous les matins par plusieurs jours de rang, ils se jectoyent en haulte mer, et alloyent presenter la bataille à Lysander, qui estoit à l'anchre devant la ville de Lampsaque, avecques toute l'armée de mer des Lacedæmoniens, puis s'en retournoyent au lieu dont ils estoyent partis, en bien maulvais ordre, sans faire guet, ny soy tenir austrement sur leurs guardes, comme gens qui mesprisoyent leurs ennemys: Alcibiades estant en terre ferme, non gueres loing de là, ne meit point à nonchaloir ceste fauste qu'ils faisoyent, ains s'en alla devers eulx à cheval, et leur remonstra qu'ils s'estoyent mal posez en une coste, où ils n'avoyent nuls abris et point de villes, et où il leur falloit aller querir leurs vivres bien loing jusques en la ville de Sestos, et qu'ils souffroyent leurs

Il donne un bon conseil à ses successeurs au commandement de l'armée.

gens de marine sortir hors des vaisseaux, quand ils estoyent à la coste, et s'escarter çà et là en terre, comme chascun vouloit, là où ils avoyent tout devant eulx une grosse armée d'ennemys, accoustumez d'obeyr promptement aux commandements d'un seul chef, et pourtant leur disoit et conseilloit qu'ils s'ostassent de là, et s'en allassent poser l'anchre devant la ville de Sestos.

Son conseil n'est pas suivi. Lysander ruine les Athéniens par mer et par terre.

A quoy les capitaines ne voulurent point entendre : ains, qui pis est, l'un d'eux, Tydeus, luy commanda superbement, qu'il eust à se retirer incontinent, et que ce n'estoit point luy, mais d'austres, qui avoyent charge de l'armée. Parquoy Alcibiades se doubtant qu'il y eust encores quelque trahison là dessoubz, se retira, et s'en allant, dict à quelques-uns de sa cognoissance, qui luy feirent compaignie à s'en retourner du camp, *que si les capitaines Atheniens ne l'eussent ainsy fierement rabroüé, dedans peu de jours il eust contrainct les Lacedæmoniens de venir à la bataille contre eulx en despit qu'ils en eussent, ou bien de quitter ou abandonner leurs vaisseaux;* ce qu'auscuns estimerent estre une vaine vanterie ; les austres jugerent qu'il y avoit apparence en ce qu'il disoit, parce qu'il eust peu ameiner du costé de la terre grand nombre de Thraciens, gens de traict et de cheval, avecques lesquels il eust couru suz aux Lacedæmoniens, et mis leur camp en grand trouble ; mais au demourant qu'il eust sagement preveu les faustes que faisoyent ces

capitaines Atheniens, l'esvenement qui en ensuyvit incontinent après, le tesmoigna esvidemment, parce que Lysander les alla un jour charger au desprouveu si roidement, que de tous les vaisseaux qui estoyent en leur flotte, il ne se saulva que huict gualeres seulement, avecques lesquelles Conon s'enfuyt, et les austres qui n'estoyent pas gueres moins de deux cent, feurent toutes prinses et emmeinées captifves, avecques trois mille prisonniers que Lysander feit tous mourir. Et peu de temps après, print aussy la ville mesme d'Athenes, où il brusla tout le reste de leurs vaisseaux, et feit desmolir et abattre leurs longues murailles.

Alcibiades se retire en Perse auprès de Pharnabazus, qui le reçoit et le festoye.

Après lequel grand exploict, Alcibiades redoubtant les Lacedæmoniens, qui lors sans contredict, estoyent demourez seigneurs de la mer et de la terre, passa au païs de la Bythinie, faisant conduire après luy grande quantité de biens, et portant bonne somme d'argent quand et luy, sans d'austres encores davantage qu'il laissoit ès chasteaux de la Thrace, où il se tenoit : mais il en perdit beaucoup en la Bythinie, que luy osterent et desrobberent quelques Thraciens habitants au païs. Si deslibera de se retirer devers le roy Artaxerxes, esperant que quand ce roy l'auroit une fois essayé, il ne le trouveroit point homme de moindre service, que paravant Themistocles avoit esté trouvé, oultre ce que l'occasion de son aller seroit encores trouvée plus juste, à cause qu'il n'y

alloit pas pour faire la guerre à ses citoyens ny à son païs, comme faisoit Themistocles, ains au contraire en intention de requerir le roy, qu'il luy pleust les secourir, et pensant que Pharnabazus, plustost que nul austre, luy donneroit moyen de pouvoir aller seurement jusques à la cour du roy, il dressa son chemin devers luy au païs de la Phrygie, où il demoura quelque temps à luy faire la cour, estant aussy reciproquement honnoré et caressé par luy.

Cependant les Atheniens se trouvoyent bien desolez de veoir leur empire perdu; mais quand encores Lysander, après leur avoir osté la liberté, meit leur ville entre les mains de trente gouverneurs, alors voyants que tout estoit entierement perdu, là où ils eussent encores peu se resouldre, s'ils eussent esté sages, ils se meirent à regretter et desplorer ensemble leurs miseres et malheurs, en rememorant les erreurs et les faustes qu'ils avoyent faictes, entre lesquelles ils comptoyent pour la plus grande, la seconde fois qu'ils s'estoyent courroucez contre Alcibiades; car ils le chasserent et jecterent sans qu'il eust, quant à luy, rien offensé ne forfaict, ayant despit seulement de ce que l'un de ses ministres leur avoit en son absence, perdu honteusement quelque petit nombre de vaisseaux, et eulx-mesmes plus honteusement osterent à leur ville le plus vaillant et le mieulx entendu capitaine qu'ils eussent.

Désolation des Athéniens sur leurs malheurs.

Lysander divise la ville en trente gouvernemens.

Et neantmoins encores avoyent-ils quelque

Ils ont encore quelque espérance dans Alcibiades.

debile esperance que leurs affaires n'estoyent pas de tout poinct desplorez, tant comme Alcibiades seroit vivant, pource que paravant estant fugitif et banny, il ne s'estoit point contenté de vivre en repos sans rien faire, et maintenant, disoyent-ils, s'il a auscun moyen, encores ne supportera-il jamais l'orgeuil et l'insolence des Lacedæmoniens, ny les cruautez et oultraiges de ces trente tyrans.

Critias, l'un des trente gouverneurs, persuade a Lysander qu'il ne sera jamais maitre d'Athenes tant qu'Alcibiades vivra.

Si n'estoit point hors de raison, que le commun peuple eust de telles imaginations en son entendement, attendu que les trente gouverneurs mesmes feirent tout debvoir de rechercher et diligemment enquerir ce qu'il faisoit, et ce qu'il pretendoit de faire, jusques à ce que finalement Critias remonstra à Lysander que n'estant plus la ville d'Athenes soubz l'aucthorité et le gouvernement du peuple, les Lacedæmoniens se pouvoyent bien tenir et dire asseurez seigneurs de toute la Grece; mais encores que le peuple d'Athenes de soy-mesme s'accommodast à souffrir patiemment la subjection d'estre soubz un petit nombre de gouverneurs, jamais Alcibiades tant qu'il auroit vie ne les laisseroit vivre en paix, ains essayeroit tousiours d'y susciter et esmouvoir quelques nouvelletez.

Toutesfois Lysander ne se laissa point du tout aller à ses suasions, que premierement ne luy eust esté envoyé un mandement special par les magistrats de Lacedæmone, auquel il luy estoit expressement commandé qu'il ostast, par quelque moyen que ce feust, Alcibiades

hors de ce monde, soit, ou que veritablement ils redoubtassent la subtilité de son esprit, et la grandeur de son courage à entreprendre toutes choses haultes et hazardeuses, ou qu'ils voulussent en cela gratifier au roy Agis. Ayant doncques Lysander receu ce commandement, il envoya, pour avoir moyen de l'executer, devers Pharnabazus; lequel en bailla la commission à son frere nommé Magæus, et à Susamithres son oncle. Or estoit pour lors Alcibiades en un certain bourg de la Phrygie, ayant avecques luy une sienne concubine qui s'appelloit Timandra. Si luy feut advis une nuict en dormant, qu'il avoit vestu la robbe de ceste sienne concubine, et qu'elle le tenant entre ses bras luy accoustroit la teste et le peignoit, et luy fardoit le visage, comme s'il eust esté femme. Les austres disent qu'il luy feut advis, que Magæus luy couppoit la teste et faisoit brusler son corps, et dict-on que ce feut bien peu de temps avant sa mort qu'il eut ceste vision.

Lysander, par ordre des magistrats de Lacédémone, engage Pharnabazus à faire tuer Alcibiades.

Alcibiades songe pendant la nuit qu'on lui coupe la tête.

Ceulx qui y feurent envoyez pour le tuer, n'eurent pas la hardiesse d'entrer dedans la maison où il estoit, ains meirent le feu tout à l'entour, et luy soubdain qu'il en ouyt le bruict, assembla ce qu'il peust de vestements, de tapisseries et austres draps, qu'il jecta dessuz le feu pour le cuider estouffer, et entortillant son manteau à l'entour de son bras gauche, print son espée nuë en la main droicte, et se jecta hors la maison sans que le feu luy

On veut le brûler dans sa maison; il se sauve.

feist auscun mal, sinon qu'il luy brusla un peu ses habillements. Les Barbares si-tost qu'ils l'apperceurent se tirerent en arriere et s'escarterent, et n'y en eut pas un qui l'osast attendre ny le joindre de près pour le combattre; mais de loing luy tirerent tant de coups de dard et de traict, qu'ils le tuerent en la place. Puis quand ils se feurent retirez, Timandra alla prendre le corps, qu'elle envelopa et ensevelit des meilleurs draps qu'elle eust, et luy donna sepulture le plus honnorablement qu'il luy feut possible de ce qu'elle peust faire et recouvrer.

Il est tué à coups de dards et de traits.

L'on dict que Laïs celle tant renommée courtisane que l'on appelle *Corinthiene*, encores qu'elle feust natifve d'une petite ville de la Sicile, qui se nomme Hyccare, où elle feut prinse, estoit sa fille. Toutesfois quant à la mort d'Alcibiades, il y en a auscuns qui accordent bien tout le demourant de ce que j'en ay escript, excepté qu'ils disent, que ce ne feurent ny Pharnabazus, ny Lysander, ny les Lacedæmoniens qui le feirent tuer; mais que tenant avecques luy une jeune femme de noble maison qu'il avoit desbauchée et seducte, les freres d'elle ne pouvants supporter ceste injure, allerent mettre le feu dedans la maison où il se tenoit, et qu'ils le tuerent comme nous avons dict, ainsy qu'il cuidoit saulter et se jecter hors du feu.

Laïs, fameuse courtisanne, étoit, dit-on, fille d'Alcibiades.

Fin de la Vie d'Alcibiades.

GAIUS

GAIUS MARTIUS
CORIOLANUS.

LA maison des Martiens à Rome, estoit du nombre des Patriciennes, et en sont sortis plusieurs grands personnages, entre lesquels feut Ancus Martius, fils de la fille du roy Numa, qui feut roy de Rome, après Tullus Hostilius : aussy en feurent Publius et Quintus, qui ont faict conduire dedans Rome la plus grosse et la meilleure eau qui y soit, et *Censorinus*, ainsy surnommé, pource que le peuple Romain l'esleut censeur par deux fois, et puis à sa persuasion feit l'ordonnance et la loy, que de-là en avant nul ne pourroit plus demander ne tenir ce magistrat là deux fois.

Famille de Gaius Martius.

Publius et Quintus ont fait conduire à Rome la meilleure eau.

Mais Gaius Martius, celuy duquel nous entendons escrire presentement, estant demouré orphelin de son pere, feut nourry soubz sa mere veufve, et feit veoir par experience, que l'orphelinage apporte bien d'austres incommoditez à un enfant, mais qu'il ne l'empesche point d'estre homme de bien et de vertu excellente par dessuz le commun, et que c'est à tort que quelques-uns de lasche nature le blasment et l'accusent, comme estant cause de leur corruption, à fauste que l'on n'a pas eu soing d'eulx et de leurs mœurs en leur jeunesse. Aussy à ce mesme personnage tesmoigné ce qu'auscuns estiment, qu'une nature forte et vigoureuse, quand elle est destituée de bonne nourriture, produict beaucoup de maulx et de

Naturel de Gaius Martius.

biens tout ensemble, ne plus ne moins qu'une bonne terre grasse produict beaucoup de bonnes et de maulvaises herbes, si elle n'est bien cultivée : pource que la naturelle force, constance et perseverance de sa volonté, en ce qu'il avoit une fois entreprins, le poulsoit bien à attenter et executer plusieurs belles et grandes choses : mais aussy de l'austre costé, sa cholere qui estoit impatiente, et son obstination inflexible de ne vouloir jamais ceder à personne, le rendoyent mal accointable, et mal propre pour vivre et converser entre les hommes, lesquels avoyent bien en admiration sa fermeté impassible de ne se laisser jamais vaincre ny au labeur, ny à la volupté, ny à l'avarice, et la nommoyent bien force, temperance et justice : mais au demourant, ils ne s'en pouvoyent approcher ny le frequenter familierement, comme il se faict entre citoyens d'une mesme chose publicque, tant ses façons de faire leur estoyent mal agreables et odieuses, pour une certaine gravité qui leur sembloit trop seigneuriale.

Il étoit constant, persévérant et colere.

Il étoit difficile de vivre avec lui dans la societé.

Aussy à dire la verité, le plus grand fruict que les hommes apportent de la doulceur et benignité des Muses, c'est-à-dire, de la cognoissance des bonnes lettres, c'est qu'ils en domptent et adoulcissent leur nature, qui estoit auparavant sauvage et farouche, trouvants avecques le compas de la raison, le moyen, et rejectants le trop. Or estoit en ce temps-là, la prouëss honnorée et prisée à Rome universellement par dessuz toutes les austres

Les lettres corrigent et adoucissent les mœurs.

vertus, dequoy faict foy ce qu'on la nommoit VIRTUS, du nom mesme de la vertu, en attribuant le nom du commun genre à une espece particuliere : tellement que *Vertu* en Latin estoit austant à dire, comme vaillance.

Martius étoit fort adroit aux armes.

Mais Martius estant encores plus enclin aux armes que nul austre de son temps, commença incontinent dès son enfance à les prendre en main, et à les manier. Et davantage estimant que les armures de dehors et les artificielles ne servent de gueres à ceulx qui ne sont bien munis et bien prouveus des naturelles qui naissent avecques nous, il exercita tellement sa personne à toute sorte de travaïl et de combat, qu'il en devint viste à courir, roide à luicter, et si ferme à la prinse, qu'il ne se trouvoit homme qui le peust forcer : au moyen dequoy, ceulx qui contendoyent à l'encontre de luy en prouësse et bonté de courage, quand ils se trouvoyent surmontez, alleguoyent que cela ne procedoit que de sa force corporelle et de la dureté de sa personne, qui ne se rendoit jamais pour labeur ny pour travail quelconque.

Bravoure de Martius en une bataille contre Tarquin.

La premiere guerre où il se trouva estant encores fort jeune, feut quand Tarquin surnommé *le superbe*, qui avoit esté roy de Rome, et depuis en avoit esté chassé pour son arroguance, après avoir essayé d'y rentrer par plusieurs batailles, où il avoit tousiours esté deffaict, finalement feit tout son dernier effort estant secouru des Latins, et de plusieurs austres peuples de l'Italie, qui avecques une grosse

et puissante armée avoyent entreprins de le remettre en son estat, non tant pour luy faire plaisir, comme pour diminuer et ravaler les forces des Romains, lesquels ils craignoyent, et portoyent envie à leur accroissement. En ceste bataille doncques, laquelle eut plusieurs esbranlements en l'une et en l'austre partie, Martius combattant vaillamment à la veuë du Dictateur mesme, vit un Romain qui feut porté par terre assez près de luy : il ne l'abandonna point, ains se jecta au devant pour le couvrir, et occit de sa main l'ennemy qui luy couroit suz : à l'occasion dequoy, après que la bataille feut guaignée, le Dictateur ne meit pas un si bel acte en oubly, ains le couronna tout le premier d'un chappeau de branches de chesne, pource que c'est la coustume des Romains que celuy qui saulve la vie à un sien citoyen, est honnoré d'une telle couronne, soit ou que la loy feist cest honneur au chesne en faveur des Arcadiens, lesquels feurent jadis appellez *mangeurs de gland* par l'oracle d'Apollo, ou pource que facilement et par-tout les gens de guerre peuvent recouvrer des branches de chesne, ou pource que l'on estima estre convenable de donner par honneur à celuy, qui auroit saulvé la vie à un citoyen, la couronne de l'arbre proprement dedié et consacré à Jupiter saulveur et protecteur des citez : oultre ce, que le chesne entre les arbres sauvages, est celuy qui porte le plus beau fruict : et entre les cultivez et domesticques, est le plus fort. Davan-

Le dictateur le couronne d'un chapeau de feuilles de chêne.

Couronne de chêne est la couronne civique.

Les hommes vécurent d'abord de glands.

tage les hommes au commencement en prenoyent le gland pour leur pain, et le miel pour leur breuvage : et, qui plus est, il leur donnoit pour pitance une bonne partie des bestes et des oyseaux, en portant le guy de chesne, dont on faict la gliie pour les prendre. On dict qu'en ceste bataille apparurent Castor et Pollux, et que soubdainement après le combat on les veit à Rome sur la place, avecques leurs chevaulx tous trempez de sueur, qui les premiers dirent les nouvelles de la victoire, à l'endroict où il y a maintenant un temple edifié en leur honneur, auprès de la fontaine : et de là vient que le jour de ceste victoire, qui feut le quinziesme de juillet, est encores aujourd'huy consacré à Castor et Pollux.

L'honneur rendu avant le tems éteint le desir de la gloire chez les jeunes gens de nature basse.

Il produit le contraire chez ceux qui sont grands véritablement.

Au reste on veoit coustumierement advenir, que quand l'honneur et la reputation viennent avecques le temps à jeunes gens qui n'ont pas la nature trop eslevée, cela esteinct et rassasie incontinent leur soif et convoitise de gloire trop facile à assouvir, là où au contraire, les premiers honneurs ne font qu'aiguiser l'appetit à ceulx qui ont les cœurs fermes, et veritablement grands, et sont comme des vents qui les poulsent à entreprendre et à vouloir faire toutes choses haultes et loüables, pource qu'ils n'estiment pas recepvoir loyer de ce qu'ils ont bien faict par le passé, ains plustost leur semble qu'ils donnent guage et arrhe de faire encores mieulx à l'advenir, et ont honte d'abandonner leur gloire, et de ne l'aller pas tou-

siours augmentant de plus en plus par mesmes exploicts de vertu.

Martius se distingue dans toutes les occasions par sa bravoure.

Ceste affection estant en Martius, il s'efforçoit de se vaincre soy-mesme en bien faisant: et voulant faire veoir tous les jours quelque nouvelle preuve de sa valeur, alloit adjoustant prouësse sur prouësse, et amassant despoüilles sur despoüilles. Au moyen dequoy les capitaines suyvants faisoyent aussy à l'envy des precedents à qui plus l'honnoreroit, et à qui porteroit plus honnorable tesmoignage de sa vertu: de maniere que les Romains ayants eu en ce temps-là plusieurs guerres et plusieurs batailles, il se trouva à toutes et n'y en eut pas une dont il retournast sans quelque prix d'honneur. Et comme aux austres la fin qui leur faisoit aymer la vertu estoit la gloire: aussy à luy la fin qui luy faisoit aymer la gloire estoit la joye qu'il voyoit que sa mere recepvoit: car il estimoit n'y avoir rien qui le rendist plus heureux ne plus honnoré, que de faire que sa mere l'ouyst priser et louër de tout le monde, et le vist retourner tousiours couronné, et qu'elle l'embrassast à son retour, ayant les larmes aux yeulx espreinctes de joye: laquelle affection on dict que Epaminondas advoüa et confessa semblablement estre en luy, reputant son principal et plus grand heur estre, que son pere et sa mere vivants avoyent veu la victoire qu'il guaigna en la plaine de Leuctres. Or quant à Epaminondas, il eut ce bien là, d'avoir ses pere et mere vivants partici-

Il portoit un grand honneur à sa mere.

Epaminondas avouoit que son plus grand bonheur avoit eté de voir ses pere et mere témoins de sa victoire.

pants à sa joye et à sa prosperité : mais Martius estimant debvoir à sa mere ce qu'il eust encores deu à son pere s'il eust esté vivant, ne se contenta pas de la resiouyr et honnorer seulement, ains à son instance et priere il print femme, de laquelle il eut des enfants, sans toutesfois se despartir jamais d'avecques sa mere.

Martius se rend à la sollicitation de sa mere.

Estant doncques ja parvenu à grande aucthorité et grande reputation à Rome par sa vertu, il advint que le Senat soubstenant les riches entra en grande dissension avecques le menu peuple, lequel se sentoit trop durement traicté et oppressé par les usuriers, qui leur avoyent presté quelque argent, pource que ceulx qui avoyent quelque peu de quoy, en estoyent privez par les creanciers qui leur faisoyent saisir ce peu de biens qu'ils avoyent, à fauste de payer les usures, et puis consequemment decreter et vendre au plus offrant pour estre payez, et ceulx qui n'avoyent du tout rien, estoyent eulx-mesmes saisis au corps, et leurs personnes detenuës en servitude, encores qu'ils monstrassent les cicatrices des bleçeures qu'ils avoyent reçeuës en plusieurs batailles, où ils s'estoyent trouvez pour le service et pour la deffense de leur chose publicque, desquelles la derniere avoit esté contre les Sabins, qu'ils avoyent combattus soubz la promesse que les riches leur avoyent faicte de les traicter à l'advenir plus doulcement, et aussy que par aucthorité du conseil le prince du Senat, Marcus Valerius, leur en avoit respondu.

Martius soutient le partie de la noblesse contre le peuple.

Division à Rome entre le sénat et le peuple.

Mais après qu'ils eurent si bien faict leur debvoir encores ceste derniere fois, qu'ils deffeirent leurs ennemys, et qu'ils veirent que l'on ne les en traictoit de rien mieulx ny plus humainement, et que le Senat faisoit l'aureille sourde, monstrant ne se point soubvenir des promesses qu'il leur avoit faictes, ains les laissoit emmeiner comme esclaves en servitude par leurs creanciers, et souffroit qu'ils feussent despoüillez de tous leurs biens : adoncques commençerent-ils à se mutiner ouvertement, et à esmouvoir de maulvaises et dangereuses seditions dedans la ville. Dequoy les ennemys estant advertis, entrerent à main armée dedans le territoire de Rome, bruslants et pillants tout par où ils passoyent : pour à quoy remedier, les magistrats feirent incontinent crier à son de trompe, que tous ceulx qui se trouveroyent en aage de porter armes, se vinssent faire enrooler pour aller à la guerre : mais personne n'obeyt à leur commandement.

A l'occasion dequoy les opinions des principaulx hommes, et qui avoyent aucthorité au gouvernement des affaires, se diviserent aussy, pource que les uns feurent d'advis qu'il estoit raisonnable que l'on celast et cedast un petit, à ce que les pauvres requeroyent, et que l'on relaschast un peu la trop roide severité des loyx : les austres maintiendrent le contraire, entre lesquels feut Martius, alleguant que le pis qui feust en cela n'estoit pas la perte d'argent, que viendroyent à souffrir ceulx

ceulx qui en avoyent presté : mais que c'estoit un commencement de desobeyssance, et un essay de l'insolence et audace d'une commune, qui vouloit abolir les loyx, et mettre tout en confusion, pourtant que le senat, s'il estoit sage, devoit prouveoir à l'esteindre de bonne heure, et amortir dès son commencement.

Le bas peuple se mutine et quitte Rome.

Le senat feut en peu de jours assemblé par plusieurs fois la dessuz, sans que toutesfois il y eust resolution quelconque : ce que voyants les pauvres et menus gens, se banderent un jour ensemble, et s'entre-donnants courage les uns aux austres, abandonnerent la ville, et s'allerent planter dessuz une motte, qui s'appelle aujourd'huy *le Mont sacré*, le long de la riviere du Teveron, sans faire violence quelconque, ny austre demonstration de mutinement, sinon qu'ils alloyent criants que de longue-main aussy bien les riches les avoyent chassez de la ville, et que par toute l'Italie ils trouveroyent de l'air et de l'eau et lieu pour se faire enterrer : et qu'aussy bien demourants à Rome ils n'avoyent rien davantage, sinon qu'ils estoyent bleçez et tuez en continuelles guerres et batailles, qu'ils soubstenoyent pour deffendre l'opulence des riches.

Menenius Agrippa est deputé pour les faire revenir.

Le senat eut paour de ce despartement, et envoya devers eulx les plus gracieux et les plus populaires vieillards qui feussent en toute leur compaignie, entre lesquels Menenius Agrippa feut celuy qui porta la parole, et après plusieurs raisons franchement remonstrées, et

plusieurs prieres doulcement exposées à ce peuple de la part du senat, finalement il termina sa harangue par une fable assez notoire, leur disant, *que tous les membres du corps humain se mutinerent un jour contre le ventre, en l'accusant et se plaignant de ce que luy seul demouroit assis au milieu du corps sans rien faire, ny contribuer de son labeur à l'entretenement commun, là où toutes les austres parties soubstenoyent de grands travaulx, et faisoyent de laborieux services pour fournir à ses appetits : mais que le ventre se mocqua de leur folie, pource qu'il est bien vray, disoit-il que je reçoips le premier toutes les viandes et toute la nourriture qui faict besoing au corps de l'homme, mais je la leur renvoye, et distribue puis après entre eulx. Aussy*, dict-il, Seigneurs citoyens Romains, *pareille raison y a-il du senat envers vous : car les affaires qui y sont bien digerez, et les conseils bien examinez sur ce qui est utile et expedient pour la chose publicque, sont cause des prouffits et des biens qui en viennent à un chascun de vous.* Ces remonstrances les adoulcirent, moyennant, que le senat leur octroya que par chascun an ils esliroyent cinq magistrats, que l'on appelle maintenant *les tribuns du peuple*, lesquels auroyent charge de soubstenir et deffendre les pauvres que l'on vouldroit fouler et opprimer. Si feurent esleus les premiers Tribuns ceulx qui avoyent esté autheurs et conducteurs de ceste sedition, Junius Brutus, et Sicinius Vellutus : et aussy-tost que la ville feut ainsy retournée en union et concorde, le

Fable qu'il leur recite à ce sujet.

Tribuns du peuple créés ; les troubles sont pacifiés.

peuple incontinent reprint les armes, monstrant avoir bonne envie de mieulx faire que jamais, et d'obeyr aux magistrats affectueusement en ce qu'ils leur commanderoyent pour la guerre. Et Martius encores qu'il ne feust pas gueres content de veoir la puissance du peuple augmentée, attendu que c'estoit au prejudice et à la diminution de la noblesse, et qu'il en veist les austres nobles et patriciens passionnez de mesme luy, toutesfois il les admonesta de ne se monstrer pas moins affectionnez à prendre les armes, et à combattre pour la chose publicque, que faisoit le menu populaire, ains leur faire cognoistre par effet, qu'ils ne les surmontoyent pas tant en richesse et puissance, comme ils faisoyent en prouëesse et vaillance.

Guerre contre les Volsques; prise de la ville de Corioles.

Or y avoit-il au païs des Volsques, contre lesquels les Romains avoyent la guerre, pour lors une ville capitale et de principale auctho-rité qui s'appelloit *Corioles*, devant laquelle le Consul Cominius alla mettre le siege. Parquoy tous les austres Volsques craignants qu'elle ne vinst à estre prinse d'assault, s'assemblerent de tous costez pour l'aller secourir, en intention de donner la bataille aux Romains devant la ville mesme, affin de les assaillir par deux endroicts. Ce qu'entendant le consul Cominius, divisa pareillement son armée en deux, et avecques une partie s'en alla en personne au-devant de ceulx qui venoyent de dehors, et laissa en son camp l'austre partie pour faire teste à ceulx qui vouldroyent sortir de la ville,

soubz la charge de Titus Lartius l'un des plus vaillants hommes qui feussent pour lors entre les Romains.

Parquoy les Coriolains faisants peu de compte de ceulx qui estoyent demourez au siege devant leur ville, feirent une saillie sur eulx, en laquelle pour le commencement ils eurent du meilleur, tellement qu'ils rembarrerent les Romains jusques dedans le fort de leur camp, là où se trouva Martius, lequel se jectant dehors avecques peu de gens, meit en pieces les premiers des ennemys, auquel il s'addressa, et arresta tout court les austres, en r'alliant et r'appellant au combat à haulte voix les Romains qui avoyent tourné le dos, pource qu'il estoit tel, que Caton vouloit que feust l'homme de guerre, non-seulement rude et aspre aux coups de main, mais aussy effroyable au son de la voix, et au reguard terrible à l'ennemy. Si y eut incontinent bonne trouppe de Romains qui se rallierent ensemble autour de luy, dont les ennemys s'espouvanterent si fort qu'ils reculerent arriere : mais Martius non content de cela, les poursuivit et les chassa fuyants à val de route jusques dedans leurs portes : et là voyant que les Romains tiroyent le pied arriere pour le grand nombre de traicts et de flesches qu'on leur tiroit de dessuz les murailles, et qu'il n'y en avoit un seul entre eulx, qui eust la hardiesse de penser seulement à se lancer pesle-mesle quand et les fuyants dedans la ville, pource qu'elle estoit pleine de gens de guerre,

Martius avoit le son de la voix effroyable, et le regard terrible.

tous bien armez, il les encouragea de faict et de parole, en leur criant *que la fortune avoit ouvert les portes plus pour les poursuivants que pour les fuyants :* toutesfois il n'y en eut gueres qui prinssent pour cela cœur de le suivre : mais luy-mesme à travers la presse des ennemys se jecta et poulsa jusques sur la porte, et entra dedans la ville parmy les fuyants, sans que personne de dedans osast de prime face tourner visage, ny s'arrester pour luy faire teste : mais luy reguardant autour de luy qu'il estoit entré peu de ses gens avecques luy pour le secourir, et se voyant de tous costez enveloppé d'ennemys qui se rallioyent pour luy courir suz, il feit adoncques, comme on escript, des prouësses qui ne sont pas croyables, tant de coups de main, que d'agilité et disposition de personne, d'hardiesse de courage, rompant et renversant tous ceulx sur lesquels il se ruoit, de maniere qu'il en feit fuyr les uns jusques aux plus reculez quartiers de la ville, les austres de frayeur se rendirent et jecterent leurs armes en terre devant luy, et par ce moyen donnerent tout loisir à Lartius, qui estoit dehors, d'ameiner à seureté les Romains au-dedans.

Valeur et courage étonnant de Martius.

Ainsy estant la ville prinse, la pluspart des souldards se meit incontinent à piller, et à emporter et serrer le butin qu'ils avoyent guaigné : mais Martius s'en courrouça bien aigrement, et cria qu'il n'y avoit point de propos qu'eulx entendissent au pillage, et allassent çà et là cherchants de quoy s'enrichir, pendant

que le consul et leurs concitoyens estoyent à l'adventure attachez à combattre contre leurs ennemys, et que, soubz couleur de guaigner quelque butin, ils cherchassent moyen de se tirer loing de l'affaire et du dangier : toutesfois, quelques raisons qu'il sçeust alleguer, il y en eut bien peu qui luy prestassent l'aureille. Parquoy, prenant avecques luy ceulx qui volontairement s'offrirent à le suivre, il sortit de la ville, et print son chemin vers le quartier où il entendit que le surplus de l'armée estoit allé, admonestant et priant souvent par le chemin ceulx qui le suivoyent, de n'avoir point le cœur failly, et souvent tendant les mains au ciel, en priant les dieux de luy faire la grace qu'il se peust trouver à temps pour estre à la bataille, et arriver à poinct pour hazarder sa vie en la deffense de ses citoyens.

Les Romains, au moment de la bataille, faisoient leur testament en nommant seulement l'héritier qu'ils choisissoient devant trois ou quatre témoins.

Or estoit adoncques la coustume entre les Romains, quand ils estoyent rangez en bataille, et qu'ils estoyent prests à prendre leurs pavois sur leurs bras, et à se ceindre par-dessuz leurs robbes, de faire aussy quant et quant leur testament sans rien en mettre par escript, en nommant celuy qu'ils vouloyent faire leur heritier en presence de trois ou de quatre tesmoings. Martius arriva justement sur le poinct que les souldards estoyent après à le faire de ceste sorte, estants ja les ennemys si près, qu'ils s'entrevoyoyent les uns les austres. Quand on l'apperçeut ainsy qu'il estoit tout souillé de sang, et trempé de sueur, avecques petite suite de

gens, cela de prime face en troubla et estonna quelques-uns : mais tantost après, quand ils le veirent courir avecques une chere guaye vers le consul, et luy toucher en la main, et luy recitant comment la ville de Corioles avoit esté prinse ; et qu'on veit aussy que Cominius, le consul, le baisa et l'embrassa, adoncques n'y eut-il celuy qui ne reprint courage, les uns pour avoir ouy de poinct en poinct conter le succès de cest heureux exploict, et les austres pour le conjecturer à veoir leurs gestes de loing.

Si se prindrent tous à crier au consul qu'il feit marcher sans plus attendre, et commencer la charge. Martius luy demanda comment estoit ordonnée la bataille des ennemys, et en quel endroict estoyent leurs meilleurs combattants : le consul luy feit response, qu'il pensoit que les bandes qui estoyent au front de leur bataille, estoyent celles des Antiates, qu'on tenoit pour les plus belliqueux, et qui ne cedoyent en hardiesse à nuls austres de l'ost des ennemys. *Je te prie doncques*, luy repliqua Martius, *et te requiers que tu me mettes droict à l'encontre de ceulx-là.* Le consul luy octroya, loüant grandement sa bonne volonté ; et adoncques Martius, quand les deux armées feurent prestes à s'entre-chocquer, se jecta assez loing devant sa trouppe, et alla charger si furieusement ceulx qu'il rencontra de front, qu'ils ne luy peurent longuement faire teste, car il fendit incontinent et entre-ouvrit l'endroict de la bataille des ennemys, où il donna ; mais ceulx des deux

Martius fait remporter aux Romains une victoire éclatante.

costez se tournerent aussy-tost les uns devers les austres, pour l'envelopper et enserrer entre eulx : ce que le consul craignant, envoya soubdain celle part les meilleurs combattants qu'il eut autour de sa personne. Si y eut adoncques une fort aspre meslée à l'entour de Martius, et en peu d'heures y eut beaucoup d'hommes tuez sur la place : mais à la fin les Romains y feirent si grand effort, qu'ils forcerent et rompirent les ennemys ; et les ayants rompus, se meirent à les chasser, priants Martius qu'il se voulust retirer au camp, pource qu'il n'en pouvoit plus, tant il estoit las du travail qu'il avoit enduré, et des bleçures qu'il avoit receuës : mais il leur respondict que ce n'estoit point aux victorieux à se rendre ny à avoir le cœur failly, et courut luy-mesme après les fuyants, jusqu'à ce que l'armée de ennemys feut entierement toute desconfite, avecques grand nombre de morts et grand nombre de prisonniers aussy.

Martius est récompensé de sa vertu et de sa bravoure.

Le lendemain au matin Martius s'en alla devers le consul, et les austres Romains semblablement ; et là, le consul, montant dessuz un tribunal, present tout son exercite, rendit graces convenables aux dieux pour une si grande et si glorieuse prosperité ; puis tourna sa parole à Martius, duquel premierement il loüa et exalta la vertu à merveilles, tant pource qu'il (luy-mesme) luy avoit veu faire, que pource que Martius luy avoit raconté ; et enfin, luy dict *que de tous les chevaulx prisonniers, et austres biens qui avoyent esté prins et guaignez en grande quantité*

quantité, il en choisit dix de chasque sorte, à sa volonté, avant que rien en feust distribué ny desparty aux austres. Et oultre cela, encores pour tesmoigner que ce jour-là il avoit emporté le prix de proüesse sur tous les austres, luy donna de plus un beau et bon cheval, avecques tout son harnois et tout son equipage; ce que tous les assistants loüerent et approuverent grandement.

Son désintéressement et sa générosité.

Mais Martius se tirant en avant, declara qu'il recepvoit bien le present du cheval, et estoit très-ayse que son capitaine se contentast si amplement de luy, et le loüast si haultement; mais que du demourant, qui estoit plustost comme un loyer mercenaire que recompense d'honneur, il n'en vouloit point, ains se contentoit d'avoir seulement sa part esguale aux autres: *sinon*, dict-il, *que je te demande une grace de plus, et te prie de me la conceder; c'est que j'ay entre les Volsques un hoste et ancien amy, homme de bien et d'honneur, qui maintenant est prisonnier, et au lieu qu'il souloit estre riche et opulent en sa maison, se trouve maintenant pauvre captif entre les mains de ses ennemys. Mais de tous les maulx et mal-heurs qui de present l'environnent, il me suffit de le pouvoir exempter d'un seul; c'est de le guarder qu'il ne soit point vendu comme esclave.*

Ces paroles de Martius ouyes, il se leiva une clameur grande de toute l'assistance, et y en eut plus de ceulx qui admirerent son abstinence, en le voyant si peu meu d'avarice, que de ceulx qui hault loüerent sa vaillance: car ceulx mesmes qui avoyent quelque peu d'en-

vie et de jalousie à l'encontre de luy, pour le veoir ainsy honnorer et louër extraordinairement, l'estimerent de tant plus digne qu'on luy donnast encores plus grand loyer de sa valeur, que moins il en acceptoit ; et aimerent plus en luy la vertu qui luy faisoit mespriser tant de biens, que celle pour laquelle, comme à personne digne, on les luy deferoit. Car plus faict à louër le sçavoir bien user des biens que des armes ; et plus encores faict à reverer le non les appeter, que le bien en user. Mais après que le bruict et la clameur de l'assemblée feut un peu appaisé, le consul Cominius se print à dire : *nous ne sçaurions*, seigneurs, *contraindre Martius d'accepter les presents que nous luy offrons, s'il ne luy plaist les recepvoir ; mais donnons-luy-en un si convenable au bel exploict qu'il a faict, qu'il ne le puisse pas refuser, et ordonnons que desormais il soit surnommé* Coriolanus, *si ce n'est que l'exploict mesme le luy ayt donné avant nous.*

Il est plus difficile d'user des richesses que des armes ; et ne rien desirer est plus beau que de bien savoir user.

Martius est surnommé *Coriolanus.*

Depuis ce jour-là il porta tousiours ce troisiesme nom-là de Coriolanus ; par où il appert que le premier des noms que portoyent les Romains, comme Gaius, estoit leur propre : le second, comme Martius, estoit le nom de la famille et maison ; et le troisiesme estoit un surnom, qui se donnoit ou pour quelque acte, ou quelque advanture notable, ou pour quelque marque de la face et forme du corps, ou pour quelque vertu, ne plus ne moins que les Grecs anciennement imposoyent aussy des surnoms aux princes, tirez ou de quelque

Dissertation sur les surnoms des anciens.

acte memorable, comme quand ils en ont nommé quelqu'un *Soter* et *Callinicos*, c'est-à-dire, saulveur et victorieux; ou de quelque marque apparente au visage ou en la personne, comme *Physcon* et *Grypos*, c'est-à-dire ventru, ou qui a le ventre grand et le nez aquilin; ou de quelque vertu, comme *Evergetes* et *Philadelphos*, c'est-à-dire bien-faicteur et aimant ses freres; ou de la felicité, comme *Eudemon*, c'est-à-dire l'heureux: car ainsy feut surnommé le second des Battes. Et y a eu des roys à qui est demouré pour surnom le brocard de quelque mocquerie, comme à l'un des Antigones, qui feut surnommé *Doson*, c'est-à-dire, qui donnera, pource qu'il promettoit tousiours, et jamais ne donnoit; et l'un des Ptolemées, qui feut appellé *Lamyros*, c'est-à-dire plaisanteur et babillard. Et de ceste façon d'imposer les noms prins de quelque traict de mocquerie, les Romains en ont plus usé que nuls austres, comme il y eut un Metellus qui feut surnommé *Diadematus*, c'est-à-dire le bandé, pource qu'il porta longuement un bandeau à l'entour de sa teste, à cause d'un ulcere qu'il avoit au front: et y en eut un austre de la mesme famille qui feut appellé *Celer*, c'est à-dire prompt, à cause qu'en bien peu de jours, après la mort de son pere, il feit veoir au peuple des combats de gladiateurs, c'est-à-dire d'escrimeurs à oultrance, dont on trouva l'appareil pour la brefveté du temps admirable. Les austres ont eu des surnoms tirez de quelque accident de leur nais-

Ce furent les princes qui fonderent la ville de Cyrene.

sance, comme encores jusques aujourd'huy ils appellent *Proculeius* celuy qui naist, son pere estant absent en voyage loingtain, et *Posthumius* celuy qui naist après la mort de son pere; et quand de deux freres jumeaux l'un meurt et l'austre survit, le survivant s'appelle *Vopiscus*. Aussy imposent-ils bien souvent des surnoms prins de quelque marque et accident du corps, comme *Sylla*, c'est-à-dire couperosé : *Niger*, noir : *Rufus*, roux : *Cæcus*, aveugle : *Claudius*, boiteux ; faisant en cela sagement, d'accoustumer les hommes à n'estimer point que la perte de la veuë, ny austres tels accidents fortuits qui peuvent advenir aux personnes, soyent choses reprochables ny honteuses, ains à y respondre franchement comme à leurs vrais et propres noms, quand on les nomme par telles appellations. Mais plus ample discours sur ceste matiere, seroit mieulx convenable à un austre traicté qu'à cestuy-cy.

Sextus Pompeius écrit que les hommes bruns s'appelloient Sullæ.

Au demourant, ceste guerre achevée, les flatteurs du commun populaire susciterent derechef une austre sedition, sans qu'ils en eussent auscune nouvelle occasion ny matiere de se plaindre qui feut juste ; car ils fonderent leur seconde mutination à l'encontre des nobles et patriciens, sur les maulx et mal-heurs qui estoyent necessairement ensuivis de leurs divisions et seditions passées, pource que la plus-part du territoire de Rome estoit demouré sans cultiver ny ensemencer, et si n'avoit-on pas eu temps ny moyen de faire venir des bleds

Nouvelle sédition du peuple contre les nobles.

d'ailleurs, à cause des guerres; au moyen de quoy la cherté y estoit très-grande. Ainsy, voyant ces harangueurs qui alloyent guaignant la bonne grace du menu peuple, par telles flatteries, qu'il y avoit fauste de bleds en la ville, et quand bien il y en eust eu, que le commun peuple n'avoit point d'argent pour en achepter, ils commencerent à semer des bruicts faulx, et propos calomnieux à l'encontre des nobles, que pour se venger du pauvre peuple, ils avoyent expressement procuré et moyenné que ceste grande cherté advint.

Les Velitres offrent leur ville aux Romains avec prieres de la repeupler.

Davantage, sur ces entrefaictes, arriverent des ambassadeurs de la ville de Velitres, lesquels offrirent leur ville au peuple Romain, et prierent qu'on y envoyast de nouveaux habitants pour la repeupler, pource que la pestilence y avoit esté si cruelle, et y avoit faict mourir tant de gens, qu'il n'y estoit pas demouré la dixiesme partie du peuple qui avoit accoustumé d'y estre. Si penserent les plus sages, que ceste necessité de ceulx de Velitres venoit bien à propos, estimants estre necessaire, en si grande fauste de vivres, de descharger un peu la ville de Rome du grand nombre des habitants qui y estoyent: et si pensoyent bien amortir par mesme moyen ceste nouvelle sedition, en nettoyant la ville des plus seditieux et plus mutins, ne plus ne moins que d'une superfluité de maulvaises humeurs qui causoyent ceste maladie. Parquoy les consuls feirent un roolle de ceulx qu'ils entendoyent

envoyer à Velitres pour y habiter par forme de colonie, et feirent aussy tout ensemble une leivée des austres qui demouroyent à Rome, pour aller contre les Volsques, esperants appaiser, par le moyen de la guerre au-dehors, les seditions et dissentions du dedans, et cuydants que quand ils se trouveroyent en armes dedans un mesme camp, en mesmes affaires et en mesmes dangiers, les pauvres parmy les riches, et les roturiers parmy les nobles, ils en vivroyent plus paisiblement et plus amiablement les uns avecques les austres.

Sicinius et Brutus s'opposent a ce qu'on peuple la ville de Velitres.

Mais Sicinius et Brutus, deux populaires harangueurs, s'opposerent à l'un et à l'austre, criants que les nobles, en ce faisant, couvroyent la plus inhumaine cruauté du monde soubz le doulx et gracieux nom de colonie, pource qu'ils envoyoyent leurs pauvres citoyens en une ville infecte de maulvais air et pestilent, pleine de corps morts non enterrez, pour demourer en la guarde d'un dieu estrangier, qui si cruellement avoit persecuté les siens : ce qui estoit tout austant que s'ils les alloyent precipiter en un abysme de malediction : et puis, comme s'il ne leur suffisoit pas de faire mourir auscuns de leurs pauvres citoyens de faim, et jecter les austres à l'abandon de la peste : encores leur suscitoyent-ils une guerre volontaire, affin qu'il n'y eust espece de misere et de mal dont le pauvre peuple Romain ne feust affligé, pource qu'il se lassoit de servir aux riches. Le commun peuple

estant abbreuvé de tel language, ne vouloit point comparoir quand on l'appelloit de la part des consuls, pour faire les roolles de ceulx qui auroyent à aller à la guerre, et estoit aussy fort desgousté de ceste nouvelle colonie; tellement que le senat ne sçavoit où il en estoit.

Martius soutient encore le Senat contre le peuple.

Mais Martius, qui avoit ja acquis reputation grande, et estoit homme de cœur, avecques ce qu'il estoit estimé et honnoré de tous les plus gros de la ville, se meit à faire teste et à resister ouvertement à ces flatteurs de la commune: et quant au repeuplement de la ville de Velitres, encores le feirent-ils en contraignant de partir, soubz grosses peines à qui desobeïroit; et ceulx auxquels il estoit escheu par le sort d'y debvoir aller: mais quant à la guerre, le peuple n'y vouloit auscunement entendre. Parquoy Martius, prenant avecques luy ses dependants et ceulx qu'il peust induire par bonnes paroles à le suivre, alla courir tout le territoire des Antiates, où il trouva force bleds, et y guaigna une grande quantité de butin, tant de bestail que de personnes prisonnieres qu'il en emmeina, sans qu'il en retint chose quelconque pour soy; et puis remeina sains et saufs à Rome ceulx qui estoyent allez quand et luy, tous riches et chargez de pillage, dont les austres qui estoyent demourez à Rome se repentirent bien de ce qu'ils ne l'avoyent suivy; et portants envie à ceulx qui y avoyent si bien faict leurs besongnes, en vouloyent aussy mal à Martius, ayants grand despit de veoir sa reputa-

Victoire qu'il remporte contre les Antiates.

tion et son credit aller ainsy tous les jours de plus en p'us en avant, à cause qu'ils estimoyent que c'estoit au prejudice de la puissance du peuple.

Martius demande le consulat suyvant la coutume de ce tems.

Peu de temps après, il vint à demander le consulat, et flechissoit desia la commune à sa requeste, avant auscunement honte de rebutter et esconduire un personnage en noblesse de sang, et en proüesse de sa personne, le premier de toute la ville, et mesmement qui leur avoit faict tant et de si grands services : car la coustume estoit lors à Rome, que ceulx qui poursuivoyent auscun magistrat et office public, quelques jours durants se trouvassent sur la place, ayants seulement une robbe simple sur eulx, sans saye dessoubz, pour prier et requerir leurs citoyens de les avoir pour recommandez quand ce viendroit au jour de l'eslection, soit qu'ils le feissent ou pour esmouvoir le peuple davantage, le priant en si humble habit, ou pour pouvoir monstrer les cicatrices des coups qu'ils avoyent receus ès guerres pour la chose publicque, comme certaines marques et tesmoignage de leur proüesse.

On n'a supprimé cette coutume que par la corruption survenue depuis, et qui en gagnant les differens états ont mene a la monarchie.

Car il ne faust penser que ce feust pour crainte et soupçon du menu populaire qu'il ne se laissast corrompre aux poursuivants par distribution d'argent, qu'on faisoit ainsy venir les poursuivants sur la place en robbe simple, tous desceincts, et sans saye dessoubz, pour faire leur brigue : car ç'a esté bien tard et fort long temps depuis, que le vendre et l'achepter sont entrevenus ès eslections des magistrats, et

que

que les voix et suffrages des eslisants se sont acheptez à prix d'argent. Mais aussy, depuis que ceste corruption a une fois commencé ès eslections des offices, elle est passée de main en main jusques aux sentences des juges, et jusques aux gens de guerre : tant qu'à la fin elle a esté cause de reduire la chose publicque en monarchie, en asseurant et assubjectissant les armes mesmes en argent. Pourtant me semble-il que celuy ne parla point sans raison, qui dict que, *qui premier feit des bancquets et donna de l'argent au menu peuple, feut celuy qui luy osta son aucthorité, et ruina la chose publicque.*

Anytus est le premier à Athenes qui ait donne de l'argent pour corrompre les juges.

Mais ce mal-là se coula peu à peu, et guaigna secrettement sans estre de long temps cogneu à Rome : car on ne sçait pas qui feut le premier qui achepta et corrompit les voix du peuple par argent, ny les sentences des juges ; mais à Athenes on tient que celuy qui premier donna de l'argent aux juges pour les corrompre, feut Anytus, fils d'Anthemon, environ la fin de la guerre Peloponesiacque, estant accusé de trahison pour la reddition du fort de Pyle, lors que l'aage doré, impollu et entier, regnoit encores ès jugements à Rome.

Le peuple refuse le consulat à Martius, parce qu'il paroissoit trop attaché au parti des nobles.

Martius doncques, suivant ceste coustume, monstroit plusieurs cicatrices sur sa personne, des bleçures receuës en plusieurs batailles, par l'espace de dix-sept ans qu'il avoit continuellement tousiours esté le premier à la guerre, tellement qu'il n'y avoit celuy du peuple qui n'eust en soy-mesme honte de refuser un si ver-

tueux homme, et s'entredisoyent les uns aux austres, qu'il falloit, comment que ce feust, l'eslire consul. Mais quand ce vint au jour de l'eslection, que Martius descendit en grande magnificence sur la place, accompaigné de tout le senat, et ayant tous les plus nobles de la ville à l'entour de luy, qui poursuivoyent de le faire eslire consul, avecques plus chaulde instance que chose qu'ils eussent oncques attentée : adoncques, l'amour et la bien-veuillance de la commune commença à se tourner en envie et en haine, avecques ce qu'ils craignoyent de mettre ce magistrat de soubveraine puissance entre les mains d'un personnage si partial pour la noblesse, et qui avoit tant de credit et d'aucthorité entre les patriciens, de paour qu'il ne voulust oster au peuple entierement toute sa liberté ; pour lesquelles considerations ils refuserent à la fin Martius, et feurent deux austres poursuivants desclarez consuls : de quoy le senat feut fort desplaisant, et estima la honte de ce refus luy estre plustost faicte, que non pas à Martius, lequel la print encores plus aigrement, et la porta plus impatiemment, pource qu'il se laissoit le plus souvent aller à la cholere et à une obstinée opiniastreté, comme si c'eust esté grandeur de courage et magnanimité, n'ayant pas celle gravité, celle froideur et doulceur temperée par le jugement de bonne doctrine et de raison, qui est necessairement requise à un gouverneur d'estat politicque ; et n'entendant pas que la chose de ce monde, que plus

doibt esv ter un homme qui se veult mesler du gouvernement d'une chose publicque, et converser entre les hommes, est l'opiniastreté, laquelle, comme dict Platon, demoure avecques la solitude ; c'est-à-dire, que ceulx qui se aheurtent obstinement à leurs opinions, et ne se veulent jamais accommoder à austruy, demourent à la fin tous seuls. Car il faust que qui veult vivre au monde, se rende amateur de patience, de laquelle auscuns mal-advisez se mocquent.

L'opiniâtreté ne convient pas à ceux qui sont chargés du gouvernement.

Ainsy, Martius estant homme ouvert de sa nature, et entier, et qui ne fleschissoit jamais, comme celuy qui estimoit que vaincre tousiours, et venir au-dessuz de toutes choses, feut acte de magnanimité, non pas d'imbecillité et de foiblesse, laquelle poulse hors de la plus debile et plus passionnée partie de l'ame, le courroux, ne plus ne moins que la matiere d'une aposthume, il se retira en sa maison, plein d'ire, de despit et d'amertume de cholere à l'encontre du peuple : là où tous les jeunes gentils-hommes, mesmement ceulx qui estoyent les plus courageux, et qui avoyent les esprits et les cœurs plus eslevez, pour la noblesse de leurs maisons, le suivirent, ayant bien accoustumé, de tout temps, de l'accompaigner et honnorer : mais encores plus alors ils se rangerent autour de luy, et luy faisants compaignie mal à propos, luy aigrirent et enflammerent sa cholere encores davantage, en se plaignant et se doulant avecques luy du tort qu'on luy

Martius, plein de courroux contre le peuple, se retire chez lui.

avoit faict, pource que c'estoit leur capitaine et leur maistre qui les conduisoit à la guerre, et leur enseignoit tout ce qui appartient à la discipline militaire, allumant tout doulcement une contention d'honneur et jalousie de vertu entre-eulx, sans envie, en loüant ceulx qui faisoyent bien.

Grandes provisions de bled qui arrivent à Rome.

En ces entrefaictes arriva grande quantité de bleds à Rome, qui avoyent esté partie acheptez en Italie, et partie envoyez de la Sicile, en don par Gelon, le tyran de Syracuse; tellement que plusieurs en conceurent bonne esperance, s'attendants que quand et la cherté des vivres deut aussy cesser la sedition civile. Si feut incontinent le senat assemblé, et le menu peuple, tout aussy-tost espandu à l'entour du palais, où le conseil se tenoit, attendant la resolution de ce qui s'y concluroit, se promettant que ce qui auroit esté achepté se vendroit à fort bon marché, et que ce qui auroit esté donné, se distribueroit aussy par teste sans en rien faire payer, mesmement pource qu'il y avoit auscuns des senateurs qui estoyent à ce conseil, qui suadoyent d'ainsy le faire.

Martius s'oppose à ce qu'on distribue le bled au peuple.

Mais Martius se dressant en pieds, reprint adoncques aigrement ceulx qui en cela vouloyent gratifier à la commune, les appellant flatteurs du peuple, et traistres à la noblesse, et disant qu'ils nourrissoyent et couvoyent à l'encontre d'eulx-mesmes, de maulvaises semences d'audace et d'insolence, qui ja avoyent esté jectées parmy le peuple, lesquelles ils deb-

voyent plustost avoir estouffées et suffoquées à leur naissance, s'ils eussent esté bien conseillez, non pas endurer que le peuple se fortifiast à leur prejudice par un magistrat de si grande puissance et aucthorité que celuy qu'on leur avoit concedé, attendu qu'il leur estoit desia redoubtable, parce qu'il leur obtenoit tout ce qu'il vouloit, et ne faisoit rien s'il ne luy plaisoit, et n'obeïssoit plus aux consuls, ains vivoit en toute licence, sans recognoistre auscun superieur qui luy commandast, sinon les chefs mesmes et auteurs de leurs partialitez, qu'il appelloit ses magistrats.

Pourtant disoit-il que ceulx qui conseilloyent et estoyent d'advis qu'on feist des données publicques, et distributions gratuites de bleds à la commune, ainsy comme on faisoit ès citez Grecques, où le peuple avoit plus absoluë puissance, ne faisoyent austre chose que nourrir la desobeïssance du commun populaire, laquelle en fin de compte, se terminoit à la ruine totale de la chose publicque. Car ja ne penseront-ils pas que ce soit en recompense de leurs services, veu qu'ils sçavent bien que tant de fois ils ont refusé d'aller à la guerre quand il leur a esté commandé; ny de leurs mutineries quand ils s'en sont allez d'avecques nous, en quoy faisant ils ont trahy et abandonné leur païs; ny des calomnies que leurs flatteurs leur ont mis en avant, et qu'eulx ont approuvées et receuës à l'encontre du senat: ains ne fauldront pas d'estimer que nous leur donnons et con-

cedons cela en calant la voile, pource que nous les craignons et que nous les flattons de maniere que leur de-obeïssance en ira tousiours augmentant de pis en pis, et ne cesseront jamais de susciter nouveaulx mutinements et nouvelles seditions. Pourtant seroit-ce à nous une trop grande folie d'ainsy le faire : ains au contraire, si nous sommes sages, nous leur debvons oster le tribunat, qui est tout esvidemment la destruction du consulat, et la division de ceste ville, laquelle, par ce moyen, n'est plus une, comme elle souloit estre, ains vient à estre demembrée en deux partialitez, qui entretiendront tousiours discorde et dissention entre nous, et jamais ne permettront que nous retournions en union d'un mesme corps.

Grande sedition a Rome dont Martius est le principal sujet.

En deduisant ces raisons et plusieurs austres semblables, Martius eschauffa merveilleusement en son opinion tous les jeunes hommes, et presque tous les riches, de maniere qu'ils cryoyent qu'il estoit seul en toute la ville qui ne flechissoit ny ne flattoit point le menu populaire. Seulement y en avoit-il quelques-uns des vieulx qui luy contredisoyent, se doubtants bien qu'il en pourroit advenir quelque inconvenient, comme il n'en advint aussy rien de bon, pource que les tribuns du peuple, qui estoyent presents à ceste consultation du senat, quand ils veirent que l'opinion de Martius à la pluralité des voix l'emportoit, se jecterent hors du senat, emmy la tourbe de la commune, criants au peuple, *à l'ayde, et qu'on s'assemblast pour*

les secourir. Si se feit incontinent une tumultueuse assemblée de peuple, en laquelle publicquement feurent recitez les propos que Martius avoit tenus au senat, dont la commune se mutina si fort, qu'il s'en falut bien peu que, sur l'heure mesme, elle n'allast en fureur courir suz à tout le senat : mais les tribuns jecterent toute la charge sur Martius seulement, et quant et quant l'envoyerent sommer par leurs sergents qu'il eust à comparoir tout presentement en personne devant le peuple, pour y respondre des paroles qu'il avoit dictes au senat.

Martius rechassa fierement les officiers qui luy feirent ceste sommation : et adoncques eulxmesmes y allerent en personne, accompaignez des Ædiles pour l'ameiner par force : et de faict meirent les mains sur luy : mais les nobles patriciens se bandants à l'entour de luy, repoulserent les tribuns arriere, et battirent à bon escient les Ædiles : et pour lors la nuict, qui survint la dessuz, appaisa le tumulte. Mais le lendemain au matin les consuls voyants le peuple mutiné accourir de toutes parts en la place, eurent paour que toute la ville n'en tombast en combustion, et assemblants le senat à grande haste remonstrerent qu'il falloit adviser d'appaiser le peuple par doulces paroles, et l'addoulcir par quelques gracieux decrets en sa faveur : et que s'ils estoyent sages, ils debvoyent penser qu'il n'estoit pas lors saison de s'opiniastrer ny de contester et combattre pour l'honneur à l'encontre d'une commune, pource

qu'ils estoyent tombez en un poinct de temps fort dangereux, et où ils avoyent besoing de se gouverner discretement, en y donnant quelque provision amiable, et promptement. La plus grande partie des senateurs qui assisterent à ce conseil trouva ceste opinion-là plus saine, et s'y accorda : au moyen de quoy les consuls sortants hors du senat allerent parler au peuple le plus doulcement et le plus gracieusement qu'ils peurent, et addoulcirent la fureur de son couroux, en justifiant le senat des calomnies qu'on luy mettoit suz à tort, et usant de moderation grande à leur remonstrer et les reprendre des faustes qu'ils avoyent faictes. Au demourant quant à la vente des bleds, ils leur promirent que pour le prix, ils n'auroient point de different avecques eulx.

Les consuls pacifient le peuple par la douceur et la moderation.

Ainsy estant la pluspart du peuple appaisée, et donnant à cognoistre par le bon silence qu'il faisoit, et la paisible audience qu'il donnoit, qu'il se rendoit, et avoit agreable ce que les consuls disoyent, les tribuns du peuple se leiverent adoncques, qui dirent, que puis que le senat se rangeoit à la raison, le peuple aussy de son costé, en tant que besoing seroit, reciproquement luy cederoit, mais nonobstant qu'il falloit que Martius vinst en personne respondre sur ces articles, *s'il avoit pas suscité et solicité le senat de changer l'estat present de la chose publicque, et oster au peuple l'auctorité soubveraine ; si ayant esté appellé en justice de par eulx, il avoit pas par contumace desobey ; si finalement*

Martius comparoit devant l'assemblee du peuple, où il parle encore avec plus de chaleur.

il

il avoit pas battu et oultraigé les Ædiles sur la place mesme devant tout le monde ; et si en ce faisant il avoit pas tant qu'en luy estoit, suscité une guerre civile, et induict ses citoyens à prendre les armes les uns contre les austres. Ce qu'ils disoyent à l'une de ces deux fins, ou que Martius contre son naturel feut contrainct de s'humilier, et abbaisser la haultaineté et fierté de son cœur : ou bien, s'il perseveroit en son naturel, qu'il irritast si asprement la fureur du peuple encontre luy, qu'il n'y eust jamais plus moyen de le reconcilier : ce qu'ils esperoyent debvoir plustost advenir qu'austrement : et ne failloyent point à bien deviner, veu le naturel du personnage.

Le mépris que Martius semble faire du peuple l'irrite contre lui au point de le faire condamner à la mort.

Car il se presenta comme pour respondre à ce qu'on luy mettoit suz et le peuple se teut et luy donna coye audience pour ouyr ses raisons : mais au lieu qu'il s'attendoit d'ouyr des paroles humbles et suppliantes, il commença non-seulement à user d'une franchise de parler qui de soy mesme est odieuse, et qui sentoit plus son accusation que sa libre deffense, ains avecques un ton de voix forte, et un visage rebarbatif monstra une asseurance approchante de mespris : dont le peuple s'aigrit et irrita fort asprement contre luy, monstrant bien qu'il avoit grand despit de l'ouyr ainsy bravement parler, et qu'il ne le pouvoit plus souffrir. Et lors Sicinius le plus violent et le plus audacieux des tribuns du peuple, après avoir un peu conferé tout bas avecques ses austres compaignons,

prononça tout hault en public, *que Martius estoit condamné par les tribuns a mourir*; et à l'instant mesme commanda aux Ædiles qu'ils le saisissent au corps, et le meinassent tout promptement au chasteau sur la roche Tarpeiene, pour de là le precipiter du hault en bas. Quand les Ædiles vindrent à mettre les mains sur Martius pour executer le commandement qui leur estoit faict, il y eut plusieurs du peuple mesme à qui le faict sembla trop violent et cruel : mais les nobles ne se pouvants plus contenir, ains estants par cholere transportez hors d'eulx-mesmes, accoururent celle part avecques grands cris pour le recourir, et repoulsants ceulx qui le vouloyent saisir au corps, l'enfermerent au milieu d'eulx, et y en eut quelques-uns d'entre eulx qui tindrent les mains joinctes à la multitude du peuple, en les suppliant de ne vouloir pas proceder si rigoureusement : mais les paroles ny les cris ne servoyent de rien, tant le tumulte et le desordre estoit grand, jusqu'à ce que les parents et amys des tribuns, ayants advisé entre eulx qu'il seroit impossible d'emmeiner Martius pour le punir comme il avoit esté condamné, sans grand meurtre et grande occision des nobles, leur remonstrerent et persuaderent, qu'ils ne procedassent point à ceste execution ainsy extraordinairement et violentement, en faisant mourir un tel personnage, sans luy faire preallablement son procès, et y guarder forme de justice, et qu'ils en remeissent le jugement aux voix et suffrages du peuple.

Grand tumulte entre les défenseurs de Martius et le peuple.

Adoncques Sicinius s'arrestant un peu sur soy, demanda aux patriciens, pour quelle raison ils ostoyent Martius d'entre les mains du peuple qui en vouloit faire la punition: et au contraire les patriciens luy demanderent, pour quelle raison ils vouloyent eulx-mesmes faire mourir ainsy cruellement et meschamment l'un des plus hommes de bien et des plus vertueux de la ville, sans y guarder forme de justice, ne qu'il eust esté judiciellement ouy et condamné. Or bien, dict adoncques Sicinius, *s'il ne tient qu'à cela, ne prenez point là dessuz occasion ny couleur de querelle et de sedition civile à l'encontre du peuple: car il vous octroye ce que vous demandez, que son procès luy soit faict judiciellement. Pourtant nous te donnons assignation*, dict-il, en addressant la parole à Martius, *à comparoir devant le peuple au troisiesme jour de marché prochainement venant, pour te justifier et prouver que tu n'as point forfaict: sur quoy le peuple par ses voix donnera la sentence.* Les nobles se contenterent pour lors de cest appoinctement, et leur suffit de pouvoir emmeiner Martius à saulveté.

Sicinius, le plus violent et le plus audacieux des tribuns du peuple, insiste à ce que la sentence soit exécutée.

Cependant en l'espace de temps qu'il y avoit jusqu'au troisiesme jour de marché prochain après, pource que le marché se tient à Rome de neuf en neuf jours, et l'appelle-on pour ceste cause en Latin *Nundinæ*, survint la guerre contre les Antiates, laquelle leur donna esperance de faire aller en fumée ceste assignation, pensants que ceste guerre deut si longuement

durer, que l'ire du peuple en seroit beaucoup diminuée, ou du tout amortie, pour les affaires et empeschements de la guerre. Mais au contraire l'appoinctement feut incontinent faict avecques les Antiates, et s'en retourna le peuple à Rome, là où les patriciens s'assemblerent et tindrent conseil par plusieurs fois entr'eulx pour adviser comment ils feroyent pour n'abandonner point Martius, et ne donner point aussy d'occasion une austrefois aux tribuns de mutiner et soubsleiver le peuple. Là Appius Clodius, qui estoit tenu pour l'un des plus aspres adversaires de la part populaire, leur predict et protesta qu'ils ruineroyent l'aucthorité du senat, et perdroyent la chose publicque, s'ils enduroyent que le peuple eust loy et aucthorité de pouvoir juger les nobles à la pluralité de ses voix. Au contraire, les plus vieulx et plus populaires d'entre les nobles disoyent, que le peuple lors qu'il se verroit la puissance et l'aucthorité soubveraine de mort et de vie en main ne seroit point severe ny cruel, ains plustost doulx et humain, et que ce n'estoit point pource qu'il mesprisast les nobles ny le senat, ains pource qu'il pensoit estre luy-mesme mesprisé, qu'il vouloit avoir, comme par un reconfort et une prerogatifve d'honneur, ceste puissance de juger: de maniere qu'au mesme instant qu'on leur cederoit l'aucthorité de juger par leurs voix, ils poseroyent toute ire et toute envie de condamner.

Les patriciens deliberent entre eux pour sauver Martius et diminuer la puissance des tribuns.

Voyant doncques Martius le senat en peine de se resouldre d'un costé pour la bonne affection que les nobles luy portoyent, et de l'austre costé pour la crainte qu'ils avoyent du peuple, il demanda tout hault aux tribuns dequoy ils entendoyent le charger et accuser. Les tribuns luy respondirent *qu'ils vouloyent monstrer comme il aspiroit à la tyrannie, et qu'ils prouveroyent comme ses actions tendoyent à usurper domination tyrannicque à Rome.* Martius adoncques se leivant en pieds, dict *qu'il s'en alloit tout de ce pas presenter volontairement au peuple pour se justifier de ceste imputation, et s'il estoit trouvé qu'il y eust seulement pensé, qu'il ne refusoit auscune sorte de punition : moyennant*, dict-il, *que vous ne me chargiez que de cela, et que vous ne decepviez point le senat.* Ils promirent qu'aussy ne feroyent-ils : et soubz ces conditions feut le jugement accordé, et le peuple assemblé : là où tout premierement les tribuns voulurent à toute force, comment qu'il en feust, que le peuple procedast à donner ses voix par les lignées, et non pas par les centenes, pource qu'en ceste maniere, la multitude des pauvres disetteux, et toute telle canaille qui n'a que perdre, et qui n'a reguard quelconque de l'honnesteté devant les yeulx, venoyent à avoir plus de force (à cause que les voix se comptoyent par teste) que n'avoyent les gens de bien et d'honneur, qui alloyent à la guerre, et qui de leurs biens soubstenoyent les charges de la chose publicque :

Martius demande quels sont les chefs de l'accusation intenté contre lui.

et puis laissants le crime de la tyrannie affectée, qu'ils n'eussent sçeu prouver, ils commencerent derechef à mettre suz les propos que Martius avoit tenus au senat, empeschant qu'on ne distribuast du bled à vil prix au menu peuple, et suadant au contraire de leur oster le tribunat : et pour le tiers le chargerent encores d'un nouveau crime, c'est qu'il n'avoit pas rapporté en commun le butin qu'il avoit guaigné à courir les terres des Antiates, ains l'avoit de son aucthorité propre distribué entre ceulx qui avoyent esté quant et luy en ceste course.

Martius est condamné à un bannissement perpétuel.

Ce feut, à ce qu'on dict, ce dequoy Martius se trouva le plus estonné, pource qu'il n'eust jamais estimé qu'on luy eust deu imputer cela comme crime : au moyen dequoy il ne trouva point sur le champ de deffense à propos pour s'en justifier, ains se meit à loüer ceulx qui avoyent esté avecques luy en ceste course : mais ceulx qui n'y avoyent point esté, se trouvants en bien plus grand nombre, crierent tant, et feirent tant de bruict, qu'il ne peust estre ouy. Finalement quand ce vint à receuillir les voix et suffrages des lignées, il s'en trouva trois de plus qui le condamnerent, et feut la peine de leur condamnation, *bannissement perpetuel* : de laquelle sentence, après qu'elle feut prononcée, le peuple eut si grande joye, que jamais pour bataille qu'il eut guaignée sur ses ennemys il n'avoit esté si ayse, ny n'en avoit eu le cœur si eslevé, tant il s'en

alla de ceste assemblée satisfaict et resjouy. Mais au contraire, le senat en demoura fort desplaisant et fort triste, se repentant infiniement, et se passionnant de ce que plustost il ne s'estoit resolu de faire et souffrir toutes choses, que d'endurer que ce menu peuple abusast ainsy superbement et oultraigeusement de son auctorité.

Le sénat est humilie par le peuple.

Si n'estoit point besoing de difference de vestements, ny d'austres marques exterieures, pour discerner un populaire d'avecques un patricien, car on le cognoissoit assez au visage : pource que *celuy qui avoit chere joyeuse*, estoit de la part du peuple : et *celuy qui l'avoit triste et melancholicque*, estoit de la part de la noblesse : excepté Martius seul, lequel ny en sa contenance, ny en son marcher, ny en son visage ne se monstra oncques estonné ny ravalé de courage, ains entre tous les austres gentilshommes qui se tourmentoyent de sa fortune, luy seul monstroit au dehors n'en sentir passion auscune, ny avoir compassion quelconque de soy-mesme : non que ce feust par discours de raison, ou par tranquillité de mœurs qu'il supportast patiemment et moderéement son infortune, ains par une vehemence de despit, et d'un appetit de vengeance qui le transportoit si fort, qu'il sembloit ne sentir pas son mal : ce que le commun estime n'estre pas douleur, combien que ce le soit pourtant : car quand ceste couleur s'enflamme par maniere de dire, alors elle se tourne en despit, et perd

Le mécontentement et la joie se voient aisément sur le visage.

adoncques celle bassesse lasche et langoureuse qui luy est naturelle. Et voylà pourquoy celuy qui est choleré semble remuant et actif, ne plus ne moins que celuy qui a la fiebvre semble chaleureux, comme si l'ame quand l'homme est en telle disposition, s'enfloit, se grossissoit et s'estendoit.

Martius, après avoir embrassé sa mere et sa femme, sort de Rome avec de grands projets de vengeance. a.

Et qu'il soit vray que Martius feust ainsy lors affectionné, il le monstra bien tantost après evidemment par ses effects : car retourné qu'il feut en sa maison, après avoir dict adieu à sa mere et à sa femme, qu'il trouva plorantes et lamentantes à haults cris, et les avoir un peu reconfortées et admonestées de porter patiemment son inconvenient, il s'en alla incontinent droict à la porte de la ville accompaigné d'un grand nombre de patriciens qui le suivirent jusques-là : et de là sans prendre chose quelconque, et sans requerir personne de rien qui soit, s'en alla avecques trois ou quatre de ses adherants seulement, et feut quelques jours en ses maisons aux champs agité çà et là de divers pensements tels que sa cholere les luy pouvoit subministrer : à la fin ne se pouvant resouldre à rien qui luy feust honnorable ny prouffitable, ains seulement à se venger des Romains, il proposa de leur susciter quelque grosse et lourde guerre de leurs plus proches voisins : si pensa que le meilleur seroit de tenter premierement et solliciter les Volsques, sçachant qu'ils estoyent encores puissants et d'hommes et de biens, et qu'ès pertes qu'ils avoyent n'a gueres reçeuës,

reçeuës, ils n'avoyent pas tant diminué de leurs forces, comme ils avoyent augmenté leur rancune et leur envie de se venger des Romains.

Il se retire auprès de Tullus Aufidius, l'un des principaux d'entre les Volsques.

Or y avoit-il en la ville d'Antium un personnage nommé Tullus Aufidius, lequel tant pour ses biens que pour sa prouesse, et pour la noblesse de sa maison, estoit honnoré comme un roy entre les Volsques, et sçavoit bien Martius qu'il luy vouloit plus de mal qu'à nul austre des Romains, pource que souventesfois ès rencontres où ils s'estoyent trouvez ils s'estoyent menacez et deffiez l'un l'austre, et comme deux jeunes hommes courageux, qui avoyent une jalousie et emulation d'honneur entr'eulx, avoyent faict plusieurs bravades l'un à l'austre, de maniere qu'oultre la querelle publicque ils avoyent encores chargé une haine particuliere l'un contre l'austre. Ce neantmoins considerant que ce Tullus estoit homme de grand cœur, et qui desiroit plus que nul austre des Volsques, trouver quelque moyen de rendre aux Romains la pareille des maulx et dommages qu'ils leur avoyent faicts, il feit un acte qui tesmoigne bien ce que dict un poëte ancien estre veritable,

Difficile est à l'ire resister,
Car si elle a de quelque chose envie,
Elle osera hardiment l'achepter
De son sang propre, au peril de sa vie.

Aussy feit-il : car il se desguisa d'une robbe, et print un accoustrement auquel il pensa qu'on ne le cognoistroit jamais pour celuy qu'il estoit,

quand on le verroit en cest habit, et, comme dict Homere d'Ulysses,

Ainsy entra en ville d'ennemys.

Il estoit ja sur le soir quand il y arriva, et y eut plusieurs gens qui le rencontrerent par les rues, mais personne ne le recogneut.

Il en est très-bien accueilli.

Ainsy s'en alla-il droict à la maison de Tullus, là où de primsault il entra jusqu'au fouyer, et illec s'assit sans dire mot à personne, ayant le visage couvert et la teste affublée : dequoy ceulx de la maison feurent bien esbahis, et neantmoins ne l'oserent faire leiver : car encores qu'il se cachast, si recognoissoit-on ne sçay quoy de dignité en sa contenance et en son silence, et s'en allerent dire à Tullus, qui souppoit, ceste estrange façon de faire. Tullus se leiva incontinent de table, et s'en allant devers luy, luy demanda qui il estoit, et quelle chose il demandoit. Alors Martius se desboucha, et après avoir demouré un peu de temps sans respondre, luy dict : *si tu ne me cognois point encores*, Tullus, *et ne crois point à mes veoir, que je sois celuy que je suis, il est force que je me decele et me descouvre moy-mesme. Je suis Gaius Martius, qui ay faict et à toy en particulier, et à tous les Volsques en general, beaucoup de maulx, lesquels je ne puis nier pour le surnom de* Coriolanus *que j'en porte; car je n'ay recueilly aultre fruict ny aultre recompense de tant de travaulx que j'ay endurez, ny de tant de dangiers ausquels je me suis exposé, que ce surnom, lequel tesmoigne la*

mal-veuillance que vous debvez avoir encontre moy ; il ne m'est demouré que cela seulement, tout le reste m'a esté osté par l'envie et l'oultraige du peuple Romain, et par la lascheté de la noblesse et des magistrats qui m'ont abandonné, et m'ont souffert deschasser en exil, de maniere que j'ay esté contrainct de recourir comme humble suppliant à ton fouyer, non ja pour saulver et asseurer ma vie ; car je ne me feusse point hazardé de venir icy, si j'eusse eu paour de mourir ; mais pour le desir que j'ay de me venger de ceulx qui m'ont ainsy chassé, ce que je commence desia à faire, en mettant ma personne entre tes mains. Parquoy si tu as cœur de te ressentir jamais des dommages que t'ont faict tes ennemys, sers-toy maintenant, je te prie, de mes calamitez, et fais en sorte que mon adversité soit la commune prosperité de tous les Volsques, en t'asseurant que je feray la guerre encores mieulx pour vous, que je ne l'ay jusqu'icy faicte contre vous, d'austant que mieulx la peuvent faire ceulx qui cognoissent les affaires des ennemys que ceulx qui ny cognoissent rien. Mais si d'adventure tu te rends et es las de plus tenter la fortune, aussy suis-je quant à moy las de plus vivre : et ne seroit point sagement faict à toy, de saulver la vie à un qui jadis t'estoit mortel ennemy, et qui maintenant ne te sçauroit plus de rien prouffiter ne servir. Tullus ayant ouy ces propos, en feut merveilleusement ayse, et luy touchant en la main, luy dict : *leive-toy*, Martius, *et ayes bon courage, car tu nous apporte un grand bien en te donnant à nous ; au moyen de quoy tu doibs esperer de plus grandes*

choses de la communauté des Volques. Si le festoya pour lors, et luy feit bonne chere, sans austrement parler d'affaires : mais aux jours ensuivants puis apres ils commencèrent à consulter entr'eulx des moyens de faire la guerre.

Nouveaux troubles survenus à Rome depuis le départ de Martius.

De l'austre costé, la ville de Rome estoit en grande combustion pour l'inimitié d'entre les nobles et la commune, mesmement depuis la condemnation de Martius, et venoyent tous les jours les prebstres, les devins et jusques aux personnes privées, denoncer au conseil des signes et prodiges celestes, qui meritoyent bien que l'on y pensast, et qu'on y prouveust soigneusement, entre lesquels il en advint un tel : il y avoit un citoyen Romain, nommé Titus Latinus, personnage de petite qualité, mais au demourant, homme de bien, vivant doulcement, sans superstition quelconque, et moins encores de vanité et de mensonge. Cestuy eut une vision en dormant, par laquelle il luy feut advis que Jupiter s'apparut à luy, et luy commanda d'aller signifier au senat, qu'on avoit faict marcher devant sa procession un très-mauvais et très-desplaisant danseur, et disoit que pour la premiere fois que ceste vision s'estoit representée à sa fantasie, il n'en avoit pas faict compte, et luy estant encores retourné, il ne s'en estoit pas gueres plus soucié; mais qu'à la fin, il avoit veu mourir devant ses yeulx un sien fils bien conditionné, et que soubdainement il luy estoit pris un relaschement de tous ses membres,

Vision de Latinus.

de maniere qu'il en estoit demouré tout impotent et perclus : et de faict il recita toute ceste histoire en plein senat dessuz un petit grabat, sur lequel il s'estoit faict porter à bras, et ne l'eut pas plustost achevé de conter, qu'il sentit incontinent son corps avoir recouvré son accoustumée vigueur: de maniere qu'il se leiva à l'heure mesme sur ses jambes, et s'en retourna de son pied, sans que personne luy aydast, en sa maison.

Traitement des esclaves à Rome.

Le senat estonné de ceste merveille, feit diligente inquisition du faict, et trouva que c'estoit une telle chose. Il y avoit eu quelqu'un qui avoit livré entre les mains d'austres esclaves, un sien serf qui l'avoit offensé, et leur avoit commandé de le passer à travers la place en le foüettant tousiours, et puis après le faire mourir, et ainsy comme ils estoyent après, et qu'ils dechiroyent le pauvre homme à coups de foüet, il se tournoit, remuoit et demeinoit estrangiement pour la douleur qu'il sentoit. La procession par cas d'advanture survint là dessuz, et y eut plusieurs des assistants qui en feurent scandalisez et marris, disants que ce spectacle-là n'estoit point plaisant à veoir, ny tels gestes honnestes à rencontrer; mais pour cela on n'en feit austre chose, que blasmer et mauldire celuy qui faisoit ainsy cruellement punir un sien esclave.

Car les Romains usoyent alors de grande equité envers leurs esclaves, pour austant qu'eulx-mesmes travailloyent de leurs propres

mains et vivoyent avecques eulx, et de mesme eulx, ce qui estoit cause qu'ils les en traictoyent plus humainement et plus familierement; car l'une des plus grandes peines qu'ils feissent endurer à un esclave quand il avoit failly, estoit qu'ils luy faisoyent porter sur ses espaules un bois fourchu qu'on met soubz le limon d'un chariot pour le soubstenir, et le faisoyent ainsy passer par devant tous leurs voisins. Celuy qui avoit une fois souffert cela, et qu'on avoit veu en cet estat, estoit descrié en tout le voisinage et toute la contrée, de maniere qu'on ne se fioit plus en luy, et l'appelloit-on *Furcifer*, à cause que les Latins appellent ce bois-là qui soubstient le limon d'un chariot, *Furca*, c'est-à-dire fourche.

Punition des esclaves à Rome.

Quand doncques Latinus eut faict au senat le recit de la vision qui luy estoit advenue, on feut en doubte qui pouvoit estre ce maulvais et mal plaisant danseur, qui auroit marché devant la procession, et lors il souvint à quelques-uns des assistants de ce pauvre esclave qu'on avoit ainsy passé foüettant à travers la place, et que puis après on avoit faict mourir; et ce qui leur en feit soubvenir, feut l'estrange et non accoustumée maniere de sa punition. Si feurent là dessuz les prebstres enquis, qui tous d'un accord feurent d'advis que c'estoit celuy-là, et en feut le maistre de l'esclave puny, et recommença-l'on de nouveau la procession et tous les austres spectacles en l'honneur de Jupiter. En quoy on peust veoir que le roy

Numa institua sagement toutes austres choses appartenantes au service des Dieux, et mesmement ceste coustume qu'il establit pour rendre ses citoyens attentifs aux ceremonies de la religion; car toutesfois et quantes que les magistrats, les prebstres et ministres de la religion, font quelque chose appartenante au service divin et à l'honneur des Dieux, il y a tousiours un herault qui marche devant, criant à haulte voix, *hoc age*, qui vault austant à dire, comme fais cecy, et leur est un commandement de vacquer attentifvement aux choses divines sans y entremesler parmy austre action quelconque, ny entendre cependant à austre occupation, comme sçachant bien que la pluspart de ce que les hommes font, c'est par une maniere de force et de contraincte.

Les cérémonies religieuses étoient précédées d'un héraut.

Mais les Romains ont bien accoustumé de recommencer de nouveau les sacrifices, les processions, jeux et austres spectacles qui se font en l'honneur des Dieux, non-seulement pour telle occasion, ains pour austres aussy encores beaucoup plus legeres, comme pource qu'en une procession, où l'on traisnoit par la villes des images des Dieux, et austres telles relicques sacrées sur des brancards, qui s'appellent *Thensæ* en Latin, l'un des chevaulx qui les tiroyent, faillit à tirer, et que d'austre part le chartier print les resnes de la bride avecques la main gauche, ils ordonnerent que toute la procession seroit de nouveau recommencée; et depuis encores de plus fresche memoire ils

Superstition des Romains.

refeirent par trente fois un mesme sacrifice, pource qu'il leur sembla qu'il y estoit tousiours survenu quelque defaut ou quelque erreur et empeschement, tant estoyent les Romains religieux et devots envers les Dieux.

Les Volsques se preparent à la guerre contre les Romains, ils créent Martius chef de leur armée.

Au demourant, Tullus et Martius parlerent l'un devant l'autre secrettement aux principaulx hommes de la ville d'Antium, leur remonstrants que l'occasion se presentoit de commencer la guerre contre les Romains, cependant qu'ils estoyent en dissension les uns contre les austres. Ils respondirent qu'ils auroyent honte d'y penser, attendu qu'il y avoit treves jurées entre eulx pour l'espace de deux ans; mais en ces entrefaictes les Romains feirent un acte qui leur en donna bien grande occasion; car un jour de feste, en laquelle il se faisoit à Rome des jeux publicques, pour quelque suspicion ou calomnieuse imputation, ils feirent à son de trompe commandement aux Volsques, qu'ils eussent à vuider de la ville de Rome avant que le soleil feust couché. Auscuns disent que ce feut par une ruse et tromperie de Martius, qui envoya à Rome devers les magistrats un faulx accusateur attiltré, qui leur donna à entendre que les Volsques avoyent conspiré de leur courir suz pendant qu'ils seroyent à veoir les jeux, et aussy de mettre le feu dedans la ville.

Ce cri public rendit tous les Volsques universellement encores plus indignez à l'encontre des Romains qu'ils n'estoyent auparavant, et

Tullus

Tullus faisant la chose plus griefve, les irrita tellement, qu'à la fin ils envoyerent à Rome leurs ambassadeurs sommer les Romains de leur rendre toutes les terres et toutes les villes qu'ils leur avoyent ostées par le passé. Les Romains, ceste sommation ouye, s'en courroucerent, et ne respondirent austre chose, sinon, que si les Volsques prenoyent les armes les premiers, les Romains les poseroyent les derniers. Incontinent que les ambassadeurs feurent de retour, et eurent faict leur rapport de ceste response, Tullus feit tenir une assemblée generale de toute la communauté des Volsques, en laquelle la guerre feut arrestée et conclue contre les Romains.

Exploits de Martius contre les Romains.

Quoy faict Tullus leur conseilla qu'ils appellassent Martius à leur service, sans avoir deffiance de luy pour la soubvenance du passé, et qu'ils se fiassent hardiment en luy, pource qu'il leur feroit plus de prouffit en combattant pour eulx, qu'il ne leur avoit faict de dommage en combattant contre eulx. Ainsy feut Martius appellé, qui parla si bien devant toute l'assistance, qu'il en feut estimé non moins eloquent que belliqueux et vaillant, et homme qui entendoit très-bien le faict de la guerre ayant la hardiesse conjoincte avecques le bon sens et le bon entendement. Si feurent luy et Tullus creez capitaines-generaulx de la communauté des Volsques, avecques puissance et aucthorité soubveraine en la conduicte de ceste guerre, et craignant que la longueur du temps

qu'il falloit pour mettre suz l'armée entiere, et tout l'equipage des Volsques, ne luy ostast le moyen d'executer ce qu'il avoit deliberé, il laissa commission aux austres magistrats et principaulx personnages de la ville, qu'ils assemblassent le demourant des forces, et donnassent ordre aux provisions necessaires pour le camp, et luy avecques les plus deliberez qui s'accorderent de le suyvre promptement sans faire monstre quelconque, entra soubdainement à main armée dedans les terres des Romains, avant qu'on s'en doubtast à Rome, tellement que les Volsques trouverent aux champs tant de butin qu'ils ne pouvoyent pas fournir, et estoyent las d'en serrer, emmeiner et despendre tant en leur camp : toutesfois le moindre effect de ceste course, feut le guain du pillage, et le deguast et dommage faict aux terres des Romains.

Politique de Martius pour entretenir la division entre les nobles et le peuple à Rome.

Car le but principal où il visoit, estoit d'augmenter tousiours de plus en plus l'inimitié et la dissension qui estoit entre les nobles et le peuple : au moyen dequoy en faisant destruire, guaster et ruiner tout le demourant, il feit soigneusement contre-guarder les terres et possessions des nobles, ne permettant pas qu'on y feist auscun dommage, ne qu'on y prinst chose quelconque : qui feut cause que ils entrerent en querelles et seditions les uns contre les austres, plus grandes que jamais, reprochants les nobles aux populaires qu'ils avoyent injustement deschassé un si puissant

homme, et les populaires accusants les nobles de l'avoir sollicité à leur venir faire la guerre pour se venger d'eulx, affin d'avoir ce contentement de veoir piller et brusler leurs biens devant leurs yeulx, pendant qu'eulx seroyent otieux spectateurs de leurs pertes et malheurs en toute seureté, attendu que ceste guerre ne se faisoit pas contre eulx, et qu'ils avoyent au dehors l'ennemy mesme qui leur guardoit leurs biens.

Les Volsques divisent leurs troupes pour faire la guerre et pour la garde de la ville.

Ayant doncques Martius faict ce premier exploict, qui servoit grandement aux Volsques pour les asseurer, et leur faire moins redoubter les Romains, il les remeina à saulveté sans rien perdre en leurs maisons; puis quand toute leur puissance, qui se trouva très-grande, et en bonne devotion de bien faire, feut assemblée en un camp, ils adviserent d'en laisser une partie au païs pour la guarde d'iceluy, et avecques l'austre partie aller faire la guerre aux Romains. Si donna Martius le choix à Tullus, de prendre de ces deux charges celle qui luy plairoit le plus. Tullus feit response qu'il avoit cogneu par experience, que Martius n'estoit en vaillance de rien moindre que luy, mais qu'en toutes batailles et rencontres il avoit tousiours eu meilleure fortune que luy, et pource, que son advis estoit, qu'il prist la charge de conduire ceulx qui iroyent faire la guerre hors du païs, et que cependant luy demoureroit à la maison, pour prouvoir à la seureté des villes de leur païs, et aussy pour fournir au camp, ce qui leur feroit besoing.

Martius prend plusieurs villes appartenantes aux Romains; il devient très-redoutable pour eux.

Ainsy Martius s'asseurant de plus en plus, tira premierement vers la ville de Circées peuplée par les Romains, laquelle se rendit volontairement, et pour ce ne souffrit auscun dommage : et de-là entra sur les terres des Latins, esperant que ce seroit là où les Romains le viendroyent combattre pour deffendre les Latins qui estoyent leurs alliez, et qui par plusieurs fois leur avoyent envoyé demander du secours. Mais d'un costé le peuple estoit mal affectionné à y aller, et d'austre costé les consuls n'ayants plus gueres à estre en leur office, ne se vouloyent pas hazarder pour si peu de temps : de maniere que les ambassadeurs des Latins s'en retournerent sans rien faire. Parquoy Martius doncques s'addressa aux villes, et ayant prins à force celles des Toleriniens, Vicaniens, Pedaniens et Bolaniens, qui se voulurent deffendre, il pilla les biens, et print les personnes prisonnieres, et au contraire, ceulx qui volontairement se rangerent de son costé, il employa toute la diligence qui luy feut possible, à prouvoir qu'ils ne peussent estre auscunement endommagez, non pas à son desceu mesme, en esloignant son camp le plus qu'il pouvoit de leurs terres.

Mais ayant prins d'assault la ville de Boles, qui n'est qu'à six lieuës de Rome, il y guaigna une infinie quantité de butin, et feit mettre à l'espée tous les hommes qui estoyent en aage de porter armes; quoy entendants les austres Volsques, qui avoyent esté ordonnez pour demourer à la deffense du pais, ne se peurent

plus contenir, ains s'en coururent avecques leurs armes au camp de Martius, disants qu'ils ne recognoissoyent austre superieur ny austre capitaine que luy; au moyen dequoy sa renommée s'alloit espandant par toute l'Italie, et luy donnoit-on par tout la loüange et la gloire de très-excellent capitaine, attendu que sa vertu par la transposition d'une seule personne des uns aux austres avoit apporté un si estrange et si soubdain changement aux affaires.

Le peuple Romain veut rappeller Martius, le sénat s'y oppose.

Cependant les choses à Rome alloyent en grande confusion; car de sortir pour combattre l'ennemy, ils n'en vouloyent ouyr parler, ains estoyent tous les jours bandez en picques les uns contre les austres, et n'oyoit-on que seditieuses paroles des nobles contre le peuple, et du peuple contre les nobles, jusques à ce que les nouvelles vindrent, que les ennemys avoyent mis le siege devant la ville de Lavinium, en laquelle estoyent les temples et images de leurs Dieux tutelaires, et de-là où ils estoyent anciennement issuz, pource que ce feut la premiere ville qu'Æneas à son arrivée fonda en Italie.

Si print adoncques soubdainement au peuple une merveilleuse mutation de volonté, et encores plus estrange et plus extraordinaire aux nobles, pource que le peuple voulut qu'on abolist et cassast la condamnation de Martius, et qu'on le r'appellast; sur quoy le senat estant assemblé feut de contraire opinion, et empescha qu'il ne se feist, soit ou par une opinias-

treté de se vouloir formaliser contre tout ce que le peuple desiroit, ou pource qu'il ne voulust point que ce personnage retournast par la grace et le benefice du peuple, ou bien pource que ja ils feussent à bon escient indignez et courroucez contre luy, à cause que n'ayant pas esté offensé de tous, il couroit neantmoins suz à tous, et se monstroit par effect ennemy tout austre de son païs, combien que la meilleure et plus saine partie d'iceluy feust bien desplaisante et marie du tort qu'on luy avoit faict, et s'en tinst pour oultraigée comme luy. Ceste resolution du senat estant publiée, le peuple se trouva lié, pource qu'il ne pouvoit rien aucthoriser ny confirmer par ses voix, qui n'eust esté premierement proposé et digeré au senat.

Martius s'approche de Rome.

Mais Martius en ayant entendu la nouvelle, feut encores bien plus irrité et plus indigné que paravant, tellement qu'il leiva incontinent son siege de devant la ville de Lavinium, et tirant droict à celle de Rome en alla loger à deux lieuës et demie près, en un lieu qui s'appelle *les fosses Chœlienes*. Ces approches de si près meirent la ville de Rome en grand trouble et en grand effroy; mais toutesfois elles appaiserent aussy pour lors les seditions et dissensions qui estoyent entre les parties; car il n'y eut plus personne, ny des magistrats, ny du senat qui osast contredire à l'opinion du peuple, touchant le r'appel de Martius, ains voyants les femmes effroyées courir çà et là par la ville,

les temples des dieux pleins de vieilles gens qui ploroyent à chaudes larmes en faisant leurs prieres et oraisons, et bref qu'il n'y avoit en toute la ville celuy qui eust le sens rassis, ny la hardiesse de prouvoir à chose auscune salutaire, alors ils feurent tous d'advis que le peuple avoit bonne raison de vouloir r'appeller et racointer Martius, et que le senat au contraire faisoit une grande fauste d'entrer en courroux et cholere contre luy, alors qu'il estoit plustost saison d'en sortir.

Le sénat et le peuple d'accord ensemble envoient des ambassadeurs à Martius, qui les renvoie durement.

Ainsy feurent-ils tous unanimement d'advis que l'on envoyast ambassadeurs devers luy, pour luy faire entendre comme ses citoyens le r'appelloyent et le restituoyent en ses biens, et le supplioyent de les delibvrer de ceste guerre. Ceulx qui y feurent envoyez de la part du senat, estoyent familiers amys de Martius, lesquels s'attendoyent bien d'avoir pour le moins, à leur arrivée, un doulx et gracieux receuil de luy, comme de leur parent et familier amy; mais ils n'y trouverent rien de semblable, ains feurent meinez à travers le camp, jusques au lieu où il estoit assis dedans sa chaire, avecques une grandeur et une gravité insupportable, ayant les principaulx hommes des Volsques autour de soy: si leur commanda de dire tout hault la cause de leur venue; ce qu'ils feirent ès plus honnestes et plus gracieuses paroles qu'il leur feust possible, avecques le geste et la contenance de mesme; puis, quand ils eurent achevé de parler, il leur respondict aigre-

ment et en cholere, quant à ce qui touchoit au tort qu'on luy avoit faict ; et comme capitaine general des Volsques, leur dict, *qu'ils eussent à rendre et restituer aux Volsques toutes les villes et les terres qui leur avoyent esté ostées ès guerres precedentes, et au demourant leur decerner pareil honneur et droict de bourgeoisie à Rome, comme ils l'avoyent octroyé aux Latins, pource qu'il n'y avoit austre moyen asseuré pour sortir de la guerre à faict, sinon avecques conditions esguales et raisonnables :* et leur donna terme, pour en desliberer et s'en resouldre, l'espace de trente jours.

Murmures des Volsques contre Martius.

Les ambassadeurs s'en retournerent avecques ceste response, et luy tout aussy-tost retira son armée hors du territoire de Rome : ce qui feut la premiere charge que luy meirent suz ceulx d'entre les Volsques qui portoyent envie à sa gloire, et ne pouvoyent supporter son aucthorité, entre lesquels Tullus mesme en feut un ; non qu'il eust particulierement receu auscun tort ny desplaisir de Martius, ains seulement estant picqué de ceste passion humaine, qu'il luy desplaisoit de veoir sa reputation de tout poinct obscurcie par celle de Martius, et de se veoir en moins de compte envers les Volsques, qu'il n'avoit esté auparavant, attendu qu'ils avoyent en si grande estime Martius, qu'ils pensoyent en luy seul avoir tout, et vouloyent que leurs austres gouverneurs et capitaines se contentassent du credit et de l'auctorité qu'il luy plairoit leur despartir. De-là doncques commencerent à souldre les premieres

res murmurations et accusations secrettes à l'encontre de luy, pource que les austres particuliers capitaines se bandants ensemble contre luy, s'en courrouçoyent, et alloyent disants que ce deslogement estoit une vraye trahison, non point de villes, de places ny d'armes, ains du temps et de l'occasion, qui estoit perte de plus grande consequence, pource que c'estoit ordinairement ce qui faisoit ou perdre ou conserver cela et toute austre chose.

Martius vient mettre le siege devant Rome.

Ayant donné trente jours de surseance d'armes à l'ennemy, expressement pource que la guerre n'a point accoustumé de prendre grandes mutations en moindre espace de temps que celuy-là, toutesfois Martius ne laissa pas couler ce temps-là sans rien faire, ains alla cependant guaster et destruire les terres des alliez des ennemys, où il print sept villes grandes et bien peuplées, sans que les Romains osassent jamais se mettre aux champs pour les aller secourir, tant estoyent leurs cœurs esprins de deffiance, et mal affectionnez à la guerre; de maniere qu'ils ressembloyent proprement aux corps qui sont demourez perclus de leurs membres, et qui, par quelque paralysie, ont perdu tout mouvement et tout sentiment. Parquoy le temps de la treve expiré, Martius estant retourné sur leurs terres avecques toute sa puissance, ils renvoyerent derechef une austre ambassade vers luy le supplier de vouloir appaiser son courroux, et emmeiner les Volsques hors de leurs terres, pour puis après,

à loisir, mettre en avant tels partis qu'il verroit estre expedients pour les uns et pour les austres, à cause que les Romains n'estoyent pas pour jamais ceder ny fleschir par crainte. Mais s'il luy sembloit que les Volsques eussent raison de leur demander quelques articles et conditions honnestes; que tout ce qu'ils demanderoyent de raisonnable, leur seroit concedé par les Romains, qui d'eulx-mesmes se soubsmettroyent à la raison, moyennant que premier ils posassent les armes. A cela respondict Martius, *que comme capitaine general des Volsques, il ne leur repliqueroit rien; mais que comme encores citoyen Romain, il leur conseilloit de rabaisser leur orgueil, et se soubsmettre à la raison, s'ils estoyent sages, et que dedans trois jours ils retournassent avecques les articles accordez qu'il leur avoit la premiere fois proposez; austrement, qu'il ne leur donnoit plus saufconduict ny seurté de retourner une austre fois en son camp avecques paroles inutiles et vaines.*

Grand effroi parmi les Romains.

Quand les ambassadeurs furent de retour à Rome, le senat ayant oüy leur rapport, *jecta l'anchre sacrée*, ainsy que l'on dict en commun proverbe, comme estant la chose publicque en extresme peril de tourmente : car il ordonna que tout tant qu'il y avoit de prebstres, religieux, ministres des dieux, et guardes des choses sacrées, et tous les devins, qui, par l'observation du vol des oiseaux, predisent les choses à advenir, qui est une sorte de divination propre, de toute ancienneté aux Romains,

Nouvelle ambassade de leur part, elle n'est pas mieux accueillie que la premiere.

allassent devers Martius estants revestus tout en la sorte qu'ils souloyent estre quand ils faisoyent leurs sacrifices, pour le prier qu'il feist premierement cesser la guerre, et puis après qu'il parlast à ses citoyens de faire appoinctement avecques les Volsques. Martius les laissa bien entrer dedans son camp ; mais pour cela ne leur conceda-il rien davantage, et ne leur feit ny ne leur dict rien plus gracieusement qu'il avoit faict aux premiers, ains seulement qu'ils advisassent l'un des deux, ou qu'ils acceptassent la paix soubz les conditions qu'il avoit premierement proposées, ou qu'ils receussent la guerre.

Les Romains deliberent seulement de se défendre.

Quand ces gens de religion feurent de retour, il feut arresté au conseil qu'on ne sortiroit point de la ville, et qu'on entendroit seulement à deffendre les murailles et repoulser les ennemys, s'ils les venoyent assaillir, en remettant toute leur esperance au temps et aux accidents inopinez de la fortune, pource que d'eulx-mesmes ils ne sçavoyent par quel bout commencer pour faire chose qui leur feust salutaire ; ains estoit toute la ville pleine de confusion, de frayeur et de maulvaise opinion de l'advenir, jusqu'à ce qu'il se feit un cas semblable à ce que dict Homere en plusieurs lieux, que peu de gens neantmoins veulent croire : car en choses grandes, estranges et hors de l'usage commun, il dict et exclame souvent de tels propos :

Dissertation de Plutarque sur les inspirations divines dans les accidens extraordinaires.

Pallas deesse aux beaulx yeulx immortelle
Luy meit au cœur une pensée telle.

Et en un austre passage :

Mais quelque Dieu de ce les retira,
Qui d'un tel bruict la commune inspira.

Et en un austre lieu :

Il s'en estoit de luy-mesme advisé,
Ou quelque dieu luy avoit devisé.

Plusieurs y en a qui mesprisent ces passages d'Homere, comme si son intention feust d'attribuer au discours de la raison humaine, et à l'eslection de l'arbitre d'un chascun, des choses impossibles, et des fables où il n'y a point de verisimilitude ; ce qu'il ne faict pas, ains faict despendre de nostre franc arbitre les choses vray-semblables, et qui ordinairement adviennent par discours de raison ; car il dict bien souvent de telles paroles :

Je l'ay pensé en mon cœur magnanime.

Et en un austre lieu :

L'ayant ouy Achilles ainsy dire,
En eut le cœur d'aspre douleur et d'ire
En son velu estomach tout bruslant,
Et entre deux divers vouloirs branslant.

Et derechef en un austre endroict :

Elle ne sçeut mouvoir par son language
Bellerophon, tant feut honneste et sage.

Mais ès choses estranges et extraordinaires, où il y a besoing de quelque inspiration et instiguation divine, encores ne faict-il pas que Dieu oste le franc arbitre à l'homme, ains plustost qu'il l'incite, non pas qu'il engendre en nous

la volonté, mais bien quelque imagination qui tire et poulse la volonté : ainsy ne rend-il pas par ceste imagination qu'il offre à la volonté, l'operation non volontaire ny forcée, ains plustost donne commencement à la volonté, et luy adjouste l'asseurance et la bonne esperance. Car, ou il faust dire totalement que les dieux n'ont part quelconque aux causes mouvantes et aux principes des operations humaines, ou confesser qu'il n'y a austre moyen par lequel ils puissent ayder aux hommes, ny cooperer avec eulx : car il est bien certain qu'ils ne manient pas nos corps, ny ne remuent pas nos mains et nos pieds, ainsy que le besoing le requiert à chasque fois qu'il faust besongner, ains excitent la partie actifve de nostre ame et nostre franc arbitre ; ou au contraire, le destournent et le retiennent par quelques imaginations et apprehensions qu'ils nous inspirent.

Volumnia et Vergilia, femme de Martius, vont dans son camp pour obtenir la paix.

Or alloyent lors les dames Romaines par tous les temples des dieux faire leurs prieres et oraisons : mais la plus grande partie et les plus notables estoyent continuellement à l'entour de l'autel de Jupiter Capitolin, entre lesquelles nommeément se trouva Valeria, sœur de Publicola, celuy qui feit tant de services aux Romains, et en paix et en guerre. Il estoit desia mort, quant à luy, quelque temps auparavant, ainsy comme nous avons escript en sa vie ; mais Valeria, sa sœur, estoit grandement honnorée et estimée dedans Rome, se gouvernant si sagement, qu'elle ne faisoit point de honte à

la maison dont elle estoit issue : si luy print soubdainement une esmotion de volonté, pareille à celles dont nous parlions n'a gueres, et s'advisa, non sans quelque inspiration divine, comme je croy, d'un bon expedient; car elle se leiva, et feit aussy leiver les austres dames, et s'en alla avecques elles droict à la maison de Volumnia, mere de Martius, où elle entra dedans, et la trouva avecques la femme de son fils, assise et tenant en son giron les petits enfants de Martius.

S'estants doncques toutes ces dames arrangées en rond à l'entour d'elles, Valeria commença la premiere à parler en ceste maniere : *nous venons devers vous*, ô Volumnia et Vergilia, *dames vers austres dames, sans ordonnance du senat, ny commandement d'aucun magistrat, ains par inspiration, à mon advis, de quelque Dieu, lequel ayant reguardé en pitié nos prieres, nous a incitées à nous en venir devers vous, pour vous requerir de faire une chose qui sera salutaire à nous et à tous les austres citoyens de ceste ville, mais à vous, si vous me voulez croire, apportera une gloire plus grande et plus illustre que celle que les filles des Sabins acquirent jadis, quand, au lieu de guerre mortelle, elles meirent la paix entre leurs peres et leurs maris. Venez-vous-en doncques avecques nous toutes ensemble devers Martius, pour le supplier qu'il ayt pitié de nous, et aussy pour luy porter tesmoignage de verité, comme vous debvez en faveur de vos citoyens; que combien qu'ils ayent souffert beaucoup de maulx et de dommages par luy,*

jamais toutesfois ne vous en ont faict, ne pensé de vous en faire par vengeance pire traictement, ains vous rendent saines et saulves entre ses mains, encores qu'ils n'en deussent avoir en recompense, de rien plus gracieuse composition de luy. Ces paroles de Valeria feurent approuvées et accompaignées par une commune clameur de toutes les austres dames; et adoncques Volumnia luy respondict: Dames, *nous avons part comme vous aux publicques miseres et calamitez de nostre païs; et oultre cela, sommes encores surchargées de ce malheur propre, que nous avons perdu la gloire et la vertu de Martius, voyant maintenant sa personne environnée des armes de nos ennemys, plustost pour s'asseurer de luy que pour le guarder: mais encores, le plus grief de nos malheurs, nous est de veoir nostre païs reduict à tels termes, que toute son esperance gise et consiste en nous: pour austant que je ne sçay quel compte il fera de nous, puis qu'il n'en faict auscun de sa chose publicque et de son païs, qu'il a par cy-devant tousiours eu plus cher que sa mere, sa femme ny ses enfants. Ce neantmoins, servez-vous de nous en tout ce que vous vouldrez, et nous meinez à luy: car si nous ne pouvons faire austre chose, à tout le moins pouvons-nous bien mourir et rendre l'esprit, en le suppliant pour le bien de nostre païs.* Cela dict, elle print sa belle-fille et ses enfants quant et elle, et avecques toutes les austres dames Romaines, s'en alla droict au camp des Volsques, lesquels eurent eulx-mesmes une compassion meslée de reverence quand ils la veirent, de maniere qu'il

n'y eut personne d'eulx qui luy osast rien dire.

Martius reçoit sa mere et sa femme avec une grande émotion.

Or estoit lors Martius assis en son tribunal, avecques les marques de soubverain capitaine, et de tout loing qu'il apperceut venir des femmes, s'esmerveilla que ce pouvoit estre : mais puis après recognoissant sa femme * qui marchoit la premiere, il voulut du commencement perseverer en son obstinée et inflexible rigueur ; mais à la fin, vaincu de l'affection naturelle, et estant tout esmeu de les veoir, il ne peust avoir le cœur si dur que de les attendre en son siege, ains en descendant plus viste que le pas, leur alla au-devant, et baisa sa mere la premiere, et la tint assez longuement embrassée, puis sa femme et ses petits enfants, ne se pouvant plus tenir que les chauldes larmes ne luy vinssent aux yeulx, ny se guarder de leur faire caresses, ains se laissant aller à l'affection du sang ne plus ne moins qu'à la force d'un impetueux torrent.

* *On lit dans quelques textes : toute grosse, sa mere.*

Discours de Volumnia à Martius.

Mais après qu'il leur eut assez faict d'amiable receuil, et qu'il apperceut que sa mere Volumnia vouloit commencer à luy parler, il appella les principaulx du conseil des Volsques, pour oüyr ce qu'elle proposeroit ; puis elle parla en ceste maniere : *tu peux assez cognoistre de toy-mesme*, mon fils, *encores que nous ne t'en disions rien, à veoir nos accoustrements et l'estat auquel sont nos pauvres corps, quelle a esté nostre vie en la maison depuis que tu en es dehors : mais considere encores maintenant combien plus malheureuses et plus infortunées nous sommes icy venues, que*

toutes

toutes les femmes du monde, attendu que ce qui est à toutes les austres le plus doulx à veoir, la fortune nous l'a rendu le plus effroyable, faisant veoir à moy mon fils, *et à celle-cy* son mary, *assiegeant les murailles de son propre païs : tellement, que ce qui est à toutes austres le soubverain reconfort en leurs adversitez, de prier et invocquer les dieux à leur secours, c'est ce qui nous met en plus grande perplexité, pource que nous ne leur sçaurions demander en nos prieres victoire à nostre païs, et preservation de ta vie tout ensemble : ains toutes les plus griefves maledictions que sçauroit imaginer contre nous un ennemy, sont necessairement encloses en nos oraisons, pource qu'il est force à ta femme et à tes enfants, qu'ils soyent privez de l'un des deux, ou de toy ou de leur païs. Car quant à moy, je ne suis pas desliberée d'attendre que la fortune, moy vifvante, decide l'issue de ceste guerre ; car si je ne te puis persuader que tu veuilles plustost bien faire à toutes les deux parties, que d'en ruiner et destruire l'une, en preferant amitié et concorde aux miseres et calamitez de la guerre, je veulx bien que tu sçaches et le tiennes pour tout asseuré, que tu n'iras jamais assaillir ny combattre ton païs, que premierement tu ne passe par-dessuz le corps de celle qui t'a mis en ce monde, et ne doibs point differer jusques à veoir le jour, ou que mon fils prisonnier soit meiné en triomphe par ses citoyens, ou que luy-mesme triomphe de son païs.*

Or, si ainsy estoit que je te requisse de saulver ton païs en destruisant les Volsques, ce te seroit certainement une desliberation trop mal-aysée à resouldre :

car comme il n'est point licite de ruiner son païs, aussy n'est-il point juste de trahir ceulx qui se sont fiez en toy. Mais ce que je te demande, est une delibvrance de maulx, laquelle est esgualement prouffitable et salutaire à l'un et à l'austre peuple, mais plus honnorable aux Volsques, pource qu'il semblera qu'ayants la victoire en la main, ils nous auront de grace donné deux soubverains biens, la paix et l'amitié, *encores qu'ils n'en prennent pas moins pour eulx, duquel bien tu seras principal autheur, s'il se faict; et s'il ne se faict, tu en auras seul le reproche et le blasme total envers l'une et l'austre des parties: ainsy estant l'issue de la guerre incertaine, cela neantmoins est bien tout certain, que si tu en demoures vainqueur, il t'en restera ce prouffit, que tu en seras estimé la peste et la ruine de ton païs; et si tu es vaincu, on dira que pour un appetit de venger tes propres injures, tu auras esté cause de très-griefves calamitez à ceulx qui t'avoyent humainement et amiablement receuilli.*

Effet que produit sur Martius le discours de sa mere.

Martius escouta ces paroles de Volumnia sa mere sans l'interrompre; et après qu'elle eut achevé de dire, demoura long-temps tout picqué sans luy rien respondre. Parquoy elle reprint la parole, et recommença à luy dire: *que ne me responds-tu*, mon fils; *estimes-tu qu'il soit licite de conceder tout à son ire et à son appetit de vengeance, et non honneste de condescendre et incliner aux prieres de sa mere en si grandes choses? Et cuides-tu qu'il soit convenable à un grand personnage se soubvenir des torts qu'on luy a faicts, et des injures passées, et que ce ne soit*

point acte d'homme de bien et de grand cœur, recognoistre les bienfaicts que reçoipvent les enfants de leurs peres et meres, en leur portant honneur et reverence? Si n'y a-il homme en ce monde qui deust mieulx observer tous les poincts de gratitude que toy, veu que tu poursuis si asprement une ingratitude: et si y a davantage, que tu as ja faict payer à ton païs de grandes amendes pour les torts que l'on t'y a faicts, et n'as encores faict auscune recognoissance à ta mere. Pourtant seroit-il plus que honneste que, sans austre contraincte, j'impetrasse de toy une requeste si juste et si raisonnable; mais puis que par raison je ne le te puis persuader, à quel besoing espargne-je plus et differe-je la derniere esperance? En disant ces paroles, elle se jecta ellemesme, avecques sa femme et ses enfants, à ses pieds. Ce que Martius ne pouvant supporter, la releva tout aussy-tost, en s'escriant: *ô mere! que m'as-tu faict?* Et en luy serrant estroictement la main droicte: *ha*, dict-il, mere, *tu as vaincu une victoire heureuse pour ton païs, mais bien mal-heureuse et mortelle pour ton fils; car je m'en revois vaincu par toy seule.*

Ces paroles dictes en public, il parla un peu à part à sa mere et à sa femme, et puis les laissa retourner en la ville: car ainsy l'en prierent-elles; et si-tost que la nuict feust passée, le lendemain au matin r'ameina les Volsques en leurs maisons, n'estants pas tous d'une mesme opinion ny d'une mesme affection. Car les uns le blasmoyent, et luy et ce qu'il avoit faict; les austres, qui estoyent bien contents que l'on

feist appoinctement, disoyent que ny l'un ny l'austre ne meritoit d'estre blasmé ny reprins; les austres, encores qu'ils feussent mal contents de ce qu'il avoit faict, ne l'en estimoyent pas neantmoins meschant pour cela, ains alloyent disants qu'il meritoit qu'on luy pardonnast s'il avoit fleschi à une si violente contraincte : tant y a que personne ne contredict au despartement, ains suyvirent tous son commandement, plus pour la reverence de sa vertu, que pour la crainte de son aucthorité.

Joie des Romains pour le depart des ennemis; honneur qu'ils rendent aux dames.

Mais le peuple de Rome donna bien incontinent à cognoistre en quelle crainte et en quel dangier de ceste guerre il avoit esté, quand il en feut delibvré : car si-tost que ceulx qui estoyent sur les murailles de la ville apperçeurent les Volsques desloger, il n'y eut temple en toute la ville qui ne feust soubdainement ouvert et plein d'hommes portants des chappeaux de fleurs sur leurs testes et sacrifiants aux dieux, ne plus ne moins qu'on faisoit à la nouvelle de quelque grande victoire guaignée : et se demonstra encores plus clairement ceste resjouyssance publicque, par les caresses et l'honneur que le Senat, et tout le peuple ensemble feit aux Dames : car il n'y avoit celuy qui ne dict hault et clair, et qui ne creust fermement qu'elles seules estoyent cause du salut et delibvrance de la ville ; à l'occasion de quoy, le senat ordonna aux magistrats, qu'ils eussent à leur octroyer tout ce qu'elles leur requeroyent, pour leur gratifier et les honnorer ;

et elles ne demanderent austre chose sinon qu'on feist edifier un temple de fortune feminine, pour l'edification duquel encores offrirent-elles de contribuer l'argent qu'il cousteroit, pourveu que la chose publicque prist sur soy la charge des sacrifices, ceremonies et austres services qui appartiennent à l'honneur des dieux; toutesfois le senat loüant leur bonne volonté, ordonna que le temple et l'image feussent faicts aux despends du public.

Ce nonobstant, encores contribuerent-elles de l'argent, duquel feut faicte une seconde image de la fortune, laquelle les Romains disent avoir parlé, ainsy comme l'on la dedioit au temple, et qu'on la posoit en sa place, et si afferment qu'elle prononça de semblables paroles. *Dames vous m'avez devotement donnée;* et qui plus est, qu'elle les prononça deux fois: nous voulants faire croire des choses qui ne feurent jamais, ou pour le moins, qui sont bien difficiles à croire; car de veoir des images qui semblent suer ou plorer, ou rendre quelque humeur teincte comme sang ce n'est pas chose impossible, pource que le bois et la pierre ordinairement reçoipvent une certaine moiteur, dont il s'engendre de l'humeur, et si rendent d'eulx-mesmes, ou bien prennent de l'air plusieurs sortes de teinctures et de couleurs, par lesquels signes il n'est pas inconvenient que les dieux n'advertissent auscunesfois les hommes de ce qui est à advenir; et si est bien possible que ces images et statues

Discours sur les miracles.

jectent auscunesfois quelque son semblable à un souspir ou à un gemissement, quand au profond du dedans il se faict quelque rupture ou separation violente des parties continues; mais que ce soit une voix articulée ny une parole exprimée et exquisement formée en un corps qui n'a point d'ame, il est du tout impossible, attendu que l'ame ny Dieu mesme ne sçauroyent distinctement parler ny deviser sans un corps accommodé des outils et organes et des parties necessaires à former et exprimer la parole.

Mais là où l'histoire nous force d'en croire quelque chose par le recit de plusieurs graves tesmoings dignes de foy, il faust dire que c'est quelque passion differente des cinq sens de nature, laquelle engendrée en la partie imaginatifve de l'entendement tire à soy l'opinion, ne plus ne moins qu'en dormant, bien souvent il nous semble que nous oyons ce que nous n'oyons pas, et que nous voyons ce que nous ne voyons pas.

Toutesfois ceulx qui par une vehemence d'amour et de devotion envers les dieux sont oultre mesure affectionnez et aheurtez à cela, de sorte qu'ils ne peuvent rien refuser ne rejecter de ce qui se dict touchant telles choses, ils ont un grand argument pour se confirmer en ceste creance, c'est la puissance de Dieu, qui est admirable, et n'a auscune semblance ny proportion à la nostre, ains est en tout differente; et quant à la nature, quant au mou-

vement, quant à l'artifice, et quant à la force; et pourtant s'il faict auscune chose qui nous soit impossible, ou qu'il en produise et invente qui transcendent l'entendement des hommes, il ne le faust pourtant trouver estrange; car s'il est ès austres choses different de nous, il est encore plus esloigné et plus divers en ses œuvres qu'en tout le demourant; mais la plus-part des faicts de Dieu, comme dict Heraclitus, à fauste de foy demourent inconnus.

Martius, de retour dans la ville des Volsques, est requis de rendre compte de son administration.

Au demourant, Martius estant retourné de son voyage en la ville d'Antium, Tullus qui le haïssoit, et ne le pouvoit plus endurer pour la crainte qu'il avoit de son aucthorité, chercha les moyens de le faire mourir, pensant que s'il y failloit à ceste fois il ne recouvreroit jamais un pareille occasion. Parquoy ayant attiltré et suscité plusieurs austres conjurez avecques luy il requit que Martius eust à se desposer de son estat pour rendre compte à la communauté des Volsques de son gouvernement et administration. Martius craignant de soy trouver homme privé soubz Tullus estant capitaine general, oultre ce que sans cela il avoit plus grande aucthorité que nul austre entre les siens; respondict, *qu'il se demettroit volontiers de la charge, et la remettroit entre les mains des seigneurs Volsques, si tous le luy commandoyent, comme par le commandement de tous il l'avoit acceptée; et au reste, qu'il ne refusoit point de rendre compte et raison de son gouvernement dès l'heure mesme, à ceulx de la ville qui y*

vouldroyent assister et l'ouyr. Le peuple feut assemblé là dessuz en conseil, en laquelle assemblée il y eut quelques orateurs apostez qui irriterent et mutinerent la commune à l'encontre de luy, et quand ils eurent achevé de parler, Martius se leiva pour leur respondre ; et combien que la commune mutinée meinast un fort grand bruict, toutesfois quand elle le vit, pour la reverence qu'elle portoit à sa vertu, elle s'appaisa, et luy donna paisible audience pour à loisir desduire ses justifications, et les plus gens de bien des Antiates, et qui plus s'esjouïssoyent de la paix, monstroyent à leur contenance qu'ils l'escouteroyent volontiers, et jugeroyent selon leur conscience ; à l'occasion dequoy, Tullus eut paour, s'il le laissoit parler qu'il ne prouvast au peuple son innocence, pour ce qu'il estoit entre austres choses homme très-eloquent, avecques ce que les premiers bons services qu'il avoit faicts à la communauté des Volsques, luy apportoyent plus de faveur, que les dernieres imputations ne luy causoyent de desfaveur ; et qui plus est, cela mesme qu'on luy tournoit à crime, estoit tesmoignage de la grace qu'ils luy debvoyent, pource qu'il n'eussent point estimé qu'il leur eust faict tort, en ce qu'ils n'avoyent pas prins la ville de Rome, s'ils n'eussent esté bien près de la prendre par le moyen de sa conduicte.

Pour ces raisons estima Tullus qu'il ne falloit plus dilayer son entreprinse, ny s'amuser

à

à mutiner et susciter la commune contre luy, ains se prindrent les plus mutins des conjurez à crier, qu'il ne le falloit point ouyr, ny permettre qu'un traistre usurpast ainsy domination tyrannicque sur la ligue des Volsques, ne se voulant pas demettre de son estat et aucthorité ; et en disant telles paroles se ruerent tous à un coup sur luy, et le tuerent sur la place, sans que personne des assistants s'entremeist de le secourir. Mais toutesfois que ce meurtre n'ayt point esté faict du sçeu et consentement de la plus grande partie des Volsques, il appert parce que de toutes les villes de Volsques accoururent gens pour honnorer le corps, lequel ils inhumerent magnificquement, et ornerent sa sepulture de force harnois et force despouilles, comme celle d'un vaillant homme et d'un grand capitaine. Les Romains, sa mort ouye, n'en feirent austre demonstration ny d'honneur ny de courroux, sinon qu'ils permirent aux Dames ce qu'elles leur requirent, de pouvoir porter le deuil de sa mort l'espace de dix mois, austant comme elles avoyent accoustumé de le porter pour la mort de leurs peres, de leurs freres et de leurs maris, pource que c'estoit le plus long terme de porter deuil que le roy Numa Pompilius eust determiné, ainsy comme nous avons escript en sa vie.

Dans le moment où Martius se disposoit à parler il est assassiné par la cabale de Tullus.

On lui fait des funérailles magnifiques.

Les dames de Rome portent son deuil pendant dix mois.

Au demourant, les affaires des Volsques tantost après le decez de Martius feirent fort regretter sa presence ; car premierement ils en-

trerent en desbat contre les Eques, qui estoyent leurs alliez et confederez, touchant la precedence ; et proceda ce different entre eulx jusques à s'entrebattre et se tuer les uns les austres ; et puis ils feurent deffaicts par les Romains en une grosse bataille, en laquelle Tullus demoura mort sur le champ, et la fleur de toute la puissance feut aussy mise à l'espée, de maniere qu'ils feurent contraincts d'accepter de très-honteuses conditions de paix, en se rendants subjects aux vainqueurs, et promettants faire tout ce qu'ils leur commanderoyent.

Les Volsques sont subjugues par les Romains.

Fin de la Vie de Gaius Martius Coriolanus.

COMPARAISON
D'ALCIBIADES
AVEC GAIUS MARTIUS CORIOLANUS.

OR, ayant exposé les faicts de l'un et de l'austre, au moins ceulx qui nous ont semblé plus dignes d'estre mis par memoire, maintenant pouvons-nous veoir que, quant aux armes, l'un n'a pas eu fort grand advantage sur l'austre ; car tous deux en leurs charges ont esgualement faict preuve, non-seulement de hardiesse et de proüesse de leurs personnes, mais aussy de bon sens, de ruse et de finesse, si ce n'est qu'on veuille dire qu'Alcibiades a esté plus grand et plus excellent capitaine, d'austant qu'il a plus de fois combattu ses ennemys et par mer et par terre, et tousiours vaincu.

Car au demourant, ils ont bien cela de semblable, que là où ils ont esté tous deux presents, et qu'ils ont eu loy et aucthorité de commander, ils ont notoirement tousiours faict prosperer les affaires de ceulx de leur parti. Et plus esvidemment encores les ont faict empirer, quand ils se sont tournez du parti contraire. Mais quant au faict de gouvernement, les gens de bien et d'honneur haïssoyent la maniere de proceder dont usoit Alcibiades au maniement des affaires de la chose publicque, comme estant pleine d'affeterie, de dissolution et de flatterie, pource qu'il ne visoit qu'à guaigner par toutes voyes la grace et bienveuillance du menu populaire : aussy de l'autre costé, le peuple Romain avoit en haine celle de Coriolanus, comme trop arroguante, trop superbe et tyrannicque, de sorte que ny l'une ny l'austre ne faict à loüer. Toutesfois encores, est moins reprehensible celuy qui cherche à gratifier et complaire au peuple, que celuy qui le mesprise, l'oultraige et l'injurie, de paour qu'il ne semble qu'il le veuille flatter pour en acquerir plus d'aucthorité : car il est bien mal-seant de flatter le commun peuple pour venir en credit. Mais aussy, acquerir aucthorité et credit par se faire craindre, par

endommager et forcer austruy, oultre ce qu'il n'es. pas honneste, il est injuste.

Bien est-il certain que Martius a tousiours esté tenu pour homme rond de sa nature, simple, sans fard ny artifice quelconque ; et Alcibiades, au contraire, fin, affeté et peu veritable : mais ce que l'on blasme le plus en luy quant à cela, feut la malice et tromperie par laquelle il abusa les ambassadeurs des Lacedæmoniens, et empescha que la paix ne se feist, ainsy que Thucydides l'a escript. Toutesfois, cest acte, encores que promptement il ayt rejecté la ville d'Athenes en guerre, au moins la rendit-il plus puissante et plus redoubtable à ses ennemys, par l'adjonction de l'alliance des Mantiniens et des Argiens, qui, par l'entremise d'Alcibiades, s'allierent et entrerent en ligue avecques les Atheniens. Et quant à Martius, l'historien Dionysius a aussy escript, que ce feut par dol et tromperie qu'il jecta les Romains en guerre contre les Volsques, ayant malicieusement et à tort faict soupçonner et calomnier les Volsques, qui estoyent allez à Rome pour y veoir l'esbattement des jeux : mais la cause pour laquelle il le feist, rend l'acte encores plus maulvais ; car ce ne feut point par une dissention civile, ny par une jalousie et contention en matiere de gouvernement, comme feit Alcibiades, ains seulement pour servir à une passion cholericque, à laquelle, comme dict Dion, il n'y a rien qui sçache gré, qu'il meit en combustion et en trouble plusieurs contrées de l'Italie, et pour le courroux qu'il avoit contre son païs, ruina plusieurs austres villes qui n'en pouvoyent mais.

Il est bien vray qu'Alcibiades, aussy par son ire et son despit, feut cause de beaucoup de maulx, de miseres et de calamitez à ceulx de son païs ; mais soubdain qu'il apperçeut qu'ils se repentoyent du tort qu'ils luy avoyent faict, il se revint aussy ; et depuis, ayant une austrefois esté deschassé, il ne voulut pas neantmoins favoriser aux erreurs que faisoyent les capitaines Atheniens, ny ne les voulut point laisser perdre en suyvant le maulvais conseil qu'ils prenoyent, ny les abandonner

au peril où ils se mettoyent, ains feit tout de mesme ce que jadis avoit faict Aristides envers Themistocles, dont il a esté et est encores tant loüé : car il s'en alla devers les capitaines qui lors avoyent la charge de l'armée des Atheniens, encores qu'ils ne feussent pas ses amys, et leur remonstra en quoy ils failloyent, et ce qu'ils avoyent à faire : là où Martius, au contraire, faisoit premierement dommage à toute Rome entierement, encores qu'il n'eust pas esté offensé par tous ceulx de dedans universellement, et que la meilleure et plus saine partie de la ville eust esté offensée quand et luy, et en eust regret et desplaisir comme luy.

Davantage les Romains essayerent d'appaiser un seul desplaisir et un seul despit qu'ils luy avoyent faict, par plusieurs ambassades, et plusieurs supplications et prieres, ausquelles il ne voulut oncques fleschir ny ammollir son dur cœur ; et par ce, monstra qu'il avoit entreprins ceste guerre si aspre, et où il ne vouloit point ouyr parler d'appoinctement, en intention de destruire et ruiner son païs, non pas pour le recouvrer, ne pour y retourner. Il est vray qu'il y a ceste difference, qu'Alcibiades estant espié et aguetté par les Lacedæmoniens, pour la haine qu'ils luy portoyent, et la crainte qu'ils avoyent de luy, feut contrainct de se retourner devers les Atheniens : là où Martius, ayant esté si bien receuilly et si bien traicté par les Volsques, ne pouvoit honnestement les abandonner, attendu qu'ils luy avoyent faict tant d'honneur que de l'eslire leur capitaine general, et s'estoyent tant fiez en luy, qu'ils avoyent mis toutes leurs forces et toute leur puissance en sa main : non pas comme l'austre, duquel les Lacedæmoniens abuserent plustost qu'ils n'en userent, en le laissant aller et venir parmy leur ville, et depuis parmy leur camp, sans honneur quelconque, tellement qu'il feut à la fin contrainct de soy jecter entre les bras de Tissaphernes : si l'on ne veult dire qu'il alla volontairement luy faire la cour, en intention de preserver la cité d'Athenes, qu'elle ne feust entierement destruicte, pour le desir qu'il avoit d'y retourner.

Au reste, l'on trouve par escript qu'Alcibiades prenoit souvent des presents peu honnestement, et se laissoit corrompre par argent, lequel il despendoit puis après encores plus vilainement, en voluptez desordonnées, et en toute dissolution : là où, au contraire, Martius ne voulut pas seulement accepter les presents que ses capitaines luy faisoyent legitimement pour honnorer sa vertu, et c'estoit pourquoy le menu populaire luy vouloit encores plus de mal, au different que le peuple eut contre les nobles touchant l'abolition des debtes, à cause que les pauvres et menues gens cognoissoyent bien que ce n'estoit point pour guain ne prouffit qu'il y eust, qu'il leur estoit si fort contraire en cela, et sembloit qu'il le feist par despit d'eulx tant seulement, et pour leur desplaire expressement.

Ainsy n'est-ce pas sans occasion qu'Antipater, en une sienne epistre, parlant de la mort du philosophe Aristote, entre les austres bonnes parties qu'il dict avoir esté en luy, faict grand cas de celle-là, qu'il sçavoit bien guaigner et attraire les cœurs des hommes. Car les bonnes œuvres et les vertus de Martius, pour n'avoir pas esté accompaignées de ceste grace-là, devenoyent odieuses à ceulx mesmes qui en recepvoyent du prouffit, lesquels ne pouvoyent supporter sa gravité et son opiniastreté, laquelle, comme dict Platon, demoure avecques solitude, c'est-à-dire, qui faict que les hommes sont peu suivis, ou du tout abandonnez.

Et au contraire, pour austant qu'Alcibiades sçavoit bien s'entretenir de bonne grace, et se comporter comme il falloit avecques toutes gens, il ne se faust pas esmerveiller si, quand il faisoit bien, sa gloire en estoit haultement exaltée, et luy honnoré, aymé et bien voulu du commun, veu que mesme quelques-unes de ses faustes estoyent souvent prinses en jeu, et en parloit-on comme de gentillesses faictes de bonne grace et à plaisir : dont procedoit qu'encores qu'il feist et souvent de grands dommages à la chose publicque, il estoit neantmoins souvent esleu capitaine, et luy com-

mettoit-on souvent les principales charges de la ville : là où Martius, poursuivant un magistrat qui luy estoit deu à cause de plusieurs grands services qu'il avoit faicts à la chose publicque, en feut neantmoins debouté. Par ainsy veoit-on que ceulx mesmes à qui l'un faisoit mal, ne le pouvoyent hayr ; et l'austre ne pouvoit tant faire, qu'il feut aimé de ceulx dont il estoit bien estimé.

Ainsy ne feit jamais Martius auscun grand exploict estant capitaine des siens, ains les feit estant capitaine des ennemys contre son propre païs : là où Alcibiades, estant homme privé, et estant capitaine, feit plusieurs bons services aux Atheniens. Au moyen de quoy, tant qu'il feut present, il vint tousiours au-dessuz de ses calomniateurs austant qu'il voulut, et n'eurent leurs calomnies auscun effect encontre luy, sinon pendant qu'il feut absent : là où Martius, en sa presence, feut condamné par les Romains, et en sa personne meurtri et occis par les Volsques : non que je veuille dire qu'ils ayent en cela bien faict ny justement ; mais au moins leur donna-il luy-mesme quelque couleur de ce faire, quand il refusa publicquement la paix aux ambassadeurs Romains, qu'il accorda tantost après particulierement, à l'instance et priere des femmes. En quoy faisant, il n'ostoit pas l'inimitié qui estoit entre les deux peuples, ains laissant la guerre en son entier, il faisoit perdre à ceulx de qui il avoit charge, l'occasion de bien exploicter : là où il falloit que du consentement et par le conseil de ceulx qui s'estoyent tant fiez en luy que de le faire leur capitaine general, il retirast son armée, s'il eust voulu faire tel compte comme il debvoit de l'obligation dont il leur estoit tenu ; ou s'il ne se soucioit point des Volsques en l'entreprinse de ceste guerre, ains l'avoit suscitée seulement en intention de soy venger, pour puis après s'en desporter quand il auroit assouvi son courroux, il ne falloit pas que, pour l'amour de sa mere, il pardonnast à son païs ; ains falloit qu'en pardonnant à son païs, il espargnast aussy sa mere, pource que sa mere et sa femme faisoyent party du corps de son pais et de la ville qu'il tenoit assiegée. Car d'avoir

inhumainement rejecté toutes publicques supplications, prieres d'ambassadeurs, et oraisons des prebstres et gens de religion, pour gratifier de sa retraicte aux prieres de sa mere, cela n'estoit pas tant honnorer sa mere que deshonnorer son pais, lequel feut preservé par pitié et moyennant l'intercession d'une femme, et non pas pour l'amour de soy-mesme, comme s'il n'en eust pas esté digne.

Ainsy feut ceste retraicte une grace, à la verité fort odieuse, cruelle, et de laquelle ny les uns ny les austres ne sçeurent gré à celuy qui la feit, pource qu'il se retira, non point à la requeste de ceulx à qui il faisoit la guerre, ny du consentement de ceulx aux despends desquels il la faisoit : de tous lesquels averlens feut cause la seule austerité de sa nature, et sa trop presumptueuse, haultaine et fiere opiniastreté, laquelle estant de soy-mesme odieuse à tout le monde, quand elle est joincte à l'ambition, alors devient encores plus sauvage, plus farouche et plus intolerable : car les hommes qui ont ce vice-là de nature, ne veulent point faire la cour au peuple, comme voulants monstrer qu'ils n'ont que faire d'honneur populaire ; et puis quand on ne leur en faict, ils s'en courroucent et en sont marris.

Car un Metellus, un Aristides et un Epaminondas, avoyent bien ceste maniere de faire, de ne vouloir point flatter la commune, ny rechercher la bonne grace du menu populaire par caresses et paroles flatteresses, mais c'estoit pource que veritablement ils mesprisoyent ce que le peuple pouvoit ou donner ou oster : pourtant ne se courrouçoyent-ils point à leurs citoyens quand ils les condamnoyent à quelques amendes, ou qu'ils les bannissoient, ou qu'ils leur faisoyent endurer quelque rebut, ains les aimoyent comme devant tout aussi-tost qu'ils monstroyent se repentir du tort qu'ils leur avoyent faict, et se reconcilioyent facilement avecques eulx incontinent qu'ils estoyent r'appellez : car celuy qui desdaigne de caresser le peuple pour en avoir faveur, doibt aussy moins que tout austre chercher à s'en venger s'il en est rebuté : pource que prendre ainsy aigrement

ment à cœur un rebut et un refus de quelque honneur, ne procede d'austre chose que de l'avoir trop ardemment desiré.

Pourtant Alcibiades ne dissimuloit point, qu'il ne feust bien ayse de se veoir honnoré, et marri de se veoir mesprisé et rebuté de quelque honneur, mais aussy cherchoit-il les moyens de se rendre agreable et bien voulu de ceulx avecques lesquels il vivoit, là où la fierté et haultaineté de Martius l'empeschoit de caresser ceulx qui le pouvoyent honnorer et advancer, et neantmoins son ambition faisoit qu'il se despitoit, courrouçoit et douloit, quand il se sentoit mesprisé. C'est tout ce qu'on pourroit avecques raison reprendre en luy, car au demourant toutes austres bonnes et loüables qualitez estoyent en luy fort apparentes: car en temperance et netteté de mains pour ne se laisser point corrompre par argent, il se peust accomparer au plus vertueux, plus net et plus entier des Grecs, non pas à Alcibiades, qui en cela certainement a toujours esté trop licentieux et trop dissolu, et a eu peu de reguard au debvoir de l'honnesteté.

Fin de la Comparaison d'Alcibiades et de Gaius Martius Coriolanus.

PAULUS ÆMYLIUS.

Dissertation sur les vies de Paulus Æmilius et de Timoleon.

QUAND je me mis à escrire ces vies, ce feut au commencement pour prouffiter aux austres, mais depuis j'y ay perseveré et continué pour prouffiter à moy-mesme, reguardant en ceste histoire comme dedans un mirouër, et taschant à racoustrer auscunement ma vie, et la former au moule des vertus de ces grands personnages. Car ceste façon de rechercher leurs mœurs et escrire leurs vies, me semble proprement un hanter familierement et frequenter avecques eulx, et m'est advis que je les loge tous chez moy les uns après les austres, quand je viens à contempler en leurs histoires, et à considerer quelles qualitez ils avoyent, et ce qui estoit de grand en chascun d'eulx, en eslisant et prenant ce qui faict principalement à noter, et qui est plus digne d'estre sçeu et cogneu en leurs dicts et leurs faicts.

O dieux, plus grand plaisir pourroit-il estre au monde, ne qui eust plus de force à faire que l'homme veuille corriger et emender les vices de ses mœurs! Le philosophe Democritus escript, que nous debvons prier qu'il se presente à nous des images heureuses en l'air, et que les bonnes qui sont propres et convenables à nostre nature s'addressent plustost à nous, que les maulvaises et malencontreuses, presupposant une opinion et doctrine faulse en la philosophie, et qui induict les hommes en superstitions infinies, qu'il y ayt des images bonnes et maulvaises

qui discourent par l'air, et qu'elles donnent aux hommes impression de bien ou de mal, en les inclinant à vice ou à vertu.

Mais quant à moy, par la continuation de lire les anciennes histoires, et d'en extraire ces vies que je redige par escript, en recepvant tousiours en mon entendement les choses dignes de memoire des plus gens de bien, et des plus vertueux hommes du temps passé, je m'instruis moy-mesme, et me prepare à rejecter arriere de moy et repoulser toute maulvaise, lasche, deshonneste ou maligne condition, si d'adventure la frequentation et conversation de ceulx avecques qui il faust que je hante necessairement, m'en attache et m'en imprime, par contagion auscune. Ce que je fais en destournant ma pensée tranquille, et non agitée de passion quelconque, à la consideration de tant de beaulx exemples, comme maintenant je vous presente en ce traicté les vies de Paulus Æmylius, Romain, et de Timoleon, Corinthien, lesquels n'ont pas seulement eu l'intention bonne et la volonté droicte, mais aussy la fortune heureuse et prospere ès affaires qu'ils ont tous deux maniez : de maniere que il vous sera mal aysé à juger et decider quand vous aurez leu leurs vies, si ce a esté plus par prudence, ou par heur qu'ils sont venus à chef des plus beaulx et plus grands de leurs faicts.

De la race et de la jeunesse d'Æmylius.

Or que la maison des Æmyliens à Rome ayt tousiours esté des nobles qu'on appelle *Patriciennes*, et des plus anciennes, les histo-

riens, pour la plus part, en sont bien d'accord; mais que le premier de celle race, qui a donné ce nom à toute la posterité, ayt esté un Marcus, fils du sage Pythagoras, lequel feut surnommé *Æmylius*, pour la doulceur et bonne grace de son language, il y en a auscuns qui l'ont escript; mesmement ceulx qui ont dict que le roy Numa estoit disciple de Pythagoras. Comment que ce soit, la pluspart de ceulx de ceste maison, qui ont acquis honneur et reputation pour avoir suyvi la vertu, ont eu aussy la fortune favorable, excepté Lucius Paulus, qui mourut en la bataille de Cannes; mais la fortune de celuy-là porte tesmoignage de sa prudence et de sa vaillance tout ensemble, pource que n'ayant peu destourner la temerité de celuy qui estoit son compaignon au consulat de l'envie de combattre, il feut malgré luy participant du combat, mais non pas de la fuite comme l'austre, qui ayant esté cause d'attacher la bataille, s'enfuit, là où luy qui l'avoit empesché à son pouvoir, demoura ferme, et y mourut en combattant vaillamment jusques au dernier soupir.

Æmylius préfera la réputation d'homme de bien et vaillant à toute autre.

Celuy-là doncques laissa une fille nommée Æmylia, laquelle feut mariée au grand Scipion: et un fils, Paulus Æmylius, qui est celuy dont nous escripvons presentement, la jeunesse duquel se rencontra en un temps florissant en gloire et en honneur, par la vertu de plusieurs grands et illustres personnages qui vivoyent alors, entre lesquels il feit reluire son nom, et si ne feut point par les mesmes arts que

suivoyent, ny par le mesme chemin que tenoyent les jeunes hommes bien estimez de ce temps-là ; car il ne s'exercita point à plaider les causes des particuliers en jugement, ny ne se voulut oncques addonner à saluer, embrasser et caresser les hommes pour mendier leur faveur, encores que par telle sollicitude, et par telles brigues, plusieurs vinssent à guaigner la bonne grace du commun peuple, et si ne laissoit pas à le faire, pource que sa nature ne feust bien propre à l'un et à l'austre, s'il eust voulu s'en mesler, mais il ayma mieulx acquerir la reputation d'homme de bien, vaillant, entier et droicturier, comme estant ceste voye meilleure que les deux austres, et aussy en peu de temps y surmonta-il tous ceulx qui estoyent de son aage.

Il est créé Edile, et ensuite Augure.

Le premier magistrat honnorable qu'il demanda, feut l'Ædilité en laquelle poursuite il feut preferé à douze austres concurrents qui la demandoyent aussy, et si n'estoyent pas hommes de petite qualité, car chascun d'iceulx parvint depuis au consulat. Et ayant esté semblablement esleu du nombre des prebstres que les Romains appellent *Augures*, qui ont la charge et la superintendence des devinations qui se font par le vol des oiseaux et par les signes et presages de l'air et du ciel, il meit tant d'estude à apprendre les us et coustumes Romaines en cela, et rechercha si diligemment l'observance de la religion, et la diligence des anciens Romains ès choses divines, que de celle prebstrise

qui paravant n'estoit estimée qu'un tiltre d'honneur, et n'estoit desirée que pour en avoir le nom seulement, il en feit l'une des principales et des plus haultes sciences qui feussent en honneur à Rome, en quoy faisant il tesmoigna et confirma estre veritable ce que tiennent auscuns philosophes, que religion est la science de servir Dieu.

Sa conduite dans cette seconde place.

Car quand il faisoit auscune chose appartenante à l'office de celle prebstrise, il la faisoit avecques grande experience, grand soing et grande diligence, sans penser à austre chose, et sans y rien obmettre des anciennes ceremonies, ny aussy en adjouster de nouvelles, contestant bien souvent pour des choses qui sembloyent fort legeres et petites à l'encontre de ses compaignons, en leur remonstrant qu'encores qu'on presuppose que les dieux soyent faciles à contenter, et qu'ils pardonnent aisément les faustes faictes par seule negligence, toutesfois quand il n'y auroit austre chose, que le reguard de l'entretenement de la chose publicque, on ne debvroit pas facilement dissimuler ny passer en nonchaloir les obmissions et faustes faictes en ces affaires-là : *pource*, disoit-il, *qu'on ne commence jamais à remuer et changer l'estat d'une chose publicque, en commettant d'entrée quelque notable contravention aux loyx : mais aussy faust-il estimer, qu'on abandonne la guarde des principaulx fondements d'un estat politicque, quand on desdaigne le soing de faire observer diligemment les institutions d'iceluy, pour petites et menues qu'elles soyent.*

Aussy se monstra-il pareillement severe observateur et roide exacteur de la discipline militaire, ne cherchant pas d'acquerir l'amour des souldards par leur complaire, quand il avoit charge en un camp, comme plusieurs faisoyent en ce temps-là, ny ne briguant pas d'avoir une seconde charge, par ce monstrer doulx et gracieux en la premiere, à ceulx qui estoyent dessoubz luy, ains leur remonstrant luy-mesme, de poinct en poinct, ce que portoyent les ordonnances de la guerre, ne plus ne moins que feroit un prebstre qui declareroit et nommeroit les ceremonies de quelque sainct sacrifice, où il y auroit dangier de faillir d'un seul poinct, et en se declarant austere et terrible à ceulx qui desobeyssoyent et qui transgressoyent les loyx militaires, il maintenoit la chose publicque en son entier, estimant que vaincre les ennemys par armes n'estoit qu'un accessoire, par maniere de dire, au prix de bien dresser et aguerrir ses citoyens par bonne discipline.

Sévérité d'Æmylius dans l'observation de la discipline militaire.

Comme doncques les Romains eussent la guerre en Levant contre le roy Antiochus, qui feut surnommé *le grand*, y estants employez tous les principaulx capitaines de Rome, il leur en sourdit une austre en occident du costé des Hespagnes, où il se leiva de grands mouvements, et y feut envoyé Æmylius Præteur, non point avecques six haches, comme avoyent les austres Præteurs qu'on portoit devant eulx, mais avecques douze, de maniere que soubz

Différens exploits de guerre dans lesquels Æmylius réussit.

le nom de Præteur, il eut aucthorité et dignité consulaire, si y deffeit par deux fois les Barbares en bataille rangée, et en tua bien jusques au nombre de trente mille, et feit ce grand exploict par avoir bien et sagement sçeu choisir l'advantage du lieu et du temps, pour combattre ses ennemys, ainsy comme ils passoyent une riviere; ce qui facilita grandement la victoire à ses gens, et davantage il y conquit deux cent cinquante villes, qui le receurent volontairement. Et ainsy laissant toute la province pacificque, et ayant receu le serment de fidelité qu'elle feit de nouveau entre ses mains, il s'en retourna à Rome sans s'estre en tout ce voyage enrichi d'une seule drachme d'argent; car il estoit par-tout ailleurs assez peu soigneux de son prouffit, et si despendoit liberalement sans espargner son bien, qui n'estoit pas grand, comme il apparut quant il feut decedé, par ce qu'à peine peust-il suffire à payer le doüaire qui estoit deu à sa femme.

Son désintéressement.

Ses femmes et ses enfans.

En premieres nopces il espousa Papyria, fille d'un personnage consulaire Papyrius Masso, et après avoir long-temps esté avecques elle, il la repudia, combien qu'il en eust de très-beaulx enfants : car ce feut elle qui luy porta le tant renommé Scipion second, et Fabius Maximus. Et quant à la cause de ce divorce, la cognoissance n'en est point venue par escript jusques à nous; mais il me semble bien qu'un propos qu'on conte en matiere de separation de mariage est veritable; c'est à sçavoir que quelquefois

quefois un Romain ayant repudié sa femme, ses amys l'en tançerent, en luy demandant, *que trouves-tu à redire en elle? n'est-elle pas femme de bien de son corps? n'est-elle pas belle? ne porte-elle pas de beaulx enfants?* Et luy estendant son pied, leur monstra son soulier, et leur respondict : *ce soulier n'est-il pas beau? n'est-il pas bien faict? n'est-il pas tout neuf? toutesfois il n'y a personne de vous qui sçache où il me bleçe le pied.*

Car à la verité les grandes faustes esvidemment descouvertes sont bien cause ordinairement de faire aux maris repudier leurs femmes; mais il y a quelquefois de petites hargnes et riotes souvent repetées, procedantes de quelques fascheuses conditions, ou de quelque dissimilitude ou incompatibilité de nature, que les estrangiers ne cognoissent pas, lesquelles par succession de temps engendrent de si grandes alienations de volontez entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ny habiter ensemble.

Ainsy Æmylius ayant repudié sa premiere femme Papyria, en espousa une austre, qui luy porta deux enfants masles, qu'il retint pour luy en sa maison, et donna ses deux premiers à adopter en deux très-nobles, très-riches et très-puissantes maisons; l'aisné en celle de Fabius Maximus, celuy qui feut par cinq fois consul, et le puis-né en celle des Corneliens, et l'adopta le fils du grand Scipion l'Africain, estant son cousin-germain, et le nomma Scipion.

Quant aux filles, le fils de Cato en espousa l'une, et l'austre Ælius Tubero, qui feut un grand homme de bien, et qui se maintint plus magnanimement en sa pauvreté que nul austre Romain : car ils estoyent seize proches parents tous du nom et de la race des Æliens, qui n'avoyent qu'une petite maison en la ville, et une petite possession aux champs, dont ils s'entretenoyent et vivoyent tous ensemble en une mesme maison, avecques leurs femmes et force petits enfants : entre lesquelles femmes feut l'une des filles de Paulus Æmylius, après qu'il eut esté par deux fois consul, et qu'il eut triomphé par deux fois, n'ayant point de honte de la pauvreté de son mary, mais ayant en admiration sa vertu, pour laquelle il estoit pauvre ; là où les freres et parents de maintenant, s'ils ne sont esloignez les uns des austres par distances de climats tous entiers, et qu'il n'y ayt des rivieres qui les separent les uns des austres, ou des murailles qui divisent et bornent leurs heritages, et qu'il n'y ayt de grands espaces vuides entre deux, ils ne cessent d'avoir guerres et procès les uns contre les austres. Ce sont les beaulx exemples que l'histoire met devant les yeux à ceulx qui les veulent poiser et considerer, pour en tirer instruction de bien vivre et se bien gouverner.

Æmylius, pendant son premier consulat, subjugue les Liguriens.

Au demourant, Æmylius estant esleu consul, alla faire la guerre aux Lyguriens, qui habitent le long des Alpes, et qu'on appelle austrement Ligustins. Ce sont hommes hardis, cou-

rageux et belliqueux, et qui lors estoyent bien agguerris pour la continuation de combattre ordinairement à l'encontre des Romains, dont ils estoyent voisins ; car ils tenoyent l'extremité de l'Italie, qui va aboutissant aux grandes Alpes, et celle rangée mesme des Alpes, dont le pied est baigné de la mer de Thoscane *, et qui reguarde devers la coste de l'Africque, et sont meslez avecques les Gaulois et les Hespagnols, voisins de celle lisiere de marine, et pour lors escumants toute la mer mediterranée, jusques au destroict des colonnes de Hercules, avecques petits vaisseaux legers de coursaires, empeschoyent tout le traficque et entrecours de la marchandise.

* *On l'appelle maintenant la riviere de Genes.*

Æmylius doncques les estant allé chercher jusques en leur païs, il l'attendirent avecques une armée de quarante mille combattants ; et neantmoins ne laissa de les charger, encores qu'il n'en eust pas huict mille en tout, et qu'eulx feussent presque cinq contre un, et les rompit et chassa jusques dedans leurs villes, puis leur feit porter paroles d'accord et d'appoinctement, pource que les Romains ne vouloyent pas de tout poinct exterminer ne destruire celle nation des Lyguriens, à cause qu'elle leur estoit comme un rampart ou un boulevard contre les mouvements des Gaulois, qui n'espioyent austre chose que le moyen et l'occasion d'envahir l'Italie : parquoy ces Lyguriens se rendirent à luy, et luy meirent entre ses mains leurs places fortes et leurs vaisseaux,

Æmylius leur rendit leurs places, sans y faire austre dommage que d'en abattre les murailles et fortifications ; mais il leur osta tous leurs vaisseaux, sans leur en laisser pas un plus grand que des batteaux à trois rames seulement, et delibvra tous ceulx qu'ils avoyent prins prisonniers tant par mer que par terre, qui se trouverent en grand nombre, tant Romains qu'austres.

Æmylius ayant demandé vainement le consulat, s'occupe tout entier de l'éducation de ses enfans.

Ce sont les choses plus dignes de memoire qu'il feit en l'an de son premier consulat ; depuis il monstra par plusieurs fois avoir envie d'estre derechef consul ; et de faict, se presenta une fois à la poursuite, et en ayant esté esconduict, de là en avant ne le demanda plus, ains vacqua seulement aux choses de la religion, et à bien faire instruire ses enfants, non-seulement en la discipline Romaine, comme luy avoit esté nourry, mais aussy un peu trop curieusement en la Grecque : car il ne tenoit pas seulement des maistres de grammaire, de rhetoricque et dialectique, mais aussy des peinctres, des imagers, des picqueurs et dompteurs de chevaulx, et des veneurs Grecs à l'entour de ses enfants : et luy-mesme, s'il n'avoit austre affaire pour la chose publicque qui l'empeschast, estoit tousiours après tant qu'ils apprenoyent ou qu'ils s'exercitoyent ; car il aymoit ses enfants austant ou plus que nul austre Romain.

Or, quant aux affaires publicques, les Romains avoyent ja la guerre contre le roy Perseus ; et blasmoit-on fort les capitaines qui,

jusques-là, y avoyent esté envoyez, de ce que, par fauste de suffisance et de hardiesse, ils s'y estoyent si laschement et si honteusement portez, qu'ils se faisoyent mocquer d'eulx, et recepvoyent plus de dommage qu'ils n'en faisoyent à ce roy : car peu devant ils avoyent rangé le roy Antiochus au-delà du mont de Taurus, luy ayant faict quitter tout le demourant de l'Asie, et l'avoyent renfermé au-dedans des bornes de la Syrie : encores avoit-il esté bien ayse d'achepter celle paix avecques quinze mille talents qu'il paya pour l'amende. Et peu devant avoyent-ils aussy vaincu le roy de Macedoine, Philippus, en la Thessalie, et avoyent delibvré les Grecs de la servitude des Macedoniens : et qui plus est, ayants deffaict Hannibal, auquel nul prince ne roy qui feust au monde, n'estoit comparable, ny quant à la puissance, ny quant à la hardiesse, ils estimoyent que ce leur estoit une trop grande honte, que ceste guerre qu'ils avoyent contre Perseus durast si longuement de per à per, comme si c'eust esté un adversaire esgual au peuple de Rome, attendu mesmement qu'il ne combattoit contre eulx qu'avecques les relicques de la deffaicte de son pere seulement, ne sçachants pas que Philippus avoit laissé son armée beaucoup plus forte et mieulx aguerrie par la route qu'il avoit receuë, qu'elle ne l'estoit auparavant : de quoy il ne sera point impertinent que nous escripvions sommairement, en reprenant l'histoire un peu de plus hault.

Discours sur les guerres des Romains contre le dernier Philippus, roi de Macédoine, et son fils Perseus.

Environ neuf millions d'or.

Antigonus, celuy des capitaines et successeurs d'Alexandre le grand, qui eust le plus de puissance, ayant acquis pour luy et pour les siens le tiltre de roy, eut un fils nommé Demetrius, duquel naquit un second Antigonus, qui feut surnommé *Gonatas*, et eut un fils qui feut aussy nommé Demetrius, lequel ne regna pas long temps, ains mourut laissant un fils appellé Philippus en fort bas aage : à l'occasion de quoy les princes et seigneurs de la Macedoine, croyants que le royaulme ne demourast sans chef, advancerent un Antigonus, qui estoit cousin du roy dernier mort, et luy feirent espouser la mere du petit Philippus, en luy donnant du commencement le nom de tuteur du roy et de capitaine general tant seulement : mais depuis, l'ayant trouvé bon prince, et sage et utile aux affaires du royaulme, ils luy donnerent absolument le nom de roy, et feut surnommé *Doson*, c'est-à-dire, qui donnera, pource qu'il promettoit assez, et donnoit peu.

Après luy regna Philippus, lequel, en sa premiere jeunesse, donna plus grande esperance de soy que nul austre des roys ; de maniere qu'on estimoit qu'il seroit pour remettre un jour la Macedoine en sa gloire ancienne, et que luy seul seroit pour reprimer la puissance des Romains, qui se leivoit contre tout le monde : mais ayant esté rompu en une grosse bataille par Titus Quintius Flaminius, près la ville de Scotuse, pour lors il plia soubz le joug, et se remeit de toutes choses à la merci des

Romains, et pensa en estre eschappé à bon marché, pour quelque legere amende que les Romains luy feirent payer : mais depuis il s'en mescontenta fort, estimant que regner par la merci des Romains, estoit à faire à un esclave cherchant de vivre en delices à son ayse, non pas à un prince vaillant et magnanime ; au moyen de quoy, il tourna tout son entendement, et employa toute son estude à la guerre, faisant ses preparatifs le plus secrettement et le plus finement qu'il luy estoit possible.

Car il laissoit les villes qui estoyent le long de la marine et sur les grands chemins, sans y fortifier chose quelconque, et à demi desertes et despeuplées, affin qu'on n'eust point d'occasion de se doubter et deffier de luy : et cependant, ès haultes contrées de son royaulme, arriere des chemins passants, il assembloit force gens de guerre, et emplissoit les villes et places fortes qui estoyent à l'escart, d'armes, d'argent et de bons combattants, se pourvoyant et preparant pour la guerre, laquelle il tenoit couverte et cachée le plus qu'il pouvoit. Car il avoit en reserve provision de harnois pour armer trente mille combattants, et bien huict millions de mines de bled retiré et serré dedans les fortes places, et d'argent comptant ce qu'il en falloit pour entretenir l'espace de dix ans durant, dix mille estrangiers pour deffendre le plat païs. Mais avant qu'il peust executer et mettre en effect ce qu'il avoit projecté de faire, il mourut de douleur et de regret, après

avoir cogneu qu'il avoit injustement faict mourir le meilleur de ses enfants, Demetrius, par la calomnie et fauce accusation du pire, qui estoit Perseus, lequel succedant à son pere au royaulme, luy succeda aussy en la haine qu'il avoit à l'encontre des Romains : mais il n'avoit pas espaules pour soubstenir un si poisant fardeau, mesmement estant de si vile, si lasche et si meschante nature comme il estoit. Car, entre plusieurs austres vices et maulvaises conditions qu'il avoit, il estoit extresmement avaricieux : et si dict-on qu'il n'estoit pas legitime, parce que la femme de Philippus l'avoit prins d'une cousturiere nativfve d'Argos, laquelle s'appelloit Gnathainia, incontinent qu'il feut né, et se l'avoit supposé ; et tient-on que ce feut la principale cause pour laquelle il chercha les moyens de faire mourir Demetrius, craignant que le fils legitime ne feust occasion de faire rechercher et averer sa bastardise. Toutesfois, quelque lasche qu'il feust, et de vile et basse nature, il trouva les forces de son royaulme si grandes, qu'il se laissa aller à entreprendre la guerre contre les Romains, laquelle il soubstint assez longuement, et feit teste à des capitaines consulaires, et repoulsa de grosses armées, tant par mer que par terre, et si en battit auscuns, comme entre austres Publius Licinius, lequel estant entré le premier dedans la Macedoine, il le rompit en une rencontre de gens de cheval, où il luy tua deux mille cinq cent bons hommes, et en print six cent prisonniers ;

Perseus remporte quelques avantages sur les Romains.

prisonniers ; et estant l'armée de mer à l'anchre devant la ville de Orée, il leur alla faire une charge au desprouveu, où il print vingt grosses navires de charge, avecques tout ce qui estoit dedans, et meit les austres à fond, qui estoyent chargées de bleds : et si print davantage cinquante et quatre que fustes que gualiotes de cinquante rames.

Le second des capitaines consulaires ausquels il combattit, feut Hostilius, lequel il repoulsa ainsy comme il essayoit d'entrer à force ouverte dedans la Macedoine par le pas de la ville d'Elymie. Et une austrefois qu'il y estoit entré à la desrobbée par le costé de la Thessalie, il luy alla presenter la bataille, que l'austre n'osa accepter ; et comme si ceste guerre luy eust donné peu d'affaires, et qu'il se feust peu soucié des Romains, encores feit-il cependant un voyage contre les Dardaniens, où il deffeit et meit en pieces dix mille des Barbares, et en ameina très-grande quantité de butin. Qui plus est, il sollicitoit une nation Gauloise, habitant le long de la riviere de la Danouë, que l'on nomme les Basternes, hommes belliqueux et bons combattants à cheval : et semblablement aussy practicquoit les Esclavons, par le moyen de leur roy Gentius, pour les faire entrer avecques luy en ceste guerre ; de sorte qu'il courut un bruict qu'il avoit tant faict par argent envers ces Barbares, qu'ils debvoyent descendre en Italie par le hault de la Gaule, tout le long de la mer Adriaticque.

Les Romains nomment Æmylius consul pour la seconde fois.

Parquoy les Romains, entendants toutes ces nouvelles, penserent qu'il n'estoit plus temps de s'amuser à donner les charges de la guerre par grace et par faveur à ceulx qui les briguoyent, ains au contraire, qu'il falloit qu'eulxmesmes y appellassent quelque homme d'honneur, bon capitaine et sage, qui sçeust comme il falloit gouverner et manier de grandes choses, semblable à Paulus Æmilius, lequel estoit ja fort avant en son aage; car il avoit soixante ans: mais il estoit encores homme vigoureux et robuste, fortifié de gendres et d'enfants jeunes et dispos, et de grand nombre de parents et d'amys, tous gens d'aucthorité, lesquels, tous ensemble, d'une voix, luy conseillerent qu'il obeïst au peuple, qui l'appelloit au consulat. Il est vray que du commencement il feit un peu le long envers le peuple, qui l'en sollicitoit, et rejectoit l'instance qu'on luy en faisoit, disant que ce n'estoit plus à luy à desirer ny accepter telles charges: mais à la fin, voyant que la commune venoit tous les jours à sa porte, le semondre à haulte voix qu'il s'en vinst sur la place, et qu'ils crioyent à l'encontre de luy de ce qu'il l'alloit refusant, il se laissa persuader. Et s'estant monstré entre ceulx qui poursuivoyent le consulat, il feut incontinent advis au peuple qu'il ne se presentoit pas tant pour accepter ce magistrat, comme il leur apportoit la victoire toute certaine, et asseurance d'heureuse issue de ceste guerre, tant il feut volontiers veu de ses citoyens, et

avecques bonne esperance esleu consul pour la seconde fois.

Il est chargé de la guerre Macédonique.

Parquoy, si-tost qu'il eust esté esleu, ils ne voulurent pas qu'on tirast au sort, suivant la coustume, auquel des deux consuls escherroit la province de la Macedoine, ains luy decernerent incontinent, par leurs suffrages, la charge entiere de toute la guerre Macedonicque ; et ayant ainsy esté esleu consul, et deputé pour aller faire la guerre au roy Perseus, il feut honnorablement accompaigné et convoyé par tout le peuple Romain jusques en sa maison, où il trouva une sienne petite fille, nommée Tertia, estant encores en sa premiere enfance, qui estoit toute esplorée, si luy demanda, en la caressant, ce qu'elle avoit à plorer. Elle luy respondict, en l'accollant et le baisant : *ne sçavez-vous pas*, mon pere, *que nostre Perseus est mort ?* ce qu'elle entendoit d'un petit chien ainsy appellé, qui avoit esté nourri avecques elle. *A la bonne heure*, ma fille, luy repliqua adoncques Æmilius ; *j'accepte le presage.* Ainsy le recite l'orateur Cicero, au livre qu'il a escript de la divination.

A quelles conditions Æmylius accepte le consulat et commandement de l'armée.

Or estoit-ce lors la coustume de ceulx qui estoyent esleus consuls, après qu'on les avoit desclarez tels, de faire une harangue au peuple, pour le remercier de la grace et de l'honneur qu'il leur avoit faict : suivant laquelle usance, s'estant le peuple Romain assemblé pour escouter Æmylius, il leur dict *qu'il avoit demandé son premier consulat pour l'amour et pour le reguard*

de soy-mesme, ayant eu lors besoing de tel honneur; mais qu'il s'estoit presenté au second pour l'amour d'eulx, qui avoyent besoing d'un capitaine, au moyen de quoy il ne s'en sentoit point obligé ny tenu à eulx; et que s'ils pensoyent que ceste guerre se peust mieulx conduire par un austre que par luy, volontiers il luy en cedoit et quittoit dès-lors toute la charge: et aussy, s'ils avoyent telle fiance de luy qu'il feust bien pour la faire, qu'ils ne se meslassent doncques point de parler ny d'entreprendre chose quelconque qui appartinst à l'office et au debvoir du capitaine, ains seulement s'empeschassent de faire sans mot dire ce qui leur seroit ordonné de sa part, et qui feroit besoing pour la conduicte de ceste guerre, pource que si chascun se vouloit encores mesler de commander, comme l'on avoit faict auparavant, à ceulx qui doibvent et à qui il appartient de commander, ils se feroyent encores mocquer d'eulx plus que jamais en la conduicte de leurs affaires. Ces paroles feirent que les Romains luy rendirent grande obeyssance, et conçeurent bonne esperance de l'advenir, estants tous bien ayses d'avoir esconduict ceulx qui, par ambitieuses flatteries, aspiroyent à ceste charge, et d'y avoir commis un personnage qui eust cœur de leur dire franchement et librement leur verité. Voylà comment le peuple Romain, par se rendre subject à la raison et à la vertu, vint à commander aux austres, et à se faire le plus grand et le plus puissant de tout le monde.

Or, que Paulus Æmylius, partant pour aller

à ceste guerre, ayt eu le vent à gré, et qu'il ayt ayséement faict le voyage, je l'attribue bien à la faveur de la fortune, laquelle luy feit ceste grace, qu'il arriva si promptement et si seurement en son camp : mais au demourant, des exploicts qu'il feit en toute ceste guerre, en voyant une partie faicte par la promptitude de sa hardiesse, une austre par son bon sens et bon conseil, une austre par le debvoir que feirent ses amys, qui le servirent de grande affection, et une austre par sa constance resolue et asseurée au plus fort du peril, et par avoir sçeu prendre et choisir le parti qu'il falloit sur le faict, je n'en puis attribuer auscun acte insigne ny notable à celle sienne bonne fortune, de laquelle on parle tant, comme l'on peust faire ès faicts d'auscuns austres capitaines : si d'advanture l'on ne veult dire que l'avarice de Perseus ayt esté la bonne fortune de Æmilius ; car pour crainte de despendre de l'argent, elle feut cause de ruiner totalement les affaires de Macedoine, qui estoyent en très-bons termes, et en bien grande esperance de prosperer. Car il estoit descendu, à sa requeste, en la Macedoine dix mille Basternes, combattants à cheval, et austres dix mille qui les costoyoyent tousiours ès batailles, à pied, tous gens vivants de la soulde et de la guerre, comme ceulx qui ne sçavoyent ny labourer la terre, ny traficquer sur mer, ny nourrir du bestail pour vivre, ny, bref, exercer austre mestier ny marchandise, que faire la guerre,

Bonheur d'Æmylius dans cette guerre.

Avarice sordide de Perseus, qui cause sa ruine.

combattre et vaincre ceulx qui se presentoyent en bataille devant eulx : qui plus est, s'estants venus camper et loger en la Mædique, près des Macedoniens, qui les voyoyent ainsy beaulx et grands hommes, et si bien exercitez et apprins à manier toutes sortes d'armes, si braves et si audacieux en paroles et menaces contre les ennemys, cela leur avoit donné grand cœur ; de sorte qu'ils se tenoyent tout asseurez que les Romains ne les attendroyent jamais, ains s'estonneroyent à les reguarder aux visages, et à veoir seulement leur demarche, tant elle estoit terrible et espouvantable. Mais Perseus, après avoir ainsy asseuré les cœurs de ses gens, et les avoir emplis de telle esperance, quand ce vint que les Barbares luy demanderent mille escus comptants pour chasque capitaine, il feut si esblouy et si troublé de son entendement, quand il vint à compter la somme à quoy cela montoit, par son avarice et sa chicheté, qu'il renvoya ce renfort des Barbares, et refusa leur service, comme s'il eust voulu mesnager et espargner pour les Romains, et non pas leur faire la guerre à toute oultrance, et comme s'il eust deu rendre compte à toute rigueur de l'argent qu'il despendroit en ceste guerre à ceulx à qui il la faisoit, combien que eulx-mesmes luy enseignassent ce qu'il debvoit faire, attendu qu'oultre tout le reste de leur equipage et appareil de guerre, ils n'avoyent pas moins de cent mille personnes, toutes assemblées et prestes à faire ce qui seroit de be-

soing ; et luy, entreprenant de resister à une si grosse puissance, et de soubstenir une guerre pour laquelle ses ennemys faisoyent une si extraordinaire despense, d'entretenir tant de gens plus qu'il n'estoit necessaire, alloit drachmant son or et son argent, et le tenant seurement enfermé, comme s'il eust eu paour d'y toucher, et qu'il n'eust pas esté sien, et le faisoit, luy qui n'estoit point extraict de ces roys de Lydie et de Phœnicie, qui se glorifioyent pour avoir de grands thresors ; ains qui, par communication de sang, se disoit tenir quelque chose de la vertu de Philippus et d'Alexandre, lesquels, pour avoir estimé que les victoires se debvoyent achepter avecques l'argent, et non pas l'argent par les victoires, sont venus au-dessuz de toutes leurs entreprinses, et ont battu tout le monde. Et c'est pourquoy l'on disoit que ce n'estoit pas Philippus, mais son or et son argent qui prenoit les villes de la Grece. Et Alexandre, voulant aller à la conqueste de Indes, et voyant que les Macedoniens traisnoyent après eulx l'avoir et l'opulence Persienne, qui rendoit son camp lourd et poisant, il feut le premier qui meit le feu au chariage royal, où l'on traisnoit son bagage, et suada aux austres d'en faire austant, affin qu'ils allassent plus legers et plus delibvrez à ce voyage.

Mais au contraire Perseus ne voulut pas, pour saulver sa propre personne, ses enfants et son royaulme, despendre un peu de sa chevance,

ains ayma mieulx estre meiné prisonnier en triomphe avecques grande finance, pour monstrer aux Romains combien il leur avoit espargné. Car non-seulement il renvoya les Gaulois sans les prendre à sa soulde ainsy qu'il leur avoit promis : mais, qui plus est, ayant induict Genthius, le roy d'Esclavonie, à entrer avecques luy en ceste guerre, moyennant la somme de trois cent talents qu'il luy promettoit fournir : il presenta bien l'argent à compter et ensacher à ceulx que Genthius envoya pour le recepvoir.

Cent quatre-vingt mille écus.

Au moyen dequoy Genthius cuidant ja tenir ce qu'il avoit demandé, commit un cas meschant et malheureux : car il arresta et feit mettre en prison aux fers, des ambassadeurs que les Romains luy envoyerent : ce qu'entendant Perseus, pensa qu'il n'estoit plus besoing de luy bailler argent pour le rendre ennemy des Romains attendu que luy-mesme le premier luy avoit baillé telles arrhes de leur estre ennemy, qu'il ne s'en pouvoit plus retirer ne repentir, et s'estoit luy-mesme jecté en guerre toute certaine par celle meschanceté : et ainsy deffrauda le malheureux, et le frustra de trois cent talents qu'il luy avoit promis : et qui pis est, peu de temps après le laissa prendre et enlever, luy, sa femme et ses enfants hors de son royaulme, comme de son nid, par Lucius Anicius præteur Romain, qui y feut envoyé avecques une armée.

Estant doncques Æmylius arrivé en Macedoine

doine pour faire la guerre à un tel ennemy, il le mesprisa bien quant à sa personne, mais il feit cas de son appareil, et des forces qu'il avoit : car il avoit dedans un camp quatre mille hommes de cheval, et de pied non gueres moins de quarante mille, avecques toute laquelle puissance il s'estoit planté le long de la marine au pied du mont Olympe, en lieu dont on ne pouvoit nullement approcher, tant il en avoit bien remparé et fortifié toutes les advenues, avecques clostures et fortifications de bois, tellement qu'il y pensoit estre en toute seureté, et y esperoit miner Æmylius, et le consumer par longueur de temps et grandeur de despense.

Æmylius arrive en Macédoine.

Cependant Æmylius ne chommoit pas de son entendement ; et ne laissoit à tenter et essayer expedient quelconque pour tascher à faire quelque chose : mais voyant que ses souldards, pour la dissolue licence, en laquelle on les avoit laissé vivre par le passé, se faschoyent de tant attendre, et entreprenoyent sur l'office du capitaine general, s'ingerants de dire, que l'on debvroit faire telle et telle chose qu'on ne faisoit pas, il les en reprint bien aigrement, et leur deffendit de ne s'entremettre plus curieusement des choses qui ne leur appartenoyent point, et qu'ils ne se souciassent d'austre chose, sinon de se tenir prests, et leurs armes bien en poinct, pour vaillamment s'en servir, et user de l'espée à la Romaine, quand leur capitaine leur en donneroit le temps et le moyen : et pour les rendre plus vigilants, il

Il ramene la discipline parmi ses soldats.

voulut que ceu'x qui seroyent du guet y allassent sans armes de long bois, affin qu'ils en feussent plus soigneux et plus attentifs à resister au sommeil, quand ils n'auroyent de quoy repoulser de loing l'ennemy s'il les venoit assaillir.

Il pourvoit aux besoins de son armée et notamment au manque d'eau.

Or ce qui plus travailloit son armée, c'estoit la fauste d'eau doulce, pource qu'il en sourdoit bien peu et de bien maulvaise au long du rivage de la mer. Mais Æmylius considerant qu'ils estoyent au pied du mont Olympe, qui est grand et hault, et tout couvert de bois, il conjectura à veoir les arbres si frais et si verds, qu'il debvoit avoir au dedans quelques sources d'eaux vifves, qui couroyent par dessoubz la terre. Si feit ouvrir et caver plusieurs trous et plusieurs puits au long de la montaigne, lesquels feurent incontinent tous remplis d'eau pure et nette, qui paravant estant retenue et serrée, coula si tost qu'elle eut des conduicts ouverts et lieux vuides où s'amasser.

Dissertation curieuse sur l'origine des fontaines, leur comparaison avec les mammelles des femmes.

Et toutesfois il y en a qui nient qu'il y ayt au dedans de la terre des amas d'eaux assemblées ès endroicts dont les fontaines sourdent, et disent que la saillie qu'elles font hors des veines de la terre, n'est point par une maniere de descouverture ny de violente eruption d'eau, estant ja de longue main toute assemblée, ains qu'elle s'engendre et se concrée au lieu et à l'heure mesme qu'elle coule, se tournant la matiere en eau, et en est la matiere une vapeur humide, laquelle s'espaissit et se refroidit par la froideur du dedans de la terre,

tant qu'elle en devient fluide, et coule contre bas : ne plus ne moins, disent-ils, *que les mamelles des femmes ne sont pas pleines de laict tout prest, comme seroyent des vases où l'on en auroit mis en reserve, ains convertissent dedans soy-mesmes la nourriture que prennent les femmes, en laict, que puis après elles rendent par les bouts : aussy les fontainiers et lieux frais de la terre, dont sourdent les fontaines, n'ont pas des amas d'eaux cachées, ny des receptacles et concavitez si capables qu'elles puissent fournir d'eaux toutes prestes, comme qui les tireroit d'une conserve, à tant de gros ruisseaux et tant de profondes rivieres : mais par leur naturelle froideur et moiteur, ils espessissent et espraignent la vapeur et l'air si fort, qu'ils la convertissent en eau.*

Voylà pourquoy les lieux où l'on cave et où l'on ouvre la terre, rendent et jectent plus d'eau par cest attouchement, ne plus ne moins que les mamelles des femmes rendent plus de laict quand plus elles sont tirées et tettées, parce qu'ils paistrissent mieulx, par maniere de dire, la vapeur qui est dedans, de sorte qu'ils la convertissent en humeur coulante : là où, au contraire, les endroicts de terre, où l'on ne fouille point, à fauste d'estre desbouschez et remuez, demourent inhabiles et non idoines à engendrer eau, n'ayant pas celle agitation et ce coulement, qui est cause de procréer la liqueur. Toutesfois ceulx qui tiennent ceste opinion, donnent occasion à ceulx qui ayment les disputes, de leur opposer au contraire,

qu'il faudroit doncques semblablement dire, *qu'ès corps des animaulx il n'y ayt point de sang faict de longue main, et qu'il s'engendre tout soubdain quand ils sont blecez, par la transmutation de quelque esprit, ou de quelque chair qui se tourne promptement en liqueur coulante :* et davantage ils sont refutez par l'experience ordinaire de ceulx qui fouillent ès mines des metaulx ou qui minent soubz terre pour prendre des places fortes, lesquels quand ils ont cavé bien profond, rencontrent souventesfois ès entrailles de la terre des rivieres courantes, l'eau desquelles ne s'engendre pas petit-à-petit comme il faudroit qu'elle feist, s'il estoit vray que par la presente ouverture de la terre l'humeur se concreast, ains se desbonde tout à un coup, et veoit-on bien souvent qu'en couppant une montaigne ou fendant une roche, il en sort tout soubdain une grande quantité d'eau.

Scipion, surnommé *Nasica*, et Fabius, fils d'Æmylius, gagnent un passage pour entrer en Macédoine.

Mais à tant est-ce assez parlé de ceste matiere : et pour retourner à nostre histoire, Æmylius feut quelques jours là sans bouger, et dict-on que l'on ne veit jamais deux si grosses armées si près l'une de l'austre en si grand repos : toutesfois à la fin en recherchant et essayant toutes choses, il feut adverti qu'il y avoit encores une entrée pour penetrer au dedans de la Macedoine, par la contrée de la Perræbie, à l'endroict du temple Pythion, et du roc sur lequel il est fondé, où il n'y avoit point de guardes, ayant plus d'esperance d'y pouvoir passer, parce que le pas n'estoit point

guardé, que de deffiance pour l'aspreté et malaysance du chemin : si proposa la matiere au conseil, là où Scipion surnommé *Nasica* gendre du grand Scipion l'*Africain*, qui depuis feut un grand personnage, et eut la premiere et principale aucthorité au senat, feut le premier qui se presenta et offrit pour conduire ceulx que l'on vouldroit envoyer faire le tour et assaillir les ennemys par derriere : le second feut Fabius Maximus, le fils aisné d'Æmylius, qui estoit encores bien jeune, neantmoins se leiva et se presenta fort deliberéement, dont Æmylius feut bien joyeux, et leur bailla non tant de gens comme Polybius en met, ains austant que Nasica luy-mesme dict en une sienne missifve, qu'il escript à un roy, où il recite toute l'histoire de cest exploict.

Il y avoit trois mille Italiens des peuples alliez de l'Italie qui n'estoyent point des legions Romaines, et en la poincte senestre environ cinq mille combattants, oultre lesquels Nasica print encores six vingt hommes d'armes, et environ deux cent Candiots et Thraciens meslez ensemble, de ceulx que Harpalus avoit envoyez, avecques lequel nombre de gens Nasica se partit du camp, et print son chemin devers la marine, et s'en alla loger au temple de Hercules, comme s'il eust desliberé de faire le tour par la mer pour aller environner le camp des ennemys par derriere : mais quand les souldards eurent souppé, et qu'il feut nuict toute noire, il descouvrit aux

particuliers capitaines des bandes la verité de son entreprinse, et les meina toute la nuict au contraire du chemin de la marine, tant qu'il arriva au dessoubz du temple de Pythion, là où il se logea pour reposer ses gens qui estoyent travaillez du chemin. En cest endroict-là le mont Olympe a de haulteur plus de dix stades, qui font demie lieuë et demi-quart, ainsy qu'il appert par un escripteau qu'y a mis celuy qui l'a mesuré, en ces vers,

Dix stades et la longueur d'un arpent de terre moins quatre pieds.

Le mont Olympe à l'endroict où l'eglise
De Pythius Apollo est assise,
A de haulteur à droict plomb mesurée
Jusques au bout de sa cime aërée
Depuis les rez de la plaine d'à bas,
Mille deux cent et soixante dix pas,
Comme jadis Xenagoras trouva
Fils d'Eumelus, et icy l'engrava,
Prenant congé, sire Apollo, de toy,
Et te priant le preserver d'esmoy.

Toutesfois les geometriens tiennent qu'il n'y a ny montaigne plus haulte, ny mer plus profonde, que la longueur de dix stades : si est-ce que cestuy Xenagoras, à mon advis, ne print pas ceste mesure à la volée, ny par estime seulement, ains selon les reigles et l'art, et avecques les instruments de geometrie.

Nasica doncques passa la nuict en cest endroict-là : et cependant le roy Perseus voyant qu'Æmylius ne se remuoit point du lieu où il estoit, ne se doubtoit point aussy de la venue qu'on luy brassoit, jusqu'à ce qu'il y eut un traistre Candiot, qui se desrobbant de

la trouppe par le chemin, luy alla descouvrir le tour et circuit que faisoyent les Romains, dont il se trouva fort estonné : et toutesfois ne remua point encores son camp de là où il estoit, ains despescha seulement un de ses capitaines nommé Milon, avecques dix mille estrangiers et deux mille Macedoniens, luy enjoignant très-expressement de faire la plus extresme diligence qui luy seroit possible, pour saisir le premier le hault de la montaigne. Si dict Polybius que les Romains les allerent charger, qu'ils dormoyent encores : mais Nasica escript qu'il y eut une fort aspre et doubteuse rencontre à la cime de la montaigne, et dict notamment qu'un soldat Thracien s'addressa à luy, auquel il donna un coup de javeline dedans l'estomach, dont il le porta mort par terre, et que finalement les ennemys estant forcez, et le capitaine mesme Milon s'estant honteusement mis à fuyr en sayon sans armes, il le suivit sans plus de dangier, et descendit avecques toute sa trouppe en la pleine à saulveté.

Cela estant ainsy advenu, Perseus deslogea à grand haste du lieu où il estoit, et se retira arriere tout effroyé voyant son esperance confuse, et ne sçachant où il en estoit : toutesfois si falloit-il necessairement, ou qu'il s'arrestast là devant la ville de Pydne, pour y prendre la hazard de la bataille, ou bien qu'il despartist son armée par les villes et fortes places, en recepvant la guerre dedans son païs, la-

quelle y estant une fois entrée n'en pouvoit plus sortir sans grand meurtre et grande effusion de sang : à l'occasion dequoy ses amys luy conseilloyent, qu'il choisist plustost le hazard de la bataille, en luy alleguant qu'il estoit plus fort de nombre d'hommes et que les Macedoniens s'esvertueroyent de faire tout l'effort qu'ils pourroyent, attendu qu'ils auroyent à combattre pour saulver leurs femmes et leurs enfants et qu'ils auroyent leur roy present, et voyant le debvoir que chascun d'eulx feroit, et combattant luy-mesme en personne pour eulx.

Le roy meu de ces remonstrances, se resolut et prepara pour essayer la fortune du combat. Si planta son camp, considera l'assiette des lieux à l'environ, et despartit les charges entre ses capitaines, en desliberation d'aller tout chauldement charger les ennemys ainsy qu'ils arriveroyent.

Paulus Æmylius et Perseus se disposent a la bataille.

Or estoit le lieu et le païs tel, qu'il y avoit de la plaine pour y dresser un bataillon de gens de pied armez, qui demande la campaigne rase et unie : et si y avoit des mottes et costaux tenants les uns aux austres, qui estoyent propres pour gens de traicts, nuds, ou armez à la legere, pour se retirer quand ils se sentiroyent pressez, et pour aller environner à couvert les ennemys par derriere : et si y avoit deux petites rivieres, Æson et Leucus, qui couroyent à travers : lesquelles, encores que pour lors elles ne feussent pas gueres profondes,

des, à cause que c'estoit sur la fin de l'esté, estoyent neantmoins pour donner encores quelque empeschement aux Romains. Et quant Æmylius, si-tost qu'il se feut rejoinct avecques Nasica, il tira droict marchant en bataille contre ses ennemys : mais il apperçeut de loing la bonne ordonnance de leur bataille, et le grand nombre des combattants qu'il y avoit. Dont il s'esmerveilla, et feit arrester son armée tout court, pensant un petit en soy-mesme à ce qu'il avoit à faire, et adoncques les jeunes hommes ayants charge soubz luy, desirants que l'on combattist vistement, s'en vindrent devers luy le prier qu'il ne dislayast point : mesme Nasica entre austres, se confiant en la prosperité qu'il avoit euë à la premiere rencontre. Æmylius luy respondict en riant : *je le feroy ainsy si j'estoy en ton aage : mais plusieurs victoires que j'ay guaignées par le passé, m'ayant enseigné les faustes que commettent les vaincus, me deffendent d'aller ainsy chauldement sans reposer mes gens qui ne font qu'arriver, assaillir une armée toute rangée et ordonnée en bataille.* Ayant faict ceste response, il commanda que les premieres bandes, qui estoyent ja en veuë des ennemys, se rangeassent en bataille, monstrants à l'ennemy contenance de vouloir combattre : et que cependant ceulx qui estoyent derriere se logeassent et fortifiassent le camp.

Ainsy se retournants tousiours de main en main ceulx qui estoyent les plus prochains des

derniers, les uns après les autres, on ne se donna garde qu'il eut peu à peu deffaict sa bataille, et logé tous ses gens dedans son camp fortifié, sans bruict ny tumulte quelconque, et sans que les ennemys s'en apperceussent. Mais la nuict venue, quand chascun eut souppé, ainsy qu'on se vouloit mettre à dormir et reposer, la lune qui estoit au plein, et desia hault esleivée, se commença à obscurcir et noircir, et à changer de toutes sortes de couleurs en perdant sa lumiere, jusqu'à ce qu'elle disparut et esclipsa entierement. Si commencerent adoncques les Romains à faire bruire des bassins et austres vaisseaux de cuyvre, comme est leur façon de faire en tel accident, cuidants par ce son la r'appeller, et faire revenir sa lumiere, en haulsant quant et quant vers le ciel force flambeaux ardents, et force tisons de feu. Mais les Macedoniens au contraire ne feirent rien de semblable dedans leur camp, ains feurent tous espris d'une frayeur et horreur, et courut incontinent un bruict sourd parmy le peuple, que ce signe celeste signifioit l'esclipse du roy.

Les Romains, dans les eclipses de lune, faisoient bruire des vaisseaux de cuivre croyant la rappeller par ce moyen.

Quant à Æmylius, encores qu'il ne feust pas du tout ignorant des differences des esclipses, et qu'il eust bien ouy dire qu'elles se font parce que la lune, en faisant son cours ordinaire à l'entour du monde, après certaines revolutions de temps vient à entrer en l'ombre du rond de la terre, dedans laquelle elle demoure cachée, jusqu'à ce qu'ayant passé la region

Sacrifices d'Æmylius.

obscurcie par ceste ombre, elle vient à recouvrer sa clarté qu'elle prend du soleil; ce neantmoins estant homme religieux et devot envers les dieux, si-tost qu'il apperçeut la lune retournée en sa clarté pure et nette premiere, il luy sacrifia onze veaux, et le lendemain au poinct du jour faisant sacrifice de bœufs à Hercules, il ne peust oncques avoir en vingt bœufs qu'il immola, signes auscuns qui luy promissent rien de bon; mais au vingt et uniesme il en eut qui luy promirent la victoire, en deffendant. Parquoy après avoir voüé un sacrifice de cent bœufs à Hercules, avecques des jeux de combats publics, il ordonna à ses capitaines qu'ils tinssent leurs gens tous prests en ordre pour combattre, et alloit ainsy guaignant le temps pour attendre que le soleil declinast après midy, affin que les Romains, qui estoyent tournez vers l'orient, ne l'eussent en combattant au visage. Cependant il se reposoit dedans sa tente, laquelle estoit toute arriere ouverte du costé qui reguardoit en la plaine où estoit le camp des ennemys.

Ruse d'Æmylius pour amener les ennemis au combat.

Quand ce vint sur le soir, pour faire que les ennemys commençassent à assaillir, les uns disent qu'il usa d'une telle ruse, qu'il feit chasser vers eulx un cheval desbridé, et qu'il y eust quelques-uns des Romains qui coururent après, comme pour le reprendre, et que cela feut cause d'attacher l'escarmouche; les austres disent, que les souldards Traciens estants soubz la charge du capitaine Alexandre, chargerent

quelques fourrageurs des Romains qui portoyent du fourrage au camp, duquel il sortit environ sept cent Lyguriens qui coururent vistement à la recousse, et que survenant tousiours renfort aux uns et aux austres, finalement la bataille entiere s'en ensuyvit. Parquoy Æmylius, comme sage pilote, prevoyant par l'esbranslement de ceste escarmouche, et l'esmeute des deux camps, quelle seroit la tourmente de la bataille, sortit adoncques hors de sa tente, et passant au long des bandes les alloit enhortant et preschant de bien faire leur debvoir.

Détail des troupes qui composoient l'armée de Perseus.

Cependant Nasica picquant jusqu'au lieu où se faisoit l'escarmouche, apperceut l'armée des ennemys marchant en bataille tous prests à chocquer. Les premiers qui marchoyent, estoyent les Thraciens, qui luy semblerent, à ce qu'il escript luy-mesme, fort effroyables à veoir, car c'estoyent de grands et puissants hommes, qui portoyent devant des escus de fer bien fourby et luisant, les jambes armées de greves et de cuissots, vestus de hocquetons noirs, et branslants sur leurs espaules droictes des poisantes et massifves hallebardes.

A costé de ces Thraciens marchoyent puis après les austres estrangiers prenants solde du roy, accoustrez et armez diversement, pource que c'estoyent gens ramassez de toutes pieces, et parmy eulx y avoit des Pæoniens meslez. Le troisiesme esquadron estoit des naturels Macedoniens, tous hommes choisis tant en fleur d'aage qu'en preuve de hardiesse, armez de

beaulx harnois dorez, et par dessuz de beaulx hocquetons de pourpre tous neufs : au dos desquels venoyent puis après à se monstrer hors du camp, les vieilles bandes aux escus de cuyvre, qui remplirent toute la pleine d'un esclair d'acier et d'une lueur de cuyvre. Et toutes les montaignes et les costeaux d'à l'environ retentirent du bruict et de la clameur de tant de combattants, qui s'entre-donnoyent courage les uns aux austres : et en ceste ordonnance marcherent si fierement, de si grande ardeur, et avecques telle vistesse, que les premiers qui feurent tuez à la rencontre, tomberent morts à demy quart de lieuë seulement du camp des Romains.

Les Macédoniens difficiles a rompre.

Estant doncques ja la charge et meslée commencée, Æmylius qui accourut au front de sa bataille, trouva que les capitaines Macedoniens qui estoyent aux premiers rangs, avoyent ja planté les fers de leurs picques dedans les targes et pavois des Romains, de maniere que les Romains ne les pouvoyent atteindre avecques leurs espées, et apperceut aussy, que les austres Macedoniens ayants tirez devant eulx leurs boucliers qu'ils portoyent derriere sur leurs espaules, baisserent semblablement les picques tous à un coup, et en donnerent dedans les grandes targes des Romains, et considerant de quelle force estoit celle haye de pavois rangez de si près qu'ils se touchoyent les uns les austres, et l'horreur que faisoit à veoir un front de bataille dont il sortoit tant de fers

Æmylius est effrayé de leur contenance et de l'usage des piques qu'ils presentent.

de picques et si drues, il s'en trouva plus estonné et effroyé que de chose qu'il eut oncques veuë, ce que depuis il raconta par plusieurs fois et en plusieurs lieux, confessant la frayeur qu'il en avoit euë et ce qu'il y avoit veu; mais toutesfois il la sçeut bien dissimuler à l'heure, et passant au long des compaignies à cheval, sans corps de cuirasse ny armet en teste, monstra une chere gaye et desliberée à ceulx qui combattoyent.

Perseus, sous prétexte de faire un sacrifice à Hercules, se retire dans la ville de Pydne.

Mais au contraire le roy de Macedoine, ainsy qu'escript Polybius, aussy-tost que la bataille feut commencée se retira dedans la ville de Pydne, soubz couleur de s'en aller faire un sacrifice à Hercules : lequel n'a point agreable les lasches sacrifices des coüards, ny n'exauce point leurs prieres, attendu qu'elles sont desraisonnables; car il n'est point raisonnable, que celuy qui ne tire point atteigne au blanc, ne que celuy qui ne demoure point ferme en bataille emporte la victoire, ny que celuy qui ne faict rien ayt du bien, ny que le meschant soit heureux et prospere. C'estoit aux prieres d'Æmylius que les dieux favorisoyent, pource qu'il leur demandoit la victoire en tenant les armes au poing, et en combattant les invocquoit à son secours.

Posidonius, qui se dit son contemporain et temoin de cette journée, essaie de justifier sa retraite.

Toutesfois il y a un Posidonius qui se dict avoir esté de ce temps-là, et qui plus est, s'estre trouvé sur le faict, et a escript une histoire contenant plusieurs livres des faicts et gestes du roy Perseus, là où il dict que

ce ne feut point par lascheté de cœur ny soubz couleur d'aller sacrifier à Hercules, que Perseus s'en alla de la bataille, ains pour ce que le jour de devant il avoit receu un coup de pied de cheval en la cuisse, et qu'encores qu'il ne se peust pas bien ayder, et que tous ses amys essayassent de le destourner qu il ne se trouva au combat, il se feit neantmoins ameiner un cheval de ceulx qu'il chevaulchoit en allant par les champs, sur lequel il monta, et se trouva en la bataille tout desarmé, où il luy feut tiré un nombre infiny de traicts de toutes sortes par les deux flancs, entre lesquels il y eut un coup de javelot qui l'assena, mais ce feut du travers non pas de la poincte, et luy donna au costé gauche, en glissant par telle roideur toutesfois, qu'il luy froissa tout son saye, et meurtrit la chair au-dessoubz, de maniere que la marque y demoura bien longuement depuis; voylà que dict ce Posidonius à la deffense et descharge de Perseus.

Estants doncques les Romains arrestez tout court par la bataille Macedonicque, sans qu'ils la peussent auscunement forcer, il y eut un capitaine des Peligniens nommé Salius, qui print l'enseigne de sa bande et la jecta dedans la foule des ennemys; et adoncques ces Peligniens se ruerent tous ensemble de grande impetuosité en cest endroict, pource que tous les Italiens estiment estre une trop grande honte et un grand crime à gens de guerre, de perdre ou abandonner leur enseigne : si eut

d'une part et d'austre des efforts merveilleux en ce lieu-là ; car les Peligniens taschoyent à coupper avecques leurs espées les picques des Macedoniens, ou les repoulser arriere avecques leurs grands escus, ou bien à les destourner et entre-ouvrir, en les prenant avecques les mains. Mais les Macedoniens au contraire, tenants leurs picques fermes à deux mains, en perçoyent d'oultre en oultre ceulx qui s'approchoyent trop d'eulx, sans que la targe ny le halecret peussent resister à la violence et faulsée du coup de picque, et portoyent par terre les pieds contre mont ces Peligniens et Terraciniens, qui sans raison quelconque comme bestes effarouchées, s'alloyent eulx-mesmes enferrer et se jectoyent la teste baissée à la mort toute certaine, de maniere que leur premier rang y feut entierement deffaict ; à l'occasion dequoy ceulx de derriere reculerent un petit, non qu'ils feussent les dos tournez à val de route, ains se retirerent en reculant vers le mont qui se nomme Olocrus.

Les Macédoniens sont enfin rompus après une resistance des plus vigoureuses.

Ce que voyant Æmylius, ainsy comme escript Posidonius, deschira de courroux sa cotte d'armes, à cause que de ses gens les uns reculoyent, les austres n'osoyent affronter ce bataillon de Macedoniens, lequel estoit si bien serré de tous costez, et si bien remparé d'une cloison de picques, qui presentoyent les fers en tout sens qu'on l'eust sceu prendre, qu'il estoit entierement impossible de pouvoir entrer dedans ny en approcher seulement ; toutesfois

fois pource que la campaigne n'estoit pas bien par-tout plaine ny unie, le bataillon, qui estoit large de front, ne peust pas bien tousiours entretenir ceste haye continuée de boucliers joignants l'un à l'austre, ains feut force qu'elle se rompist et entre-ouvrist en plusieurs endroicts, comme il advient en toutes grandes batailles, selon les divers efforts des combattants, qu'en un endroict elles se poulsent en avant, et en un austre elles s'enfoncent et reculent en arriere; parquoy Æmylius saisissant soubdain ceste occasion, despartit ses gens par petites trouppes, et leur enjoignit qu'ils se jectassent habilement ès entre-deux, et qu'ils occupassent les espaces qu'ils appercevroyent vuides au front du bataillon des ennemys, et qu'ils s'attachassent ainsy à eulx, non point par une charge continue d'un tenant par-tout, ains çà et làpar diverses trouppes et en plusieurs endroicts.

Æmylius donna cest advertissement aux particuliers capitaines et chefs des bandes, et les capitaines de main en main à leurs souldards, qui le sceurent bien executer, car ils se coulerent incontinent ès endroicts où ils veirent places vuides, et y estants une fois entrez, assaillirent les Macedoniens les uns par les flancs, où ils estoyent nuds et desarmez, et les austres par derriere, de sorte que la force de tout le corps du bataillon, qui consiste à se tenir bien joinct et chocquer tout ensemble, quand ils feut ainsy entre-ouvert se perdit incontinent.

Et au demourant, quand ce vint à combattre d'homme à homme, ou de petite trouppe contre austre petite trouppe, les Macedoniens avecques leurs petites espées courtes venoyent à frapper sur les grandes targes des Romains qui estoyent fortes, et qui les couvroyent tout le corps jusques aux pieds : et au contraire, il falloit qu'ils soubstinssent avecques leurs boucliers, qui estoyent petits et foibles, les coups des espées fortes et massifves des Romains, tellement que tant pour leur poisanteur que pour la force dont elles estoyent rameinées, il n'y avoit boucliers ny harnois qu'elles ne faulsassent, et penetroyent jusques au vif; au moyen dequoy ils ne peurent pas longuement resister, ains se tournerent incontinent en fuyte.

Les Macédoniens sont taillés en pieces.

Mais quand ce vint au squadron des vieulx routiers Macedoniens, là feut le plus fort de la meslée, où l'on dict que Marcus Cato, fils du grand Cato et gendre d'Æmylius, en faisant toutes les preuves de sa personne qu'il est possible à un vaillant homme de faire, y perdit son espée qui luy tomba du poing : et comme jeune homme de grand cœur qui avoit esté bien nourry en bonne discipline, et qui pour ressembler à son pere, si excellent personnage que chascun sçait, avoit à monstrer de grands actes et exemples de vertu, il pensa qu'il valoit mieulx mourir que de souffrir, que luy vivant les ennemys eussent auscune despouille de luy. Si courut incontinent parmy l'armée Romaine,

Courage de Marcus Caton, fils du grand Caton, et gendre d'Æmylius.

pour y trouver auscuns de ses amys, ausquels il conta le cas qui luy estoit advenu, et les pria de luy ayder à recouvrer son espée, ce qu'ils feirent, et estant bonne trouppe d'hardis et vaillants hommes, se ruerent sur l'endroict des ennemys, où il les conduisit, par tel effort et d'une telle impetuosité qu'ils fendirent la presse, et avecques grand meurtre et grande effusion de sang, feirent tant qu'ils esclarcirent la place; puis quand elle feut toute vuide, se meirent à chercher l'espée, laquelle ils retrouverent à la fin, à grande peine, soubz des monceaux d'austres armes et de corps morts, dont ils demeinerent grande joye.

Et en chantant un chant de victoire allerent derechef plus furieusement que devant charger sur ceulx des ennemys qui faisoyent encores teste, jusqu'à ce que finalement les trois mille Macedoniens d'eslite combattants vaillamment jusqu'au dernier souspir, sans jamais abandonner leurs rangs, feurent tous mis en pieces; après la deffaicte desquels feut aussy faicte une grande boucherie des austres qui fuyoyent tellement que toute celle plaine, et le pied des montaignes d'à l'environ, en feurent tous couverts de morts, et le lendemain de la bataille quand les Romains passerent la riviere de Leucus, ils la trouverent encores toute teincte de sang; car on dict qu'il mourut en ceste bataille plus de vingt-cinq mille hommes, et n'y en eut du costé des Romains que six vingt tuez, comme dict Posidonius, ou comme

l'escript Nasica, que quatre-vingt seulement, et pour une si grande d'faicte elle feut merveilleusement tost decidée et promptement executée; car ils commencerent à combattre environ les trois heures après midy, et eurent guaigné la victoire devant quatre, et tout le reste du jour ne feirent que chasser les fuyants jusqu'à bien sept lieuës et demy loing du lieu où avoit esté la rencontre, de maniere qu'il feut bien avant en la nuict devant qu'ils feussent de retour en leur camp.

Vaillance du jeune Scipion.

Si feurent tous les austres receuillis et receus à grande feste et grande joye par leurs serviteurs, qui leur allerent au devant avecques torches et flambeaux allumez, et les meinerent en leurs tentes toutes luisantes de feux de joye, et couronnées de festons et de chappeaux de lierre et de laurier, excepté le capitaine-general qui estoit en grand esmoy, pource que de ses deux fils qu'il avoit ameinez quant et luy en ceste guerre, le plus jeune ne se trouvoit point, qui estoit celuy qu'il aymoit le mieulx, pource qu'il le voyoit de plus excellente nature que nul austre de ses freres; car il estoit desia courageux et convoiteux d'honneur à merveilles, encores qu'il ne feit gueres que sortir lors de son enfance. Si le tenoit Æmylius ja tout perdu, cuidant qu'à fauste d'experience de la guerre, et par une ardeur de jeunesse il se seroit jecté trop avant en la presse des ennemys combattants. Si feut incontinent tout le camp adverty du deuil qu'en meinoit Æmy-

lius, et de la destresse en laquelle il en estoit.

Au moyen dequoy les Romains qui s'estoyent mis à soupper, se leiverent tous de table et s'en coururent à la clarté des torches, les uns vers la tente d'Æmylius, les austres hors du camp pour chercher entre les morts s'ils l'y recognoistroyent point, et estoit tout le camp triste et morne, et la plaine et costaux d'à l'environ retentissoyent des cris de ceulx qui appelloyent à haulte voix Scipion; car il avoit dès ce commencement un naturel doüé et composé de toutes les bonnes et grandes parties qui sont requises en un capitaine et sage gouverneur de chose publicque, austant et plus que nul austre jeune homme de son temps. A la fin comme l'on n'avoit desia presque plus d'esperance qu'il revinst, il retourna de la chasse des ennemys avecques deux ou trois de ses familiers seulement, souillé de sang tout frais, comme un gentil levrier acharné après la beste, s'estant laissé porter au loing à l'ayse de la victoire. C'est celuy Scipion qui depuis ruina les deux citez de Carthage et de Numance, et qui feut le plus grand homme de guerre et le plus vaillant capitaine des Romains en son temps, et qui eut plus d'aucthorité et de reputation.

Ainsy la fortune dilayant jusqu'à un austre temps l'execution de l'envie qu'elle porta à un si noble exploict, souffrit pour lors Æmilius jouyr entierement du plaisir de sa victoire; et quant à Perseus, il s'enfuyt premierement de

Perseus prend la fuite.

la ville de Pydne en celle de Pelle, avecques sa chevalerie, qui s'estoit presque toute saulvée, à l'occasion de quoy les gens de pied qui estoyent eschappez de vistesse, les rencontrants par les chemins, les appelloyent traistres, lasches et meschants; et qui pis est, en abattoyent quelques-uns de dessuz leurs chevaulx en terre, et les battoyent à bon escient: quoy voyant Perseus, et craignant que ceste mutinerie ne se tournast contre luy-mesme, il destourna son cheval du grand chemin, et despouilla sa cotte d'armes de pourpre, qu'il porta devant luy, et print son bandeau royal en sa main, de paour qu'il ne feust cogneu à ces enseignes; puis, affin qu'il peust plus aysément parler à ses amys par le chemin, il descendit à pied, et meina son cheval par la bride. Mais ceulx qui estoyent demourez autour de luy, l'un faisoit semblant de relier la courroye de son soulier, qui estoit desliée, l'austre de vouloir gayer son cheval, l'austre boire, tant qu'ils demourerent tous derriere les uns après les austres, et s'enfuyrent, ne redoubtant pas tant la fureur des ennemys, que la cruauté de leur roy, lequel estant troublé de ses mal-heurs, cherchoit à rejecter la coulpe de sa deffaicte sur tous austres que sur luy.

Sa fureur contre ceux qui lui reprochent ses fautes.

Estant doncques entré la nuict dedans la ville de Pelle, il y eut deux de ses thresoriers et superintendants de ses finances, Euctus et Eudeus, qui luy vindrent au-devant; et en parlant librement à luy hors de saison, prindrent

la hardiesse de luy dire qu'il avoit faict de grandes faustes, et à luy conseiller ce qu'il avoit à faire, dont il se courroucea si aigrement, qu'il les tua tous deux à coups de poignard, de sa propre main; ce qui feut cause que tout le reste de ses serviteurs et amys l'abandonna, et ne demoura plus autour de luy qu'Evander Candiot, Archedamus Ætolien, et Neon Bœotien. Et quant aux simples souldards, il n'y eut que les Candiots qui le suyvirent, encores ne feut-ce pas pour amitié qu'ils luy portassent, ains pour l'amour de son or et de son argent, ne plus ne moins que les abeilles demourent en leurs ruches à cause de la cire et du miel qui y sont: car il traisnoit après luy une grande chevance, et leur abandonna à piller quelque vaisselle, et meubles d'or et d'argent, jusqu'à la valeur de bien trente mille escus.

Son avarice sordide ne l'abandonne pas.

Mais arrivé qu'il feut en la ville d'Amphipolis premierement, et puis en celle d'Alepse, après que sa frayeur feut un peu rassise, il retomba derechef en la maladie qu'il avoit de longue main, enracinée et née avecques luy: c'estoit l'avarice et la chicheté; car il se plaignit à ceulx qu'il avoit autour de luy, de ce qu'il avoit abandonné à piller, sans y penser, à ses souldards Candiots, quelques vases d'or qui avoyent anciennement esté à Alexandre le grand, et pria très-instamment, les larmes aux yeulx, ceulx qui les avoyent qu'ils les voulussent eschanger avecques de l'argent comptant.

Or, ceulx qui cognoissoyent bien sa nature, jugerent bien incontinent que c'estoit une ruse et menterie Candiote, dont il cuydoit affiner des Candiots : mais ceulx qui le creurent et qui luy rendirent ce qu'ils avoyent de vaisselle, la perdirent ; car il ne leur en paya jamais depuis rien, et ainsy guaigna sur ses amys la valeur de dix-huict mille escus, que ses ennemys, bien-tost après, luy debvoyent oster et prendre ; et avecques cela, passa en l'isle de Samothrace, là où il s'alla rendre en la franchise et saulveguarde du temple de Castor et Pollux.

Il passe dans l'isle de Samothrace.

Ælmylius entre en Macédoine, et en deux jours il est fait seigneur de tout le pays.

L'on dict que de toute ancienneté les Macedoniens ont aymé naturellement leurs roys ; mais lors, voyants que tout leur appuy estoit brisé et rompu, le cœur leur faillit aussy tout à un coup ; car ils se rendirent tous à Ælmylius, et le feirent seigneur de toute la Macedoine entierement, en deux jours ; ce qui semble confirmer le dire de ceulx qui attribuent les faicts et gestes d'Ælmylius à la faveur de fortune. A quoy s'accorde et se conforme aussy un accident qui luy advint en la ville d'Amphipolis, que l'on ne sçauroit referer ailleurs qu'à la faveur des dieux : car ainsy qu'il sacrifioit, estant tout le sacrifice commencé, la fouldre tomba du ciel, qui alluma le bois estant sur l'autel, et sanctifia tout le sacrifice.

Miracle de la renommée de sa victoire.

Mais encores faict plus à esmerveiller le miracle de la renommée ; car quatre jours après la deffaicte de Perseus, et la prinse de la ville

ville de Pelle, ainsy comme le peuple de Rome estoit aux lices à reguarder les jeux de la course des chevaulx, il se leiva soubdainement un bruict à l'entrée des lices où se faisoit l'esbattement, *qu'Æmylius avoit deffaict en une grosse bataille le roy Perseus, et avoit conquis, prins et subjugué toute la Macedoine.* Ceste nouvelle feut incontinent espandue parmy tout le peuple, dont il s'ensuyvit une feste et resjouyssance publicque, avecques cris de joye et battements de mains, qui durerent tout ce jour-là par toute la ville de Rome. Depuis on rechercha soigneusement dont estoit procedé ce bruict, et n'en trouva-l'on point de certain auteur, ains disoit esgualement chascun qu'il l'avoit ouy dire; tellement que pour lors ce bruict s'en alla en fumée : mais peu de jours après ils en eurent lettres et nouvelles certaines, qui les feirent esbahir plus que jamais, dont pouvoit estre venu cest avant-coureur messager qui avoit semé ceste nouvelle, laquelle ne pouvoit estre lors naturellement que controuvée, et neantmoins depuis estoit apparu qu'elle contenoit verité.

Il se lit aussy semblablement d'une bataille qui feut donnée en Italie, près de la riviere de Sagra, que le mesme jour la nouvelle en feut sçeuë au Peloponese; et que d'une austre, au cas pareil, qui feut donnée en Asie contre les Medois, devant la ville de Mycale, la nouvelle en vint le mesme jour au camp des Grecs, estant devant la ville de Platæes. Et en celle grande journée où les Romains deffeirent les Tarquins

Récit de plusieurs notables accidens semblables.

et l'armée des Latins ; incontinent après le faict, on veit deux beaulx grands jeunes hommes venants tout freschement du camp, qui apporterent la nouvelle de la victoire à Rome, et estima-l'on que ce feussent Castor et Pollux. Le premier qui parla à eulx sur la place, devant la fontaine, là où ils refreschissoyent leurs chevaulx tous trempez de sueur, leur dict *qu'il s'esmerveilloit comment ils pouvoyent avoir si-tost apporté ceste nouvelle ; et eulx en riant luy manierent tout doulcement la barbe avecques les deux mains, et sur le champ le poil qui devant estoit noir, luy devint blond.* Ce miracle feit qu'on ajousta foy au rapport qu'en feit ce personnage, qui depuis en feut surnommé *Ænobarbus*, c'est-à-dire ayant barbe blonde comme cuyvre.

Un austre pareil cas, advenu de nostre temps, rend toutes telles nouvelles croyables : car quand Antonius se rebella contre l'empereur Domitian, la ville de Rome en feut en grand trouble, pource qu'on y attendoit une grosse guerre du costé de l'Allemagne. Mais en cest effroy, il se leiva soubdainement de soy-mesme un bruict de victoire parmy le peuple, et courut la nouvelle par toute Rome, qu'Antonius luy-mesme avoit esté tué, et son armée tellement deffaicte, qu'il n'en estoit du tout rien demouré : si en feut le bruict si grand, que plusieurs des principaulx de la ville y adjousterent foy, et en sacrifierent aux dieux, en leur rendant graces de la victoire ; mais quand on vint à enquerir qui en avoit esté le premier auteur,

il ne s'en trouva point, pource que l'un l'alloit tousiours rejectant à l'austre, tant qu'à la fin elle s'alloit perdre en la multitude infinie du peuple, comme en une mer vaste où il n'y a ne fond ne rive, et n'y trouva-l'on jamais commencement ny fondement asseuré : parquoy le bruict s'en escoula aussy-tost hors de Rome, comme incertainement il y estoit entré. Mais toutesfois, s'estant Domitian mis en chemin pour aller à ceste guerre, il rencontra lettres et messagers qui luy apportoyent nouvelles certaines de la victoire, et trouva-l'on qu'elle avoit esté guaignée le mesme jour que le bruict s'en estoit leivé à Rome, combien que les lieux soyent distants l'un de l'austre de plus de douze cent cinquante lieuës. Il n'y a personne de nostre temps qui ne sçache cela.

Perseus est assiégé dans sa retraite ; il essaie inutilement de s'échapper.

Mais pour retourner à nostre histoire, Cn. Octavius, lieutenant d'Æmylius en l'armée de mer, alla poser l'anchre en l'isle de Samothrace, là où il ne voulut point tirer par force Perseus hors de la franchise où il estoit, pour la reverence des dieux Castor et Pollux ; mais l'assiegea tellement, qu'il n'eust sçeu eschapper ny s'enfuyr par mer hors de l'isle : toutesfois, si avoit-il trouvé moyen de guaigner secrettement un Candiot, nommé Oroandes, qui avoit un briguantin, et feit marché avecques luy qu'il l'enleiveroit une nuict avecques son argent ; mais le Candiot luy joüa un tour de ruse Candiote, car ayant une nuict receu dedans son vaisseau le meuble precieux, et l'or et l'ar-

gent de ce roy, il luy manda qu'il ne faillit pas de se rendre la nuict ensuyvant sur le port, à l'endroict du temple de Ceres, avecques sa femme, ses enfants, et les serviteurs dont il ne se pourroit passer seulement : mais si-tost que le soir du lendemain feut venu, il se meit à la voile.

Si feut chose pitoyable que ce qu'il convint alors faire et souffrir à Perseus ; car il se devala la nuict avecques des cordes par une petite fenestre estroicte, le long de la muraille ; et non-seulement luy, mais aussy sa femme et ses petits enfants, qui n'avoyent jamais essayé que c'est de fuyte ny de travail quelconque, et jecta un souspir encores plus pitoyable quand quelqu'un, qui avoit veu Oroandes le Candiot jà cinglant en haulte mer, luy dict, ainsy qu'il se promeinoit le long du port, *qu'il avoit faict voile :* car le jour commençoit desia à poindre, et se voyant destitué de toute austre esperance d'eschapper, se print à fuyr devers la muraille, et reguaigner la franchise avecques sa femme, premier que les Romains, qui l'apperceurent, le peussent atteindre à la course. Quant à ses enfants, il les avoit luy-mesme baillez en guarde à un nommé Ion, dont il avoit austrefois esté amoureux, qui luy feit lors une grande trahison, car il les livra aux Romains ; et en ce faisant, feut l'une des principales causes qui le contraignit, ainsy comme une beste à qui on a osté ses petits, de se rendre, et mettre aussy sa personne propre entre les mains de ceulx qui les avoyent.

Or se fioit-il principalement en Nasica, et pour ce le demanda-il quand il se voulut rendre ; mais on luy respondict qu'il n'estoit pas là, dont il se print à lamenter sa miserable fortune en toute chose : et à la fin, après avoir consideré la necessité qui le contraignoit, il se rendit entre les mains de Cneus Octavius, là où il donna clairement à cognoistre qu'il avoit en luy un austre vice encores plus lasche et plus vil que l'avarice ; c'estoit fauste de cœur et crainte de mourir, par laquelle il se priva luy-mesme de la compassion et commiseration des austres, qui est le seul poinct que la fortune ne peust oster aux affligez, quand ils ont le cœur bon : car il requit qu'on le meinast au capitaine general Æmylius, lequel se leiva de son siege quand il le veit venir, et luy alla au-devant avecques ses amys, ayant les larmes aux yeulx, comme au-devant d'un grand personnage tombé par fortune de guerre, et par la volonté des dieux, en une pitoyable calamité.

Il se rend et est conduit à Æmylius.

Mais luy, à l'opposite, se porta fort honteusement et laschement ; car il s'alla prosterner à ses pieds en terre, le visage contre bas ; et luy embrassant les genoux, se laissa eschapper de la bouche des paroles si lasches, et de si viles prieres, qu'Æmylius mesme ne les peust endurer ny ouyr ; ains le reguardant d'un visage mal content et marry, luy dict : *pauvre homme que tu es, comment vas-tu ainsy deschargeant la fortune de ce dont tu la pouvois charger et accuser à ta descharge, en faisant des choses pour lesquelles*

Il prouve sa lâcheté.

Discours que lui tint Æmylius.

on estimera que tu ayes bien merité le mal-heur où tu es maintenant, et indigne de l'honneur du bien que tu avois par cy-devant ? Et pourquoy vas-tu ainsy ravalant ma victoire, et diminuant la gloire de mes faicts, en te monstrant homme de si lasche cœur, que ce ne me sera pas grand honneur de t'avoir vaincu, attendu que tu n'estois pas digne adversaire des Romains ? La magnanimité, en quelque ennemy qu'elle soit, est tousiours reverée des Romains ; mais la lascheté, quoy qu'elle prospere et soit heureuse, est tousiours et de tous mesprisée. Ce neantmoins encores le releiva-il ; et le prenant par la main, le bailla en guarde à Tubero, puis se retira dedans sa tente, là où il meina quand et luy ses enfants, ses gendres, et austres personnes de qualité, mesmement les jeunes.

Sages propos d'Æmylius sur l'incertitude des choses humaines.

Et s'estant assis, demoura longuement pensif en luy-mesme bien profondement, sans mot dire, de maniere que tous les assistants s'en esbahissoyent ; mais à la fin il commença à entrer en propos, et à leur discourir de la fortune et de l'incertitude des choses humaines, en disant : *y a-il doncques homme maintenant*, mes amys, *qui, ayant la fortune à gré, se doibve enorgueillir et se glorifier de la prosperité de ses affaires, pour avoir conquis et subjugué une province, une ville ou un royaulme, et non plustost redoubter l'instabilité de la fortune, qui, nous mettant ores devant les yeulx, à nous et à tous ceulx qui manient les armes, un si notable exemple de la commune imbecillité des hommes, nous enseigne*

à penser qu'il n'y a rien de ferme ny de perdurable en ce monde ? Car, en quel temps se doibvent les hommes asseurer, veu que quand ils sont venus au-dessuz des austres, c'est lors qu'ils sont contraincts de plus redoubter la fortune, et mesler de la doubte et deffiance parmy la joye de la victoire, s'ils veullent sagement considerer le cours ordinaire de la fatale destinée, qui tourne continuellement, donnant faveur tantost à l'un, et tantost à l'austre ? Vous voyez comme en un moment d'heur nous avons abattu et mis soubz nos pieds la maison d'Alexandre le grand, qui a esté le plus puissant et le plus redoubté prince du monde : vous voyez un roy qui, n'a gueres, estoit suivy et accompaigné de tant de milliers de combattants à pied et à cheval, maintenant reduict à telle extremité de misere, qu'il faust qu'il reçoipve jour à jour son boire et son manger par les mains de ses ennemys. Debvons-nous donc, nous austres, avoir plus de fiance qu'elle nous doibve non plus demourer tousiours favorable en nos affaires ? Certes, nenny. Pourtant, ce bien considéré, vous debvez, vous austres jeunes gens, vous humilier, et refrener celle folle fierté et superbe insolence, que vous avez prinse pour avoir guaigné ceste victoire, pensants tousiours à l'advenir, et attendants à quelle fin et à quelle issue la fortune conduira l'envie de la prosperité presente. Ainsy leur parla, comme l'on dict, Æmylius, refrenant, avecques ces remonstrances et austres semblables, la braverie insolente de la jeunesse, ne plus ne moins qu'avecques le mors et la bride de la raison.

Puis cela faict, il logea son armée ès guarni-

Quel traitement Æmylius fit aux villes et aux peuples de Macédoine.

sons pour la refreschir et refaire ; et cependant luy s'en alla visiter la Grece, en se donnant une recreation honnorable, et semblablement humaine et liberale : car en passant par les villes, il soulageoit le peuple, il reformoit le gouvernement de la chose publicque, et leur faisoit tousiours quelque present, donnant aux uns des bleds, de ceulx que le roy Perseus avoit amassez pour la guerre ; aux austres des huiles ; car il s'en trouva si grande provision, que plustost y eut fauste de gens à qui en donner et qui en voulussent recepvoir, que de quoy donner, tant il y en avoit. Et en passant par la ville de Delphes, il y veit un grand pillier quarré, de pierres blanches, qu'on avoit basty pour y mettre dessuz l'image du roy Perseus, d'or massif ; il commanda qu'on y meist la sienne, disant qu'il estoit raisonnable que les vaincus cedassent et quittassent la place aux vainqueurs. Et en la ville d'Olympe, en visitant le temple de Jupiter Olympien, il dict et profera tout hault celle parole, qui depuis a tant esté celebrée : *que veritablement Phidias avoit formé Jupiter tel comme Homere l'avoit descript.*

Depuis quand les dix commissaires ènvoyez et deputez, pour avecques luy ordonner des affaires de la Macedoine, feurent arrivez, il remeit et rendit aux Macedoniens leur païs et leurs villes, pour y demourer francs et y vivre à leurs loyx, en payant seulement de tribut annuel aux Romains, cent talents : là où ils en souloyent payer à leurs roys plus de dix fois

Soixante mille escus.

austant

austant, et feit celebrer des jeux de toutes sortes, et des somptueux sacrifices aux dieux, où il tint cour pleniere à tous venants, et feit de magnificques festins, dont la despense se faisoit bien des thresors que Perseus avoit amassez, sans que rien y feust espargné : mais l'ordre et l'honnesteté de receuillir courtoisement un chascun, et leur donner lieu à la table selon la dignité de leur estat, en leur faisant honneur et caresse selon leur qualité, estoit, par sa prevoyance, si soigneusement et si curieusement observé, que les Grecs s'esbahissoyent comment, ès choses de plaisir et de jeu, il employoit encores sa sollicitude, et comment, en maniant et ordonnant de si grandes choses, encores vouloit-il avoir soing et prendre luy-mesme peine, que les petites allassent aussy comme elles debvoyent : mais ce luy estoit une grande joye et singulier contentement, de veoir qu'entre tant de belles choses si magnificquement apprestées et ordonnées pour donner plaisir aux conviez, il n'y eust rien qui leur semblast si plaisant à reguarder, ne si doulx à jouyr, que sa compaignie et sa personne propre. Si disoit à ceulx qui monstroyent de s'esmerveiller de sa diligence et sollicitude en telles choses, *qu'il falloit une mesme prudence à bien ordonner un festin, qu'à bien dresser une bataille, affin de rendre l'une plus espouvantable aux ennemys, et l'austre plus agreable aux amys.*

Mais l'une des qualitez plus estimées et plus

Liberalité et magnanimité d'Æmylius, ordre qu'il établit dans les finances de Perseus.

loüées qui feussent en luy, estoit la liberalité et la magnanimité : car il ne voulut pas seulement veoir l'or et l'argent qui se trouva en extresme abondance ès thresors du roy, ains les feit seulement livrer par compte et consigner entre les mains des questeurs et thresoriers, pour les porter aux coffres de l'espargne à Rome : seulement permit-il à ses enfants qui aimoyent l'estude et les lettres, de prendre les livres de la librairie du roy : et en distribuant des presents et prix d'honneur à ceulx qui s'estoyent bien portez en la bataille, il donna à son gendre Ælius Tubero une coupe du poids de cinq marcs d'argent : (c'est celuy duquel nous avons dict auparavant, qu'il se tenoit et vivoit avecques austres seize siens proches parents en une mesme maison, et du revenu d'une mesme petite terre et possession qu'ils avoyent aux champs). Et dict-on que ce feut le premier meuble d'argent qui entra en la maison des Æliens, encores y entra-il par la voye d'honneur et de vertu : mais auparavant, ny eulx ny leurs femmes, n'avoyent oncques voulu avoir ny or, ny argent.

Æmylius quitte la Grece, traitement qu'il fait aux Epirotes.

Après doncques avoir ainsy bien ordonné et disposé toutes choses, finalement il print congé des Grecs, et admonesta les Macedoniens de se soubvenir de la liberté que les Romains leur avoyent donnée, affin qu'ils meissent peine de la conserver par bon gouvernement et par bonne union, paix et concorde les uns avecques les austres, puis se partit pour aller au

païs de l'Epire ayant reçeu un mandement du senat de Rome, par lequel il luy estoit mandé qu'il abandonnast à piller les villes de ce païs-là aux gens de guerre qui avoyent esté à la deffaicte du roy Perseus. Parquoy voulant les surprendre au despourveu toutes ensemble, sans que personne s'en doubtast, il manda à toutes les villes qu'elles eussent à envoyer devers luy, à un certain jour qu'il leur assigna, dix des principaulx hommes de chasque ville, ausquels, quand ils feurent venus, il enjoignit de luy aller querir et apporter à certain jour qu'il leur assigna, tout tant d'or et d'argent qui estoit dedans leurs villes, tant ès maisons privées, comme ès temples et eglises, et leur bailla à chascun un capitaine et guarnison de gens de guerre, comme si ç'eust esté pour chercher et recepvoir l'or et l'argent qu'il demandoit: mais quand le jour assigné feut escheu, les souldards en divers lieux tout en un mesme temps se meirent à courir suz et à piller et rançonner leurs ennemys, de maniere que par ce moyen il y eut en un mesme jour et une seule heure cent cinquante mille personnes prinses et faictes esclaves, et soixante et dix villes toutes pillées et saccagées: et toutesfois quand ce vint puis après à distribuer par teste le butin de ceste generale destruction de tout un païs, il n'en revint pas à chasque soldat plus d'unze drachmes d'argent: ce qui estonna bien tout le monde, et leur feit avoir frayeur de la guerre, en voyant l'avoir et le vaillant

de toute une grande province revenir à si peu de prouffit et si peu de guain pour teste.

Retour d'Æmylius à Rome.

Æmylius doncques ayant executé ce seul exploict contre sa nature, qui estoit doulce et humaine, descendit vers la ville d'Orique, là où il s'embarqua sur mer luy et son armée pour repasser en Italie, et arrivé qu'il y feut, rebroussa la riviere du Tybre dedans la gualere capitainesse du roy Perseus, laquelle estoit de seize rames pour banc, accoustrée magnificquement des armes captifves, riches draps de pourpre, et austres telles despouilles des ennemys, tellement que les Romains courants à grande foule hors de la ville au-devant de ceste gualere, et marchants coste à coste d'elle à mesure qu'on la voguoit tout bellement, eurent le plaisir d'une assemblée de feste publicque, et, par maniere de dire, d'un triomphe avant qu'il se feit à bon escient. Mais les souldards qui s'estoyent promis qu'on leur distribueroit l'or et l'argent des thresors du roy, quand ils veirent qu'on leur en avoit baillé beaucoup moins qu'ils n'avoyent esperé, ils en feurent bien mal contents, et en voulurent grand mal en eulx-mesmes à Æmylius : toutesfois ne l'osants pas dire tout ouvertement, ils l'alloyent accusants qu'il leur avoit esté trop rude et trop austere en toute ceste guerre, et pour ceste cause ne se monstroyent pas fort eschauffez ny affectionnez à luy procurer l'honneur du triomphe.

Ce que sentant Servius Galba, qui de long-

temps luy estoit ennemy, encores qu'il eust eu charge de mille hommes en ceste guerre soubz luy, en print la hardiesse de dire publicquement hault et clair, *qu'il n'avoit point merité qu'on luy octroyast l'honneur du triomphe*, en semant parmy les gens de guerre plusieurs calomnieuses paroles encontre luy, pour tousiours plus enflammer leur courroux, et irriter la mal-veuillance qu'ils luy portoyent jusqu'à demander aux tribuns du peuple une austre journée pour pouvoir à loisir deduire tout du long les charges qu'il entendoit proposer à l'encontre de luy, disant que celle-là ne suffiroit pas, à cause qu'il n'y avoit plus que quatre heures de soleil. Les tribuns du peuple luy feirent response, qu'il parlast à l'heure mesme, s'il avoit auscune chose à alleguer contre luy, et qu'il n'auroit point d'austre audience.

Quelques ennemis d'Æmylius s'opposent à ce qu'il ait les honneurs du triomphe, grande dispute à ce sujet.

A l'occasion dequoy il commença à prononcer une harangue diffamatoire pleine de toute sorte d'injures, si longue qu'il consuma tout le reste du jour à parler : puis quand la nuict toute noire feut venue, les tribuns rompirent l'assemblée, et le lendemain au matin les souldards devenus plus audacieux après avoir ouy la harangue de Galba, et ayants conspiré ensemble, ne faillirent pas de se ranger à l'entour de Galba au mont du Capitole, là où les tribuns avoyent predict qu'ils tiendroyent l'assemblée.

Galba harangue les tribuns contre Æmylius.

Si-tost doncques que le jour feut clair, la matiere touchant le triomphe d'Æmylius feut

mise à la decision de la pluralité des voix du peuple, où la premiere lignée luy refusa tout à plat le triomphe, dequoy le senat et le reste du peuple estants incontinent advertis, feurent fort marris de veoir qu'on feit un tel tort et une telle injure à Æmylius : et quant à la commune, elle ne faisoit austre chose, que dire seulement qu'elle en estoit bien desplaisante, sans y donner austre provision : mais les plus notables personnages du senat, criants que c'estoit une grande honte, s'entr'enhortoyent l'un l'austre de refrener l'audace et insolence de ces gens de guerre, laquelle viendroit à la fin à estre si effrenée, qu'il n'y auroit rien tant inicque ne si violent, qu'ils n'attentassent de faire, si de bonne heure on n'alloit au devant, veu que desia ils s'efforçoyent de priver leur capitaine des honneurs deus à sa victoire.

Ainsy montants tous en bonne trouppe au Capitole, prierent les tribuns du peuple, qu'ils feissent un peu surseoir le receuil des voix et suffrages du peuple, jusqu'à ce qu'ils eussent faict entendre à l'assistance du peuple auscunes choses necessaires qu'ils avoyent à luy remonstrer : ce qui feut faict, et leur donna-l'on bonne et paisible audience. Et adoncques Marcus Servilius, personnage consulaire, qui avoit combattu vingt et trois fois en camp clos, et tué austant d'ennemys qui l'avoyent deffié au combat d'homme à homme, se tira en avant, et parla en ceste sorte : *je cognois*, dict-il, *maintenant mieulx que jamais, combien*

grand et digne capitaine est Paulus Æmylius, d'avoir faict de si belles et si glorieuses choses avecques une armée tant pleine de dissolution et de desobeissance : et m'esbahis fort, comment le peuple n'a gueres s'esjouyssoit et faisoit cas des victoires et triomphes guaignez sur les Esclavons, et sur les nations de l'Africque, et que maintenant il porte luy-mesme envie à sa gloire, en empeschant qu'on ne meine en triomphe un roy de Macedoine vif, et qu'on ne monstre publicquement la grandeur et la gloire des roys Philippus et Alexandre le Grand, prisonnieres et captifves soubz les armes Romaines. Car quelle raison y a-il, attendu que n'a pas long temps estant venue une nouvelle incertaine, que nous avions guaigné la bataille contre Perseus, vous en sacrifiastes incontinent à grande joye aux Dieux, en leur priant que bien-tost vous en peussiez veoir la verité à l'œil, et maintenant que le capitaine à qui vous en aviez commis la charge est venu en personne, vous apportant la victoire toute certaine et toute asseurée, vous frustriez les Dieux de remerciements solemnels et des honneurs qui leur en sont deus, et vous mesmes de la resjouyssance publicque accoustumée en tel cas : comme si vous craigniez de veoir à l'œil la grandeur de vostre prosperité, ou que vous voulussiez pardonner à ce roy vostre esclave et prisonnier : et toutesfois encores vauldroit-il mieulx que ce feust par compassion de luy, que par envie de vostre capitaine, que vous empeschissiez le triomphe. Mais la malignité des maulvais par vostre patience est devenue si audacieuse, si licencieuse et si inso-

Marcus Servilius, personnage consulaire, prend la défense d'Æmylius.

lente, qu'il se trouve icy des hommes qui ne reçeurent jamais coup ny buffe à la guerre, ains sont gras et refais, et ont le teinct frais comme pucelles pour avoir tousiours esté à leur ayse à couvert; et neantmoins sont si temeraires, que de venir icy prescher devant vous du debvoir et de l'office d'un chef d'armée, et du merite du triomphe devant vous, qui avez apprins par tant de bleçeures qu'avez reçeuës sur vos personnes à la guerre, à discerner un bon et vaillant d'avecques un lasche et maulvais capitaine. Quant et quant en disant ces paroles il ouvrit sa robbe par devant, et monstra à descouvert à toute l'assistance les cicatrices d'infinies playes qu'il avoit reçeuës en l'estomach; puis se tournant montra aussy à nud des parties qui ne sont pas fort honnestes à descouvrir en presence de gens: et après se retournant devers Galba luy dict, *tu te ris et te mocques de ce que je monstre, mais je m'en glorifie devant mes citoyens; car ç'a esté pour le service de la chose publicque, que montant à cheval continuellement, austant de nuict que de jour, j'ay reçeu tant de coups; et pourtant va maintenant achever de receuillir les voix de chascun, et j'iray après reguardant et remarquant qui seront les ingrats et meschants citoyens qui veulent estre flattez, et non pas roidement commandez, comme il est necessaire que face un bon capitaine à la guerre.*

Le triomphe est enfin accordé à Æmylius; description étendue de sa magnificence.

Ces paroles refrenerent et rangerent si bien à la raison les gens de guerre, que toutes les austres lignées d'un accord octroyerent depuis

à

à Æmylius le triomphe, duquel l'ordre et la maniere feut telle. Premierement le peuple ayant dressé force eschaffaux, tant ès lices où se font les jeux des courses de chariots et chevaulx, que les Latins appellent *Circos*, comme à l'entour de la place, et austres endroicts de la ville par où l'appareil du triomphe avoit à passer, tous se trouverent avecques leurs belles robbes, pour en veoir la magnificence. Si estoyent tous les temples des dieux ouverts et pleins de festons et de parfums : et y avoit par tous les quartiers de la ville des sergents et austres officiers tenants des batons en leurs mains, pour faire retirer la presse et serrer ceulx qui se jecteroyent à la foule trop en avant par les carrefours, et qui iroyent et viendroyent par la ville, affin que toutes les rues feussent vuides et nettes.

Au demourant, la monstre de tout le triomphe feut despartie en trois jours, dont le premier à peine peust suffire à veoir passer les images, tableaux, peinctures, et statues d'excessifve grandeur, le tout prins et guaigné sur les ennemys et traisné à ceste monstre sur deux cent cinquante chariots. Le second jour feurent aussy portez sur grand nombre de charriage, toutes les plus belles et plus riches armes des Macedoniens, tant de cuyvre que de fer et acier, toutes reluisantes pour avoir esté freschement fourbies et arrangées par artifice, en maniere toutesfois qu'il sembloit qu'elles eussent esté jectées pesle mesle à monceaux,

sans austrement prendre guarde à les disposer, des armets sur des boucliers, des halecrets et corps de cuirasse sur des greves, des pavois Candiots et targes Thracienes, des carquois et trousses de flesches parmy des mors et brides de cheval, des espées nues dont les poinctes sortoyent au dehors, entrelassées parmy des picques estants toutes ces armes entassées et liées les unes sur les austres, si à propos, pour n'estre ne trop ne peu serrées, qu'en se froissant les unes les austres, ainsy qu'on les charrioit par la ville, elles rendoyent un son, qui donnoit quelque frayeur à l'ouyr, de maniere que la veuë seulement des despouilles captifves des vaincus, donnoit encores quelque effroy à les reguarder.

Après les chariots où estoyent toutes ces armeures, suivoyent trois mille hommes, qui portoyent l'argent monnoyé en sept cent cinquante vases qui poisoyent environ trois talents chascun, et estoyent portez par quatre hommes, et y en avoit d'austres qui portoyent des couppes d'argent, des tasses et gobelets faicts en forme de cornes d'abondance, et austres pots à boire, tous fort beaulx à veoir, tant pour leur grandeur que pour la singularité et grosseur de l'entailleure, et des ouvrages relevez en bosse qui estoyent à l'entour. Le troisiesme jour au plus matin commencerent à marcher les trompettes sonnants un son, non point tel qu'on le sonne pour marcher par les champs ny pour faire une monstre, mais celuy propre qu'on sonne à une allarme ou un as-

Environ quatre-vingt livres.

sault pour donner courage aux souldards quand on est sur le poinct de combattre.

Après lesquels suivoyent six vingt bœufs gras et refaicts, ayants tous les cornes dorées et les testes couronnées de festons et de chappeaux de fleurs : et y avoit des jeunes hommes ceincts à travers le fond du corps de beaulx devantez ouvrez à l'esguille qui les conduisoyent au sacrifice : et de jeunes garçons quant et eulx, qui portoyent de beaulx vases d'or et d'argent pour faire les aspergements et effusions qui se font ès sacrifices : après lesquels suivoyent ceulx qui portoyent l'or monnoyé desparty par vases poisants chascun trois talents, comme ceulx où l'on portoit l'argent : et y avoit de ces vases jusques au nombre de soixante et dix-sept : puis marchoyent ceulx qui portoyent la grande couppe sacrée qu'Æmylius avoit faict faire d'or massif, enrichie de pierres precieuses, poisant le poids de dix talents, pour en faire une offrande aux dieux : joignant lesquels marchoyent d'austres qui portoyent certains vases faicts et ouvrez à l'anticque, et couppes magnificques des anciens roys de Macedoine, comme celle qu'on appelloit l'*Antigonide*, et une austre la *Seleucide*, et generalement tout le buffet et toute la vaisselle d'or du roy Perseus : ausquels joignoit tout d'un tenant son chariot d'armes, dedans lequel estoit tout son harnois et son bandeau royal, qu'on appelle diadême, dessuz ses armes.

Environ six cens marcs.

Puis bien peu d'intervalle après, les enfants

Récit de la déplorable condition de Perseus.

du roy qu'on meinoit prisonniers avecques la suite de leurs gouverneurs, leurs maistres d'eschole, et officiers, tous esplorez, qui tendoyent les mains au peuple reguardant, et enseignoyent aux petits enfants à faire le semblable pour requerir et demander grace au peuple. Il y avoit deux fils et une fille, qui n'avoyent pas grand sentiment ny gueres de cognoissance de leur calamité, pour le bas aage auquel ils estoyent: ce qui faisoit que les reguardants en avoyent tant plus de pitié, en voyant ces pauvres petits enfants qui ne cognoissoyent pas le changement de leur fortune, tellement que pour la compassion qu'on avoit d'eulx, on laissoit presque passer le pere sans le reguarder: et y en eut plusieurs à qui de pitié les larmes en vindrent aux yeulx, et feut à tous les reguardants un spectacle meslé de plaisir et de douleur tout ensemble, jusqu'à ce qu'ils feussent bien loing de la veuë. Perseus le pere suivoit après ses enfants et leur famille, et estoit vestu d'une robbe noire, et ayant des pantoufles aux pieds à la guise de son païs, monstroit bien à sa contenance qu'il estoit tout esperdu et troublé de sens et d'entendement, pour la poisanteur des maulx et malheurs dont il se sentoit accablé. Il estoit suivy de ceulx de sa maison, ses amys familiers, officiers et serviteurs domesticques, tous ayants les visages decoulourez et deffaicts, donnants assez à cognoistre, parce qu'ils avoyent tousiours les yeulx fichez sur leur maistre en lar-

moyant fort chauldement, qu'ils lamentoyent et desploroyent principalement sa malheureuse fortune, faisants peu de compte de la leur.

L'on dict bien que Perseus envoya devers Æmylius le requerir et supplier qu'il ne feust point ainsy ameiné par la ville en la monstre du triomphe ; mais Æmylius se mocquant, comme il meritoit, de sa lascheté et foiblesse de cœur, respondict : *cela par avant estoit et encores est en sa puissance, s'il veult ;* luy donnant assez à entendre qu'il debvoit plustost choisir la mort, que de souffrir, luy vivant une telle ignominie : mais il n'eut oncques le cœur de ce faire, tant il estoit lasche ; ains attendry par je ne sçay quelle esperance, aima mieulx estre luy-mesme partie de ses propres despouilles.

Après tout cela suivoyent quatre cent couronnes d'or que les villes et citez de la Grece avoyent envoyez par ambassadeurs exprès à Æmylius pour honorer sa victoire ; et puis, tout d'une suite, luy-mesme venoit après, monté dessuz son char triomphant, lequel estoit acoustré et orné très-magnificquement. Si estoit chose très-belle à veoir ; car oultre ce que de luy-mesme il estoit très-digne d'estre reguardé, quand il n'y eust eu que sa seule personne, sans toute celle grande pompe et magnificence, il estoit vestu d'une robbe de pourpre rayée d'or, et portoit en sa main droicte un rameau de laurier, comme aussy faisoit toute son armée, laquelle despartie par bandes et compaignies, suivoit le chariot triomphal de son

capitaine, où auscuns des souldards alloyent chantants quelques chansons de victoire, que les Romains ont accoustumé de chanter en tel cas, meslants parmy quelques brocards et traicts de risée sur leur capitaine; et les austres disoyent des chants de triomphe à l'exaltation et loüange des faicts victorieux d'Æmylius, lequel estoit publicquement loüé, beni et honnoré de tout le monde, et de nul homme de bien hay ny envié.

Æmylius perd deux de ses enfans, l'un âge de quatorze ans, l'autre de douze.

Si ce n'est qu'il y ayt quelque dieu, duquel le propre office soit oster tousiours et retrancher quelque chose des trop grandes et excessifves prosperitez humaines, en meslant et diversifiant la vie de l'homme du sentiment de bien et de mal, affin qu'il n'y en ayt pas un qui la passe entierement pure et nette de tout malheur, ains que, comme dict Homere, *ceulx-là soyent reputez bien-heureux, ausquels la fortune a contrepoizé le bien avecques le mal.* Ce que je dis pour austant qu'Æmylius avoit quatre fils; deux qu'il avoit donnez à adopter en austres familles et maisons, Scipion et Fabius, comme nous avons ja dict ailleurs auparavant; et deux austres qu'il avoit eus d'une seconde femme, lesquels il retenoit pour luy en sa maison, et estoyent encores tous deux fort jeunes, dont l'un mourut en l'aage de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son pere, et l'austre mourut aussy trois jours après la pompe du triomphe, en l'aage de douze ans: tellement qu'il n'y eust si dur cœur en toute la ville de Rome, à qui ce grand accident ne feit pitié,

et à qui ceste cruauté de la fortune ne feit frayeur et horreur, ayant esté si importune que de mettre en une maison triomphale, pleine d'honneur et de gloire, de sacrifices et de liesse, un si piteux deuil, et mesler des regrets et des lamentations de mort, parmy des canticques de triomphe et de victoire.

Harangue d'Æmylius au peuple sur cette sienne adversité.

Ce neantmoins Æmylius, prenant les choses au droict poinct de la raison, estima qu'il ne falloit point user de la constance et de la magnanimité contre les espées et les picques des ennemys seulement, ains aussy contre toute adversité et hostilité de la fortune esgualement. Si compensa et contrepoiza si sagement le meslange de ses advantures presentes avecques les prosperitez passées, que, trouvant le mal effacé par le bien, et le privé par le public, il n'abbaissa point la grandeur, ny ne macula point la dignité de son triomphe et de sa victoire : car ayant ensevely le premier de ses enfants, il ne laissa pas pour cela de faire sa triomphale entrée, comme nous avons escript. Et le second estant aussy decedé après son triomphe, il feit assembler le peuple Romain, et en pleine assemblée de toute la ville, il feit une harangue; non point d'homme qui eust besoing d'estre consolé ny reconforté, mais plustost qui reconfortoit ses citoyens passionnez et dolents, pour le malheur qui luy estoit advenu. Car il leur dict, *que de choses pures humaines, il n'en avoit jamais craint pas une, mais des divines, qu'il avoit tousiours fort redoubté la fortune, comme celle où il*

y avoit bien peu de fiance, à cause de son inconstance et de sa muable varieté; mesmement en ceste derniere guerre, en laquelle, l'ayant continuellement euë favorable, comme quand on a le vent en pouppe, il attendoit tousiours quelque reflus, par maniere de parler, et quelque mutation de sa faveur. Car je traversay, dict-il, *en allant le goulfre de la mer Adriaticque, depuis Brindes jusqu'à Corfou, en un seul jour, et de là en cinq jours me trouvay en la ville de Delphes, où je sacrifiay à Apollo; et dedans cinq austres jours j'arrivay en mon camp, où je trouvay mon armée en la Macedoine; et après avoir faict les sacrifices et ceremonies ordinaires pour la purification d'icelle, je commençay incontinent à mettre la main à l'œuvre, si bien qu'en quinze austres jours suivants, je meis fin très-honnorable à toute ceste guerre. Mais, me deffiant tousiours de la fortune, voyant une si grande prosperité en tout le cours de mes affaires, et considerant qu'il n'y avoit plus d'ennemys, ny d'austres perils par-delà que je deusse craindre, je craignois fort qu'elle ne se changeast à mon retour, quand je serois sur la mer en remeinant une si belle armée victorieuse, avecques tant de despouilles, et tant de princes et de rois prisonniers: et neantmoins, estant arrivé à port de salut, et voyant toute ceste ville, à mon retour, pleine de resiouyssance, de festes et de sacrifices, j'avois encores tousiours la fortune suspecte, sçachant très-bien qu'elle n'a point accoustumé de gratifier si liberalement aux hommes, ny leur octroyer choses si grandes nettement, sans qu'il y ayt ne sçay quoy*

d'envie

d'envie meslé parmy : ny jamais mon esprit, estant tousiours en transe aux escoutes de l'advenir pour le reguard du bien public, n'a jecté ceste crainte arriere de soy, que je ne me soye veu tombé en ce mal-heur et calamité domesticque, qu'il m'a fallu ès jours sacrez de mon triomphe, ensevelir coup sur coup, de mes propres mains, mes deux jeunes enfants, que j'avois seuls retenus pour la succession de mon nom et de ma maison. Pourtant me semble-il maintenant que je suis hors de tout dangier, au moins quant au reguard de ce qui m'est le principal, et commence à m'asseurer et me confirmer en ceste esperance, que ceste bonne fortune nous demourera ferme desormais, sans crainte d'auscun sinistre accident, pource qu'elle a assez contrepoizé la faveur de la victoire qu'elle vous a donnée, par l'envie du mal-heur dont elle a affligé moy et les miens, en rendant le vainqueur et triomphateur non moins notable exemple de la misere et de l'imbecillité humaine, que le vaincu qui a esté meiné en triomphe, excepté que Perseus, tout vaincu qu'il est, à tout le moins a ce reconfort de veoir encores ses enfants, et le vainqueur Æmylius a perdu les siens. Tel fut le sommaire de la harangue genereuse, et procedante d'une vraye et non feincte magnanimité, que prononça lors Æmylius devant le peuple Romain.

Fin miserable de Perseus, ce que deviennent ses enfans.

Et combien qu'il eust compassion en son cœur de veoir l'estrange changement de la fortune du roy Perseus, et qu'il desirast fort luy pouvoir ayder, il ne peust oncques faire austre chose pour luy, que de le faire transporter de

la prison publicque, que les Romains appellent *Carcer*, en une maison plus nette, et plus doulce et gracieuse demoure : là où estant estroictement guardé, il se feit luy-mesme mourir en s'abstenant de manger, comme la plus-part des historiens l'escript. Toutesfois, il y en a quelques-uns qui escripvent une bien nouvelle et estrange sorte de sa mort ; car ils disent que les souldards qui le guardoyent, ayants conçeu quelque despit et quelque haine à l'encontre de luy, et voyants qu'ils ne luy pouvoyent faire austre mal ny austre desplaisir, l'empescherent de dormir, prenants soigneusement guarde quand le sommeil luy venoit, et le guardants de pouvoir clorre l'œil, en le contraignant par toute voye et tout moyen de veiller et demourer sans dormir, jusqu'à ce que, ne pouvant plus durer en tel estat, il y mourut.

Aussy moururent deux de ses enfants : mais le troisiesme, nommé Alexandre, devint bon ouvrier à besongner du tour et de menuiserie, et apprint les lettres et la langue Romaine, laquelle il sçeut si bien escrire, que depuis il servit de scribe et de greffier aux magistrats de Rome, et se porta fort sagement et dextrement en cest office.

Ælius rapporte de la conquête de Macédoine une grande quantité d'or et d'argent.

Au demourant, on adjouste à ceste belle conqueste du royaulme de la Macedoine, que conquit Ælius, une austre grace qui le rendit fort agreable au commun peuple ; c'est qu'il apporta tant d'or et d'argent au thresor de l'es-

pargne à Rome, qu'il ne feut oncques plus besoing que le peuple contribuast rien, jusqu'au temps et à l'année que Hirtius et Pansa feurent consuls, qui feut environ le commencement de la premiere guerre d'Auguste et d'Antonius. Et davantage il y a encores cela de propre et de singulier en Æmilius, que combien qu'il feust grandement aimé, reveré et honnoré du commun peuple, il demoura tousiours neantmoins du party du senat et de la noblesse, et ne dict ny ne feit oncques chose populaire pour acquerir la grace de la commune, ains se rangea tousiours du costé des gens de bien et des nobles, en tout ce qui concerna le gouvernement de la chose publicque; ce que depuis Appius reprocha à son fils Scipion l'Africain: car estants les deux premiers hommes de leur temps, et poursuivants tous deux ensemble l'office de censeur, Appius avoit autour de luy, pour favoriser sa poursuite, tout le senat et toute la noblesse, comme de toute ancienneté la famille des Appiens avoit aussy tousiours tenu ce party-là. Et Scipion l'Africain, encores qu'il feust grand de soy-mesme, avoit neantmoins esté de tout temps fort aimé, porté et favorisé du commun peuple; à raison de quoy, quand Appius le vit entrer en la place, suivy et accompaigné de gens de petite qualité et basse condition, comme ceulx qui, austrefois, avoyent esté serfs, mais qui, au demourant, entendoyent très-bien comme il falloit conduire telles brigues, faire amas de commune,

et par importunité de crieries et de voye de faict, si mestier estoit, obtenir ce qu'ils vouloyent ès assemblées de ville, il se print à escrier tout hault : *ô Paulus Æmylius ! tu as bien maintenant cause de souspirer et de gemir soubz la terre, où tu es, voyant comme un sergent Æmylius, et un seditieux criard Licinius, conduisent ton fils à la dignité de censeur.*

Et quant à Scipion, il feut ainsy bien voulu du commun peuple, parce qu'il luy favorisa tousiours en toutes choses : mais Æmylius, encores qu'il tinst tousiours le party de la noblesse, ne feut pas pourtant moins aimé du commun populaire, que ceulx qui le flattoyent, et qui disoyent et faisoyent toutes choses pour luy agreer et complaire ; ce que le peuple tesmoigna, tant par austres honneurs et offices qu'il luy confera, que par ceste dignité de censeur qu'il luy donna : car c'estoit lors le plus sainct magistrat, et qui avoit plus de puissance et d'aucthorité que nul austre ; mesmement quant à l'inquisition et reformation des mœurs d'un chascun, pource qu'il estoit loisible aux censeurs de degrader et oster du senat un senateur qui se gouvernoit indignement et austrement qu'il ne convenoit à la dignité de l'estat, et de nommer et desclarer prince du senat celuy qu'ils jugeoyent le plus homme de bien. Davantage ils avoyent pouvoir de priver les jeunes hommes qui vivoyent dissoluement, du cheval qu'ils avoyent entretenu aux despends de la chose publicque. Qui plus est, ce sont ceulx qui

Æmylius est nommé censeur ; de la dignité de cette place.

font la prisée des biens d'un chascun citoyen, et le denombrement du peuple, tenants registres du nombre des personnes qui se trouvent à chasque description. Si feurent nombrez par la description et l'enroollement qu'Æmylius lors en feit, trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante et deux hommes, et nomma prince du senat Marcus Æmylius Lepidus, qui ja, par quatre fois, avoit eu cest honneur-là, et osta du senat trois personnages qui n'estoyent pas de grande qualité; et guarderent semblablement pareille moderation, luy et son compaignon Martius Philippus, à la reveuë et monstre des chevaliers Romains.

Puis, après avoir ordonné et disposé des plus grandes et principales charges de son estat, il tomba en une maladie, laquelle, du commencement, sembla bien dangereuse; mais à la fin il n'y eut austre peril, sinon qu'elle feut longue et mal aysée à guarir: et luy ayants les medecins conseillé qu'il se retirast en une ville d'Italie, qui se nomme Velia, il s'embarqua sur mer, et y alla, où il demoura longuement, faisant sa residence en des maisons de plaisance le long de la marine, en grand repos et hors de tout bruict.

Maladie et convalescence d'Æmylius.

Mais pendant ce temps de son absence, les Romains le regretterent souvent; et estants assemblez ès theatres pour veoir l'esbattement des jeux, jecterent par plusieurs fois des cris, par lesquels ils monstroyent avoir grand desir de le revoir. Parquoy estant le temps escheu

auquel il falloit necessairement faire un certain sacrifice annuel, avecques ce qui luy sembloit qu'il se trouvoit ja assez bien de sa personne, il s'en retourna à Rome, où il feit le sacrifice avecques les austres prebstres, ayant le peuple Romain espandu tout à l'entour de luy, faisant grande et esvidente demonstration de joye pour son retour; et le lendemain il feit un austre sacrifice particulier, pour rendre graces aux dieux du recouvrement de sa santé: puis, le sacrifice achevé, il s'en retourna en sa maison, où il se meit à table; et sans que l'on eust apperceu auparavant, ny qu'on se feust doubté d'auscune alteration ny changement en sa personne, il luy print tout soubdain une resverie et un desvoyement d'entendement, auquel il mourut trois jours après, n'ayant besoing ny deffault de chose quelconque qu'on estime necessaire à rendre les hommes en ce monde heureux: car il ne feut pas jusques au convoy de ses funerailles, qui ne feut très-honnorable; et y feut sa vertu decorée de très-beaulx et très-glorieux ornements, qui n'estoyent point or, argent, ny yvoire, ny toute austre telle somptuosité et magnificence d'appareil, ains l'amour, et bienveuillance, et recognoissance de ses bien-faicts que monstroyent avoir envers sa memoire, non-seulement ses citoyens, mais aussy les ennemys: car tous ceulx qui, par cas d'advanture, se rencontrerent lors à Rome, venus ou de l'Hespagne, ou du païs des Genevois, ou de la Macedoine,

Sa mort soudaine et paisible.

Ses funérailles: honneur que les étrangers font à son enterrement.

les uns, jeunes et forts, se meirent volontairement d'eulx-mesmes soubz le lict où estoit le corps, pour ayder à le porter, et les vieulx allerent après suivants le convoy, en appellant Æmylius *le bien-faicteur, le saulveur et le pere de leur païs*, pource que non-seulement il les avoit traictez doulcement et gracieusement lors qu'il les avoit subjuguez et conquis, mais aussy tout le reste de sa vie avoit tousiours continué à leur faire quelque plaisir, et à espouser leurs affaires, ne plus ne moins que si c'eussent esté ses alliez ou ses proches parents.

Quels biens il laissa à ses deux fils.

Tout son bien, après sa mort, monta à peine jusqu'à la somme de trois cent soixante et dix mille drachmes d'argent, dont feurent heritiers ses deux fils : mais le plus jeune, qui estoit Scipion, laissa le tout à son frere aisné, Fabius, pource qu'il estoit adopté en une maison trop plus riche, qui estoit celle du grand Scipion l'Africain. Telles ont esté la vie et les mœurs de Paulus Æmylius.

Environ trente-sept mille écus.

Fin de la Vie de Paulus Æmylius.

TIMOLEON.

Les Siciliens, specialement les Syracusains, ayant été opprimés par divers tyrans, demandent du secours aux Corinthiens.

LEs affaires des Syracusains, avant que Timoleon feut envoyé en la Sicile, estoyent en tel estat. Après que Dion eut chassé le tyran Dionysius, il feut incontinent luy-mesme occis en trahison, et se diviserent les uns contre les austres ceulx qui luy avoyent aydé à remettre les Syracusains en liberté; au moyen dequoy, la cité de Syracuse changeant continuellement de nouveaulx tyrans, feut si fort travaillée de toutes sortes de maulx, que peu s'en fallut qu'elle ne devinst toute depeuplée et deserte.

Le demourant de la Sicile au cas pareil estoit entierement destruict, et n'y avoit presque plus de villes en pied, pour le long temps que les guerres y avoyent duré, et si peu qu'il y en avoit de demourées, estoyent pour la pluspart occupées par plusieurs barbares estrangiers, gens ramassez de toutes pieces qui n'avoyent solde de personne, estants les seigneuries d'icelles faciles à usurper et pareillement aussy aysées à changer de seigneur; tellement que Dionysius le tyran, dix ans après qu'il eut esté chassé par Dion, ayant mis ensemble quelque nombre de gens de guerre, et à leur ayde ayant debouté Niseus, qui pour lors dominoit à Syracuse, recouvra son estat, et s'en feit de rechef seigneur : de maniere que s'il avoit esté chassé estrangiement par une bien petite puissance, hors de la plus puissante tyrannie qui feut oncques au monde, il y rentra encores plus

estrangiement,

estrangiement, estant banny et pauvre, et se feit derechef seigneur de ceulx qui l'avoyent deschassé.

Ainsy ceulx qui estoyent demourez dedans la ville, feurent contraincts de servir à ce tyran, lequel oultre ce que de sa nature il n'avoit jamais esté gueres humain, estoit encores lors devenu plus cruel et plus farouche par les maulx et malheurs qu'il avoit endurez. Mais les plus gens de bien et de plus d'apparence se retirerent devers Icetes qui pour lors tenoit, comme seigneur, la ville des Leontins, et l'esleurent pour leur capitaine à la conduicte de ceste guerre, non qu'il feust de rien meilleur que ceulx qui tout ouvertement exercent tyrannie, mais ils n'avoyent où recourir ailleurs, et se fioyent plus en luy, d'austant qu'il estoit né comme eulx dedans la ville de Syracuse, et si avoit autour de luy assez gens de guerre pour faire teste à ce tyran.

Mais en ces entre-faictes, les Carthaginois descendirent avecques grosse puissance en la Sicile, et se meirent incontinent à practicquer et essayer tous moyens d'y faire leurs besongnes; ce que les Syracusains craignants, deslibererent d'envoyer ambassadeurs en la Grece devers les Corinthiens pour leur demander ayde contre les Barbares, se confiants en eulx plus qu'en nuls austres Grecs, non-seulement pource qu'ils estoyent extraicts et descendus d'eulx, ny pource qu'ils avoyent ja auparavant receu plusieurs austres bien faicts d'eulx, mais

aussy pour austant qu'ils sçavoyent que c'estoit une cité qui de tout temps avoit tousiours aymé la liberté et hay les tyrans, et qui avoit tousiours entreprins toutes ou la pluspart de ses plus grandes guerres, non pour ambition de principaulté, ny pour convoitise de conquerir et de dominer, ains seulement pour deffendre et maintenir la liberté des Grecs.

Au contraire, Icetes, qui s'estoit proposé pour le but et fin principale de sa charge de capitaine, la tyrannie de Syracuse, et non pas la liberté des Syracusains, en avoit ja secrettement parlé avecques les Carthaginois, et neantmoins en public loüoit de paroles le conseil et la desliberation des Syracusains, et envoya de sa part des ambassadeurs au Peloponese quant et les leurs, non qu'il voulust qu'il leur vinst du secours de ce quartier-là, mais pource qu'il avoit esperance si les Corinthiens refusoyent de leur en envoyer, comme il estoit vray-semblable qu'ils feroyent, pour les troubles et tumultes de guerres qui estoyent en la Grece, que plus facilement il feroit tourner les affaires du costé des Carthaginois, lesquels pour cest office luy seroyent amys, et l'ayderoyent à l'encontre des Syracusains ou du tyran Dionysius; et que cela feut son dessein, il feut descouvert et averé bien-tost après.

Les Corinthiens élisent Timoleon pour aller au secours de la Sicile.

Estants doncques ces ambassadeurs arrivez à Corinthe, et ayant exposé leur charge, les Corinthiens qui avoyent bien accoustumé de tout temps de prendre soigneusement la pro-

tection des villes extraictes et derivées de la leur, mesmement de celle de Syracuse, arresterent bien volontiers en conseil qu'ils leur envoyeroyent du secours : de tant plus mesmement, que pour lors ils ne se trouvoyent empeschez de guerre quelconque contre les Grecs, ains estoyent en pleine paix et en grand repos. Si n'estoit plus question que de trouver un capitaine pour conduire ce secours, et comme les magistrats et officiers de la ville proposassent et nommassent quelques-uns de leurs citoyens, qui avoyent envie de se faire valoir et se poulser en avant ; il y eut un homme de basse condition qui se dressant en pieds, nomma Timoleon fils de Timodemus, lequel ne s'entremettoit plus des affaires publicques, ny n'avoit plus d'esperance ny de volonté de ce faire ; tellement qu'on peust avecques grande raison croire que ce feut quelque Dieu qui inspira en l'entendement de ce petit personnage la pensée de le nommer, tant luy feut incontinent la fortune favorable à son eslection, et tant il eut tousiours depuis en tous ses faicts d'heur et de prosperité qui accompaignerent et ornerent sa vertu.

Naturel de Timoleon ; par haine pour les tyrans, il n'épargne pas même son propre frere Timophanes.

Or estoit-il né d'un pere et d'une mere très-nobles en sa cité, l'un nommé Timodemus, et l'austre Demarete : et de sa nature aimoit fort le bien public de son païs, et se portoit doulcement et humainement envers tous, sinon qu'il hayssoit extresmement les tyrans et les meschants. Au demourant, il avoit un na-

turel si bien temperé et si esgualement composé de toutes les parties requises en un homme de guerre, qu'en sa jeunesse il monstra tousiours en tous ses faicts avoir fort bon sens, et en sa vieillesse non moins de cœur et d'hardiesse. Il eut un frere aisné nommé Timophanes, qui ne luy ressembloit de qualité quelconque; car c'estoit un homme ecervelé, et furieusement espris et perdu de convoitise de regner, que luy avoyent mise en la teste une trouppe de gens de basse condition, qui se disoyent ses amys, et des souldards ramassez qu'il avoit tousiours autour de luy, et pource qu'il estoit impetueux et advantureux en la guerre, ses citoyens l'en estimoyent capitaine belliqueux et homme d'execution, et à ceste cause luy donnoyent souvent charge de gens, à quoy Timoleon luy aydoit en couvrant du tout les faustes qu'il y faisoit, ou les faisant apparoir moindres et plus legeres qu'elles n'estoyent, et en augmentant et embellissant ce peu de bon que sa nature produisoit.

Comme en une bataille que les Corinthiens eurent contre les Argiens et les Cleoneiens, Timoleon estoit comme privé souldard entre les gens de pied, et Timophanes son frere, meinant les gens de cheval, tomba en un très-grand dangier, et où il luy feut bon besoing d'estre promptement secouru, car son cheval ayant esté bleçé, le jecta par terre au milieu des ennemys; dequoy une partie de ceulx qu'il avoit autour de luy s'effroya et s'escarta çà et

là, et ceulx qui demourerent estant en fort petit nombre, et ayants à combattre contre beaucoup, soubstenoyent à grande peine l'effort des ennemys; mais Timoleon l'ayant apperceu de loing, y accourut vistement, et couvrant de son pavois son frere, qui estoit renversé par terre, receut tant en son corps que sur ses armes, plusieurs coups de traict et de main, et avecques grand travail et grand dangier feit à la fin retirer les ennemys, et saulva la vie à son frere.

Et comme les Corinthiens, craignants qu'il ne leur advinst une austre fois ce qui ja leur estoit advenu de perdre leur ville par la fauste de leurs alliez, eussent arresté en leur conseil d'entretenir continuellement à leur solde quatre cent hommes de guerre estrangiers, ils en donnerent la charge à Timophanes, lequel mettant en oubly tout debvoir et toute justice, essaya incontinent et executa tous les moyens, par lesquels il pensa pouvoir parvenir à se faire entierement seigneur de la ville, et ayant faict mourir plusieurs des principaulx bourgeois, sans y guarder auscune forme de justice ny de procès, se declara finalement tout à descouvert tyran.

Dequoy Timoleon feut fort desplaisant en son cœur, reputant la meschanceté de son frere estre malheur et infortune pour luy : si tascha premierement à le reduire par bonnes paroles, en le priant et admonestant qu'il ostast et laissast ce furieux appetit de dominer, et ceste malheureuse convoitise de regner qu'il avoit, et

qu'il cherchast les moyens de r'habiller et emender les faustes qu'il avoit faictes à l'encontre de ses citoyens.

Timophanes rejecta bien arriere ces remonstrances, et n'en feit auscun compte, parquoy Timoleon s'accompaigna adoncques de l'un de ses alliez qui avoit nom Æschylus, et estoit propre frere de la femme de Timophanes, et d'un devin que l'historien Theopompus appelle Satyrus, et Ephorus le nomme Orthagoras, avecques lesquels quelques jours après il s'en retourna une austre fois devers son frere, et se mettants tous trois après luy, le supplierent à grande instance de vouloir à tout le moins lors encores croire bon conseil, et se desporter de la tyrannie. Timophanes du commencement ne feit que se rire et mocquer de leurs remonstrances: mais puis après il monta en cholere, et se courrouça à bon escient à eulx.

Quoy voyant Timoleon se retira un peu à l'escart, et se couvrant le visage se print à plorer; cependant les deux austres desguaignants leurs espées occirent Timophanes en la place. Si feut le cas incontinent divulgué par la ville, dont les plus gens de bien loüerent grandement la magnanimité et haine des meschants qui estoit en Timoleon, attendu qu'estant homme doulx et benin de sa nature, et qui aimoit cordialement les siens, il avoit neantmoins preferé le bien public de son païs à l'amour de son sang, et mis le debvoir et la justice au devant de l'utilité, ayant saulvé

la vie à son frere lors qu'il combattoit pour le bien et pour la deffense de son païs, et l'ayant aussy faict mourir lors qu'il espioit les moyens de l'asservir, et s'en faire absolu seigneur.

Timoleon, à l'occasion de la mort de son frere, quitte Corinthe.

Mais ceulx qui ne pouvoyent vivre en estat de liberté populaire, et qui avoyent de tout temps accoustumé de se ranger à l'entour des seigneurs et leur faire la cour, feirent semblant d'estre bien ayses de la mort du tyran; toutesfois en reprochant continuellement à Timoleon qu'il avoit commis un parricide execrable et abominable aux Dieux et aux hommes, feirent tant qu'ils luy en imprimerent au cœur un regret de l'avoir faict : et davantage estant adverty que sa mere mesme le portoit fort impatiemment, et qu'elle en jectoit contre luy des paroles effroyables à ouyr, et des maledictions horribles, il s'en alla vers elle pour la cuider reconforter; mais elle ne le voulut jamais veoir, ains luy feit fermer sa porte. Adoncques estant oultré de douleur et troublé en son entendement, il luy print soubdainement volonté de se faire mourir en s'abstenant de manger; mais ses amys ne l'abandonnerent point en ce desespoir, ains le presserent tant et par remonstrances et par prieres, qu'ils le contraignirent de manger. Parquoy il print alors resolution de vivre desormais aux champs en solitude, et quitter de tout poinct l'entremise du gouvernement des affaires publicques : de maniere qu'au commencement, il ne venoit pas seulement en la ville, ains esvitant toutes

Il se retire dans une solitude, où il resta longtems accablé de regrets.

compaignies, se tenoit ès plus solitaires et plus escartez endroicts des champs, où il ne faisoit austre chose que vaguer tantost cy, tantost là, et se consumer de melancholie.

Voylà comment le sens et l'entendement de l'homme, s'il n'est bien confirmé et fortifié par la raison et par l'estude de philosophie, en l'execution de quelque grande entreprinse, vacille facilement et est poulsé hors des discours, sur lesquels il s'estoit premierement fondé, par blasmes ou louanges fort legeres bien souvent : là où il faust non-seulement que l'acte soit bon et honneste en soy, mais aussy que la resolution, dont il part soit ferme et non subjecte à changement, affin que nous ne facions chose que nous n'ayons premierement bien pensée et approuvée, et qu'il ne nous advienne, comme il faict aux friands, qui bien souvent desirent avecques très-ardent appetit une viande, puis quand ils s'en sont une fois bien remplis, ils s'en faschent incontinent; aussy nous pareillement, après avoir achevé une chose, ne nous en repentions tout soubdainement pour la debilité de l'imagination et apprehension d'honnesteté qui nous avoit meus à la faire. Car la repentance rend l'acte maulvais qui de soy-mesme estoit bon: mais l'eslection qui est fondée sur certaine science et ferme discours de raison, ne se change jamais, encores que la chose entreprinse ne succede pas tousiours à bonne fin.

Le repentir rend mauvaise une action qui de soi etoit bonne.

Pourtant Phocion l'Athenien, ayant resisté tant

tant qu'il avoit peu, à quelques choses que le capitaine Leosthenes faisoit, lesquelles toutesfois contre son opinion vindrent à bonne fin, et voyant que les Atheniens sacrifioyent aux dieux publicquement pour leur en rendre graces, et se glorifioyent de la victoire qu'ils avoyent euë : *je serois*, dict-il, *bien content d'avoir faict cecy : mais je ne vouldrois pas n'avoir conseillé cela.* A ce mesme propos aussy, mais plus violentement, respondict Aristides le Locrien, qui estoit l'un des familiers et amys de Platon, à Dionysius, l'aisné, tyran de Syracuse, qui luy demandoit l'une de ses filles en mariage : *je verrois plus volontiers ma fille morte, que mariée à un tyran.* Et quelque temps après le tyran luy feit mourir ses enfants, puis luy demanda, par une maniere de reproche, pour luy faire plus grand crevecœur, s'il avoit encores alors la mesme fantasie qu'il avoit euë auparavant, touchant le mariage de ses filles : *je suis*, respondict-il, *bien desplaisant de ce que tu en as faict ; mais de ce que j'ay dict, je ne m'en repents point.* Cela doncques procede à l'advanture d'une plus grande et plus parfaicte vertu. Mais pour retourner à Timoleon, soit que ce feust le regret qu'il sentoit en son cœur de la mort de son frere, ou la honte qu'il avoit de se trouver devant sa mere, quoy que ce feust, cela luy rompit et abbattit tellement le cœur, que vingt ans depuis il ne se mesla d'affaire quelconque honnorable ne publicque.

Comme doncques il eut esté lors nommé pour capitaine du secours qu'on vouloit en-

Timoleon, nommé pour commander l'armée, envoye en Sicile consulter les oracles sur son faict, prend ceux qui lui annoncent de la prosperité.

voyer en Sicile, l'ayant le peuple accepté et esleu très-volontiers, Telecli les qui estoit celuy qui pour lors avoit plus d'aucthorité et de credit es affaires de Corinthe, se dressant en pieds devant tout le peuple, feit un prescheme..t à Timoleon, par lequel il l'enhorta de se porter en homme de bien et vaillant capitaine en ceste charge. *Car si tu t'y portes bien*, dict-il, *nous ferons jugement de toy, que tu auras occis un tyran; et si tu t'y portes mal, nous jugerons que tu auras tué ton frere.* Mais ainsy comme Timoleon estoit après à leiver gens et à dresser son equipage, on apporta aux Corinthiens des lettres d'Icetes, par lesquelles il apparoissoit clairement, qu'il avoit tourné sa robbe, et qu'il estoit traistre : car il n'eut pas plustost depesché ses ambassadeurs, qu'il se rangea du costé des Carthaginois et faisoit tout ouvertement pour eulx, en intention de chasser Dionysius, et se faire luy-mesme tyran de Syracuse.

Mais craignant qu'il ne vinst un capitaine avecques secours de Corinthe avant qu'il eust executé son dessein, il escripvit des lettres aux Corinthiens, par lesquelles il leur mandoit, qu'il n'estoit ja besoing qu'ils se meissent en despense ny en dangier pour venir en la Sicile, mesmement pource que les Carthaginois en estoyent mal contents, et qu'ils guettoyent leur armée au passage avecques une grosse flotte de vaisseaux : et que de luy, voyant qu'ils demouroyent trop à venir, il

avoit faict ligue et alliance avecques eulx à l'encontre du tyran Dionysius. Ces lettres leuës, feirent que si paravant il y avoit eu auscun des Corinthiens froidement affectionné à l'entreprinse de ce voyage, ils y feurent adoncques tous eschauffez par le courroux qu'ils conçeurent à l'encontre d'Icetes, tellement qu'ils octroyerent très-volontiers à Timoleon tout ce qu'il voulut, et luy aiderent à mettre suz son equipage pour faire voile.

Quand les vaisseaux feurent prests, et que les souldards eurent tout ce qui leur faisoit besoing pour partir, les religieuses de la deesse Proserpine dirent avoir eu une vision la nuict en dormant, par laquelle les deesses Ceres et Proserpine leur estoyent apparues, accoustrées comme pour voyager, et leur dirent *qu'elles vouloyent aller avecques Timoleon en la Sicile.* A ceste cause les Corinthiens equiperent une gualere, laquelle ils appellerent, la gualere de Ceres et de Proserpine : et Timoleon luy-mesme, avant que monter en mer, s'en alla en la ville de Delphes, où il feit un sacrifice à Apollo : et ainsy comme il entroit dedans le sanctuaire où se rendent les responses de l'oracle, il luy advint un signe miraculeux : car d'entre les vœux et offrandes qui sont pendues aux voutes et parois du sanctuaire, il coula un bandeau, sur lequel y avoit des couronnes et des victoires empreinctes et pourtraictes de broderie, qui tomba droictement sur la teste de Timoleon, de maniere qu'il sembloit proprement qu'Apollo

l'envoyast à ceste expedition desia tout couronné, avant qu'il eust commencé de mettre la main à l'œuvre. Si s'embarqua et feit voile avecques sept gualeres de Corinthe, deux de Corfou, et une dixiesme que les Leucadiens fournirent.

Quand il feut au large en pleine mer, ayant le vent en pouppe, la nuict il luy feut advis que le ciel soubdainement se fendit, et que de celle ouverture il s'espandit en l'air au dessuz de sa gualere une grande quantité de feu fort clair et fort apparent à veoir, duquel il se feit comme une torche ardente semblable à celles dont on usè ès ceremonies des mysteres. Ceste torche les accompaigna et guida tout au long du voyage, et à la fin alla fondre et disparoir au propre endroict de la coste d'Italie, où les pilotes avoyent desliberé d'arriver. Les devins, enquis sur la signification de ce presage, respondirent *que ceste apparition miraculeuse tesmoignoit ce que les religieuses de Ceres avoyent songé, et que les deesses favorisantes à l'entreprinse avoyent monstré le chemin par ceste lumiere envoyée du ciel;* pour austant que l'isle de la Sicile est sacrée et dediée à la deesse Proserpine, mesmement que l'on conte, que le ravissement d'elle y feut faict, et que la seigneurie luy en feut baillée en don nuptial au jour de ses nopces.

Ruse d'Icetes, tyran des Leontins, pour empêcher les Corinthiens d'entrer en Sicile.

Ainsy doncques les signes celestes des Dieux donnerent asseurance et bonne esperance à ceulx qui feurent en ce voyage, lesquels se hasterent à la meilleure diligence qu'il leur feut possible, jusqu'à ce qu'ayants traversé la mer,

ils feurent arrivez au long de la coste de l'Italie : mais quand ils feurent là, les nouvelles qu'ils entendirent de la Sicile jecterent Timoleon en grande perplexité, et descouragerent fort les gens de guerre qu'il avoit ameinez quant et luy, pour austant qu'Icetes ayant deffaict en bataille le tyran Dionysius, et occupé la plus grande partie de la ville de Syracuse, le tenoit assiegé dedans le chasteau, et dedans le quartier de la ville qui s'appelle *l'isle*, où il l'avoit rangé et le tenoit enfermé de murailles tout à l'entour : et cependant avoit prié les Carthaginois qu'ils eussent soing d'empescher que Timoleon ne peust descendre et prendre terre en la Sicile, affin que quand ce secours là en seroit exclus, ils peussent à leur ayse despartir entr'eulx toute la Sicile, sans que personne leur y donnast auscun empeschement.

Suivant laquelle requeste les Carthaginois envoyerent à Rege vingt de leurs gualeres, sur lesquelles y avoit des Ambassadeurs qu'Icetes envoyoit à Timoleon avecques creance respondante à ses faicts : car c'estoyent belles paroles et bien fardées pour couvrir la maulvaise intention qu'il avoit en son cœur : car ils dirent à Timoleon *qu'il s'en vinst luy tout seul, si bon luy sembloit, devers Icetes, pour le conseiller et l'accompaigner en tous affaires, qui estoyent ja si bien acheminez qu'il les tenoit pour achevez ; et au demourant, qu'il renvoyast ses vaisseaux et ses souldars à Corinthe, attendu qu'il s'en falloit bien peu que la guerre ne feust de tout point ache-*

vée, et que les Carthaginois ne vouloyent en aucune maniere, que ses gens passassent en la Sicile, et qu'ils estoyent desliberez de les combattre si autrement ils s'efforçoyent d'y entrer.

Ainsy les Corinthiens à leur arrivée en la ville de Rege ayants trouvé ces ambassadeurs, et voyants aussy la flotte des vaisseaux Carthaginois qui estoit à l'anchre non gueres loing d'eulx, feurent d'un costé bien despits de se veoir en ceste sorte abusez et mocquez par Icetes : et n'y avoit celuy en la trouppe qui n'en feust fort indigné contre luy, et qui n'eust grande paour pour les pauvres Siciliens, voyants tout esvidement qu'ils demouroyent en proye à Icetes pour loyer de sa trahison, et aux Carthaginois pour recompense de la tyrannie qu'ils luy permettoyent establir : mais d'austre part aussy leur sembloit-il bien impossible, qu'ils peussent forcer les vaisseaux des Carthaginois qui les guettoyent au passage assez près d'eulx, attendu qu'ils en avoyent deux fois austant qu'eulx, ny aussy l'armée qui estoit entre les mains d'Icetes en la Sicile, veu qu'ils n'estoyent venus que pour la dresser et conduire en ceste guerre seulement.

Sage conduite de Timoleon pour ne pas donner dans le piege d'Icetes.

Ce nonobstant Timoleon parla gracieusement à ces ambassadeurs et aux capitaines des vaisseaux Carthaginois, leur donnant à entendre qu'il feroit tout ce qu'ils vouloyent, pource qu'aussy bien quand il vouldroit faire austrement il n'y guaigneroit rien, toutesfois qu'il desireroit pour sa descharge, qu'en presence

du peuple de Rege, qui estoit ville Grecque, amye commune des deux parties, ils luy proposassent en public ce qu'ils luy avoyent dict à part en secret, et qu'aussy luy de sa part leur feroit la mesme response que ja il leur avoit faicte, et puis s'en retourneroit tout court, alleguant que cela faisoit grandement pour la seureté de sa decharge, et aussy qu'eulx-mesmes tiendroyent et guarderoyent plus inviolablement ce qu'ils luy promettoyent touchant les Syracusains, quand ils l'auroyent accordé et promis devant tout le peuple de Rege, qui en demoureroit tesmoing.

Or estoit-ce une ruse qu'il leur brassoit pour couvrir son passage, à quoy le secondoyent et favorisoyent tous les capitaines et gouverneurs de Rege, pour austant qu'ils desiroyent que les affaires de la Sicile tombassent entre les mains des Corinthiens, et craignoyent d'avoir les Barbares pour voisins : à ceste cause commanderent-ils une assemblée generale du peuple, durant laquelle ils feirent fermer les portes de la ville, donnants à entendre que c'estoit affin que leurs bourgeois ne se divertissent point cependant à austres affaires.

Puis quand tout le peuple feut assemblé, ils commencerent à faire de longues harangues sans rien conclurre, laissants tousiours l'un à l'austre un mesme subject de parler, affin de guaigner temps, jusqu'à ce que les gualeres des Corinthiens feussent parties, et amusants ainsy les Carthaginois en ceste assemblée,

sans qu'ils se doubtassent de rien, pour autant qu'ils voyoyent Timoleon present qui tenoit contenance de se vouloir bientost leiver pour parler aussy : mais cependant quelqu'un l'alla secrettement advertir que les austres gualeres avoyent ja faict voile, et qu'il n'estoit demouré que la sienne seule qui l'attendoit au port, et adoncques il se coula secrettement parmy la presse, avecques l'ayde que luy feirent les Regiens qui estoyent à l'entour de la tribune d'où se faisoyent les harangues : et descendant sur le port, s'embarqua incontinent et se meit aussy-tost à la voile : et ayant atteinct sa flotte, allerent tous ensemble de conserve prendre terre en la ville de Tauromenion qui est en la Sicile, où ils feurent bien receuillis par Andromachus, qui pieça les y avoit appellez : car il gouvernoit celle ville, comme s'il en eust esté seigneur.

C'estoit le pere de Timæus l'historien, le plus homme de bien de tous ceulx qui pour lors avoyent domination en toute la Sicile : car il regissoit ses citoyens en toute justice et toute equité, et se monstroit tousiours ouvertement ennemy des tyrans : suivant laquelle affection il presta lors sa ville à Timoleon pour y faire son amas, et persuada à ses citoyens d'entrer en ligue avecques les Corinthiens, et leur ayder à delibvrer de servitude et affranchir la Sicile. Mais les capitaines Carthaginois qui estoyent à Rege, quand ils sçeurent que Timoleon avoit faict voile

après

après que l'assemblée du conseil feut achevée, en feurent fort courroucez et despitez de se veoir ainsy affinez : et en eurent ceulx de Rege leur passe-temps, de veoir que des Pheniciens ne prissent pas plaisir qu'on leur eust joüé un tour de finesse et de tromperie.

Réponse remarquable d'Andromachus à un ambassadeur de Carthage.

Toutesfois ils se resolurent à la fin d'envoyer sur l'une de leurs gualeres, un ambassadeur à Tauromenion. Cest ambassadeur parla fort audacieusement et fort barbaresquement à Andromachus en cholere : et finalement luy monstra premier le dedans, et puis après le dehors de la main, et le menaça que sa ville seroit ainsy renversée sans dessuz dessoubz, si promptement il n'en jectoit hors les Corinthiens. Andromachus ne s'en feit que rire, et luy tendant l'endroict de la main, et puis tout-à-coup luy monstrant l'envers, luy dict, qu'il eust soubdainement à se partir de la ville s'il ne vouloit que sa gualere luy feust ainsy renversée.

Tandis que les Siciliens déliberent s'ils doivent recevoir Timoleon, il défait Icetes devant la ville d'Adrane.

Au demourant Icetes adverty du passage de Timoleon, et en ayant paour, envoya querir bon nombre de gualeres Carthaginoises : et adoncques perdirent entierement les Syracusains toute esperance de salut, voyants que leur port estoit saisi par les gualeres des Carthaginois, la meilleure partie de leur ville occupée par Icetes, et le chasteau par le tyran Dionysius, et que Timoleon n'estoit encores qu'attaché, par maniere de dire, à une petite lisiere de la Sicile, n'y tenant encores que la

petite ville de Tauromenion avecques bien peu de puissance, et encores moindre esperance, à cause qu'il n'avoit pour tout moyen de faire la guerre que mille hommes de pied, et de provision de vivres et d'argent austant qu'il en falloit pour les entretenir et nourrir seulement: oultre ce que les austres villes de la Sicile ne se fioyent point en luy, ains pour les violences et extorsions qu'elles avoyent endurées de fresche memoire, vouloyent mal de mort à tous chefs et conducteurs de gens de guerre, mesmement pour la desloyaulté de Calippus et de Pharax, dont l'un avoit esté Athenien, et l'austre Lacedæmonien, tous deux disants estre venus pour affranchir la Sicile, et en deschasser les tyrans, et neantmoins y avoyent faict tant de maulx aux pauvres Siciliens, que les miseres et calamitez qu'ils avoyent endurées soubz les tyrans leur sembloyent tout or, au prix de celles que ces capitaines leur avoyent faict souffrir, et reputoyent plus heureux ceulx qui volontairement s'estoyent rangez et soubsmis au joug de servitude, que ceulx qui se voyoyent remis et restituez en liberté: et pourtant ne pouvants croire que ce Corinthien deust estre meilleur que les austres, ains pensants que ce feussent les mesmes ruses et les mesmes amorces de bonne esperance et de belles paroles, qu'on leur avoit presentées auparavant, pour les atraire à vouloir accepter de nouveaulx tyrans, ils avoyent pour suspectes, et rejectoyent toutes les semonces et

sollicitations des Corinthiens, exceptez les Adranitains, lesquels ayants leur petite ville dediée et consacrée au Dieu Adranus fort honnoré et reveré par toute la Sicile, estoyent lors en dissension les uns contre les austres, et appelloit l'une des parties Icetes et les Carthaginois, et l'austre avoit envoyé devers Timoleon : si se rencontra par cas d'advanture, que les uns et les austres se hastants pour y arriver les premiers, ils y arriverent tous deux presque en un mesme temps : mais Icetes avoit jusqu'au nombre de cinq mille combattants, et Timoleon n'en avoit en tout que douze cent, avecques lesquels il se partit pour s'en aller vers la ville d'Adrane distante de Tauromenion environ de vingt lieuës et demie : et pour la premiere journée il ne feit pas grand chemin, ains se logea de bonne heure : mais le lendemain il marcha bien plus hastifvement, et par un païs aspre.

Quand ce vint sur le soir, que le jour commençoit ja à faillir, il eut nouvelles qu'Icetes ne faisoit gueres qu'arriver à l'heure devant Adrane, et qu'il se campoit. Quoy entendu, les particuliers capitaines et chefs des bandes feirent arrester ceulx qui marchoyent les premiers pour repaistre et reposer un petit, affin qu'ils en feussent plus dispos et mieulx desliberez pour combattre : mais Timoleon s'advança d'aller vers eulx, et les pria de ne point faire ainsy, ains de tirer oultre à la plus grande diligence qu'ils pourroyent affin qu'ils peus-

sent surprendre leurs ennemys en desarroy, comme il estoit vray-semblable qu'ils les trouveroyent, ne faisants que d'arriver, et estants empeschez à faire leur logis et appareiller à soupper : mais quant et quant en leur disant ces raisons il print son pavois dessuz son bras, et se meit à marcher devant tout le premier, aussy guayement comme s'il eust esté asseuré d'aller à une victoire toute certaine. Quoy voyants les austres, le suivirent en pareille asseurance.

Or leur restoit-il encores à faire environ deux petites lieuës de chemin, lesquelles achevées, ils chargerent incontinent leurs ennemys qu'ils trouverent tous desarroyez, et qui se meirent à fuyr aussy-tost qu'ils les sentirent approcher, de sorte qu'il ne feut pas tué plus de trois cent hommes, et deux fois austant qui feurent faicts prisonniers et leur camp prins. Adoncques les Adranitains ouvrants leurs portes se rendirent à Timoleon, luy racontants avecques grande frayeur et grande merveille, comme à l'instant mesme et sur le poinct de la charge, les portes du temple de leur Dieu s'estoyent ouvertes d'elles-mesmes, et que la javeline que son image tenoit en la main, avoit branslé mesmement au bout où estoit le fer, et toute sa face s'estoit veuë trempée de sueur ce qui ne signifioit pas à mon advis, la victoire qu'il guaigna lors seulement, mais aussy les beaulx exploicts, qu'il feit depuis, ausquels ceste premiere rencontre-là donna heureux commencement, pource que incontinent apres

plusieurs villes envoyerent devers Timoleon pour se joindre et entrer en ligue avecques luy : et Mamercus le tyran de Catane, homme de guerre et puissant en argent, rechercha son alliance.

Dionysius, tyran de Sicile, s'étant rendu à Timoleon, est envoyé à Corinthe.

Mais qui plus est, Dionysius le tyran de Syracuse estant las de suyvre plus esperance, et se trouvant bien près d'estre forcé par longueur de siege, ne feit plus compte d'Icetes, quand il sçeut comme il avoit esté rompu ainsy honteusement, et au contraire estimant beaucoup la valeur de Timoleon, envoya devers luy, luy faire entendre qu'il se contentoit de rendre sa personne et son chasteau entre les mains des Corinthiens. Timoleon, bien joyeux de ceste prosperité non esperée, envoya pour se saisir du chasteau, Euclides et Telemachus, deux capitaines Corinthiens, avecques quatre cent hommes, non pas tous à la fois ny à la descouverte (car il estoit impossible, estants les ennemys au guet dedans le port) mais par petites trouppes et à la desrobbée, il feit tant qu'il les y coula tous dedans.

Ainsy se saisirent les souldards de la place et du palais du tyran, avecques tout le meuble et toutes les provisions necessaires pour la guerre qu'il y avoit dedans ; car il y avoit bon nombre de chevaulx de service, grande quantité de bastons et d'armes offensifves de toutes sortes, et d'engins de batterie à tirer au loing et d'austres armes de deffense, qui y avoyent esté assemblées de longue main, pour armer bien soixante

et dix mille hommes, et si y en avoit encores oultre tout cela bien dix mille hommes de guerre, lesquels avecques tout le demourant Dionysius livra entre les mains de Timoleon, et luy avecques son argent et quelques-uns de ses amys, sortit par la mer sans que Icetes en apperçeust rien, et s'en alla rendre au camp de Timoleon.

De quelle maniere vécut Dionysius dans sa retraite.

Ce feut là où premier on le veit privé, en bas et petit estat; encores feut-il de-là à peu de jours envoyé dessuz une navire avecques peu d'argent à Corinthe, luy qui estoit né et avoit esté nourri en la plus grande et plus renommée tyrannie et principaulté conquise par force, qui feust oncques au monde, et qui l'avoit luy-mesme tenue l'espace de dix ans depuis la mort de son pere, et avoit esté depuis que Dion l'en avoit chassé diversement travaillé en guerre l'espace de douze ans, durant lesquels s'il avoit faict beaucoup de maulx, encores en avoit-il souffert davantage; car il veit la mort de ses enfants qui estoyent ja grands et en aage de porter armes : il veit forcer et violer ses filles estants encores à marier, et sa propre sœur, qui estoit aussy sa femme, premierement honnie et oultraigée en sa personne des plus vilaines et plus infames dissolutions, dont ses ennemys se peurent adviser, et puis après meurtrie cruellement avecques ses enfants, et leurs corps à la fin jectez dedans la mer, ainsy comme nous avons escript plus au long en la vie de Dion.

Mais arrivé que feut Dionysius en la ville de Corinthe, il n'y eut homme en toute la Grece qui n'eust envie d'y aller pour le veoir et parler à luy : et y alloyent les uns bien ayses de son malheur, comme s'ils eussent foulé aux pieds celuy que la fortune avoit abbattu, tant ils le hayssoyent asprement ; les austres amollis en leurs cœurs de veoir une si grande mutation, le reguardoyent avecques ne sçay quoy de compassion, considerant la puissance grande qu'ont les causes occultes et divines sur l'imbecillité des hommes et sur les choses qui passent tous les jours devant nos yeulx ; car ce siecle-là ne produisit oncques chef d'œuvre ny de nature, ny de main d'homme si merveilleux comme feut celuy-là de la fortune, laquelle feit veoir un homme, qui peu devant avoit esté seigneur de toute la Sicile presque, dedans la ville de Corinthe s'arrester ordinairement à entretenir une vivandiere, ou demourer tout un jour assis en la boutique d'un parfumier, ou boire le plus souvent en plein cabaret, ou bien tancer et desbattre au beau milieu d'une rue devant tout le monde avecques des femmes faisants publicquement marchandise de leurs corps, ou enseigner des menestrieres en plein carrefour, et disputer avecques elles, du meilleur sens qu'il eust, sur l'harmonie de quelques chansons qu'on chantoit par les theatres.

Ce que les uns disent qu'il faisoit ne sçachant austrement à quoy passer son temps, pource que de sa nature il estoit homme de lasche cœur,

et qui aymoit toutes voluptez peu honnestes, les austres sont d'advis qu'il le faisoit pour en estre plus mesprisé, de paour que les Corinthiens n'entrassent en quelque soupçon et quelque deffiance de luy, ayants opinion qu'il regrettast le changement de sa vie, et qu'il eust encores intention quelquefois de tascher à recouvrer son estat, et que pour ceste cause il feit et feignist expressement beaucoup de choses contre sa nature, se montrants estre un grand niais à veoir ce à quoy il s'amusoit.

Quelques apophthegmes de Dionysius, qui font croire que sa conduite étoit raisonnée.

Ce neantmoins encores a l'on receuilli et mis par memoire quelques siennes responses, qui semblent tesmoigner que ce n'estoit point par lascheté de cœur, ny par bestise qu'il faisoit toutes ces choses, ains pour s'accommoder à sa fortune presente; car estant arrivé à Leucade, qui est ville anciennement fondée par les Corinthiens, comme celle de Syracuse; il dict aux habitants d'icelle, *qu'il se trouvoit tout ainsy que les jeunes garçons quand ils ont failli; car comme ils fuyent la presence de leurs peres, ayants honte de se trouver devant eulx, et sont plus ayses de se tenir avecques leurs freres; aussy*, dict-il, *serois-je plus content de demourer icy avecques vous, non point aller me representer à Corinthe, qui est nostre cité metropolitaine.*

Une austre fois aussy qu'il estoit à Corinthe, il y eut un estrangier qui se mocqua assez importunement de luy, et mesmement de ce qu'estant en sa seigneurie, il prenoit plaisir à veoir des gens de lettres et des philosophes

autour

autour de luy, jusques à luy demander à la fin, dequoy luy avoit servi le sçavoir et la sagesse de Platon. Il luy respondict, *te semble-il qu'elle ne m'ayt rien prouffité, à veoir comme je supporte le changement de ma fortune?* Et au musicien Aristoxenus, et à quelques austres qui luy demandoyent quel desbat il y avoit eu entre Platon et luy, et dont il estoit procedé : il respondict, *que la condition des tyrans estoit veritablement malheureuse, et leur estat plein de beaucoup de maulx, mais qu'il n'y en avoit pas un si grand comme cestuy, que nul de ceulx qu'on appelle leurs mignons et qui les gouvernent, n'ose franchement parler à eulx, ny leur dire librement leur verité, et que ç'avoit esté par leur fauste qu'il s'estoit privé de la compaignie de Platon.*

Une austre fois il y eut quelqu'un, qui pensant faire du plaisant et se mocquer avecques bonne grace de luy, en entrant dedans sa chambre secoüa sa robbe, comme l'on faict quand on entre chez les tyrans, pour monstrer qu'on n'a point d'armes cachées dessoubz; mais Dionysius luy rendit son change plaisamment; car il luy dict, *fais cela quand tu sortiras de ceans, pour veoir si tu y auras rien desrobbé.* Et comme Philippus, roy de Macedoine, un jour à table feut tombé en propos de chansons, poesies et tragœdies que Dionysius le pere avoit composées, et feignist s'esmerveiller, quand, ne comment il avoit eu loisir de vacquer à faire semblables compositions : il luy respondict assez à propos, *c'estoit*, dict-il, *aux heures que toy et moy,*

et tous austres seigneurs qu'on repute grands et heureux, employons à follastrer et à yvrogner.

Or quant à Platon, il ne vit jamais Dionysius à Corinthe ; mais Diogenes le Sinopien la premiere fois qu'il le rencontra en son chemin luy dict, *tu es bien maintenant en estat indigne de toy.* Dionysius s'arresta tout court, et luy dict, *vrayement*, Diogenes, *je te sçay bon gré de ce que tu as compassion de ma miserable fortune. Comment*, luy repliqua Diogenes, *cuides-tu que j'aye compassion de toy? j'en ay plustost despit, de veoir un esclavè tel que toy, digne de vieillir et mourir au malheureux estat de tyran, comme a faict ton pere, se joüer ainsy en seureté et passer son temps parmy nous.* Quand je viens à conferer ces paroles de Diogenes, avecques les propos qu'escript l'historien Philisthus, en deplorant la fortune des filles de Leptines, disant qu'elles estoyent reduictes de la haultesse de tous biens et tous honneurs mondains, en quoy abonde l'estat de la seigneurie tyrannicque, à une vie basse et privée, il me semble proprement que ce sont les regrets de quelque femmelette, qui regrette la perte des boites où estoyent ses fards, ou ses belles robbes de pourpre, ou ses bagues et petits affiquets d'or. Si m'a semblé que cest entremet de ce que nous avons escript du tyran Dionysius, ne seroit point trop impertinent ny hors de propos, d'estre inseré en ces vies, et qu'il ne sera point trouvé fascheux ny inutile aux auditeurs, pourveu qu'ils n'ayent point trop de haste, ou qu'ils ne soyent empeschez ailleurs.

Mais au demourant si la desfortune de ce tyran Dionysius semble estrange, la prosperité de Timoleon ne feut pas moins esmerveillable; car dedans cinquante jours après qu'il eut mis le pied en la Sicile, il eut entre ses mains le chasteau de Syracuse, et envoya Dionysius confiné à Corinthe : ce qui donna si bon courage aux Corinthiens, qu'ils luy envoyerent de renfort deux mille hommes de pied, et deux cent chevaulx, lesquels allerent prendre terre en Italie au païs des Thuriens : mais voyants qu'il leur estoit impossible passer de là en Sicile, pource que les Carthaginois tenoyent la mer avecques grosse flotte de vaisseaux, et à ceste cause estants contraincts d'attendre quelque occasion, ils employerent cependant leur loisir à un très-bel et très-digne exploict, pource que les Thuriens qui pour lors avoyent la guerre contre les Brutiens, meirent leur ville entre leurs mains, laquelle ils guarderent aussy loyaulment et aussy fidelement comme si ç'eust esté leur propre païs.

Timoleon est délivré miraculeusement de la mort que Icetes avoit machinée contre lui par trahison.

Cependant Icetes tenoit tousiours le chasteau de Syracuse assiegé, empeschant le plus qu'il luy estoit possible qu'il ne vinst par mer du bled aux Corinthiens qui estoyent dedans, et avoit attiltré deux souldards estrangiers qu'il envoya en la ville d'Adrane pour occire en trahison Timoleon, lequel n'avoit point austrement des guardes à l'entour de sa personne, et estoit de sejour parmy les Adranitains, ne se deffiant de chose du monde, pour l'asseu-

rance qu'il avoit de la saulveguarde du dieu des Adranitains. Ces souldards envoyez pour faire cest assassinement feurent d'advanture advertis que Timoleon devoit un jour sacrifier à ce dieu; si entrerent dedans le temple portants des dagues dessoubz leurs robbes, et feirent tant que petit à petit ils approcherent, passants à travers la presse, jusques au plus près de l'autel; mais à l'instant mesme qu'ils s'entredonnoyent courage pour executer leur entreprinse, il y eut un tiers qui donna un si grand coup d'espée sur la teste de l'un des deux, qu'il en tomba par terre.

Celuy qui avoit faict le coup s'enfuyt incontinent, tenant tousiours son espée nue au poing, et s'en alla guaigner une haulte roche, et l'austre souldard qui estoit venu avecques le blecé, se saisit d'un coing de l'autel, et demanda pardon à Timoleon, à la charge qu'il luy descouvriroit l'embusche qui estoit dressé contre luy. Timoleon le luy octroya, et adoncques il luy desclara comme luy et son compaignon mort avoyent esté envoyez pour le tuer. Cependant on ameina aussy celuy qui s'en estoit fuy sur le rocher, lequel crioit à haulte voix qu'il n'avoit rien faict qu'il n'eust deu faire, pource qu'il avoit occis celuy qui avoit tué son pere en la ville des Leontins, à quoy verifier luy servirent auscuns des assistants, qui tesmoignerent qu'il disoit verité, et s'esmerveillerent grandement de l'artifice dont use la fortune, comment elle conduict une meinée par le moyen

d'une austre, et r'assemble toutes choses quelque loing qu'elles soyent l'une de l'austre, et les enclave et enchaisne ensemble, encores qu'elles semblent estre si differentes les unes des austres, qu'elles n'ayent rien de commun entre elles, faisant que la fin de l'une vient à estre le commencement de l'austre.

Les Siciliens aiment et reverent Timoleon encore plus qu'auparavant.

Les Corinthiens doncques, ceste chose entendue, donnerent à celuy qui bailla le coup d'espée, une couronne de la valeur d'environ cent escus d'or, pour austant qu'il avoit presté la passion de son juste courroux au bon esprit qui avoit en guarde Timoleon. Et au reste, ceste bonne encontre ne servit pas seulement pour le present, ains feut aussy utile à l'advenir, pource que ceulx qui la veirent, en conçeurent bonne esperance, et en eurent en plus grande reverence et plus grand soing la personne de Timoleon, comme estant homme sainct, aymé des dieux, et envoyé expressement pour delibvrer la Sicile de captifvité.

Icetes change de projet.

Mais Icetes ayant failli à ce premier essay, et voyant que tous les jours plusieurs se rangeoyent du costé de Timoleon, se blasma luymesme, de ce qu'ayant une si grosse puissance des Carthaginois, toute preste sur les lieux, à son commandement, il ne n'en servoit que par petites parcelles, comme s'il en eust eu honte, et alloit usant de leur alliance à la desrobbée. Si envoya querir leur general Mago avecques toute sa flotte.

Mago à sa requeste y ameina une armée

Mago, chef de l'armee Carthaginoise, assiege Syracuse avec de tres-puissantes forces.

effroyable à veoir de cent cinquante voiles, dont il occupa et couvrit tout le port, puis meit en terre soixante mille combattants, qu'il logea dedans la ville mesme de Syracuse, de maniere que tout le monde estimoit, que le temps dont on avoit parlé anciennement, et dont on menaçoit la Sicile de si longue main, qu'elle seroit un jour toute habitée et possedée par les Barbares, estoit adoncques venu, pource qu'en tant de guerres que les Carthaginois avoyent euës auparavant en la Sicile, jamais ne leur estoit advenu de prendre la ville de Syracuse, et lors par la trahison d'Icetes qui les y avoit reçeus, on les y voyoit campez.

De l'austre costé les Corinthiens qui estoyent dedans le chasteau, se trouvoyent en grande peine et en grand dangier, pource que les vivres leur appetissoyent fort, et commençoyent à en avoir fauste, à cause que les ports estoyent bien estroictement guardez, et si falloit qu'ils feussent continuellement en armes pour deffendre leurs murailles qu'on battoit et assailloit en plusieurs endroicts, avecques toutes sortes d'engins de batterie, et toutes sortes d'inventions à prendre villes : au moyen dequoy ils estoyent aussy contraincts de se despartir en plusieurs trouppes.

Timoleon secourt les Syracusains de tout son pouvoir.

Toutesfois Timoleon par dehors leur faisoit tout le secours qui luy estoit possible, leur envoyant de Catane du bled, sur des petits batteaux de pescheurs et austres petites barques, lesquelles se couloyent dedans le chasteau le

plus souvent en tourmente, passants à travers les gualeres des Barbares, qui s'escartoyent les unes des austres, à cause du vent et de l'agitation des ondes de la mer : dequoy Mago et Icetes s'estants apperçeus, resolurent d'aller prendre la ville de Catane, de laquelle venoyent ainsy vivres aux assiegez, et prenants avecques eulx les meilleurs combattants de toute l'armée, et partants de Syracuse, cinglerent vers Catane.

Mais cependant Leon, Corinthien, capitaine de ceulx qui estoyent à la guarde du chasteau, voyant du dedans que les ennemys faisoyent maulvais guet, et ne se tenoyent point sur leurs guardes, feit soubdainement une saillie sur eulx, et les surprenant en tua de primsault une partie et chassa l'austre, tellement qu'il se saisit du quartier de la ville, qu'on appelle *l'Achradine*, qui estoit la meilleure partie de la ville, qui moins avoit esté endommagée; car la ville de Syracuse semble estre composée de plusieurs villes joinctes ensemble, et y ayant trouvé quantité de bleds, et d'or et d'argent, ne voulut point abandonner ce quartier ny retourner dedans le chasteau, ains reparant en diligence l'enceincte d'iceluy et le conjoignant au chasteau avecques quelques fortifications qu'il y feit à la haste, se deslibera de tenir et guarder l'un et l'austre.

Or estoyent Mago et Icetes bien près de Catane, quand il arriva devers eulx un chevaulcheur parti de Syracuse, qui leur apporta ceste nouvelle, que l'Achradine estoit prinse;

dequoy tous deux feurent bien estonnez ; et s'en retournerent tout court à grande diligence, ayants failli à prendre ce qu'ils pretendoyent, et à guarder ce qu'ils tenoyent. Et quant à cela, il est encores doubteux s'il se doibt attribuer à prudence et à vaillance ; ou bien à faveur de la fortune ; mais ce que je diray maintenant se doibt à mon advis, attribuer totalement à la grace de fortune. C'est que les deux mille souldards Corinthiens qui s'estoyent arrestez en la ville des Thuriens, partie pour la crainte des gualeres Carthaginoises qui les guettoyent au passage soubz la conduicte de Hanno, et partie aussy à cause que la mer par plusieurs jours se tint fort haulte, et feut tousiours fort courroucée, à la fin prindrent le hazard de passer à travers le païs des Brutiens, et moitié de gré, moitié par force, feirent tant qu'ils guaignerent la ville de Rege, estant encores la mer fort irritée.

Hanno, amiral des Carthaginois, tâche de tromper les Syracusains.

Au moyen de quoy l'amiral des Carthaginois, Hanno, ne s'attendant plus qu'ils deussent passer, ains se persuadant qu'ils demoureroyent tousiours là à ne rien faire et perdre temps, se meit en la teste qu'il avoit inventé une bonne ruse et subtile finesse pour abuser les ennemys : si commanda à tous ses gens de mettre sur leurs testes des chappeaux de triomphe, et quant et quant, feit parer et accoustrer ses gualeres de boucliers, de cottes d'armes, et de harnois à la Grecque, et en cest equipage s'en retourna cinglant devers Syracuse, et alla passer, à force de rames, tout le long

long du chasteau avecques grands cris et battements de mains, faisant crier à ceulx de dedans qu'il avoit deffaict le secours qui leur venoit de Corinthe, ainsy comme ils cuydoyent passer de la coste d'Italie en la Sicile, s'estant promis que cela descourageroit grandement ceulx qui estoyent assiegez.

Mais cependant qu'il s'amusoit à ceste sottise et habile tromperie, les Corinthiens estants arrivez par le travers du païs des Brutiens en la ville de Rege, voyants que personne ne guardoit plus le passage de la mer, et que la tourmente, comme par miracle, s'estoit tout expressement appaisée, et estoit demourée la mer fort calme et tranquille, ils s'embarquerent soubdainement sur des barques de passage et batteaux de pescheurs, avecques lesquels ils passerent en la Sicile, si seurement et en bonace si grande, qu'ils tiroyent leurs chevaulx après eulx par les renes, nageants au long de leurs batteaux. Quand ils feurent tous passez, Timoleon les ayant receuillis, alla incontinent se saisir de Messine, et de là, marchant en bataille, print son chemin droict à Syracuse, se confiant plus à la bonne fortune qui le conduisoit, qu'à la force qu'il meinoit, pource qu'il n'avoit pas en tout avecques luy plus de quatre mille combattants. Toutesfois, Mago entendant sa venue, s'en effroya et troubla grandement, et si entra encores en plus grand souspeçon pour une telle occasion.

A l'entour de Syracuse y a des marais qui

reçoipvent grande quantité d'eau doulce, tant des fontaines que des ruisseaux, lacs et rivieres, qui se vont par là deschargeant en la mer, et à ceste cause s'y engendre et nourrit une quantité grande d'anguilles, et s'y en faict en tout temps une pescherie merveilleuse, exposée à qui en veult prendre ; parquoy les Grecs qui estoyent à la soulde des uns et des austres, quand ils avoyent loisir, et qu'il y avoit surseance d'armes, s'amusoyent à en pescher : et comme gens d'une mesme langue, qui n'avoyent nulle cause de particulieres inimitiez les uns contre les austres, comme quand il estoit saison de combattre, ils en faisoyent leur debvoir ; aussy en temps de treves ils s'entre-hantoyent et parloyent familierement les uns avecques les austres, mesmement en vacquant à ceste pecherie d'anguilles, et disoyent qu'ils s'esmerveilloyent de l'assiette des beaulx lieux qu'il y avoit là au long, et comme ils avoyent la mer bien à propos.

Si y eut entre eulx quelqu'un de ceulx qui prenoyent soulde des Corinthiens, qui se print à dire : *est-il bien possible que vous austres, qui estes Grecs de nation, et qui avez une si belle et si grande ville, doüée de tant de bonnes commoditez, la vouliez rendre barbare, en y logeant auprès de vous ces meschants Carthaginois, qui sont les plus cruels meurtriers qui soyent au monde, là où vous deussiez plustost desirer qu'il y eust plusieurs Siciles entre eulx et la Grece. Seriez-vous bien si peu advisez de croire qu'ils ayent assemblé*

une armée de toute l'Africque, jusques aux colonnes d'Hercules, et jusques à l'ocean Atlanticque, affin de venir icy combattre pour establir la tyrannie d'Icetes, lequel, s'il eust eu le sens et le jugement de bon capitaine, n'eust pas rejecté ceulx qui sont ses ancestres et ses fondateurs, pour introduire et mettre en son païs les anciens ennemys d'iceluy, ains y eust eu austant d'honneur et d'aucthorité que raisonnablement il en eust peu desirer, du gré et consentement des Corinthiens et de Timoleon.

Mago, sur de faux bruits, se retire sans rien faire.

Les souldards qui avoyent esté à ce devis, semerent ces propos en leur camp, et donnerent occasion à Mago de souspeçonner quelque trahison, avecques ce qu'il ne demandoit que quelque couleur pour s'en aller. Et pourtant, quoyque Icetes le priast de demourer, en luy remonstrant de combien ils etoyent plus forts que les ennemys, ce neantmoins, estimant qu'il cedoit plus en vertu et faveur de fortune à Timoleon, qu'il ne le surmontoit en nombre de gens, il meit voile au vent, et s'en retourna honteusement en Africque, laissant eschapper de ses mains, sans auscun discours de raison humaine, la conqueste de toute la Sicile. Le lendemain qu'il feut parti, Timoleon alla se presenter en bataille devant la ville; et quand les Grecs et luy entendirent comme les Carthaginois s'en estoyent fuys, et que de faict ils veirent le port tout vuide de vaisseaux, ils se prindrent à rire et à se mocquer de la lascheté de Mago, et par derision feirent crier par la ville qu'on donneroit un bon present à celuy

qui diroit nouvelles où s'en estoit fuye l'armée des Carthaginois.

Icetes, s'opiniâtrant à donner bataille, est défait et chassé de Syracuse par Timoleon.

Ce nonobstant, Icetes encores s'opiniastra à vouloir combattre, ne voulant point lascher la prise qu'il tenoit, ains deffendre jusques au bout les quartiers de la ville qu'il avoit occupez, soy confiant en ce qu'ils estoyent forts d'assiette et malaysez à approcher; quoy voyant Timoleon, despartit son armée, et luy, avecques l'une des trouppes, donna à l'endroict qui estoit le plus difficile, du costé que passe la riviere d'Anapus, et ordonna une austre trouppe pour assaillir aussy au mesme temps du costé de l'Achradine, soubz la conduicte d'Isias, Corinthien, et une troisiesme trouppe du dernier renfort qui estoit venu de Corinthe, que meinoyent Dinarchus et Demaratus, pour assaillir le quartier qui s'appelle Epipoles.

Ainsy l'assault estant donné de tous costez et tout en un mesme temps, les gens d'Icetes feurent incontinent rompus, et s'enfuyrent. Si est bien raisonnable d'attribuer à la proüesse des combattants, et à la prudence et sagesse du capitaine, ce que la ville feut ainsy emportée d'assault, et que si soubdainement elle vint à estre entre les mains de Timoleon, s'en estant les ennemys fuys: mais qu'il n'y ayt eu en cest assault pas un Corinthien ny tué ny blecé, il m'est bien advis que cela proprement est œuvre et effect de la fortune, qui avoit prins à favoriser Timoleon, comme voulant estriver et faire à l'envi de sa vertu, affin que ceulx qui

orroyent parler de ses faicts, eussent plus d'occasion de l'admirer pour heureux, que de le loüer pour vertueux : car la renommée de ce grand exploict ne courut pas seulement en peu de jours par toute l'Italie, mais aussy par toute la Grece ; de maniere que les Corinthiens, qui ne pouvoyent encores croire que leurs gens feussent passez à saulveté en la Sicile, entendirent tout ensemble qu'ils estoyent arrivez à port de salut, et avoyent eu la victoire sur leurs ennemys, tant les affaires succederent heureusement, et tant la fortune adjousta de soubdaineté et de vistesse à la beaulté de ses faicts.

Timoleon détruit la forteresse et le palais des tyrans.

Ayant doncques Timoleon le chasteau et la forteresse de Syracuse entre ses mains, ne feit pas comme Dion ; car il ne l'espargna pas pour la beaulté et magnificence de la fabricque, ains esvitant la suspicion, qui avoit premierement faict calomnier Dion, et à la fin avoit esté cause de le faire tuer, il feit crier à son de trompe *que quiconque vouldroit des Syracusains, s'en vinst avecques quelque ferrement pour ayder à desmolir et ruiner la forteresse des tyrans.* Il n'y eut homme en toute la ville de Syracuse qui n'y montast incontinent, et qui ne reputast ce cri et celle journée estre certain commencement du recouvrement de leur liberté. Si ruinerent non-seulement la forteresse du chasteau, mais aussy les palais, les sepultures, et generalement tout ce qui pouvoit servir de memoire des tyrans ; et ayant la place en

peu de jours esté nettoyée et applanie, Timoleon y feit edifier des salles et auditoires à tenir la justice, à la requeste de ceulx de la ville, et y establit par ce moyen l'estat de liberté populaire, en supprimant la domination tyrannicque.

Il rétablit les choses dans leur ancien état et rappelle les Syracusains qui étoient hors de la ville.

Mais voyant qu'il avoit recouvré une cité où il n'y avoit point d'habitants, pource que les uns estoyent morts ès guerres et dissentions civiles, les austres s'en estoyent fuys de paour d'avoir à vivre soubz des tyrans, tellement qu'en la grande place de Syracuse l'herbe estoit creuë si haulte et si forte, que les chevaulx y paissoyent, et les palefreniers y couchoyent. Les austres villes, bien peu exceptées, estoyent pleines de cerfs et de sangliers; et bien souvent ceulx qui estoyent de loisir, trouvoyent à chasser dedans les fauxbourgs et fossez au plus près des murailles, et n'y avoit personne de ceulx qui habitoyent ès chasteaux et places fortes des champs, qui en voulust sortir pour retourner habiter ès villes, tant ils estoyent tous effarouchez, et tant ils avoyent en haine et en horreur les assemblées de conseil, les harangues et l'entremise du gouvernement, dont leur estoyent issus tant de tyrans.

Mago se tue lui-même, pour éviter le supplice de la mort.

Voyant doncques Timoleon ceste desolation, et aussy ce peu de Syracusains naturels qui estoyent eschappez, ils feurent d'advis d'escrire aux Corinthiens qu'ils envoyassent des habitants de la Grece pour repeupler la ville de Syracuse, pource qu'austrement les

terres demoureroyent inutiles sans estre cultivées, avecques ce qu'ils attendoyent une grosse guerre de l'Africque, estants advertis comme les Carthaginois avoyent faict pendre en croix le corps de leur capitaine general, Mago, qui s'estoit luy-mesme tué à cause de ses maulvais desportements en ceste charge, et qu'ils remettoyent suz une austre puissante armée pour repasser et retourner l'année ensuivant faire la guerre en la Sicile.

Ces lettres de Timoleon estants portées à Corinthe, et quant et quant y estants arrivez les ambassadeurs de Syracuse, qui supplioyent le peuple de vouloir prendre le soing et la protection de leur pauvre ville, et d'en vouloir estre de rechef fondateurs, les Corinthiens ne feurent point tentez d'avarice ny de convoitise de se faire seigneurs d'une si belle et si grosse cité, ains envoyerent premierement par toutes les assemblées de festes solemnelles et jeux publics de la Grece, faire sçavoir à son de trompe, *que les Corinthiens ayants deffaict la tyannie qui estoit en la ville de Syracuse, et en ayants chassé les tyrans, r'appelloyent les Syracusains fugitifs de leurs païs, et tous austres Siciliens qui y vouldroyent retourner habiter, en toute franchise et pleine liberté, avecques promesses de leur despartir les terres justement et esgualement austant aux uns qu'aux austres;* puis envoyerent aussy messagers en Asie, et par toutes les isles là où ils entendoyent que plusieurs bannys de Syracuse s'estoyent retirez, les admonester et

semondre de s'en venir à Corinthe, et que les Corinthiens leur donneroyent vaisseaux, capitaines et moyen pour seurement les conduire jusques dedans Syracuse à leurs propres cousts et despends, en recompense de quoy la ville de Corinthe recepvoit une très-glorieuse loüange et benissement d'un chascun, de delibvrer ainsy la Sicile de la servitude des tyrans, de la preserver qu'elle ne tombast soubz la main des Barbares, et de remettre les naturels citoyens en leurs païs et leurs maisons. Toutesfois ceulx de la Sicile qui, à la semonce de ces publicques criées, s'assemblerent à Corinthe, ne se trouvants pas en nombre suffisant, prierent les Corinthiens de recepvoir avecques eulx encores d'austres habitants, tant de Corinthe mesme que de tout le demourant de la Grece; ce qui feut faict, et en assembla-l'on jusques à dix mille, qui, tous ensemble, s'embarquerent pour aller à Syracuse, où il y en avoit desia un austre grand nombre qui s'estoit retiré devers Timoleon, tant de la Sicile mesme, que de toute l'Italie; de sorte que tous ensemble faisoyent jusques au nombre de soixante mille, ainsy comme Athanis l'escript, entre lesquels il despartit tout le territoire, et leur vendit des maisons de la ville, jusqu'à la valeur de six cent mille escus, en laissant faculté aux naturels citoyens de retirer les leurs, et faisant par ce moyen que le peuple, qui estoit extresmement pauvre, eust de l'argent en commun pour survenir tant aux affaires et

Timoleon pourvoit sagement aux besoins des Syracusains.

necessitez

necessitez publicques, qu'aux frais de la guerre.

Les statues mesmes feurent vendues, et donna le peuple sa sentence à la pluralité de ses voix sur chascune d'icelles : car elles feurent mises en justice, et accusées tout ne plus ne moins que si c'eussent esté hommes vivants que l'on eust examinez et syndicquez en justice. Et dict-on que les Syracusains reserverent alors la statue de Gelon, ancien tyran de leur ville, honorants sa memoire à cause d'une grande victoire qu'il avoit guaignée auprès de la ville de Himere, sur les Carthaginois, et condamnerent toutes les austres à estre ostées des lieux publics, et vendues.

Timoleon nettoie la Sicile des tyrans qui en vouloient à sa liberté.

Ainsy commençoit la ville de Syracuse à se remplir et à se revenir petit à petit, y accourants de tous costez gens pour y habiter : au moyen de quoy Timoleon pensa d'affranchir aussy les austres villes, et de tout poinct exterminer et desraciner les tyrannies de la Sicile ; et pour y parvenir, leur alla faire la guerre jusques chez eulx. Le premier auquel il s'addressa, feut Icetes, qu'il contraignit d'abandonner l'alliance des Carthaginois, et de promettre qu'il desmoliroit les forteresses qu'il tenoit, et vivroit en homme privé dedans la ville des Leontins. Leptines aussy semblablement, qui estoit tyran de la ville d'Apollonie, et de plusieurs austres petites villettes d'à l'entour, se voyant en dangier d'estre prins par force, se rendit ; en quoy faisant, Timoleon

Il abat Icetes.

Il relegue Leptines à Corinthe.

luy saulva la vie, et l'envoya à Corinthe, estimant que ce seroit chose honnorable à son païs, que les austres Grecs vissent en la cité metropolitaine les tyrans de la Sicile vivants petitement et bassement, comme bannis.

Cela faict il s'en retourna à Syracuse pour y vacquer et entendre à l'establissement de la chose publicque et de la police, en assistant à Cephalus et à Dionysius, deux grands personnages qu'on avoit envoyez de Corinthe pour reformer les loyx, et leur ayder à establir les principales et plus belles ordonnances de leur chose publicque. Et cependant, pource que les souldards vouloyent guaigner quelque chose sur les ennemys, et ne demourer pas oisifs, il les envoya soubz la conduicte de Dinarchus et Demaratus, au païs qui estoit soubz l'obeissance des Carthaginois, là où ils feirent rebeller contre les Barbares plusieurs petites villes; et non-seulement vescurent en affluence plantureuse de tous biens, ains encores amasserent-ils de l'argent pour l'entretenement de la guerre. Mais en ces entrefaictes, les Carthaginois descendirent à Lilybée avecques une armée de soixante et dix mille combattants, deux cent gualeres, et mille austres vaisseaux qui portoyent les engins de batterie, les chariots, vivres, et austres provisions et munitions necessaires pour un camp, en intention de ne faire plus ainsy la guerre par le menu, ains de chasser tout à un coup les Grecs de toute la Sicile entierement: car

aussy estoit-ce une puissance suffisante pour prendre et subjuguer tous les Siciliens, encores qu'ils n'eussent point esté divisez, mais bien unis les uns avecques les austres.

Timoleon va au devant de l'armée des Carthaginois, et se résout à la combattre.

Parquoy estants advertis qu'on couroit leurs terres et païs, ils y coururent incontinent en chaulde chole, soubz la conduicte de Hasdrubal et de Hamilcar, les deux chefs de leur armée. Ceste nouvelle feut tantost portée jusques à Syracuse, dont les habitants feurent si effroyez, oyants parler d'une si grosse puissance, que de si grand nombre qu'ils estoyent, à peine y en eust-il trois mille qui eussent la hardiesse de prendre les armes, et sortir en campaigne avecques Timoleon. Quant aux estrangiers souldoyez et entretenus, ils n'estoyent pas plus de quatre mille en tout, desquels encores y en eut-il mille qui, par lascheté de cœur, s'en retournerent de mi-chemin tout court, disants *que Timoleon estoit hors de son bon sens, et plus temeraire que son aage ne portoit, de vouloir aller avecques cinq mille combattants à pied, et mille chevaulx, se presenter devant soixante et dix mille, en esloignant de bien huict grandes journées de Syracuse ce peu de forces qu'il avoit pour la pouvoir deffendre; tellement que s'il advenoit qu'ils feussent contraincts de fuyr, ils n'auroyent lieu quelconque où ils se peussent retraire ne saulver, ny personne qui prinst le soing de les ensevelir et enterrer quand ils auroyent esté tuez.* Toutesfois, Timoleon estima estre advantage pour luy que ceulx-là se feussent desclarez tels comme ils

estoyent, de bonne heure avant la bataille.

Et au demourant, ayant presché et encouragé les austres, les feit tous marcher en diligence vers la riviere de Crimese, là où il estoit adverti qu'il trouveroit les Carthaginois : et ainsy comme il montoit un petit costeau, de dessuz lequel on voyoit le camp des ennemys de l'austre costé, il arriva par cas d'advanture en son ost, quelques mulets chargez de l'herbe qui s'appelle *ache*, dont les souldards se fascherent de prime face, cuidants que ce feust un maulvais presage, pource que nous avons accoustumé de couronner les sepultures des morts avecques ceste herbe, dont est venu le proverbe commun que nous disons quand quelqu'un est bien malade et en grand dangier de sa vie, *qu'il ne luy faust plus que l'ache*; c'est-à-dire, la sepulture.

Mais Timoleon voulant les retirer de ceste superstition, et leur oster ce descouragement, feit arrester l'armée ; et après leur avoir faict d'austres remonstrances selon le temps, le loisir et l'occasion, leur dict, *que la couronne se presentoit d'elle-mesme entre leurs mains avant la victoire*, pource que les Corinthiens couronnent ceulx qui emportent le prix ès jeux Istmicques qui se celebrent en leur terre, avecques des chappeaux d'ache, et estoit encores lors le prix de la victoire ès jeux solemnels Istmicques la couronne d'ache, comme jusques ici l'est-elle ès jeux de Nemée ; et n'y a pas long temps que ès jeux Istmicques on a commencé à user des branches de pin.

Timoleon doncques, ayant ainsy parlé à ses gens, comme nous avons dict, print luy-mesme de ceste ache le premier, dont il feit un chappeau qu'il se meit sur la teste, et après luy les austres particuliers capitaines, et jusqu'aux simples souldards. Qui plus est, à l'instant mesme les devins apperceurent deux aigles volants vers eulx, dont l'une tenoit entre ses griphes un serpent qu'elle perçoit d'oultre en oultre avecques ses ongles; et l'austre, en volant, jectoit un cri ferme et donnant asseurance. Si les monstrerent toutes deux aux souldards, lesquels adoncques, tous d'une voix, se prindrent à invocquer les dieux à leur ayde.

Or estoit-ce sur le commencement de l'esté, environ la fin du mois de may, approchant jà le soleil du soltice d'esté, et se leiva de la riviere un gros brouïllas, de sorte que toute la campaigne estoit couverte de broüée, et ne voyoit-on rien du camp des ennemys, seulement entendoit-on un grand bruict de voix confuses, comme venant d'une si grosse armée, et montant contre mont jusqu'à la cime du costeau : mais quand les Corinthiens eurent achevé de monter celle coste, ils meirent leurs targes et pavois en terre pour reprendre un peu d'haleine, et le soleil ayant tiré et enlevé les vapeurs du brouïllas jusques à la cime des costeaux, l'air commença à s'y espaissir et s'y grossir, de maniere que les crouppes des montaignes feurent toutes couvertes de nuées, et au contraire la plaine au-dessoubz demourant

toute nette et purifiée, on descouvrit adoncques tout clairement la riviere de Crimese, et vit-on les ennemys qui la passoyent en telle ordonnance : premierement, ils avoyent mis au-devant les chariots de guerre, armez et equippez fort espouvantablement, derriere lesquels suivoyent dix mille hommes de pied, armez avecques boucliers blancs sur leurs bras, et conjecturoit-on, à les veoir de loing si bien equippez, à leur grave desmarche, et à leur bonne ordonnance, que c'estoyent naturels Carthaginois : après lesquels suivoyent les austres nations pesle-mesle, et passoyent en foule avecques grand desarroy.

Timoleon, ayant épié l'occasion de passer une riviere, tombe sur les ennemis, qu'il met en déroute.

Et là, Timoleon considerant que la riviere luy donnoit commodité de les prendre à demi passez, et en choisir à part tel nombre qu'il vouloit, après avoir monstré au doigt à ses gens comme la bataille des ennemys estoit mespartie en deux par la riviere, pource que les uns estoyent jà passez, et les austres non, il commanda à Demaratus, que prenant les gens de cheval, il allast commencer à charger les premiers, pour enguarder qu'ils ne se peussent ranger en bataille ; et quant et quant, descendant avecques les gens de pied en la plaine, donna aux austres Siciliens les deux poinctes de son bataillon, y meslant parmi eulx quelque nombre des souldards estrangiers, et au milieu, où il estoit en personne, retint autour de soy les naturels Syracuzains, avecques la fleur des estrangiers, et n'arresta gueres à choc-

quer, voyant le peu d'exploict que faisoyent ses gens de cheval ; car il appercevoit qu'ils ne pouvoyent advenir à charger à bon escient le bataillon des naturels Carthaginois, à cause qu'ils estoyent couverts de chariots armez, qui couroyent çà et là au-devant d'eulx ; à l'occasion de quoy ils estoyent contraincts de tournoyer continuellement, s'ils ne se vouloyent mettre en dangier d'estre rompus tout à plat, et faire, en se retournant, des saillies et des courses par boutées sur les ennemys.

Parquoy prenant adoncques son pavois sur son bras, il cria à haulte voix à ses gens de pied, qu'ils le suivissent hardiment, et qu'ils ne doubtassent de rien. Ceulx qui l'ouyrent trouverent sa voix plus que naturelle, comme estant trop plus forte et plus puissante qu'elle n'avoit accoustumé d'estre, soit ou que l'ardeur et vehemente affection de combattre luy renforçast ainsy la voix, ou que quelque dieu, comme sur l'heure il feut advis à plusieurs, luy aydast à crier.

Ses gens soubdain luy respondirent de mesme, et le prierent de les meiner sans plus differer. Si feit adoncques entendre à ceulx de cheval, qu'ils se tirassent à costé hors de devant les chariots, et qu'ils allassent charger les Carthaginois par les flancs, puis feit serrer de près escu contre escu, et pavois contre pavois, ceulx qui estoyent aux premiers rangs de son bataillon, commandant à mesme instant

aux trompettes de sonner ; et ainsy alla de grand roideur chocquer les ennemys, lesquels soubstindrent ce premier choc vaillamment, ayants les corps armez de bons corselets de fer, et les testes de morions de cuyvre, et si portoyent devant eulx de grands pavois, avecques lesquels ils soubstenoyent et reboutoyent facilement les coups de javelines et de picques.

Mais quand ce vint à combattre à coups d'espées, où il n'est pas moins besoing d'addresse et d'art que de force, incontinent il se leiva des montaignes une tempeste de tonnerres effroyables, et d'esclairs ardents parmy ; puis les nuées espesses et obscures qui s'estoyent amassées autour des cimes des costaux et collines, se vindrent quant et quant à descharger en la plaine sur laquelle se donnoit la bataille, avecques un orage de pluye impetueuse, vents violents et gresle meslée parmy : toute laquelle tempeste donnoit aux Grecs par derriere, et aux Barbares par devant, leur battant les visages, et leur esblouyssant les yeulx, estants continuellement ferus d'une pluye poulsée par le vent, et d'esclairs si souvent recouppez, que l'un n'attendoit pas l'austre.

Cela leur apportoit beaucoup d'empeschement mesmement à ceulx qui n'estoyent pas aguerris, principalement le tonnerre, et le bruict que faisoit le vent impetueux et la gresle, en donnant sur leurs harnois ; car cela enguardoit qu'ils ne peussent ouyr les commandements

dements de leurs capitaines. Davantage la fange faisoit aussy grande nuisance aux Carthaginois, pource qu'ils n'estoyent pas delibvrez en leurs harnois, ains poisamment armez, comme nous avons dict : puis quand les plis de leurs hocquetons feurent abbreuvez d'eau, ils les chargerent encores plus, et les empeschoyent de combattre à leur ayse ; et au contraire, cela servoit aux Grecs à les renverser plus facilement en terre ; et quand ils estoyent une fois tombez en la fange avecques leurs poisantes armes, ils ne se pouvoyent jamais plus releiver.

Timoleon tue dix mille hommes aux Carthaginois.

Il y avoit davantage, que la riviere de Crimese estant fort enflée, tant par ce grand ravage de pluyes, que par la multitude du monde qui la traversoit, se desbordoit et regorgeoit en la plaine d'à l'entour, laquelle estant au-dessoubz de plusieurs fonceaux, vallées et cavains, feut incontinent toute noyée et remplie de force ruisseaux et torrents qui couroyent à travers la campaigne, sans auscun lict ne canal certain : entre lesquelles eaux les Carthaginois se trouvants enveloppez, malayséement ne s'en pouvoyent depestrer ; si que finalement estants pressez de la tourmente qui les battoit tousiours de plus en plus, davantage leur ayant esté tuez d'arrivée par les Grecs quatre cent des meilleurs hommes qu'ils eussent, qui faisoyent le premier front de leur bataille, tout le demourant de l'armée se tourna incontinent en fuite à val de route, dont les

uns estants suivis de près, feurent mis à l'espée emmy la plaine mesme : les austres s'embarrassants parmy ceulx qui passoyent encores la riviere, feurent emportez à val, et noyez par l'impetuosité de la riviere : mais le plus grand nombre cuidant guaigner de vistesse les costaux d'à l'environ, feut atteinct par les armez à la legere, et le tout passé au trenchant de l'espée.

Les soldats de Timoleon font sur les Carthaginois un butin considérable.

L'on dict que de dix mille hommes qui demourerent morts en ceste bataille, les trois mille estoyent naturels bourgeois de Carthage, qui feut un grand deuil et une grande perte pour celle cité ; car il n'y en avoit point en toute la ville de plus nobles, de plus riches, ne de plus gentils compaignons et plus vaillants hommes, que ceulx-là, et ne trouve-l'on point par memoire, que jamais ès guerres precedentes il soit mort en un jour de bataille tant de naturels Carthaginois qu'il en mourut ceste fois-là, pource qu'ils avoyent accoustumé de se servir en leurs guerres de Lybiens Hespagnols et Nomades, et par ce moyen recepvoyent les deffaictes et pertes des batailles aux despends et dommages d'austruy : aussy cogneut-on bien l'estat et la qualité des morts à leurs despouilles, pource que ceulx qui les despouillerent ne s'amusoyent point à receuillir et serrer du cuyvre ne du fer, à cause qu'ils trouvoyent assez or et argent ; car la bataille guaignée, les Grecs passerent la riviere, et prindrent tout le camp des Barbares, avecques leurs sommiers et tout leur bagage.

Quant aux prisonniers, les souldards en desrobberent et destournerent beaucoup : mais encores de ceulx qui vindrent en esvidence au butin commun, y en eut-il cinq mille, et y eut deux cent chariots de guerre prins. Si feut adoncques une très-belle et très-magnificque chose à veoir, que la tente du capitaine general Timoleon, qu'on environna tout à l'entour de monceaux de despouilles de toutes sortes, entre lesquelles se trouverent mille corcelets de beaulté et de manufacture nompareille, et avecques cela feurent apportez dix mille boucliers. Et estants les vainqueurs en petit nombre à despouiller les morts et vaincus qui estoyent en grand nombre, ils trouverent bien de quoy s'enrichir : mais aussy feurent-ils trois jours, et à la fin au troisiesme jour après la bataille, ils dresserent un trophée de leur victoire : et Timoleon envoya à Corinthe, avecques la nouvelle de ceste deffaicte, les plus beaulx et les meilleurs harnois qui feurent trouvez au pillage, affin de rendre son païs et la ville de sa naissance la plus loüée et plus benie par tout le monde qui feust en toute la Grece, attendu qu'elle estoit seule entre toutes les citez Grecques, où l'on voyoit les principaulx temples ornez et decorez, non de despouilles des peuples Grecs, ny d'offrandes conquises par meurtre et effusion du sang de ceulx qui estoyent de leurs mesme langue et mesme nation, qui à la verité sont de mal-plaisantes memoires, ains des armes ostées aux Barbares, avec-

ques inscriptions, qui tesmoignoyent la vaillance et la justice ensemble de ceulx qui les avoyent victorieusement conquises. C'est à sçavoir, que les Corinthiens et leur capitaine Timoleon, ayant deslibvré les Grecs habitants en la Sicile de la servitude des Carthaginois, en avoyent donné ces offrandes aux dieux pour leur rendre graces de la victoire.

Cela faict, Timoleon laissant les estrangiers qu'il avoit à sa soulde sur le pays de l'obeissance des Carthaginois pour y piller, guaster et ruiner tout, s'en retourna avecques le demourant de son armée à Syracuse, là où tout premierement il bannit de la Sicile les mille souldards qui l'avoyent abandonné, avecques bien exprès commandement qu'ils eussent à sortir de la ville avant que le soleil feust couché. Ainsy passerent ces mille desloyaulx mutins en Italie, là où ils feurent, soubz promesse de paix, tous malheureusement et meschamment mis en pieces par les Brutiens : telle feut la peine que les dieux leur feirent payer de leur trahison.

Icetes met de nouveau les Carthaginois dans son port, il revient en Sicile avec Mamercus.

Depuis Mamercus, tyran de Catane, et Icetes, feust, ou pour envie qu'ils portassent à la gloire des beaulx faicts de Timoleon, ou pour crainte qu'ils eussent de luy, voyants que les tyrans ne pouvoyent avoir fiance de paix, ny d'accord avecques luy, feirent alliance avecques les Carthaginois, et leur escripvirent qu'ils envoyassent une austre armée, et un capitaine promptement, s'ils ne vouloyent estre deschas-

sez de toute la Sicile entierement. Les Carthaginois y envoyerent Gisco avecques soixante et dix voiles, lequel à son arrivée retira à sa soulde quelque nombre de souldards Grecs, qui feurent les premiers que ceulx de Carthage eussent oncques eus à leur service : car ils ne s'en estoyent jamais servis jusques alors qu'ils les estimerent invincibles, et les meilleurs combattants de tout le monde.

Les habitans de Messine égorgent la garnison que Timoleon avoit mise chez eux.

Davantage les habitants du territoire de Messine ayants faict une secrette conspiration entre eulx, occirent quatre cent hommes que Timoleon leur avoit envoyez : et ès terres de l'obeissance des Carthaginois auprès d'un lieu qui s'appelle Hieres, y eust une austre embusche dressée à Eutymus Leucadien, en laquelle luy et tous ses souldards feurent taillez en pieces. La deffaicte desquels rendit encores la prosperité et bonne fortune de Timoleon plus renommée, pource qu'ils estoyent encores de ceulx qui avoyent occupé par force le temple d'Apollo en la ville de Delphes avecques Philodemus le Phocien, et avecques Onomarchus, ayants participé à leur sacrilege : et estants hays de tout le monde, et fuys comme gens excommuniez et mauldicts, alloyent errants çà et là par le païs de la Morée, quand Timoleon à son partement les receuillit à fauste d'austres : et estants arrivez en la Sicile, avoyent tousiours vaincu en toutes les batailles et rencontres où ils s'estoyent trouvez avecques luy : mais à la fin après que le

principal de la guerre feut parachevé, estants envoyez par luy à quelques courvées pour secourir quelques-uns, ils y perirent tous, et encores non point ensemble, mais à diverses fois, tellement qu'il semble proprement que la justice divine en faveur de Timoleon les tria d'avecques les austres, quand elle leur voulut faire payer la peine deuë à leur meschanceté, de paour que les bons ne souffrissent auscun dommage de la punition des meschants, ainsy estoit la bien-veuillance des dieux envers Timoleon admirable, non moins ès choses qui passoyent à son desadvantage qu'en celles qui succedoyent bien pour luy.

Mamercus, tyran de Catane, étoit poëte, et compositeur de tragédies.

Mais toutesfois la commune de Syracuse supportoit patiemment quelques traicts de mocquerie que leur en faisoyent et disoyent les tyrans : car Mamercus entre austres estimant beaucoup de soy, pource qu'il sçavoit faire des vers, et composoit quelques tragœdies, ayant eu en quelques rencontres advantage sur les estrangiers, que les Syracusains entretenoyent à leur soulde, en faisoit grande gloire : et en dediant les boucliers qu'il avoit guaignez sur eulx aux temples des dieux, y adjousta ces vers picquants, en mespris et mocquerie des vaincus :

Ces beaulx pavois de pourpre coulourez,
D'yvoire et d'or richement labourez,
Nous les avons guaignez par force, et pris
Avec boucliers de bien fort petit prix.

Ces choses faictes, Timoleon meina son

armée devant la ville de Calavria, et cependant Icetes entrant à main armée sur les terres des Syracusains, courut tout le plat païs, où il guaigna grande quantité de butin. Et après y avoir faict beaucoup de desgast et de dommage s'en retourna, passant tout au long de Calavria pour faire despit à Timoleon, sçachant bien qu'il avoit lors peu de gens avecques luy. Timoleon le laissa passer, et puis alla après avecques sa chevalerie et ses gens de pied armez à la legere, dequoy Icetes adverti traversa la riviere qui se nomme Damirias, puis s'arresta sur l'austre bord comme pour combattre, se confiant en la roideur du cours de la riviere, et en la haulteur de ses rives tant d'un costé que d'austre : mais il se meut adoncques un desbat et une contention merveilleuse entre les chefs des bandes de Timoleon, qui feut cause de retarder un peu le combat : car il n'y en eut pas un qui voulust passer derriere son compaignon, ains vouloyent tous estre les premiers pour avoir l'honneur de commencer la charge, de maniere qu'il n'y avoit point d'ordre à ce passage, tant ils s'entrepoulsoyent et taschoyent à guaigner chascun le devant de son compaignon.

Après differens exploits de guerre, Timoleon defait Icetes et le met en déroute.

Parquoy Timoleon voulant tirer au sort ceulx qui auroyent à passer les premiers, print de chascun d'eulx un anneau, et les jecta tous ensemble dedans le repli de son manteau : et les ayant meslez ensemble, en tira par cas d'advanture un le premier où il y avoit la figure

d'un trophée engravé : quoy voyants ces jeunes capitaines s'escrierent tous de joye, et sans plus attendre d'austre sort, se meirent à passer la riviere le plus vistement que chascun pust, et aussy-tost à charger les ennemys : lesquels ne peurent soubstenir leur effort, ains se meirent à fuyr ; et feurent tous entierement despoüillez de leurs armes : mais il y en eut mille qui demourerent morts sur le champ.

Icetes, son fils Eupolemus, et Euthydemus sont pris et condamnez à mort.

Peu de jours après Timoleon meinant son armée devant la ville des Leontins, y print Icetes vif, avecques son fils Eupolemus, et le general de sa chevalerie, qui luy feurent livrez entres ses mains par ses souldards mesmes. Si feurent Icetes et son fils punis de mort comme traistres et tyrans, et Euthydemus, quoy qu'il feust vaillant homme et hardi à la guerre, ne trouva non plus de misericorde, pour quelque injurieuse parole qu'on le chargea d'avoir dicte contre les Corinthiens. Car on dict que quand ils vindrent premierement de leur pays en la Sicile, pour y faire la guerre aux tyrans, en une harangue qu'il feit devant les Leontins, il dict entre austres choses, *qu'il ne se falloit point estonner ny effroyer, si*

Dehors estoyent femmes Corinthienes.

Les mauvaises paroles offensent souvent plus que les mauvais effets.

Voylà comment la pluspart des hommes bien souvent s'offense plus pour de maulvaises paroles que pour de maulvais effects, et portent plus patiemment un dommage qu'ils ne font une injure, et pardonne-l'on aux ennemys

quand

quand ils se revengent de faict, comme ne pouvants faire de moins : mais les paroles injurieuses semblent proceder d'une haine et d'une malignité trop excessifve.

Au demourant, retourné que feut Timoleon à Syracuse, les Syracusains meirent en justice les femmes d'Icetes et de son fils, et leurs filles, lesquelles, leur procez faict, feurent par sentence du peuple condamnées à la mort. C'est de tous les actes de Timoleon, celuy qui me semble le plus desagreable : car s'il eust voulu, il eust bien peu empescher que ces pauvres femmes ne feussent point mortes : mais il ne s'en soucia point, et les abandonna au courroux de leurs citoyens, qui voulurent venger sur elles les torts qu'on avoit faicts à Dion, après qu'il eut chassé le tyran Dionysius : car ce feut Icetes qui feit noyer dedans la mer Arete femme de Dion, sa sœur Aristomache, et son fils qui estoit encores petit enfant, comme nous avons escript ailleurs en la vie de Dion.

Les Syracusains font mourir les femmes et les filles d'Icetes et de son fils.

Cela faict, il alla contre Mamercus à Catane, qui l'attendit près la riviere d'Abolus, où il feut deffaict en bataille, et y mourut plus de deux mille hommes, dont la pluspart estoient des Carthaginois, que Gisco avoit envoyez à son secours : et depuis il octroya paix aux Carthaginois à leur grande poursuite et requeste, soubz condition qu'ils tiendroyent ce qui est delà la riviere de Lycus, et neantmoins qu'il seroit loisible aux habitants qui

Timoleon marche contre Mamercus.

en vouldroyent sortir pour aller demourer au territoire des Syracusains, de le pouvoir faire, et transporter quand eulx leurs biens, leurs femmes, et leurs enfants : et oultre cela, que dès lors en avant les Carthaginois renonceroyent à toute confederation et toute alliance des tyrans.

Il s'empare de Catane ; Mamercus est obligé de fuir.

A raison de quoy, Mamercus ayant maulvaise esperance de son faict, s'en voulut aller en Italie pour tascher à esmouvoir les Lucaniens contre Timoleon et contre les Syracusains : mais ceulx qui estoyent en sa compaignie retournerent avecques leurs gualeres demichemin, et si-tost qu'ils feurent de retour en Sicile, livrerent la ville de Catane entre les mains de Timoleon, tellement que Mamercus feut contrainct de se saulver et s'enfuyr à Messine devers Hippon qui en estoit tyran : mais Timoleon l'y poursuivit, et assiegea la ville par mer et par terre : dequoy Hippon eut paour, et s'en cuida fuyr sur une navire, mais il feut prins à la sortie : et les Messeniens l'ayants entre leurs mains, feirent venir les enfants de l'eschole au theatre, pour y veoir un des plus beaulx spectacles qu'ils eussent sçeu veoir, c'est à sçavoir la punition du tyran, lequel feut foüetté publicquement, et puis executé à mort. Quant à Mamercus, il se rendit luymesme à Timoleon pour estre jugé par les Syracusains, pourveu que Timoleon ne feust point son accusateur. Si feut meiné à Syracuse, là où il essaya de prononcer devant le peuple

Hippon, tyran de Messine, arrêté, puis fustigé, enfin condamné à la mort par les Messinois.

Mamercus se rend pour être jugé par les Syracusains, il essaie de se faire perir lui-même, mais il subit la peine des larrons.

une harangue qu'il avoit de longue-main propensée et composée : mais voyant que le peuple crioit et faisoit un grand bruict pour ne le point ouyr, et qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il feut pour luy pardonner, il se print à courir à travers le theatre, et alla donner de la teste, tant qu'il peut, contre un des degrez où l'on se sied au theatre, cuidant se froisser toute la teste pour mourir promptement : mais il n'eut pas l'heur de pouvoir ainsy mourir, car il feut prins estant encores vif, et puni de la mesme peine que l'on punissoit les briguands et les larrons.

Timoleon rend à la Sicile son ancien lustre.

Voylà comment Timoleon alloit couppant et arrachant la tyrannie de la Sicile, et y abolissant toutes guerres, car au lieu qu'il avoit trouvé l'isle toute effarouchée, sauvage, et haye par les naturels habitants mesmes, pour les maulx et miseres extresmes qu'ils y enduroyent, il la rendit si doulce et si desirée des estrangiers, qu'ils venoyent de loing pour y habiter, au lieu que les naturels habitants s'enfuyoyent auparavant, tesmoings Agrigente et Gele, deux grandes citez qui depuis la guerre des Atheniens avoyent esté entierement desolées et destruictes par les Carthaginois, et feurent alors repeuplées, l'une par Magellus et Pheristus, deux capitaines qui vindrent de Elée, et l'austre par Gorgos qui vint de l'isle de Ceo : et rassemblerent le plus qu'ils peurent des premiers citoyens et anciens bourgeois desdictes villes, ausquels Timoleon donna

non-seulement seureté, paix et tranquillité pour s'y pouvoir loger et establir à leur ayse et loisir, ains leur ayda affectueusement de toutes austres choses selon le pouvoir et le moyen qu'il en avoit, dont il estoit aymé et honnoré de tous, comme leur pere et leur fondateur.

Timoleon préféré aux plus grands hommes de guerre de son tems.

Ceste affection estoit commune à tous austres peuples Siciliens, de maniere qu'il n'y avoit en toute la Sicile n'y appoinctement de guerre, ny establissement de loyx, ny despartements de terres, ou institution de police et de gouvernement, qui semblast estre bien, si Timoleon n'y avoit mis la main, comme maistre principal de l'œuvre, qui luy adjoustoit une grace qui la faisoit aymer des dieux, et plaire universellement à tous hommes. Car environ ce temps-là, il y eut bien d'austres grands personnages en la Grece qui feirent de grandes choses, entre lesquels feurent Timotheus, Agesilaus, Pelopidas et Epaminondas, auquel Timoleon taschoit plus à se conformer et à luy ressembler qu'à nul austre; mais en tous les faicts de ces austres grands capitaines là, y a tousiours une splendeur meslée avecques violence, peine et labeur, tellement qu'auscuns d'iceulx ont esté suivis de reprehension, et les austres de repentance : et au contraire ès faicts de Timoleon, excepté seulement ce qu'il feut contrainct de faire en la personne de son frere, il n'y a rien où l'on ne puisse avecques verité exclamer, comme dict Timæus, la sentence de ces vers-cy de Sophocles:

Quelle Venus, quel Cupido humain,
(O dieux du ciel) ont ici mis la main?

Et tout ainsy que la poesie d'Antimachus, et la peincture de Dionysius, tous deux Colophoniens, sont bien pleines de nerfs et de vigueur, mais on veoit incontinent, que ce sont choses travaillées et faictes avecques peine et labeur; et à l'opposite ès tableaux de Nicomachus, et ès vers d'Homere, oultre les austres graces et perfections qui y sont, encores y a-il celle-là, *qu'on apperçoit à la premiere rencontre qu'ils ont esté ayséement faicts, et sans grande peine:* aussy qui vouldra comparer les guerres et les batailles laborieuses et sanglantes d'Epaminondas et d'Agesilaus, avecques celles de Timoleon, esquelles oultre la justice et l'equité, y a une grande aysance et facilité, il trouvera en poisant les choses à la balance du droict et de la raison, que ce n'ont point esté actes de fortune simplement, ains de vertu heureuse et bien fortunée, combien que luy-mesme attribuast le total à la faveur de Fortune: car et en ses missifves familieres qu'il escripvoit à ses amys à Corinthe, et en quelques harangues qu'il feit devant le peuple de Syracuse, il dict par plusieurs fois qu'il rendoit graces à Dieu de ce qu'ayant voulu saulver et delibvrer de servitude la Sicile, il luy avoit pleu se servir de luy, et en donner le tiltre à son nom.

Jugement que Timoleon porte de la faveur dont la fortune l'a comble.

Et ayant faict bastir dedans sa maison un temple, il le dedia à la fortune et luy sacrifia:

et, qui plus est, consacra et dedia toute sa maison à la sacrée fortune : car il habitoit en une maison que les Syracusains luy reserverent et donnerent en recompense des bons et grands services qu'il leur avoit faict en leurs guerres avecques une très-belle et très-plaisante possession aux champs, là où il se tenoit quand il estoit de loisir la pluspart du temps : car il ne retourna oncques puis à Corinthe, ains en feit venir sa femme et ses enfants, et ne s'entremesla point des troubles qui depuis sourdirent entre les Grecs, ny ne s'exposa point à l'envie de ses citoyens, à laquelle la pluspart des gouverneurs et capitaines vont donner de la teste ordinairement par une trop grande et insatiable convoitise d'honneurs et d'aucthorité : ains se tint le reste de ses jours en la Sicile, jouyssant des biens que luy-mesme avoit produicts, desquels le principal et le plus grand estoit, de veoir tant de villes, et tant de milliers d'hommes heureux par son moyen. Mais pource qu'il est, par maniere de dire, necessaire que non-seulement toutes aloüettes ayent la houppe sur la teste, comme dict Simonides, ains aussy qu'en toutes les villes regies par police populaire, il y ayt des calomniateurs, il s'en trouva deux à Syracuse de ceulx qui avoyent accoustumé de haranguer devant le peuple qui s'attacherent à Timoleon, dont l'un s'appelloit Laphystius, et l'austre Demænetus, desquels comme Laphystius luy donnast assignation à certain jour, pour venir respon-

Timoleon se fixe a Syracuse où il fait venir sa femme et ses enfans.

Timoleon est exposé aux calomnies des envieux, maniere dont il s'en défendit.

dre devant le peuple à quelque cas, dont il pretendoit le convaincre, ses citoyens se mutinerent, et ne voulurent point que cest adjournement eust lieu : mais luy les appaisa en leur remonstrant qu'il avoit prins tant de peines et de travaulx, et s'estoit exposé à tant de dangiers, affin que quiconque vouldroit des Syracusains peust librement user de la franchise et liberté des loyx. Et une austrefois Demænetus en pleine assemblée du peuple ayant reprins et blasmé plusieurs choses par luy faictes pendant qu'il estoit capitaine, Timoleon ne respondict rien à cela, ains seulement dict au peuple, qu'il rendoit graces aux dieux, de ce qu'ils luy avoyent concedé ce qu'il leur avoit souventesfois requis et demandé en ses prieres : *c'est qu'il peust une fois veoir les Syracusains en pleine franchise et liberté de pouvoir dire tout ce que bon leur sembleroit.*

La vue de Timoleon s'affoiblit, il la perd ensuite tout-à-fait.

Timoleon doncques à l'opinion de tout le monde, ayant faict de plus belles et de plus grandes choses que nul austre capitaine Grec de son temps, et ayant seul emporté le prix de ces glorieuses entreprinses, ausquelles les rhetoriciens avoyent accoustumé d'inciter un chascun des Grecs par leurs belles harangues, qu'ils prononçoyent ès assemblées des festes et jeux publics de la Grece, hors de laquelle il feut transporté pur et net par la fortune avant les troubles des guerres civiles entre les Grecs, qui y survindrent tantost après, et ayant faict preuve de sa suffisance au mestier

de la guerre, et de sa vaillance aussy contre les Barbares et contre les tyrans, et envers ses amys, et generalement envers tous les Grecs, s'estant monstré homme droicturier et clement, et qui plus est, ayant guaigné la pluspart de ses victoires et de ses trophées, sans que les siens en jectassent larme d'œil, ny en portassent robbe de deuil, et ayant rendu la Sicile en l'espace de huict ans, encores non tous entiers, vuide et libre des miseres et calamitez qui y regnoyent de si long-temps, estant ja bien avant sur son aage, la veuë luy commença premierement à baisser, et un peu après il la perdit du tout, non qu'il eust faict auscune chose par laquelle il eust donné occasion à ceste maladie de luy advenir, ny que la fortune l'eust ainsy casuellement oultraigé, ains feut à mon advis, un accident de maladie hereditaire à sa race, qui avecques le temps le vint assaillir; car on dict que plusieurs de ses parents avoyent semblablement perdu la veuë, qui peu à peu avecques l'aage leur alla ainsy deffaillant.

Toutesfois l'historien Athanis escript, que durant encores la guerre qu'il avoit contre Mamercus et Hippon, ainsy qu'il estoit en son camp à Mylles, il luy vint une taye sur les yeulx qui luy esblouit la veuë, de sorte que chascun apperçeut que bien tost il la perdroit du tout, mais que pour cela il n'en leiva point son siege, ains continua son entreprinse jusques à ce que finalement il print les deux tyrans,

et

et qu'aussy-tost qu'il feut de retour à Syracuse, il se deposa luy-mesme de la charge de capitaine-general, priant les citoyens de se contenter de ce qu'il avoit faict jusques alors, attendu mesmement que les affaires estoyent conduicts à fin telle qu'ils eussent peu desirer.

Or que luy ayt supporté si patiemment ceste sienne affliction d'avoir entierement perdu la veuë, à l'advanture n'est-ce pas chose dont on se doibve grandement esmerveiller, mais bien faict à loüer grandement et à priser la demonstration d'honneur et de recognoissance des bien-faicts que luy feirent les Syracusains après qu'il feut ainsy devenu aveugle, en l'allant eulx-mesmes souvent visiter, et y meinants les estrangiers passants jusques en sa maison de la ville, et jusques à la possession qu'il avoit aux champs, pour leur faire veoir leur bien-faicteur, s'esjouyssants et tenants à grand heur ce qu'il avoit choisi d'achever le demourant de ses jours avecques eulx, et pour ce faire avoit mesprisé le glorieux retour qui luy estoit preparé en la Grece pour les grandes et heureuses victoires qu'il avoit guaignées en la Sicile.

Décret des Syracusains en l'honneur de Timoleon.

Mais entre plusieurs austres choses que les Syracusains feirent et ordonnerent en son honneur, celle-là me semble l'une des principales, qu'ils decreterent par edict perpetuel, *que toutesfois et quantes qu'ils auroyent guerre contre peuples qui ne seroyent de leur mesme nation, ils se serviroyent d'un capitaine Corinthien.*

Il leur sert beaucoup par ses conseils.

C'estoit aussy une chose belle à veoir ce qu'ils faisoyent pour l'honnorer en leurs assemblées de conseil. Car s'il estoit question de quelque affaire de peu de consequence, ils le jugeoyent et depeschoyent eulx-mesmes tous seuls; mais si c'estoit quelque matiere qui requist plus grande desliberation, ils le faisoyent appeller, et luy s'en alloit dedans sa lictiere à travers la place, jusques au theatre où se tenoit l'assemblée du peuple, et y entroit tout ainsy qu'il estoit assis dedans sa lictiere, et là le peuple tout d'une voix le saluoit, et luy leur rendoit aussy leur salut, et après avoir donné quelque espace de temps à ouyr les loüanges et benedictions que toute l'assemblée luy donnoit, on luy proposoit l'affaire dont il estoit question, et luy en disoit son advis, lequel estant passé par les voix et suffrages du peuple, ses serviteurs le remeinoyent derechef en sa lictiere à travers le theatre, et les citoyens le reconvoyoyent quelque temps avecques acclamations de joye et battements de mains, puis se remettoyent comme devant à depescher le reste des affaires publicques par eulx-mesmes.

Mort de Timoleon.

Et estant sa vieillesse maintenue en tel honneur avecques l'amour et bien-veuillance d'un chascun, comme d'un pere commun, à la fin il luy survint quelque leger accident de maladie dont il mourut. Si feurent donnez aux Syracusains quelques jours pour faire les apprests de ses funerailles, et aux voisins d'à l'entour pour y pouvoir venir : au moyen dequoy

Honneurs extraordinaires rendus à son corps.

le convoi de son enterrement en feut de tant plus magnificque en toutes choses, et mesmement en ce que par ordonnance du peuple feurent choisis les plus honnestes jeunes gentils-hommes de la ville, qui porterent sur leurs espaules le lict bien paré et richement accoustré, dedans lequel estoit le corps, et le passerent à travers la place où avoit esté le palais et le chasteau du tyran Dionysius, qui lors estoit desmoli, et l'accompaignerent plusieurs milliers de personnes toutes couronnées de chappeaux de fleurs, et vestus de leurs belles robbes, de maniere qu'il sembloit que ce feust la procession de quelque feste solemnelle, et estoyent tous leurs propos loüanges et benissements du trespassé, avecques chauldes larmes aux yeulx; lesquelles tesmoignoyent que ce n'estoit point par une maniere d'acquit qu'ils luy faisoyent cest honneur, ny pource qu'il eust esté ainsy ordonné, ains par le juste regret qu'ils avoyent de sa mort, et pour une liberale affection de vray amour et bien-veuillance qu'ils luy portoyent.

Finalement le lict estant posé sur le bucher où il debvoit estre bruslé, Demetrius l'un des heraults, qui avoit la plus forte voix et la plus haultaine, prononça le decret, lequel avoit esté ordonné par le peuple, dont la substance estoit telle : *le peuple de Syracuse a ordonné, que ce present corps de Timoleon Corinthien, fils de Timodemus, seroit inhumé aux despends de la chose publicque, jusques à la somme de deux mille escus,* Jeux instituës en mémoire de lui.

et a honnoré sa memoire de jeux de prix de musicque, de courses de chevaulx et d'exercices de corps, lesquels se celebreront annuellement au jour de son trespas, à tousiours et à jamais, et ce, pour avoir chassé les tyrans de la Sicile, deffaict les Barbares, repeuplé plusieurs grandes citez, qui estoyent demourées desertes et desolées par les guerres, et finalement pour avoir restitué aux Siciliens la franchise et liberté de vivre à leurs loyx. Depuis, sa sepulture feut edifiée sur la place, à l'entour de laquelle on edifia quelque temps après des cloistres et porticques à exerciter la jeunesse aux exercices de la personne, et en feut le parc et pourpris appellé *Timoleontium*, et tant qu'ils observerent les loyx et la police qu'il leur avoit establie, ils vescurent longuement en grande et continuelle prosperité.

Fin de la Vie de Timoleon.

COMPARAISON
DE PAULUS ÆMYLIUS
AVEC TIMOLEON.

AYANTS doncques ces deux personnages esté tels, selon qu'on trouve par les histoires, il est tout esvident qu'en les conferant l'un avecques l'austre, on n'y trouvera pas beaucoup de differences ny de dissimilitudes entre eulx : car premierement les guerres qu'ils ont conduictes, ont esté contre grands et renommez adversaires ; l'un contre les Macedoniens, et l'austre contre les Carthaginois : et leurs victoires fort notables ; car l'un conquit le royaulme de Macedoine, qu'il osta au septiesme roy, qui le tenoit par succession de pere en fils depuis le grand Antigonus ; et l'austre chassa tous les tyrans de la Sicile, et remeit en liberté toutes les villes et toute l'isle entierement. Si d'advanture quelqu'un ne vouloit dire qu'il y eust entre eulx ceste difference, que Æmylius combatit à l'encontre de Perseus lors qu'il avoit toutes ses forces entieres, et qu'il avoit paravant battu les Romains en plusieurs rencontres : là où Timoleon s'attacha à Dionysius lors qu'il estoit de tout poinct desesperé, rompu et ruiné.

Et à l'opposite aussy pourroit-on dire à l'advantage de Timoleon, qu'il deffeit plusieurs tyrans et une très-grosse puissance des Carthaginois, avecques une bien petite trouppe de gens, et encores tels quels, non pas comme Æmylius avecques une grosse armée de combattants bien aguerris, adroicts aux armes, et exercitez en la discipline militaire, ains avecques gens ramassez de toutes pieces, combattants pour la soulde, dissolus, et ayants accoustumé de ne faire à la guerre sinon ce qui leur plaisoit : car là où les exploicts et beaulx faicts sont pareils, et les moyens inegaulx, il faust confesser que la loüange en est deuë au capitaine.

L'un et l'austre guarda ses mains pures et nettes ès

charges qu'ils manierent : mais il semble qu'Æmylius y vint ainsy preparé et formé par les loyx, et par la bonne police et discipline de son païs, et que Timoleon se rendit et forma de soy-mesme tel ; ce qui se peust prouver par ce que tous les Romains en ce temps-là estoyent ainsy bien conditionnez et incorrompables, guardans toutes les ordonnances de leur pais, et craignants leurs loyx et leurs citoyens : là où, au contraire, des capitaines Grecs qui vindrent lors, ou feurent envoyez en la Sicile, il n'y en eust pas un qui ne devinst incontinent corrompu aussy-tost qu'il y eut mis le pied, excepté Dion seulement, et encores soupçonnoit-on qu'il aspiroit et pretendoit à ne sçay quelle seigneurie et principaulté, et qu'il projectoit en son entendement d'establir à Syracuse ne sçay quel royaulme semblable à celuy de Lacedæmone.

Et escript l'historien Timæus, que les Syracusains renvoyerent Gylippus honteusement et ignominieusement en sa maison, pour son insatiable avarice, et pour les grands larcins qu'il avoit commis en sa charge. Plusieurs austres semblablement ont escript les grandes desloyaultez et meschancetez que commeirent Pharax, Spartiate ; et Calippus, Athenien, pretendants tous deux et taschants à se faire seigneurs de Syracuse : et toutesfois, quels personnages estoyent-ils, et quels moyens avoyent-ils pour lesquels ils eussent deu mettre en leurs fantasies de telles esperances et telles entreprinses, attendu que l'un suivit et servit Dionysius, après qu'il eust esté chassé et dejecté de Syracuse, et l'austre estoit capitaine d'une compaignie de gens de pied seulement, de ceulx qui vindrent quand et Dion ?

Et au contraire Timoleon feut envoyé pour estre capitaine general des Syracusains, à leur instance grande, et urgente poursuitte ; et n'ayant point besoing de prochasser et chercher, ains seulement de retenir la puissance que volontairement on luy mettoit entre les mains, il quitta, de son bon gré, franchement son estat, sa charge

et son aucthorité aussy-tost qu'il eust deffaict et ruiné ceulx qui vouloyent injustement dominer.

Bien est-ce chose qui faict grandement à loüer et magnifier en Paulus Æmylius, que pour avoir conquis un si grand et opulent royaulme, jamais il n'en augmenta son bien de la valeur d'une seule drachme d'argent, ny n'en vit, ne mania denier quelconque, combien qu'il en donnast et despartist largement aux austres: non que je veuille par cela dire que Timoleon merite d'estre reprins de ce qu'il accepta une belle maison que les Syracusains luy donnerent en leur ville, et une belle possession aux champs: car en telles choses il n'est point deshonneste de recepvoir; mais encores est-il plus honneste de ne point prendre: et est une excellence de vertu, qui monstre qu'elle ne veult rien recepvoir, prendre ny accepter, encores là où justement elle le peust faire.

Et s'il est ainsy, que comme le corps est plus fort et mieulx composé, qui supporte mieulx les mutations de l'ardeur du chauld et de la rigueur du froid, aussy l'ame est bien plus ferme et plus forte, qui ne s'esleve ny ne s'enorgeuillit pour auscune prosperité, ny aussy ne s'abbaisse point pour quelconque adversité. Il semble qu'Æmylius, en cela, a esté plus parfaict qu'il ne se monstra pas de cœur moins grand ne moins grave et constant en la patience qu'il eut de supporter vertueusement le dur inconvenient qui luy advint quand il perdit coup à coup ses deux enfants, qu'il avoit faicts en ses plus heureuses prosperitez: là où Timoleon, au contraire, ayant faict un acte genereux encontre son propre frere, ne peust pas, avecques la force de la raison, vaincre la passion qu'il en sentit; ains abbattu de regret et de repentance qu'il en eut, demoura depuis l'espace de vingt ans durant, sans oser se trouver seulement sur la place, ny s'entremettre auscunement des affaires de la chose publicque. Or faust-il bien soigneusement se guarder et avoir honte des choses laides, deshonnestes

Ne pas se mettre au-dessus de l'opinion, est defaut de magnanimité.

et malfaictes ; mais aussy avoir crainte de toute sorte de reproche, et de toute maulvaise opinion du monde, est bien signe d'une nature simple, doulce et debonnaire, mais qui a fauste de magnanimité.

Fin de la Comparaison de Paulus Æmylius avec Timoleon, et du Tome second.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

a39003 010274669b